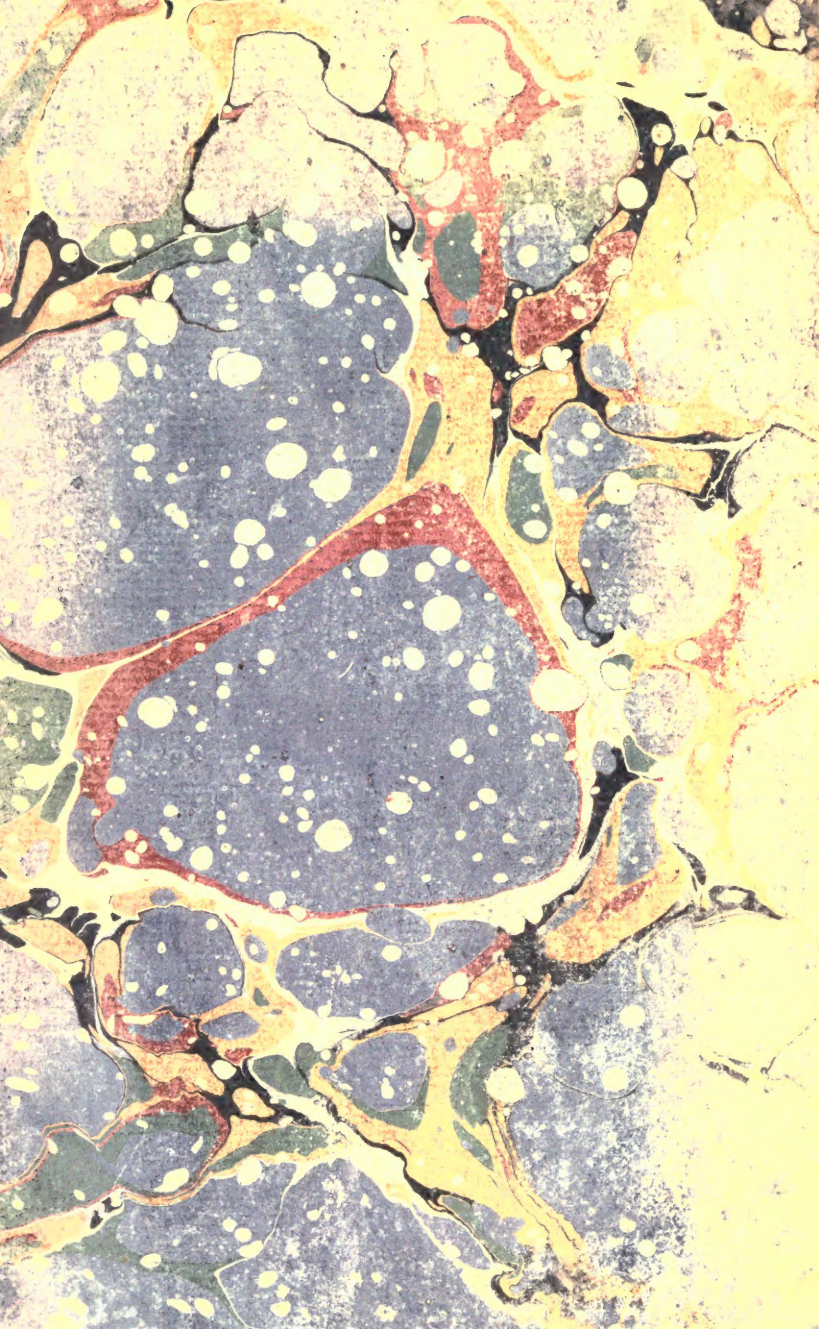


ernia
al

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES







Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME DOUZIÈME.

ŒUVRES BADINES,
COMPLETTES,
DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

*Cette partie contient plusieurs historiottes , & ouvrages
critiques & facétieux qui lui ont été attribués.*

TOME DOUZIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSÉ, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



M. DCC. LXXXVII.

À LA SOCIÉTÉ
LIBRAIRE

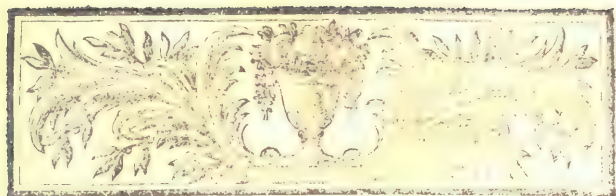
M É M O I R E S

DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES,

INSCRIPTIONS , BELLES-LETTRES , &c.

Nouvellement établie à Troyes en Champagne.



M É M O I R E S

DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES,

INSCRIPTIONS, BELLES-LETTRES, &c.

*Quoique l'Académie eût résolu de se borner au nombre de sept, M. *** ayant désiré d'y être admis en qualité d'associé étranger, ce savant écrivain y fut reçu le 19 Mars 1743, & prononça le discours suivant.*

MESSIEURS,

Les sept embouchures du Nil, les sept branches du chandelier de l'Apocalypse, les sept merveilles du monde, & les sept sages de la Grèce vous

avoient déterminés à borner votre Académie au nombre mystérieux de sept; un règlement si judicieux avoit exclu de cette compagnie différentes personnes d'un mérite rare, qui s'étoient présentées pour y avoir place : aurois-je pu espérer que vous feriez en ma faveur une exception si il étoit? C'est néanmoins la grace dont j'ai l'honneur de vous remercier aujourd'hui.

Que ne m'eût-il permis de vous marquer ici toute ma reconnoissance, en vous payant le tribut d'éloges qui vous est dû! O combien de talens & de connoissances méritent le point à célébrer! Géométrie, physique, morale, histoire, critique, astronomie, astrologie, éloquence, poésie, lexicographes, acrostiches, guerres; l'universalité de vos talens embrasse tout.

Mais la dernière science que je viens de nommer, est celle qui vous occupe le plus. O i, mortels, votre objet principal est la connoissance de la politique & de l'histoire, par l'étude des différents gouvernemens; mais vous attachant à la patrie de France, comme au monument le plus sacré & le plus authentique, par-là vous êtes assez connus, quelles sont les lumières de votre esprit & le dessein de votre cœur.

C'est pour faire part au public des talens qu'un fonds si fertile doit vous produire, que vous avez

entrepris cette concordance universelle des gazettes, qui doit fixer la foi de la postérité sur tous les événemens de notre siècle. Telle autrefois, mais dans des tems moins lumineux, l'Académie françoise qui ne faisoit encore que de naître, ayant choisi pour son objet la perfection de la langue, & voulant en fixer l'usage, entreprit en commun ce grand dictionnaire universel, qui lui a fait tant d'honneur.

Je suis, messieurs, en vous assurant du parfait dévouement d'un homme jusqu'ici défenseur déclaré de la vertu problématique.

M*** ayant cessé de parler, le directeur de l'Académie prit la parole & répondit en ces termes :

M. O N S I E U R,

L'Académie vous rendra le desir des loanges d'elle-même que vous venez de lui prodigier. Si, malgré l'excellence qu'elle avoit dans le à plusieurs en même temps, elle vient de vous recevoir dans son sein, c'est qu'elle vous a jugé nécessaire à sa perfection; elle écoule auparavant tous les différends dans que

forment la société civile, il ne lui manquoit qu'un homme de lettres, &c elle l'a trouvé en vous.

Vous avez parfaitement pénétré, monsieur, nos occupations & nos vues; la gazette en effet, est notre objet principal; de bons patriotes, comme nous, pouvoient-ils en choisir un autre, dans des tans de trouble & d'agitation tels que ceux où nous sommes? Mais quand le mal sera devenu moins pressant; quand le paix qui, suivant nos combinaisons, doit inévitablement se conclure, exigera de nous moins de spectacles politiques; alors nous nous y mettrons quelques d'élémens de notre science d'écrits jusqu'à la physique & à la géométrie.

Car comme il est des esprits si étroits, qui ne rendent point aux quêtes toute la justice qui leur est due, nous sommes bien aise de donner ici un échantillon public de nos élémens de notre science pour en nous s'occuper.

Il est déclaré donc fort il faut que les garçons ont pour nous ce que les écrits d'élémens ont été pour le corps d'élémens de ce père et la grande; c'est-à-dire, que tous les raisonnemens comme un répertoire de tous les arts & de toutes les sciences, comme la règle des mœurs la plus saine, comme le creuset le plus parfait pour affiner le pour épurer l'esprit.

Mais indépendamment de ces avantages généraux , la gazette nous paroît encore le meilleur modèle pour écrire l'histoire : des vues fines & approfondies , un germe inépuisable de réflexion , & de raisonnemens , une simplicité noble , une élégance de style toujours soutenue , une érudition vaste qui embrasse à la fois l'histoire de tous les pays : voilà ses caractères distinctifs.

Nous donnerons à toutes ces vérités le plus haut degré d'évidence dans notre concordance universelle , & dans les remarques historiques , politiques , métaphysiques , morales & critiques dont nous avons dessein de l'ennrichir. En attendant , l'Académie a voulu de faire concourir pour le prix , & de proposer pour sujet : *la manière de lire & d'employer utilement la Gazette.*

C'est ainsi que prodiguant au dehors les trésors dont nous regorgeons , nous travaillons à nous former des élèves qui puissent un jour nous remplacer. L'ordre de la providence , monsieur , va bientôt vous ramener à l'Académie , & vous rappeler dans un pays qui étoit être l'unique séjour des arts & des sciences. Suivez votre destinée , & chez apprendre à Paris étonné , qu'il est quelque chose & quelque bon qui ait dans le fonds de la campagne.





D I S S E R T A T I O N

S U R

UN ANCIEN USAGE,

*Lue dans l'Académie de Troyes, le 28 Mai
1743.*

Par M. ***. l'un des sept.

Tantum de medio sumptis accedit honoris.

Hor. Art. Poet.

L'HISTOIRE nous apprend, messieurs, les guerres, les victoires & les défaites des nations les plus célèbres de l'antiquité; mais par une fatalité dont on a droit de se plaindre, regardant comme au-dessous d'elle la connoissance des mœurs & des usages, elle semble l'avoir abandonnée aux conjectures & aux disputes des Grifions, des Seldens des Lipfes & des Saumaises.

Une Académie telle que la nôtre s'exposera-t-elle à recevoir de la postérité un pareil reproche?

Non , messieurs ; & c'est en mon particulier pour l'éviter que j'ai employé mes veilles à la dissertation que j'ai l'honneur de vous présenter.

Elle a pour objet l'usage antique de faire dans la rue du Bois l'acte naturel & nécessaire, anciennement appelé chez les Hébreux , *hesich raghlav* ; depuis chez les Grecs *κῆραι* ; chez les Latins , *cacare* ; maintenant en Allemagne , *scheissen* ; en Angleterre , *to shit* ; en Italie comme chez les Romains , *cacare* ; en Espagne , *cagar* ; & qu'en France nous exprimons communément par le mot *chier* ; c'est-à-dire , que je vais avoir l'honneur de vous entretenir sur l'usage de chier dans la rue du Bois.

Cette matière étoit encore vierge ,

Inventum nobis liquet Poëtæ. Her. art. poët.

j'avouerai , messieurs , qu'elle m'a tenté ; d'ailleurs , elle concerne un des besoins les plus essentiels à l'homme ; raison suffisante pour lui donner de grands droits sur mon cœur :

Homo sem , humani nihil à me alienum puto.

Terent. Heaut. act. I. scèn. I.

Enfin j'ai cru découvrir dans cet usage une preuve incontestable de l'ancienneté de notre ville.

Voici donc l'ordre que je me propose de suivre dans cette dissertation. J'y veux établir :

1°. La manière dont cet usage se pratique dans la rue du Bois.

2°. Qu'il a été pratiqué de la même manière par les peuples les plus fameux & les plus sages de l'antiquité : les Juifs, les Egyptiens, les Grecs & les Romains ; & que même ces peuples l'ont traité comme un point de religion.

3°. Que cet usage a pénétré de l'Égypte dans les Gaules, où les druides l'ont apporté avec leur religion, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à Marseille.

4°. Que, bien que cet usage, par la suite des tems, ait dû paraître singulier, & le changement de religion & l'altération de l'antique simplicité, cependant jusqu'ici les magistrats de cette ville l'ont toujours respecté.

5°. Je finis par quelques réflexions sur une circonstance de cet usage.

P R E M I E R P O I N T.

La rue du Bois est sans doute une des plus belles rues de cette ville de la Champagne. Elle commence du côté de l'ouest, au parvis fermé par le bras de l'église qui lève le mur des révérends

pères Cordeliers ; de-là elle monte jusqu'au rempart qui ferme la ville à l'occident, & elle y prend le nom de corterie ou marché aux chevaux. Elle a par-tout environ sept toises de largeur ; au milieu coule un ruisseau qui la divise en deux parts égales ; c'est sur les bords de ce ruisseau, que tout âge & tout sexe vient payer le tribut journalier auquel la digestion le soumet.

Voici le cérémonial qui s'observe en ces occasions : on se place d'abord de manière que l'on ne soit tourné ni du côté de l'orient, ni du côté de l'occident. On leve ou l'on abaisse les linges & vêtements qui couvrent les parties évacuantes ; on s'assied sur les deux coudes posés sur les genoux & la tête appuyée dans le creux des mains ; l'évacuation faite, on se rhabille, sans se servir de linge ni de papier ; on regarde ce qu'on a fait, & l'on s'en va.

DEUXIÈME POINT.

L'opinion que l'on a maintenant pour la vue & pour l'usage d'un étroit n'est point un sentiment naturel ni raisonnable, c'est sur quoi tous les savans sont d'accord ; c'est aussi ce que veut dire l'empereur Marc-Aurele-Antonin, par cette belle pensée : Que l'édifice doit recevoir également toutes les

odeurs , & que le sage ne méprise ni ne dédaigne rien sur le rapport de ses sens. (1) C'étoit en effet par ces grands principes , que l'on se conduisoit dans les premiers tems du monde ; & l'homme étoit trop persuadé de la noblesse de son être , pour penser que quelque chose qui sortoit de lui-même , & qui en avoit fait partie , pût être un objet de mépris.

On parloit donc alors sans périphrase & sans façon de tout ce qui a rapport à l'action de chier. Si l'on se sentoît pressé d'un besoin , on le satisfaisoit sans scrupule au milieu des rues , & sous le nez des passans ; & la manière de chier étant alors chez presque tous les peuples un point de religion , comme je le prouverai par la suite , il est à croire que si , en pareil cas , les assistans s'écartoient un peu , c'étoit moins par un mouvement de répugnance que par un sentiment de respect.

Les fuits chioient dans les rues , c'est un fait qui n'a pas besoin de preuves ; il avoient reçu de nos premiers parens l'usage de chier en plein air. Mais comment chioient-ils ? Précisément comme on chie dans la rue du Poïs , c'est-à-dire , en s'accroupissant , & en se tournant invariablement du côté du nord ou du midi.

(1) Lib. 10. n. 37.

Pendant long-tems ils n'eurent sur cet usage d'autre loi que la tradition ; mais Jérusalem ayant été détruite & la nation dispersée, les rabbins appréhendèrent que cette pratique ne fût pas conservée aussi précieusement qu'elle le mérite : c'est pourquoi ils l'ordonnèrent précisément dans leurs livres. Ecoutons le savant Akiba, c'est lui qui va parler. (1) Akiba a dit : « J'ai appris trois choses. » La première, qu'il ne faut pas se tourner du » côté de l'orient, ni du côté de l'occident, mais » bien du côté du nord ou du midi. La seconde, » qu'il ne faut pas se trouffer debout, mais quand » on est accroupi. La troisième, qu'il ne faut pas » se torcher le derrière avec la main droite, mais » avec la main gauche. . . . Tels sont les mystères » de la loi. » (2).

(1) *Berachot in Massech. Berach. fol. 62. ap. Lit.*

1. 2.

(2) *Tria didici. Didici 1º. quòd non versus orientem & occidentem, sed versus septentrionem & austrum convertere nos debemus. Didici 2º. quòd non in pedes credulum, sed jam considentem se retegere liceat. Didici 3º. quòd pudex non dextra sed sinistra manu abstergendus sit. . . . Legis hinc arcum sum.* Akiba vivoit dans le onzième siècle. Dès la fin du dixième le luxe des torche-culs avoit tellement pénétré, qu'ils religieux de l'ordre de S. Benoit ne pouvoient plus s'en passer *Annal. Benedikt. sub anno 995.* Dans la

La manière de chier des Egyptiens n'étoit pas concertée avec moins de précautions. Aux repas que donnoient les rois d'Egypte des premières dynasties, on apportoit un vase d'or ou d'argent pour que tous les conviés y chiasſent, *in quibus ventrem lavarent.* (1) Diodore de Sicile nous apprend que, dans le cours ordinaire de la vie, les Egyptiens chioient en plein air, en se tournant invariablement du côté du nord ou du midi; (2) & nous voyons dans Pline le naturaliste (3) que les mages avoient grand ſoin de leur recommander cette pratique. Ce peuple qui produiſit les premiers philoſophes & les premiers ſages de l'univers, (4) regarroit tous les pets & toutes les veſſes comme autant de divinités, & les adoroit avec une eſpèce de tranſport, *non ſine quodam ſurore.* (5) Il honoroit auſſi d'un culte ſpécial & particulier l'eſcarlier ou fouille-

de l'éon, côté de Noanthe, & de l'ém Mabilin appelé le ne ſiéro de terre, *que n'adus neſſar*, c'eſt-à-dire des ſauſſes végétales, &c. &c. des tordues. *Plin. Dardian. opus.* 19. ch. 11.

(1) Diodor. Sic. l. 1. c. 2.

(2) Diodor. Sic. l. 1. c. 8.

(3) Plin. l. 21, c. 19.

(4) Plin. l. 1. c. 1.

(5) Plin. l. 1. c. 1.

merde. Cet insecte qui naît dans la merde, qui s'en nourrit, & qui s'amuse à en faire des pilules, *pilulas volvere*, étoit pour les Egyptiens l'image du monde, du soleil, d'Isis, d'Osiris, en un mot le *non plus ultra* de la divinité. (1).

Le savant père Kircher rapporte à ce sujet une histoire fort agréable, & dont je suis bien aise de régaler le lecteur. Le docte jésuite nous apprend qu'il l'a tirée d'un ancien auteur arabe.

Un Egyptien & un Persan voyageoient ensemble; ils trouvèrent dans leur chemin un fouille-merde, qui rouloît en long & en large une pilule de merde d'âne. (2). Le Persan, qui marchoit étourdiement, ne prenant point garde à l'insecte vénérable, mit le pied dessus & l'écrasa tout net. L'Egyptien effrayé de ce déicide énorme, leva les yeux vers le ciel, & poussant les cris les plus lamentables, attesta dieux & déesses qu'il n'y avoit point de part. Le Persan qui ne savoit pourquoi tout ce tintamâre, en demanda la cause à son camarade: Malheureux! lui répondit ce dernier, ne crains-tu point la vengeance des dieux, toi qui viens de

(1) Plin. l. 30. c. 11. n. 15. *Idem*, l. 11. n. 30. Kircher, *Prodr. Egypt.* 6. ult.

(2) *Pilulam in stercore asini conglobatam lineam intestini* Kircher. *l. l.*

traiter si indignement l'image de notre grand dieu Osiris? L'histoire ajoute que vraisemblablement le Persan marcha par la suite avec plus de circonspection, dans la crainte de s'attirer l'indignation de toutes les divinités en blessant ce dieu merdeux.

Les anciens poètes que la Grece regarde comme ses législateurs, recommandoient aux hommes de ne point chier debout, ni du côté du levant : μηδ' αὐτ' ἐκείνου τετραμμένος ὠδὸς οὐριχάν, ni hors des rues : μήτ' ἐκτὸς ἐδ' ὤ. Mais, disent-ils, un homme sage & pieux doit s'accroupir; & le moins scrupuleux doit chier contre une muraille :

Ἰχόμενος δ' ὄγε θάρος ἀντὶ τετραμμένα ὠδὸς
ἢ' ὄγε πρὸς τοῖχον πελάσας εὐεργέος ἀνδρὸς.

Hésiod. *op. & dies.*

Un des préceptes de Pythagore étoit de ne point piffer en face du soleil : πρὸς ἥλιον τετραμμένον μη οὐριχάν. (1). Tous les poètes de l'ancienne comédie parlent très-souvent de pets, de vessies, de merde, &c. ce qui nous prouve que les Grecs n'avoient point d'aversion pour la merde. Aristophane nous présente plusieurs traits qui éta-

(1) *Libert. in Pythagor.*

(2) *Act. 5. scen. 2.*

blissent que les Athéniens chioient dans les rues ; un des plus frappans , est le discours que cet auteur met dans la bouche de Strépsiades , comédie des nuées : (2) ce morceau mérite d'être ici traduit en entier. C'est un père qui étant maltraité par son fils , lui reproche son ingratitude. « Malheureux ! » lui dit-il , c'est moi qui ai pris soin de ton enfance ; à-peine favois-tu balbutier que j'entendois déjà ce que tu voulois. Disois-tu , *nanan* ? je courois vite te chercher à manger. Je n'attends pas que tu disses : *caca* , pour te porter dans la rue , & là , je te faisois chier entre mes bras. A-présent tu veux m'étrangler ! j'ai beau crier que je me meurs d'envie de chier , impur que tu es ! tu ne veux pas me laisser sortir dans la rue , & en me ferrant la gorge , tu m'as fait chier tout par ici. »

A Lacédémone , on chioit aussi dans les rues , Plutarque (1) nous a transmis une aventure qui ne laisse aucun doute là-dessus. Des députés de l'île de Chio , étant à Lacédémone , allèrent voir par curiosité le lieu où se rendoit la justice. Comme ce jour-là ils avoient dîné en ville , s'étant senti pressés d'un besoin , ils chièrent tous sur le siege

(1) *In Apophth. Laconic. p. 232.*

des juges. On trouve bientôt leurs étrons , & l'histoire en vole de bouche en bouche ; grand bruit , tout Sparte est en rumeur. On croit reconnoître l'ouvrage de quelque plideur mécontent ; on informe. Mais quand on eût découvert d'où le coup partoît , on excusa l'ignorance de ces étrangers , qui pouvant chier dans toutes les rues , ne favoient pas qu'à Sparte on n'étoit point dans l'usage de chier sur le tribunal des éphores ; les parties furent donc renvoyées hors de cour & de procès. Les Lacédémoniens même prirent si bien la chose , que depuis , pour exprimer un homme qui ignoroit les usages de leur ville, ils disoient en proverbe : C'est un homme de Chio qui chie ; (1) *Chius cecians*.

(1) *Vet. interpr. Aristoph. in pacem*. Robert & Henri Estienne, ainsi que tous les Hellénistes ont traduit le mot *chier* du grec, *Zeçan*. Le Dacbat le fait venir d'un flamand, *selman*. Tous ces évangs sont dans l'erreur.

Cela vient du latin *cadere*. Dans son acception primitive " ne signifioit autre chose que *tomber*, *être déchu*. On le trouve dans le premier vers, dans les chansons populaires de monsignor Gauthier d'Arles, manuscrits. J. Chârambaud, p. 537.

Et si tu vois quelle rle
De l'éclat que je sent,
Le chier se tied doucement

Originaiement les Grecs ne se torchoient point le derrière, ou bien s'ils se le torchoient, ce n'étoit qu'avec les doigts ou les habits. C'est ce que nous voyons dans Homère, à l'occasion de Nauticaa. Cette princesse demande à son père son char

En chantant : merci li crié.

Au fol. 20. col. 2. des poésies manuscrites d'Eustache Deschamps, on trouve le mot *chier* dans les deux significations.

Depuis la mort du vaillant roi Boëin,
 Qui de Thoringe avoit la seigneurie,
 Et du fleuve qui *chiet* dedans le Rhin,
 Sur lequel *chiet* la cité orgueille, &c.

Ce fut d'abord pour exprimer l'acte naturel d'une manière honnête & détournée, qu'on se servit du mot *chier*; mais cette signification ayant rendu le terme ignoble dans son acception primitive, pour l'y réhabiliter on en changea la terminaison, & de *chier*, l'on fit *choir*. Voilà ce qui a trompé tous les savans. Car voyant à ces deux mots une terminaison & une signification différentes, ils ne se sont pas doutés qu'ils eussent la même origine, ou plutôt que ce ne fût qu'un même mot. A la fin du seizième siècle, *chier* s'employoit encore d'une manière honnête. *Pleurez donc & chiez bien des yeux, vous en pleurez moins*, est-il dit, dans le Moyen de parvenir, histoire du jeune-homme fêté.

& ses chevaux, pour aller avec ses femmes laver ses chemises. Mon père, lui dit-elle, vous avez déjà marié deux filles; comme elles n'ont plus besoin de gâans, elles n'ont plus besoin de propreté; mais pour les trois qui restent, croyez-vous qu'elles puissent aller briller aux ballets & aux assemblées avec des chemises merdeuses? (1)

A Rome on ne se faisoit point difficulté de parler de merde. Horace, le délicat Horace & tous les poètes du siècle d'Auguste en parlent en cent endroits de leurs ouvrages. (2) L'empereur Héliogabale chioit, comme les rois d'Égypte, dans des vases d'or ou d'argent. (3) Il y avoit même à Rome de simples particuliers qui étoient dans le même usage. (4)

Ventris onus misero, nec te pudet, excipit uuro,

Basse, bis vitro, carius ergo cibus. Mart. Ep. 37. l. 1.

(1) *Odyss. l'ib. 6.* L'auteur a cité ce passage de mémoire, & s'est trompé. Il n'est point question dans Homère des filles d'Alcinous, mais de ses fils. Ce sont leurs chemises que la princesse va laver.

(2) L'empereur Commode en mangeoit : *Dictum fere praeiosissimis cibus humana stercora misuisse, nec abstinuisse gustu.* Lamprid.

(3) *Lamprid. in Elagab.*

(4) *Petron. f. 49. c. 27.*

L'empereur Claude avoit permis de péter à si-
table. (1) Caton l'ancien nous dit que lorsqu'il
prenoît les auspices chez lui, s'il arrivoit à quel-
qu'un de ses esclaves de péter, il trouvoit que
cela ne faisoit point de mal, *nullum mihi vitium
facit.* (2)

Les Romains appelloient par honneur, Saturne,
Sterculius, (3) c'est-à-dire, merderet. Laïance
(4) nous apprend qu'ils eurent un dieu nommé
Merclier : *Stercutius à stercore* ; & nous lisons dans
Pline le naturaliste (5) que ce dieu étoit fils du
dieu Faune , & petit-fils de Picus , roi des
Latins.

Dans toutes les petites rues de Rome il y avoit
des baquets pour apprêter à piffer aux passans ; c'est
ce que nous apprenons par un fragment du discours
que prononça C. Titius, pour la loi Fannin. L'orateur
parlant de ces juges qui se grisent avant que d'aller
à l'audience : Ils ont tant bu , dit-il, qu'ils em-
plissent tous les baquets qui sont dans les petites
rues : *Nulla est in angiporto amphora quam non*

(1) *Sueton. in Claud. c. 33.*

(2) *Cato. Orat. de fac. leg.*

(3) *Macrobi. Saturn. l. 1. c. 7.*

(4) *Laïc. de fal. rel. c. 4.*

(5) *Plin. l. 17. c. 9. n. 40.*

implant. (1) C'est aussi ce que Lucrèce nous dépeint si joliment, en parlant des petits enfans qui pissent au lit quand ils dorment.

Pulsi saepe lacum propter, se, ac delia curta,

Somno derinſti, credunt extellere veſtem,

Totius humorem ſuccatum ut corpori ſindant.

Lucret. de nat. Rer. l. 4.

Tant que les Curius & les Camille cultivèrent eux-mêmes le champ de leurs pères, & y vécurent de racines; Rome, simple & modeste comme eux, chû sans faste, sans raffinement, sans mollesse. On se contenta du plaisir que la nature attache au besoin de chier, sans vouloir l'augmenter par une propreté mal entendue; je veux dire qu'on ignora l'usage des torche-culs. Mais après la ruine de Carthage. Rome n'ayant plus d'émule, tout-à-coup ses vertus dégénérèrent, le raffinement en tout genre fut porté à l'excès, & par un luxe avant-coureur de la décadence de la république, les culs des Romains, qui n'avoient jamais été torchés, commencèrent à l'être. (2)

Ce ne fut pas seulement sur les premiers de Rome

(1) , Macrobi. Sat. l. 6. c. 66.

(2) , Silius Italic. Coll. Pall. J. Petre. l. 2.

que ce luxe énorme exerça son empire, tout le peuple voulut s'accoutumer à cette sensibilité; ce fut comme une peste qui frappa sans distinction tout sexe, tout âge & tout état : *Quasi pestilentia invasit*, nous dit Salluste.

On plaça donc alors, pour la commodité du public, des éponges dans toutes les rues. Ces éponges étoient attachées chacune au bout d'un bâton, comme nous l'apprenons par un fait que Sénèque nous a conservé. Un criminel que l'on conduisoit au supplice ayant demandé la permission de chier devant le peuple, & l'ayant obtenue, au lieu d'employer l'éponge & le bâton à l'usage ordinaire, il se fourra l'un & l'autre dans la gorge, & s'étouffa. (1)

Plusieurs antiques qui sont parvenus jusqu'à nous, achevent d'établir mon opinion sur la façon de chier des anciens. Ce sont de petites figures de bronze qui représentent un homme nud, ayant les jambes enlées, & accroupi comme on l'est dans la rue du Bois, c'est-à-dire, les deux coudes posés sur les genoux, & la tête appuyée dans le creux des mains.

Cette attitude a donné lieu à bien des conjec-

(1) *Senec. Epist.* 70.

tures de la part des antiquaires. Le plus grand nombre a décidé que c'étoit le dieu Pet, *deus Crepitus*. Le père de Montfaucon, dans son antiquité expliquée, a été plus réservé. Nous en donnons, dit-il, quelques-uns, sans garantir que ce soit cela. (1)

Pour moi qui ai étudié la matière plus qu'aucun savant, je crois pouvoir garantir que ce n'est pas cela. En effet, le dieu Pet a-t-il besoin d'être nud? a-t-il besoin d'avoir les joues enflées, & d'être accroupi? Ce sont-là de ces choses dont tout le monde est en état de juger par son expérience journalière. Il est donc tout simple de conclure, sur-tout après avoir vu ma dissertation, que l'antique en question représentoit, non pas le dieu Pet, mais un homme chiant selon le rit des Juifs, des Egyptiens, des Grecs & des Romains.

T R O I S I È M E P O I N T.

Venons au troisième point de ma dissertation. J'ai dit que l'usage de chier en plein air, de la manière dont nous le pratiquons, nous étoit venu de l'Egypte, long-tems avant l'arrivée des Phocéens à

(1) Tom. 3. part. 2. p. 326.

Marseille, & que les druides nous l'avoient apporté avec leur religion.

Aucun des auteurs anciens n'a parlé précisément sur ce fait; mais nous puisons dans leurs écrits une infinité de présomptions, dont les lueurs, quand on veut les réunir, forment un jour si éclatant & si pur qu'il n'est pas possible de s'y refuser.

D'abord il est certain que lors de l'arrivée des Phocéens à Marseille, la religion des druides fleurissoit depuis long-tems dans les Gaules; il est constant encore que toutes les religions du monde font sorties de l'Égypte; Diodore de Sicile nous l'a dit, & le savant père Kircher nous l'a confirmé. (1) Si donc, après avoir établi, comme je viens de le faire, que la religion des druides nous est venue de l'Égypte, je puis prouver que la manière de chier ait été un point de religion chez les Égyptiens, ne suis-je pas en droit de conclure que c'est de ce même peuple que nous tenons l'usage de chier comme nous le pratiquons, & que cet usage nous a été apporté par les druides?

Or, j'ai fait voir au commencement de cet ouvrage, que les Égyptiens chioient comme nous

(1) *Diod. Sic. lib. 3. c. . Kirch. Prod. Ægypt c. 4.*

chions ; que cette façon de chier étoit chez eux un point de religion ; qu'ils recueilloient précieusement leur merde dans des vases d'or ou d'argent ; qu'ils adoroient indistinctement tous les pets & toutes les veffes ; qu'ils chimoient , qu'ils honoroient le fouille-merde , & qu'ils trouvoient dans ce dieu merdeux l'image de toutes leurs divinités. Après cela se trouvera-t-il quelqu'un assez peu raisonnable & d'assez mauvaise humeur , pour disputer à l'Egypte la gloire de nous avoir procuré cet agréable usage ?

Né doit-on pas au contraire penser avec moi , que ce fut par des préceptes sur la manière de bien chier , que les druides commencèrent à poser les fondemens de leur doctrine ? Car enfin , lors de l'arrivée des druides , qu'est-ce qu'étoient les Gaulois ? Des barbares vivant sans loix & sans discipline , chiant , à la vérité , mais chiant sans goût , sans amitié , sans principes , & tournant indistinctement un derrière irreligieux à tous les aspects de l'univers.

Il est donc tout naturel de présumer que la première chose que firent les druides , fut d'apprendre aux Gaulois que la manière de chier n'étoit pas la même qu'il faut ; de leur faire connaître les quatre points cardinaux de l'honneur ; de leur dire : Voilà l'orient , voilà l'occident , voilà le midi ,

voilà le nord : il faut chier du côté du nord & du midi , mais il ne faut pas chier du côté de l'orient , ni du côté de l'occident ; ce fut enfin de les faire accroupir devant eux , pour leur montrer comment , en appuyant la tête sur les mains & les coudes sur les genoux , on pouvoit , au grand soulagement des jarrets , trouver dans les pieds un point d'appui commode & naturel. Voilà , ce me semble , notre façon de chier débrouillée avec toute la netteté possible.

QUATRIÈME POINT.

Cet usage s'est maintenu avec honneur jusqu'à nos jours. Ni l'invasion des Gaulois par les Romains , ni les irruptions des barbares , ni le changement de religion n'ont pu y porter atteinte. Le luxe même , ce tiran de toutes les vertus , ce fléau plus cruel que la guerre , *ferior armis luxuria* , a fait d'inutiles efforts pour lui porter le coup mortel. Il est vrai néanmoins de dire , que sous Clovis le grand , la doctrine des druides ayant été totalement abolie , & l'ancienne discipline s'étant beaucoup relâchée , on crut (mal-à-propos sans doute) pouvoir se dispenser de chier dans toutes les rues. On déposséda donc l'usage de chier d'une partie de ses anciens domaines ; mais pour faire connoître que ce n'étoit

ni par mauvaise volonté, ni par un sentiment de mépris, chaque pays, chaque ville lui affecta spécialement certains quartiers, & l'on voulut qu'il continuât d'y être pratiqué avec les cérémonies, le respect & la tranquillité ordinaires; non-plus à la vérité par principe de religion, mais pour être à la postérité un monument de l'antiquité des lieux où il se trouveroit pratiqué.

La rue du Bois fut choisie par les Troyens pour être dépositaire de ces monumens précieux. Voilà la source du respect que nos magistrats ont toujours eu pour cet usage; respect si bien cimenté, que, depuis Clovis jusqu'à nos jours, on ne l'a vu qu'une seule fois se démentir. Ce fait, qui n'est imprimé nulle part, mérite d'être transmis à la postérité.

Il y a environ cent ans que la ville eut à sa tête des Magistrats aussi peu éclairés que ceux qu'elle choisit d'ordinaire, le font beaucoup. Ces magistrats, sans érudition & sans goût, s'avilirent de jeter un regard de dédain sur l'usage pratiqué dans la rue du Bois; & leur projet n'alloit pas moins qu'à porter une main profane sur tous les monumens respectables qu'on y trouve à chaque pas.

La nouvelle en fut bientôt portée dans le quartier. Maîtres tisserands, compagnons, trameurs,

fileuses de coton , tous les intéressés s'assembloient tumultueusement dans l'endroit vulgairement appelé les *alloues* ou *alloires de la Corterie*. Là, il fut délibéré sur le salut commun. On résolut d'envoyer des députés à l'hôtel-de-ville ; un nommé *Briet*, maître tisserand, homme de tête & beau parleur, & un autre dont le nom s'est malheureusement perdu dans la nuit des tems , furent élus pour remplir ce ministère glorieux. Ils partirent pour l'hôtel-de-ville , environnés d'une foule innombrable de tout âge & de tout sexe : semblables à ces anciens tribuns qui montoient au capitolé pour défendre les intérêts du peuple romain contre les entreprises du sénat.

Arrivés devant le conseil de ville, on fit silence. Nos députés, sans perdre le tems en paroles inutiles, adressèrent aux magistrats cette harangue si courte, mais si belle, & si pleine d'énergie : *Messieurs, nos pères y ont chié, j'y chions, & nos enfans y chieront*. Ce peu de mots, dignes de l'ancienne Sparte, fit un effet prodigieux ; tout le monde en fut frappé ; des cris d'acclamation s'élevèrent de toutes parts. Le corps de ville reconnoissant l'injustice de ses prétentions, accorda aux députés tout ce qu'ils pouvoient desirer ; & la rue du Bois, glorieusement maintenue dans la jouissance de ses droits, vit avec transport tous les culs de

ses vassaux revenir à la manière accoutumée, lui rendre l'hommage & lui payer le tribut qu'ils lui devoient.

C I N Q U I È M E P O I N T.

Jusqu'ici, messieurs, je vous ai fait voir la façon dont l'usage de chier se pratique dans la rue du Bois; je vous ai prouvé que cet usage avoit été pratiqué de la même manière par les peuples les plus célèbres de l'antiquité; qu'il avoit été regardé chez eux comme un point de religion; qu'il nous avoit été apporté de l'Egypte par les druides, & que les magistrats de cette ville l'avoient toujours respecté. Il ne me reste plus qu'à vous donner les réflexions que j'ai eu l'honneur de vous promettre sur une circonstance de cet usage, & par lesquelles j'ai cru que mon ouvrage devoit être couronné.

Cette circonstance est l'habitude où l'on est, après qu'on a chié, de regarder ce qu'on a fait. De graves auteurs ont prétendu qu'on ne regardoit son étron que depuis qu'Arius, par une punition divine, chia tous ses intestins. J'ai été long-tems du sentiment de ces auteurs, mais après une mûre réflexion, j'ai cru devoir changer d'avis.

En effet, quels sont ceux qui chient dans la rue

du Bois , & qui y regardent leur étron ? Ce font, j'en conviens , des gens fort eſtimables & très-utiles à la ſociété , mais qui , pour l'ordinaire , n'ont pas fait l'objet de leurs études , ni de l'hiſtoire profane , ni de l'hiſtoire eccléſiaſtique. J'oſerois même affurer que les trois quarts & demi d'entr'eux n'ont jamais ouï parler , ni d'Arius , ni de ſa doctrine , ni de la vengeance que la divine juſtice exerça ſur lui. Cela poſé , s'ils regardent leur étron , ce ne peut être par un ſentiment réfléchi , fruit d'un ſavoir qu'ils n'ont point acquis ; il faut donc que ce ſoit par un mouvement naturel ; & c'eſt mon opinion.

Cette opinion , conſéquente au ſyſtème général de cette diſſertation où j'ai démontré que naturellement nous aimions la merde , eſt fortifiée par ce ſyſtème , & réciproquement elle le fortifie.

Elle a en ſa faveur ce bel adage , connu de tout le monde , & fondé ſur l'expérience & la raiſon : Chacun trouve que ſon étron a l'odeur bonne ; *ſtercus ſuum cuique bene olet*. Elle eſt conforme au cours ordinaire de nos ſentimens & de nos paſſions , ſuivant lequel , tout ce qui vient de nous , nous eſt toujours cher. Car enfin , meſſieurs , qu'eſt-ce qu'un étron ? C'eſt notre ouvrage , c'eſt le fruit de nos entrailles , c'eſt un enfant malheureux que nous

allons abandonner pour toujours. Hé! n'est-il pas naturel qu'avant que de le quitter, on lui accorde au-moins un regard!

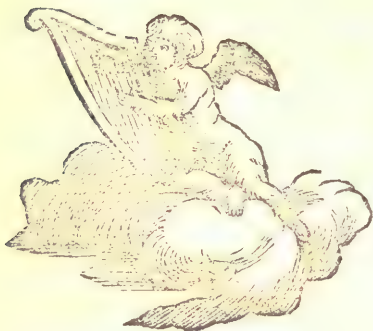
D'ailleurs, qui sont ceux qui regardent leur étron avec le plus de complaisance? Ce sont les enfans qui, exempts par leur âge du joug des préjugés, suivent sans réflexion les mouvemens de la nature. J'en ai vu, de ces enfans, qui restoit un quart-d'heure auprès de leur étron, qui le remuoient même avec un brin d'osier ou de sarment, & qui, durant toute cette opération, apportoit à l'examiner une attention aussi sérieuse que ces anciens augures qui croyoient pénétrer le sort des nations dans les entrailles des victimes qu'ils venoient d'égorger.

Je finis par une réflexion qui me paroît concluante. Nous voyons des gens élevés avec soin, versés dans les sciences & répandus dans le monde, c'est-à-dire, voguant à pleines voiles sur l'océan des idées fausses & du préjugé, en qui néanmoins la nature plus forte, laisse encore éclater un goût décidé pour la merde. J'en connois plusieurs que je pourrois vous nommer, en qui ce goût pour la merde est si puissant, qu'ils ne vont jamais sans en porter un peu avec eux; non pas à la vérité dans des vases d'or ou d'argent, comme les convives des premiers rois d'Egypte, & quelques-uns d'entre les Romains;

Romains; mais du moins après la chemise & dans les vêtemens.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt. . . .

Virg. Eglog. 5.



IL s'étoit élevé dans l'Académie une dispute assez vive au sujet de la dissertation qui précède. Quelques Académiciens prétendoient que l'Auteur avoit donné trop d'extension à son système, qu'il avoit présenté comme général un usage qui n'étoit que particulier à certains peuples & dans certains cas. On l'accusoit même d'avoir dissimulé les autorités qui lui étoient contraires. Cette dispute donna lieu à la dissertation suivante, qui concilia tous les partis.





A U T R E

DISSERTATION

S U R

LE MÊME SUJET,

Lue dans l'Académie de Troyes, le 10 Juin
1743.

Par M. ***, l'un des sept.

Stale inter arma.

Senec. Theb. act. 3.

LA question qui divise l'Académie se réduit à savoir si l'usage de chier en plein air étoit universel chez les anciens peuples; si, quand ils chioient devant le monde, c'étoit par choix ou parce qu'ils étoient trop pressés; enfin, s'il est bien vrai que naturellement nous aimions la merde. Les autorités que j'ai recueillies sur ces trois objets, mettront

Cij

l'Académie en état de juger, & termineront, à ce que j'espère, tous débats.

Les Hébreux appelloient par pudeur les fesses *scheth*, du verbe *schith*, poser, parce que dit Buxtorf, (1) elles sont le siège où l'on se pose. Ils appelloient aussi l'action de chier, *se couvrir les pieds*, (2) parce qu'en effet ils se les couvroient avec leurs longues robes, quand ils s'accroupissoient pour faire un besoin naturel. Durant leur séjour dans le désert il leur fut ordonné d'avoir un lieu marqué, hors du camp, pour y aller chier, & d'y porter avec eux un petit bâton pour enterrer ce qu'ils auroient fait.

Diodore de Sicile (3) est en contradiction avec Hérodote, sur la manière de chier des Égyptiens. Si le premier nous dit qu'ils chioient en plein air, en se tournant invariablement du côté du nord ou du midi, l'autre nous assure au contraire *qu'ils mangèrent dans la rue & qu'ils chioient dans la*

(1) Buxtorf Lexicon. II. 37.

(2) G. et L. de Hevel. de v. 727.

(3) J'ai peur que mon confrère ne se soit trompé en citant Diodore de Sicile : je n'ai rien trouvé dans cet auteur de ce qu'on lui fait dire. Mais l'Étne le naturaliste dit que les Égyptiens même chient, ce qui n'est ni au nord ni au midi.

maison. (1) Peut-être pourroit-on concilier ces deux auteurs, en disant que les Egyptiens avoient chez eux des terrasses où ils alloient chier en plein air, & avec les cérémonies requises; mais il faudroit toujours convenir qu'ils n'étoient point dans l'habitude de chier devant tout le monde.

Les Grecs avoient dans leurs maisons des endroits destinés à cet usage. Ils les appelloient *de. fœs.*, à *foesim se la to*; (2) ce qui revient assez à notre expression française, de *toix seure*. Ils appelloient à la lésion de chier *de. paratō*, *se rotter à l'é-*
cor; (3) on peut voir sur cela le savant Cusler, dans ses notes sur la comédie d'Aristophane, intitulée *l'Assemblée des femmes*. Il relève à ce propos dans la traduction latine du célèbre Le Fevre de Saurur, un mot qui sembloit favoriser le système de mon confrère.

Cette même comédie me fournit deux beaux exemples pour éclaircir la question. Blegyre, mari de Praxagore, appelé par un de ses voisins pour aller au sénat, sort dans la rue & y fait ce monologue. « Qu'est donc devenue ma femme? il n'est

(1) *Herodot.* l. 2, c. 37.

(2) *Kist. Germ. voc. Latini.*

(3) *Erud. Cusler in Aristoph.* n. 228.

» pas encore jour & elle ne paroît point.... (1)
 » Pour moi, il y a long-tems que je suis au lit ,
 » mourant d'envie de chier , & cherchant à tâtons
 » mes fouliers & mon manteau. Après avoir bien
 » cherché sans rien trouver, & entendant mon
 » voisin Copræus qui heurtoit à ma porte , ma
 » foi j'ai pris la robe & les mules de ma femme....
 » Mais ne pourroit-on pas chier ici dans quelque
 » endroit à l'écart ? Après tout il est encore nuit,
 » je crois qu'on peut chier par-tout. Qui est-ce
 » qui me verra ?

Le second exemple est le résultat des réglemens que les femmes viennent de faire pour rétablir le bon ordre dans la république : elles ont statué qu'à l'avenir toutes les femmes seroient communes , mais qu'on ne pourroit prétendre aux faveurs d'une jolie personne , qu'après avoir passé par les mains d'une vieille ou d'une laide. En conséquence , deux vieilles se sont emparées d'un jeune - homme qui fait tous ses efforts pour se débarrasser d'elles. (2) » Mais
 » du moins , leur dit - il , laissez - moi aller chier
 » pour reprendre un peu mes sens , ou bien je
 » vais tout me gâter. Prenez courage , lui repou-

(1) *Ecclesiast.* v. 301 & seq.

(2) *Apoph.* *ibid.* v. 1052.

» dont les deux vieilles, entrez toujours, & vous
 » chierez dans la maison. »

Les Romains étoient dans le même cas que les Grecs. (1) L'endroit où ils faisoient leurs besoins naturels se nommoit quelquefois, comme en françois, les lieux, *loci*; d'autres fois *cacubulum*, mais plus communément, latrine. *Latrina*, dit Vossius, (2) à *latendo*, se cacher. Les latrines étoient sous la direction d'un grand prêtre, homme fort important, à jager de lui par la manière dont en parle Tertullien : (3) *Latrinatum antistes sericum ventilat*, le grand-prêtre des latrines fait voltiger sa robe de soie.

Elles étoient comme autant de chapelles consacrées à la déesse Clonacie, & dont l'asyle ne fut violé qu'en la personne d'Héliogabale qu'on y tua. (4)

Le jour de la fête de cette déesse, (5) toutes

(1) *Salmas. in Tertull. de Pallio.*

(2) *Vossius, Etym. verb. Latrina.*

(3) *De Pallio.*

(4) *Lamprid. in Heliogabal.* On trouve aussi dans *Plin.* un dieu *Latrinus* qui présidoit aux latrines : *quis latrinum presidem latrinis?* Adv. gent. l. 4.

(5) *Tertull. de coron. milit. (salmas in Tertull. de Pallio.*

les lauriers étoient couronnés de fleurs, & peut-être les étrons qui se trouvoient épars dans les rues, avoient-ils aussi le bouquet sur l'oreille.

J'en ai dit assez pour démontrer que tous les anciens peuples ne chioient point en plein air, & qu'ils chioient encore moins devant le monde. Examinons si nous aimons la merde.

Peut-on soupçonner les Hébreux de l'avoir aimée, quand on voit les précautions qu'ils prenoient pour cacher leur étron ? Une preuve que les Grecs ne l'aimoient point, c'est qu'il étoit défendu chez eux de chier ni de piffer dans les fontaines : (1) si l'empereur Commode en mangeoit, on peut dire que c'étoit un homme de mauvais goût. Il est vrai que les auteurs latins parlent de merde en cent endroits de leurs ouvrages; mais les meilleurs auteurs en parlent avec beaucoup de mépris. Catulle, voulant avilir les annales de Volusius, les appelle des papiers merdeux, *annales Poinsti, cacata carta*. (2) Dans Horace, Priape racontant les affreuses cérémonies qu'il a vu pratiquer à la forcière Canidie : Si je mens, dit-il, je consens que ma tête soit foulée de la merde des corbeaux, que Julius, que la

(1) *Hyg. oper. & dies. v. 752*

(2) *Catull. Ep. 27.*

fragile Pédatie , & le voleur Voranus viennent chier
& piffer fur moi.

Mentior atiquid , merdis caput inquinat albis

Corvorum , atque in me venient midum atque cacatum

Julius , & fragilis Peditia , furque Voranus.

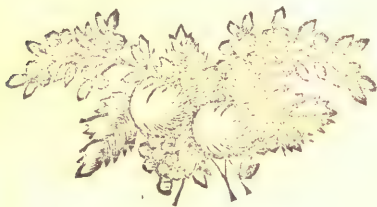
Horat. l. i. Sat. 2.

On pourroit trouver mille exemples de la même
force , qu'il est inutile de rapporter. Concluons donc ,
contre le sentiment de mon confrère , que le goût
de la merde n'est point naturel à l'homme.

Tuâ n tibi plura nitent in carmine , non ego paucis

Offender maculis , quas aut injuria fudit ,

Aut humana parùm cavit natura. Horat. Art. Poët.



Nous insérons le Mémoire qui suit , sans adopter les vues de l'auteur ; la Compagnie ayant pour principe de ne point se faire d'ennemis. On a dit des ouvrages de l'abbé de S. Pierre , qu'ils étoient les songes d'un homme de bien. Le moindre éloge qu'on pourra donner au Mémoire de notre Académicien , fera de dire qu'il est le songe d'un bon patriote.





M É M O I R E

E N F A V E U R

D E S

IDIOMES PROVINCIAUX,

Lu dans l'Académie de Troyes le 30 Juillet

1743.

Par M. *** l'un des sept.

Ennius lingvâ.

Horat. lib. 3. od. 1.

QUAND plusieurs provinces forment un même corps de nation, on doit réunir les divers idiômes qui y sont en usage, pour en former la langue polie. C'est par ce moyen que les Grecs ont porté leur langue au plus haut point de perfection. Chez les nations modernes, quelques génies supérieurs ont suivi leur exemple avec succès; entr'autres le Tassoni, chez les Italiens; & parmi nous, Ronfard &

Rabelais. Pourquoi donc Vaugelas (1) refireint-il le bon usage de la langue françoise, à la manière de parler des meilleurs écrivains & des personnes polies de la ville & de la cour ? Comment la capitale a-t-elle adopté ce principe injurieux pour les provinces ? Et comment celles-ci l'ont-elles souffert sans réclamation ?

Les Bretons, les Champenois, les Gascons, les Normands, les Picards, font-ils en des bons Français que les habitants de Paris & de Versailles ? Pourquoi donc la langue générale de la nation dont ils font partie, réprouvera-t-elle l'éloignement qui leur est propre ? Les Romains, ces conquérans féroces, n'ont pas donné l'exemple d'une fierté si dédaigneuse. Combien de figures de parler ont-ils adopté des nations vaincues ? Combien de locutions étrusques & grecques se trouvent dans ce qui passe pour la belle latine ? Et dans des temps postérieurs, combien de termes Cimbriques, Celles, Daces, Sarmates, Huns, Goths, Wisigoths, &c. ont obtenu le droit de bourgeoisie dans le langage des romains du monde ?

Est-il pas du dernier ridicule que, lorsqu'on a besoin d'un nouveau terme, soit pour s'exprimer avec plus de grace, soit pour peindre un objet

(1) Préface des remarques sur la langue françoise.

nouveau, on aille l'emprunter chez les Grecs ou chez les Romains ; tandis que fans sortir de chez soi on pourroit trouver ce dont on a befoin dans la Bourgogne, dans la Champagne, dans l'Anjou, dans la Touraine, dans l'Auvergne, dans le Limofin, ou dans quelque autre province du royaume ?

Que fi les auteurs françois, dans les termes nouveaux qu'ils emploient, veulent fe donner un air d'érudition antique ou étrangère, feroit-il fi difficile de trouver aux expreffions en ufage dans nos provinces, de belles étymologies arabes, grecques, latines, italiennes, efpagnoles ? Cette méthode, fi elle étoit fuivie, auroit un double avantage. La capitale, d'un côté, marqueroit pour le langage des provinciaux une confidération que naturellement elle leur doit, & dont cependant ils feroient flattés ; & de l'autre, la langue françoife pourroit fe vanter de ne s'enrichir que de fon propre fonds, & de ne brüler que de fes propres biens : *in propriis nitere bonis*.

Mais ce que je ne puis fouffrir, c'eft qu'il y ait dans toutes les provinces un nombre d'efprits fupercieus, qui dédaignant le langage de leurs ancêtres, ne piquent de parler à-peu-près comme on fait à Paris. Pour moi, je ne vois rien de fi piteux que cette affectation d'un purifme étranger ; j'ai même peine à me perfuader que les gens qui en font atteints

puissent avoir le cœur bon. On doit, autant qu'on le peut, conserver sa langue maternelle, on doit la chérir. Quand même le langage de la cour seroit un peu plus parfait, qu'importe? On sait bien qu'un Champenois n'est ni un courtisan ni un bel-esprit. Cela n'empêche pas qu'il n'ait son mérite; & comme l'a fort bien remarqué Boileau :

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi.

En prétendant polir la langue françoise, on n'a pas seulement outragé les provinces, on a été directement contre le but qu'on se proposoit; on a énervé cette langue, à laquelle on vouloit sacrifier toutes les autres. On l'a réduite au point qu'on pourroit lui appliquer l'apologue des membres & de l'estomac. En effet, faut-il chercher ailleurs la source de sa faiblesse & de ses imperfections? Si elle est si inférieure aux langues grecque & latine, si même elle n'a ni la force de l'anglais, ni la mignardise de l'italien, tout vient de là. Elle se feroit procuré les avantages qui lui manquent, en adoptant les idiômes provinciaux. La langue champenoise, qui naturellement est grave & chantante, lui auroit donné l'ampleur & de la dignité; elle auroit puisé plus de noblesse dans l'idiôme normand, plus de gentillesse dans le dialecte languedocien, &

dans tous les autres patois le mérite qui leur est propre.

Devenue plus abondante & plus flexible , elle se fût prêtée à un plus grand nombre d'esprits. Beaucoup de talens subalternes , relégués dans leurs provinces , auroient brillé dans la capitale. Nombre de bons esprits , qui se font admirer dans les langues mortes , auroient pu se faire lire en françois. Beaucoup de poëtes méprisés , l'auroient été moins , si , loin de se consumer vainement à parler la langue françoise dans sa prétendue pureté , ils avoient , conformément au précepte d'Aristote , (1) employé sans distinction tous les idiômes.

Quelque grand que soit le mal , il seroit encore tems d'y remédier , & je crois en avoir découvert un moyen sûr. Ce seroit que toutes les Académies de province se ligassent pour forcer l'Académie françoise , à donner une nouvelle définition du bon usage de la langue ; & après-tout , qu'est ce qu'on lui demanderoit en cela qui ne fut raisonnable ? Cette réforme n'exigeroit pas de sa part un grand travail. Un mot ajouté à la définition de Vaugelas suffisoit. Il a dit que le bon usage étoit la manière de parler des meilleurs écrivains , & des personnes

(1) *Poët.* c. 22.

polies de la ville & de la cour ; il n'y auroit qu'à mettre : & *des provinces.*

Outre l'intérêt public , nos Académies en ont un personnel à saisir mon projet. Il est tems de prouver à l'Académie françoise , que l'utilité des Académies provinciales n'est pas une chose aussi problématique qu'elle se plaît à le faire entendre.

J'ignore , messieurs , quel usage vous ferez de mes vues. Quant à moi , mon parti est pris. Si je ne puis vous inspirer mon zele , au-moins je prêcherai d'exemple. Je suis las de m'exprimer dans une langue étrangère , & je rougis d'avoir si long-tems négligé le langage de ma patrie.

O vous , idiôme champenois ! vous que , dans cette ville , beaucoup de dames respectables & beaucoup d'hommes en place , parlent avec tant d'élégance , vous ferez désormais l'unique interprète de mes pensées. Heureux si je puis vous procurer la gloire qui vous est due !

Sublimi feriam silera vertice. Horat. lib. 1. od. 1.





DISSERTATION

S U R

LES ÉCREIGNES,

Lue dans l'Académie de Troyes le 15
Novembre 1743.

Par M. *** l'un des sept.

. Quos ego in specus

Vilex mense novi?

Horat. lib. 3. od. 25.

C'est le habil qui forma la société, c'est le habil
qui la soutient ; *mundum fabricatis erit'o.* (1)
Après avoir lié la société en général, le habil forma
des assemblées particulières, où toutes les personnes
de l'un & l'autre sexe, sacrifiant à l'envie de parler
leurs indifférences , leurs haines , leurs mépris ,

(1) *Cicero. Off. l. 1. n. 16.*

leurs rivalités réciproques , se communiquèrent , avec une cordialité passagère, toutes les idées utiles ou frivoles , bonnes ou mauvaises , raisonnables ou ridicules , qui leur passèrent par la tête , & préféramment celles qui pouvoient concerner les intérêts ou la réputation du prochain. Telles sont encore de nos jours presque toutes les sociétés ; mais essentiellement & particulièrement les *Esermées* ou *Eereignes* ; (1) assemblées trop peu connues , & que j'entreprends de rétablir dans leur splendeur primitive. Pour cela j'ai rassemblé tous leurs titres de noblesse , en trois paragraphes.

Dans le premier , je donnerai la définition & l'étymologie du mot *Eereigne* , avec la description des *Eereignes Champenois*.

Dans le second , je passerai en revue les *Eereignes* , tant de l'antiquité que des derniers siècles.

Dans le troisième , je prouverai que toute assemblée est *Eereigne* , plus ou moins.

(1) L'auteur écrit *Esermées*, mais en Champagne & en Bourgogne, nous prononçons *Eereignes* c'est ainsi qu'il faut l'écrire.



§ I.

Définition & étymologie du mot Ecreigne , avec la description des Ecreignes Champenois.

LES Ecreignes sont des maisons creusées sous terre & couvertes de fumier , où les villageois vont faire la veillée , & où le travail est assaisonné par les charmes de la conversation.

Les auteurs qui ont parlé de ces sortes d'établissements dans la France , sont : le roi Gombard , dans la loi des Bourguignons , tit. 29 ; les rois Théodoric , Childbert & Clotaire , dans la loi salique , tit. 14 ; François Pithou & Jérôme Bignon , l'un dans son glossaire , l'autre dans son commentaire sur la même loi ; Noël du Fail , conseiller au parlement de Rennes , dans les contes d'Entrapel , chap. des débuts & des accords entre plusieurs gentilhommes ; le savant auteur de l'évangile des quenouilles , presque dans tout son ouvrage ; le fleur des Accords , ou plutôt sous son nom , le président Tabourot , dans son élégant traité des Ecreignes Dijonnaises ; Furetière , dans son dictionnaire françois , au mot Eserenne ; Ménage , dans son dictionnaire étymologique , au même mot ; le savant La

Monnoie, tant dans la préface des noëls bourguignons, que dans le glossaire qu'il a mis à la suite. Enfin, plusieurs prélats, dans les statuts synodaux de leurs diocèses.

La forme de nos Ecreignes nous vient des anciens Germains, qui au rapport de Tacite en avoient de pareilles : *Solent Germani*, dit cet auteur, (1) *scutroneis fœtus apertis, ex quæ multo insuper fimo ornantur*. L'usage nous en fut apporté par les Bourguignons & par les Français, lorsqu'ils s'établirent dans les Gaules. (2) Il paroît même que ces derniers avoient tant de respect pour l'Ecreigne, qu'ils étoient sous les peines les plus graves, d'en enlever une seule. On peut voir sur cela le titre : *si quis a domibus in quibus præsum de persona rapuerit*, &c. *Lex salic. tit. 14.*

Plusieurs sçavans ont cherché l'étymologie du mot Ecreigne. Le sieur des Accords (3) le fait venir du mot françois *écrain* ; sans doute parce qu'il y a beaucoup d'analogie entre les villiposilles que l'Ecreigne renferme, & les pierres précieuses qui sont rangées dans un écrain.

(1) *De moribus Germanorum.*

(2) *Lex Burgund. tit. 29.*

(3) Préface des Ecreignes Dijonnaises.

Il le fait venir aussi du latin , *ferendum* , parce que , dit-il , il se trouve dans ces assemblées une infinité de vadeurs ou amoureux , autrement appelés des *viseurs* , qui y vont pour découvrir le secret de leurs pensées à leurs amoureuses.

Ménage (1) fait venir tout simplement Ecreigne de *freona* ou *freuna* , qui comme on l'a pu voir , exprime la même chose chez les Bourguignons & chez les Franes ; à quoi le savant La Monnoie ajoute (2) que le mot *ferona* lui-même vient de l'allemand *fehank* , barrière , treillis ; ce qui me paraît donner à cette étymologie un degré d'érudition suffisant.

De toutes les Fereignes établies dans les Gaules , les plus célèbres sont celles de Bourgogne. Peut-être doivent-elles cet avantage au bonheur d'avoir eu le fleur des Accords pour historien. Car comme le dit Salluste dans un cas à-peu-près pareil , la fortune domine en toutes choses , & c'est moins par équité que par caprice qu'elle nous couvre de gloire ou nous plonge dans l'oubli , *ex libidine , ne quis quidem ex vero , celebrat obsecratque*. Bell. Catil.

Ce que le fleur des Accords a fait pour la Bour-

(1) Dictionnaire de M. l'abbé.

(2) Glossaire sur les mots Bourguignons.

germe, j'ai cru le devoir faire pour la Champagne; & je ne puis que me louer de la manière obligeante dont nos payannes l'ont entrées dans mes vues. Toutes leurs Ecreignes m'ont été ouvertes, tous les éclairciffemens que j'ai pu defirer m'ont été donnés de la meilleure grace du monde. C'est donc fur le rapport de ces refpectables villageoifes, & d'après ce que j'ai vu de mes propres yeux, que je vais consacrer aux fiecles futurs la defcription de nos Ecreignes.

L'intérieur en eft garni de fieges de mottes pour affeoir les affiftantes. Au milieu pend une petite lampe, dont la feule lueur éclaire tout l'édifice, & qu'on ne mouche jamais qu'avec les doigts. Cette lampe eft fournie fuccelfivement par toutes les perfonnes qui compofent l'Ecreigne. La villageoife qui eft à tour, a foin de fe trouver au rendez-vous la première, pour y recevoir les autres. Chacune des furvenantes, la grenouille au côté, le fafau dans la grenouille, les deux mains fur le couvet, & le tablier par-deffus les mains, entre avec précipitation, & fe place fans cérémonie.

Dès qu'on eft placée, les mains quittent le couvet, ce dernier eft porté à fa deftination, *ad proprios fines veniens*, le fafau eft tiré de la grenouille, le fafau eft humecté par un peu de falive, les doigts agiles font tourner le fafau : Voilà l'ouvrage en train.

Mais tout cela ne se fait point en silence. On fait qu'on n'est pas moins née pour babiller que pour travailler; que le babil même est le fondement de l'édifice principal de l'Herminie, & que le travail n'en est que le prétexte. La conversation s'anime donc; toujours vive, toujours brillante, elle se soutient sans interruption jusqu'à l'heure où l'on se sépare. Les sujets qu'on y traite sont en grand nombre. On y disserte sur les différentes qualités & sur les propriétés de la filasse; on y enseigne la manière de filer gros ou de filer fin; de tems en tems, en finissant une suite, on représente son ouvrage pour être applaudi ou censuré; on rapporte les aventures récemment arrivées, tant dans le village que dans les hameaux voisins; quelquefois même, mais rarement, on ose s'élever jusqu'aux nouvelles de guerre & d'état, que chacun traite à sa manière. On parle de l'apparition des esprits; on raconte des histoires de forciers & de loups-garoux. Pour s'aiguïser l'esprit, on se propose certaines énigmes, vulgairement appelées des *devignottes*; enfin on se fait mutuellement confidence de ses affaires & de ses amours; & l'on chante des chansons.

Des loix sévères (1) défendent aux garçons

(1) Statuts Synodaux de 1683, statut 18.

d'entrer dans les Ecreignes, & aux filles de les y recevoir; ce qui n'empêche pas que les premiers ne s'y glissent & que ces dernières ne les y reçoivent avec grand plaisir.

Comme les couvets, dont j'ai déjà dit un mot, ont une intime liaison avec une infinité de choses qui se passent dans les Ecreignes, je crois qu'il est à-propos d'expliquer la manière dont s'est introduit ce meuble singulier.

Les couvets, messieurs, sont un abus très-moderne. Dans des tems plus innocens, les Ecreignes n'admettoient d'autre chaleur que celle qui leur étoit fournie par le sein de la terre. Mais dans la suite le luxe ayant pénétré jusques dans les villages, on ne se contenta plus de la chaleur suffisante mais trop simple de l'Ecreigne; on voulut y ajouter une chaleur artificielle pour l'agrément & pour la volupté; tel fut le porte par où les couvets entrèrent. Mais combien de désordres n'entrèrent pas avec eux !

A-peine furent-ils introduits dans l'Ecreigne, qu'on s'aperçut que le feu qu'ils contenoient étoit aussi propre à brûler qu'à chauffer : on résolut donc de l'employer au premier usage. On se mit d'une infinité de friandises qui furent depuis comme les agrès inséparables du couvet; des châtaignes, des oignons, des topinambours. La conversation, autre-

fois toujours spirituelle & délicate, dégénéra en propos de gourmandise : Ma commère, disoit l'une, voulez-vous des châteignes ? Non, ma commère, j'ai des navets. Hé bien ! ma commère, donnez-moi un navet, je vous donnerai deux châteignes. ...

Durant ces vains dialogues, le tems coule, l'ouvrage est en l'air, le fûceau ne sert qu'à remuer ce qui cuit dans le couvet : *Non hoc concessum minus in usus*. Il s'enflamme, le feu gagne, le fil & la quenouille s'en ressentent, l'Ecreigne même est en danger. On s'effraie, on crie : les garçons qui sont toujours aux aguets, *querentes quam devorent*, entrent sous prétexte d'éteindre le feu ; les filles à qui la frayeur a fait perdre la tramontane, se jettent à corps perdu dans les bras des garçons ; & dans ce désordre affreux, d'en fait tout ce qui se passe. O luxe ! ô luxe ! voilà les malheurs que tu produis ! L'ancienne Troie avoit résisté aux Grecs pendant dix ans d'une guerre continuelle & sanglante ; un seul jour de luxe & de délices fit périr tous ses habitants, & la fit réduire en cendres.



§ . I I.

Ecreignes de l'antiquité & des derniers siècles.

L'ÉTABLISSEMENT des Ecreignes remonte à la plus haute antiquité. En lisant l'histoire avec attention, on en découvre dans tous les pays & dans tous les siècles. Les divinités & les nymphes firent les premières qui en instituèrent, leurs Ecreignes furent imitées par de simples mortelles; dans des tems moins reculés, nous avons vu les fées en avoir de très-fameuses. Ces trois espèces d'Ecreignes formeront la sous-division de ce paragraphe.

ECREIGNES DE DIVINITÉS ET DE NYMPHES.

L'Ecreigne qui doit passer la première, tant par rapport à sa dignité que par rapport à l'ancienneté de son origine, est celle où, suivant le rapport de Platon, résidoient la Nécessité, les Parques & les Syrénes. La Nécessité, dit ce philosophe, (1)

(1) *Plat. de Leg. lib. 12. Idem de Rep. lib. 10.*

tient entre ses mains un grand fuseau de diamant ; autour d'elle sont les Parques , ses filles , qui tournent le fatal fuseau , & qui chantent sur différens tons , le passé , le présent & l'avenir ; les Syrènes qui sont les esprits harmoniques des sphères , font la basse.

Long-tems avant Platon , Orphée avoit fait la découverte d'une Ecreigne à peu-près pareille , habitée seulement par les Parques , & située dans un antre de marbre , sur les bords du lac de Nichie. (1)

Les Muses avoient aussi des Ecreignes. (2) Pendant tout le jour , ces savantes filles étoient occupées , selon Pythagore , à tirer de leurs instrumens la quintessence de la céleste harmonie. Mais quand le soleil commençoit à tomber , elles se retiroient dans des cavernes , ou plutôt dans des palais souterrains , plus favorables à leurs chansons :

Pimpleo lyra clarior exit ab antro.

Mart. Epig. II. lib. 12.

Là , débarrassées de l'attirail gênant de la divinité , & rendues à elles-mêmes , elles passoient la nuit à babiller sur les bals , sur les festins , sur les mariages

(1) *Orph. fragm.*

(2) *Strab. lib. 10. Plut. trait. de musc.*

& sur les amours des hommes. Et c'étoit dans ces momens de gaieté qu'elles inspiroient les Sapho, Les Anacréon, les Callimaque. (1)

Il étoit difficile de faire un pas dans la Grèce ou dans l'Italie, sans y trouver quelque Ecreigne de Nymphes. Elles permettoient aux hommes de voir ce qui s'y passoit, mais c'étoit à condition qu'ils n'en disoient rien; aussi toutes leurs Ecreignes portoient-elles cette inscription : Bavez, lavez, soyez discret; *nymphis locus, l'ite, ante, tace*. Le lieu où l'Acropole d'Athènes fut bâtie, étoit fameux par une Ecreigne de Nymphes, où Apollon s'étoit aimé, s'humanisé avec Créüse, fille d'Erichonée. (2)

Les Nymphes Spragitides avoient une Ecreigne creusée par la nature, sous la croupe occidentale du mont Cytheron. (3)

Ce fut dans une Ecreigne qu'Horace surprit un jour certaines Nymphes. Elles y prenoient avec beaucoup de docilité des leçons de Baccus. A la porte étoit une troupe de fuyres, qui dressent les oreilles, attendoient que leur tour vint. Le poëte fut si mécontent de cette aventure, qu'il eut devoir

(1) Ovid. *Metam. lib. 10.*

(2) Pausanias. *lib. 10. c. 10.*

(3) Pline l'ancien. *lib. 16. c. 3.*

en informer la postérité ; c'est ce qu'il fit dans une ode , où il dit en badinant , que Bacchus est bon à tout. J'ai tout vu , dit cet auteur , *vidi* ; la postérité peut m'en croire , *Credite posteri*. (1)

Enfin , ce fut aussi d'une de leurs Ecreignes que les Nymphes apperçurent le berger Ménalque dans une attitude peu honnête , ce qui les fit rire à gorge déployée : tant elles étoient bonnes déesses !

Tuilles Nympha risere facillo. Virg. Egi. 3.

Mais de toutes les Ecreignes que nous présente l'antiquité , la plus odieuse est sans contredit celle de Cyrène , mère d'Arifée , (2) cette Ecreigne étoit toute faite de pierres de ponce , & fluée sous le fleuve Pénée. Là , résidoient seize Nymphes plus jolies les unes que les autres , toutes puellcs , excepté la blonde Lycoris , qui au reste n'avoit encore

(1) *Horat. O^e. 19. ll. 2.* Il est étonnant qu'un de nos interprètes d'Horace , n'ait saisi jusqu'à présent le vrai sens de cette ode.

(2) La Nymphe Cyrène étoit fille du fleuve Pénée : elle avoit fait vœu de virginité , mais Apollon en étant devenu amoureux , & l'ayant enlevée , eut éon lui faire rompre son vœu dans les montagnes de Lybie : de là vint le berger Arifée. *Apoll. Argonaut. lib. 2. & Pinhar. de Pinhar. ad. 10.*

eu qu'un enfant. Dans cette Ecreigne on filoit de la laine de Milet, teinte en verd :

Mileſia vellera Nymphe

Carpebant , hiali ſaturo fucata colore.

Virg. Georgiq. lib. 4.

On y parloit du cahos ; on y faiſoit paſſer en revue les amours de tous les dieux ; on s'arrêtoit particulièrement ſur la jaloſie & ſur les précautions inutiles de Vulcain ; ſur les ſtratagêmes de Mars & ſur ſes doux Ircins. Il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer dans cette Ecreigne ; cependant dès qu'on entendit Ariſtée , le cœur battit à la jeune & vive Aréthuſe ; & de concert avec ſes compagnes , ayant introduit le berger , chaque Nymphe fit pour lui tout ce qu'elle imagina de plus propre à lui faire oublier la perte de ſes abeilles.

ECREIGNES DE SIMPLES MORTELLES.

Les Divinités & les Nymphes ne furent pas les ſeules qui eurent des Ecreignes ; de ſimples mortelles en formèrent. Dans la Grece , (1) les filles

(1) Ovid. *Métamorph.* lib. 4.

de Minée en eurent une, où l'on filoit, où l'on faisoit de la tapissierie, & où l'on contoit des histoires.

Du tems de Virgile, les payannes d'Italie avoient des Ecreignes. Toutes les jeunes filles s'y rassembloient la nuit pour travailler :

Et nocturnæ quidem carpentes pensa puellæ.

On n'avoit pas besoin d'y porter du feu, naturellement il y faisoit assez chaud :

Nesivère hyemum.

Une petite lampe servoit comme chez nous à éclairer l'assemblée :

*Tesli cum ardente vident
Scintillare oleum.*

Et comme on ne prenoit pas la peine de mou-
cher cette petite lampe, il se formoit à l'extrémité
de la meche de gros champignons :

Et putres confosere fingor. Virg. Georg. lib. 1.

Peut-être pourrois-je mettre au rang des Ecreignes,
et les fêtes nocturnes célébrées en l'honneur d'As-

tarre, par les femmes phéniciennes, & les mystères de la bonne déesse, de Flore & de Cérès, chez les Romains; peut-être y pourrois-je joindre aussi la cérémonie consacrée aux Nymphes & au dieu Pan, dont parle Pausanias; (1) celle consacrée à Vénus en plusieurs lieux du pays, & sur-tout les veuves qui vouloient se remarier, alloient lui sacrifier; & enfin les endroits destinés aux fameuses veillées, appelés chez les Grecs, *Komoi* = *νῆγγοι*, & chez les Latins, *pervigillum Veneris*. Mais comme, coudre, filer, dire des paroles inutiles, & raconter des histoires, étoit ce qu'on faisoit le moins dans toutes ces assemblées, j'ai cru pouvoir me dispenser de les ranger au nombre de celles qui font le sujet de cette dissertation. Je vais donc passer tout de suite à la fameuse Ecreigne, appelée chez les Romains, le petit Sénat, *Senatulum*.

Cette Ecreigne établie par les premiers empereurs sur le mont Quirinal, fut en effet le petit Sénat par l'empereur Héliogabale. (2) Elle ne tenoit ses assemblées que les jours de fêtes; elle étoit composée des commerces de Rome les plus qualifiés; l'Émiliennière mère de l'empereur, y présidoit. On ne

(1) *Pausan.* in *Plaut.* c. 32. *Ibid.* c. 38.

(2) *Lamprid.* in *Heliogab.*

s'y occupoit point aux travaux mécaniques qui remplissent les séances de nos Ecreignes modernes. On glosait sur les mariages & sur les présent de nocce; on raisonnoit à fond sur la coëssure, sur la chausure & sur l'ajustement des femme. On abolissoit, on inventoit, on rectifioit des modes; on faisoit des commentaires sur le grand air des passées & du quant-à-foi; on savoit saifr jusqu'aux moindres nuances qui différencient les états. On rendoit des senatus-consultes admirables, *mina snatusconsulta*, pour régler au juste de quelle voiture ou de quelle monture il convenoit à chacun de se servir: si c'étoit bœuf, âne, cheval ou mulet; si c'étoit chariot suspendu ou chaise à porteur. On decidoit dans quels cas il falloit prendre le haut du pavé; quelle femme une autre femme pouvoit embrasser en la saluant; & mille autres choses dans la connoissance desquelles il faut convenir, messieurs, que le beau sexe nous est infiniment supérieur.

Les anciens rois d'Assyrie ne paroissent en public qu'une fois l'an; ils passoient le reste de leur vie à habiller & à filer dans les Ecreignes de leurs femmes. Sardanaple, (1) le dernier, mais le plus voluptueux & le plus connu de ces rois, recon-

(1) *Athen. lib. 22. Died. Sicil. lib. 2.*

noissoit que les occupations de l'Ecreigne étoient infiniment supérieures à celles de l'empire? il abandonnoit donc ces derniers à ses lieutenans pour se livrer aux autres sans réserve & sans distraction. Ce fut dans ces délicieuses occupations qu'il permit à Arbacte son lieutenant dans la Médie, de venir le considérer : (1) il étoit habillé & coëffé en femme; il avoit du rouge & des mouches; il filoit de la laine teinte en pourpre; & en discourant agréablement, il distribuoit l'ouvrage à ses compagnes.

Dans le dernier siècle, nous avons vu briller à Paris, sous le nom de cercles & de ruelles, une infinité d'Ecreignes, qui pouvoient retracer l'idée du petit sénat de Rome. Dans ces Ecreignes, que tout le monde connoît, on admettoit des hommes, mais les femmes en formoient le fonds. On y babilloit sur l'esprit, sur le beau langage & sur les sentimens. On admiroit Cotin que le public avoit l'injustice de siffler. On désapprouva la tragédie de Polieucte, que le même public eut la sottise d'admirer. (2) On ne raisonneoit pas beaucoup sur la coëffure, ni sur l'ajustement des femmes; mais en revanche on traitoit à fond l'art de faire des com-

(1) *Justin. lib. 1. cap. 3.*

(2) *Cont. de l'hist. de l'Acad. fr. art. de P. Corneille.*

plimens. On décidoit les questions de galanterie les plus épineuses. On ne filoit ni de la laine, ni du lin, ni du chanvre; mais on enseignoit à filer l'amour : ce sentiment délicieux qui veut être éprouvé, qu'on n'exprime jamais qu'imparfaitement, & qu'on croit indéfinissable, étoit dans ces assemblées subtilement approfondi, défini, divisé, subdivisé, disséqué, analysé, quintessencié. En un mot, les entretiens de ces célèbres Ecreignes étoient communément si délicats & si sublimes, que souvent le bon-sens même ne paroissoit point assez spirituel pour y être admis.

ECREIGNES DE FÉES.

Après vous avoir présenté, messieurs, les Ecreignes instituées par les divinités & par les nymphes, imitées dans la suite des tems par de simples mortelles; je viens, en suivant l'ordre que je me suis proposé, aux Ecreignes habitées par les fées.

Si je parlois devant des esprits forts, qui se fissent gloire de douter de tout, je n'aurois garde de faire ici mention des fées; mais je fais que vous n'êtes point gens à introduire dans l'histoire un pyrrhonisme odieux. C'est donc avec toute la confiance que donne la vérité, devant ceux qui savent la connoître, que je vais vous entretenir des Ecreignes

des fées, non sur le rapport de nos romanciers modernes, dont l'autorité m'est un peu suspecte, mais sur celui d'auteurs très-anciens, & par-conséquent très-graves.

Il y avoit une fois dans les montagnes de Norcia, au duché de Spolète, une fée dont la cour nombreuse quittoit souvent les montagnes pour courir après les payfans des environs ; & ceux-ci, ignorant tout le bien qu'on leur vouloit, *fortunatos, sua si bona norint!* étoient assez simples pour s'enfuir.

Comme dans les siècles les moins éclairés, il est toujours quelque esprit supérieur qui s'élève au-dessus des préjugés vulgaires, il se trouva dans l'Italie un sage qui résolut, à quelque prix que ce fût, de savoir ce que c'étoit que cette fée, où étoit son palais, pourquoi elle couroit après les hommes, & ce qu'elle en vouloit faire. (1)

(1) Ce sage se nommoit Guerino Mesquino. Il nous a laissé la relation de son aventure, dans les mémoires de sa vie, écrits en italien, sous ce titre : *Historia del cavaliere Guerino, detto il Mesquino*. Ce livre, dont il y a eu plusieurs éditions, fut imprimé pour la première fois à Padoue, en 1473, in-folio.

Le 18 Mai 1700, Antoine La Salle, gentilhomme François, voulut tenter la même aventure ; mais il n'eut

A cet effet, il grimpe durant deux jours sur une montagne escarpée, & haute d'environ trois lieues. Le sommet de cette montagne se divise en deux pointes; sur l'une est le lac de Pilate, sur l'autre est l'ouverture par où l'on descend chez la fée. (1)

Suivant Guerin Mesquin, ces deux pointes communiquent l'une à l'autre par le moyen d'un rocher large de trois pieds sur cinquante de longueur, & environné d'affreux précipices; il prétend même avoir passé dessus, en se traînant sur les mains & sur les genoux. Mais l'auteur de *la Salade* n'en dit pas un mot, & ce passage ne se trouve point marqué sur la vue de cette montagne qu'il a fait graver & dont il a enrichi son ouvrage.

pas le courage de gagner le paradis de la reine Sbylle, (c'est ainsi qu'il appelle l'Ecreigne de la fée) il en raconte cependant des choses merveilleuses qu'il faut voir dans son ouvrage intitulé *la Salade*, fol. 26 & suivans, édition de 1527. C'est dans ces deux ouvrages qu'on a pué tout ce qui est dit ici de la fée de Norcia. On peut voir aussi, sur la même fée, le docte commentaire de Vigliani sur les tableaux de Philostrato. *Tutti Passati*.

(1) L'auteur de *la Salade* nous apprend que, de fort tins, cette ouverture avoit été fort couronnée par l'ordre du pape, qui vouloit empêcher les carieux d'aller voir la fée.

Quoi qu'il en soit , Guerin Mesquin entre dans la caverne qu'il trouve remplie d'épaisses ténèbres. Il s'y conduit à la lueur d'une lanterne sourde dont il s'étoit muni ; il enfile un petit escalier d'un nombre infini de degrés , rencontre en son chemin quelques monstres , à chacun desquels il joue un air de flageolet ; continue sa route , & parvient au bord d'un torrent qui roule ses eaux avec un bruit épouvantable.

Que trouve-t-il pour passer ce torrent ? Une espece de planche , qui lui parut , dit-il , molle & obéissante comme un sac de laine. Ayant eu la curiosité d'en approcher sa lanterne , il s'apperçoit que c'est la queue d'un serpent hideux , qui lui dit : Je m'appelle Macho ; j'ai été ainsi transformé pour avoir voulu pénétrer dans les secrets de la fée. Le voyageur lui répond : Dieu vous bénisse ; passe par-dessus , & arrive à la porte de l'Ecreigne.

Cette porte étoit d'airain ; il y frappe trois fois , & trois jolies nymphes viennent la lui ouvrir. Après l'avoir embrassé , elles le conduisent à leurs compagnes. Toutes sont charmées de posséder ce nouvel hôte , & pour lui faire fête , abandonnent leurs diverses occupations. La fée , plus belle que ses nymphes , est aussi beaucoup plus pressante. Durant trois jours elle sollicite le voyageur d'avoir des bontés pour elle , le soir sur-tout , quand elle le mene

coucher ; & trois jours il résiste courageusement à ses prières & à ses charmes. Sa vertu sans doute eut beaucoup à combattre , mais elle sortit victorieuse de cette dangereuse épreuve ; le tout , à ce qu'il nous assure , par les avis d'un saint Hermite qu'il avoit eu la précaution de consulter.

La fée Blanche & la fée Brune , dont parle l'Arioste , avoient en Egypte une Ecreigne célèbre. On y mangeoit beaucoup , comme on fait dans les nôtres ; on y babilloit encore davantage :

*Il mancio piacer sur le vivande ,
Nel ragionar gran parte si dispensar.*

Ariost. Orland. cant. 14.

De tout tems on a vu dans la Perse une infinité d'Ecreignes de fées , où , selon toute apparence , on n'étoit pas plus mal reçu que chez la fée de Norcia. (1)

Mais l'Ecreigne où les fées tenoient leur chapitre général , étoit située sur les confins de la Tartarie & du Mogol. Les fées s'y rassembloient tous les cinq ans des coins les plus reculés de l'univers. Là , on

(1) D'Herbelot , Bibliothèque orientale , au mot Persy.

s'entretenoit de toutes les aventures bonnes ou mauvaises , qui leur étoient arrivées :

Di cio che ben ò mal fia loro occorso.

Suite de l'Orland. cant. 1.

On appuyoit même davantage sur les mauvaises aventures que sur les bonnes ; & l'on concertoit , comme de raison , les moyens de s'en venger.

Environ l'an 775 , (1) il se tint dans cette Ecreigne une assemblée , dont les seigneurs de la cour de Charlemagne furent le principal objet. Ils avoient été en liaison avec différentes fées , & leur avoient joué d'assez vilains tours. Roland avoit enlevé le blond Zéliam à la fée Morgane ; Roger avoit quitté la fée Alcine , pour épouser la sœur de Roland ; d'autres paladins en avoient usé aussi cavalièrement avec beaucoup de fées ; ainsi donc , la jeune , la vieille , la blanche , la brune , *la bianca e la bruna* faisoient un vacarme égal. Enfin on résolut , pour venger ces outrages , de faire au moins périr sans quartier , Roland , Charlemagne , toute sa race , toute la France , tout l'empire ; de n'en laisser ni trace ni vestige , enforte qu'on ne pût pas même distinguer où Paris avoit été.

(1) *Orland. ibid.*

Mais, me direz-vous, messieurs, Paris subsiste encore. Cela est vrai; mais il est à croire que quelques paladins, plus constans que les premiers, calmèrent la fureur des fées. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne voulurent démorde de leurs prétentions, qu'après avoir suscité la malheureuse journée de Roncevaux, qui, au rapport d'Eginard, (2) causa tant de douleur à Charlemagne, & où Roland périt avec presque tous les paladins de l'armée. *Furens quid fœmina possit!*

L'empire des fées se soutint avec honneur jusqu'au schisme de Luther. Peu de tems avant ce schisme, l'Allemagne étoit encore remplie de fées; on les y connoissoit sous le nom de nymphes ou de sybilles blanches; on les voyoit toutes les nuits dans leurs Ecreignes, coudre, filer, danser; & suivant le rapport des graves auteurs qui nous ont transmis ces faits, elles n'étoient point insensibles aux cajoleries des hommes. (2)

(1) *Egin. in vita Carol. mag.*

(2) Caron en son *Antechr. Remig. lib. 1. cap. 17.* Vier. traité des Diab. liv. 1. chap. 13. Grilland, *de fortileg. cap. 4. n. 3.* Paracels. *de malef. &c.*



§ I I I.

Toute assemblée est Ecreigne, plus ou moins.

U N homme d'esprit , un homme d'un certain âge ; un homme en place , croiroit se déshonorer s'il alloit tous les jours causer trois ou quatre heures dans les Ecreignes. Cependant ce même homme ne rougit point d'aller babiller de tems en tems dans les cercles de la société ; il se fait même un plaisir & un honneur d'avoir place dans une Académie ; ou d'être admis dans le conseil des princes : étrange exemple des contradictions de l'esprit humain !

Car enfin , ces Ecreignes si dédaignées , & ces assemblées qu'on révère , tiennent ensemble par les rapports les plus frappans.

Par exemple : les assemblées ordinaires de la société , ne sont-elles pas de véritables Ecreignes ? Qu'y fait-on ? Les femmes y travaillent en babillant ; les hommes y babillent sans rien faire. On y dit des nouvelles ; & , de même que dans les Ecreignes , les plus absurdes n'y sont pas toujours les plus mal reçues. Mille sujets qui n'ont aucun rapport les uns aux autres , entrent tout à la fois dans la conversation , & y jettent la variété la plus

agréable. On s'entretient en même tems d'affaires, de politique, de guerre, de jeu, d'ajustemens, d'ouvrages d'esprit, de galanterie. On raisonne, on raconte, on loue, on médit, on calomnie, on méprise, on plaïsante, on admire, on se plaint, on complimente, on dit de bonnes choses, on dit des sottises; & chacun rempli de son idée, s'embarrassant peu de celles des autres, suit son propos sans écouter & sans répondre : ce qui, au rapport de S. Bernard, (1) est un des caractères les plus distinctifs du babil, & par - conséquent de l'Ecreigne.

Le sénat de Rome, ce sénat qu'on nous représente comme l'assemblée la plus auguste qui jamais ait été dans l'univers; en combien d'occasions ne fut-il pas Ecreigne? N'étoit-il pas Ecreigne, même dans les jours les plus brillans de la république, toutes les fois qu'il s'assembloit pour se faire raconter qu'une chevre avoit mis bas des petits qui avoient de la laine; qu'un coq étoit devenu poule, qu'une poule étoit devenue coq; que le soleil s'étoit battu avec la lune, & que la lune s'étoit laissé tomber, & puis qu'il avoit paru deux lunes; qu'il avoit plû

(1) *Interrogantem prævenit, quærenti non respondet.*
Bernard. de consid.

du lait ; qu'un bœuf avoit dit aux Romains : Prenez garde à vous ; qu'une vache d'airain ayant été couverte par un taureau sauvage , avoit conçu ; que des bœufs avoient monté sur des tuiles , & tels autres prodiges dont il ordonnoit toujours l'expiation par les grandes victimes ? (1) Dans des tems moins reculés , n'étoit-ce pas une véritable Ecreigne que cette assemblée des rois , qui , quand ils alloient faire leur cour à l'empereur Tibère , en recevoient pour tout remerciement , qu'ils n'étoient bons qu'à faire des esclaves : *Homines ad servitutem paratos*. (2) Ce sénat n'étoit-il pas Ecreigne , quand il alla sanglotter & pleurer , *In quæslus & lacrymas effudit* , pour engager le même empereur , qui feignoit de vouloir abdiquer l'empire , à ne pas s'en démettre ? Ne falloit-il pas qu'il fût Ecreigne décidée , lorsque l'empereur Caligula promettoit à son cheval de le créer consul , ce qu'il eût fait , dit l'historien dont j'ai tiré ceci , si la mort ne l'en eût empêché ? *Facturus ; si diù vixisset* ? (3) Ce sénat n'étoit-il pas effectivement Ecreigne , quand , de son propre mouvement , *A nemine advocatus* , il alloit au capitolé

(1) *Tit. lib. 22. IL. lib. 35. ID. lib. 36. ID. lib. 37. ID. lib. 41.*

(2) *Tacit. annal. lib. 3. cap. 14.*

(3) *Dion. Cass. lib. 59. Nylaud. romain.*

en l'absence du même empereur , se prosterner devant son fauteuil & lui offrir des présens ? Ne l'étoit-il pas encore davantage , quand le même Caligula , qui tous les jours , au vu & su de tout le monde , embrassoit tendrement des baladins & des fauteurs , donnoit seulement son pied à baiser à tous ces fiers sénateurs ; faveur insigne , dont ils ne manquoient pas de le remercier en plein sénat , *Il in senatu gratias ei agebant*. Enfin , pour passer sous silence une infinité de faits de la même nature , cette illustre compagnie ne se décida-t-elle pas totalement pour être Ecceigne , quand elle admit les femmes sous le regne d'Héliogabale ? (1)

Je pourrois , messieurs , avec autant de facilité , vous faire voir que tous les sénats modernes , les assemblées littéraires , les chapitres de moines , &c. sont à beaucoup d'égards de véritables Ecceignes. Mais comme l'Académie où j'ai l'honneur de parler , est sans contredit une des assemblées les plus illustres qui soient dans l'univers , je crois qu'il me suffit pour remplir mon objet , de vous prouver , messieurs , la vérité de ma proposition par rapport à vous. C'est à quoi je vais procéder par un parallèle fort simple.

(1) *Lamprid. in Heliogabal.*

PARALELLE DE L'ACADÉMIE ET DES
ÉCREIGNES.

On s'affemble tous les soirs dans les Ecreignes ; ce n'est que sur le soir que nous nous assemblons à l'Académie. On va aux Ecreignes pour babiller, ce n'est pas pour se taire que l'on vient à l'Académie ; à cette différence néanmoins que dans les Ecreignes , les nouvelles de galanterie tiennent le haut bout , au lieu que tout le monde fait assez que , parmi nous , ce sont les nouvelles politiques. Si dans les Ecreignes on propose des devignottes ; à l'Académie ne devine-t-on pas des énigmes & des logogryphes ? Comme on voit dans les Ecreignes une villageoise , bonne ouvrière , après avoir filé sa fusée , représenter son ouvrage pour être applaudi ou censuré ; de même on voit dans nos séances un académicien laborieux , après avoir rassemblé ses idées , & digéré ses réflexions sur un point de gazette ou sur une difficulté de logogryphe , soumettre le fruit de ses travaux aux lumières supérieures de l'Académie. Il n'est presque point de jour où l'on ne se régale dans les Ecreignes ; il n'est presque point de semaine où l'Académie en corps ne fasse un petit souper. Si d'un côté , les statuts synodaux défendent aux filles de recevoir les garçons

dans les Ecreignes ; d'un autre côté , les statuts de notre Académie en interdisent l'entrée au beau sexe. Mais comme , malgré les decrets des fynodes , les garçons se glissent souvent dans les Ecreignes & n'y font point mal reçus ; de même , je présume que , si malgré nos réglemens , quelque jeune & jolie personne venoit se présenter à la porte de notre Académie , dans la même disposition que les garçons se présentent à la porte des Ecreignes , nous ne serions point assez peu galans pour la renvoyer.

Notre Académie , messieurs , est donc précisé-
ment la même chose que les Ecreignes. Ce sont , de part & d'autre , les mêmes occupations , c'est la même origine : l'amour du babil qui fit naître les Ecreignes a formé l'Académie. Il est vrai que les premières ont peut-être plus de quatre mille ans d'ancienneté , & que la dernière ne fait que de naître ; mais l'intervalle qui sépare leur naissance , ne détruit point leur fraternité. Cette fleur de jeunesse & de santé dont brille notre Académie , ne doit donc point nous faire mépriser la vieillesse & les rides des Ecreignes ; peut-être , hélas ! ne pousserons-nous pas notre carrière aussi loin qu'elles ! Que l'hôtel imposant où nous nous assemblons ne nous fasse point dédaigner les édifices rustiques où se forment les assemblées des Ecreignes. Que les mets délicats dont nous nous rassasions à nos petits

soupés, ne nous inspirent point un offensant dégoût pour les navets & les topinambours, dont les Ecreignes se régalent. Que ce foyer fastueux, où, pour nous recevoir, pétille un chêne enflammé, ne nous fasse point regarder avec un air de hauteur ces humbles couverts, où le feu presque toujours est caché sous la cendre. Entreprenant, au contraire, de rétablir nos sœurs aînées dans leur splendeur primitive, engageons le public à leur accorder au moins le titre d'*Académies de campagne* : ou bien, faisant sur nous-mêmes un généreux effort, dépouillons-nous du titre trop fastueux d'Académie, pour adopter celui d'*Ecreigne de ville*.

*Adhuc supersunt multa quæ possim loqui;
Et copiosa abundat rerum varietas;
Sed temperata suaves sunt argutiæ,
Immodicæ offendunt.*

Phœd. Fab. lib. 5. Fab. 5:



OBSERVATION



OBSERVATION

S U R

U N P A S S A G E

D E S C O M É D I E S

D E M O L I E R E ,

Lue le 10 Décembre 1743.

Par M. ***. l'un des sept.

DANS la comédie du Médecin malgré lui , acte 2. scène 4. Sganarelle raisonnant sur la maladie de Lucinde, s'exprime en ces termes : Or ces vapeurs dont je vous parle, venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poulmon, &c. Puis, sur cette objection que lui fait Géronte, qu'il a toujours entendu dire que le cœur est du côté gauche, & le foie du côté droit; il répond : Oui, cela étoit

F

autrefois ainsi , mais nous avons changé tout cela.

J'ai voulu m'assurer du fait. Mais depuis plusieurs années ayant examiné avec attention tous les sujets qui ont été disséqués dans cette ville , ayant relu les plus fameux anatomistes , & consulté beaucoup de mes confrères, je me crois en droit de décider que le cœur & le foie sont placés aujourd'hui, comme ils l'étoient du tems d'Hypocrate & de Galien.

Il y a toute apparence que Molière qui n'aimoit pas les Médecins, a voulu plaifanter, défaut auquel sont fort sujets les poètes comiques.





RÉFLEXIONS

HISTORIQUES

CRITIQUES ET MORALES,

SUR UN PROVERBE,

Lues le 6 Avril 1744.

Par M. *** l'un des Sept.

In promptu causa est. . . Ovid. de Rem. amor. lib. 1.

SOUVENT, messieurs, une mauvaise plaisanterie, autorisée par la malignité, & recueillie avec empressement, parvient à passer pour une vérité constante; c'est ainsi que la plupart des mauvaises plaisanteries de Boileau sont devenues proverbes en naissant.

Ne seroit-ce point de la même manière que se feroient établis, & l'opinion de notre bêtise, & le proverbe qui dit que 99 moutons & un Champenois font 100 bêtes? (1)

(1) Ce proverbe se trouve inséré dans un impari-

Ce proverbe , messieurs , m'a toujours choqué , & je voudrois bien avoir assez d'esprit pour vous prouver , par une dissertation en forme , qu'il est faux & ridicule dans toutes ses parties. Au défaut des talens nécessaires pour exécuter une entreprise si difficile , je vous offrirai du moins quelques réflexions que ce sujet m'a fournies.

Il m'a semblé d'abord que le proverbe n'attaquoit pas moins les moutons que les Champenois ; c'est pourquoi j'ai cru devoir diviser mon ouvrage en deux parties.

La première partie , qui aura pour objet les moutons , me fournira deux réflexions. J'examinerai 1°. si les moutons sont vraiment bêtes. 2°. Si les 99 qui figurent avec les Champenois doivent être de Champagne , ou si l'on peut les prendre indistinctement ailleurs.

La seconde partie qui aura pour objet les Champenois , me fournira également deux réflexions. Dans la première , j'examinerai les raisons qui ont pu donner lieu à l'opinion de notre bêtise ; dans la seconde , je prouverai que nous sommes gens d'esprit.

ment voyage de France , imprimé chez Saugrain , en 1723 , page 164.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

LES moutons sont-ils des bêtes, ou non ? J'ai consulté sur cette épineuse question tous les bons auteurs, tant anciens que modernes, tant grecs que latins, tant profanes qu'ecclésiastiques ; mais la diversité de leurs sentimens n'a fait qu'augmenter mon embarras. En effet, si quelques-uns nous laissent entrevoir qu'on peut regarder le mouton comme le symbole de la douceur & de la bonté ; d'autres, & c'est le plus grand nombre, décident séchement que le mouton n'est qu'une bête. Sainte Hildegarde, dans ses lettres ; S. Cyrille de Jérusalem, instructions 9, 10 & 11 ; le pape Marc, lettre à S. Athanase ; S. François de Sales, épîtres spirituelles, liv. 7, ép. 1 ; S. Jean Climaque, lettre au pasteur ; S. Augustin, sur le psaume 3 ; S. Ambroise, liv. 2, de Caïn & d'Abel ; Plin naturaliste, liv. 8, chap. 45 ; le même, liv. 18, chap. 3 ; Elien, histoire des animaux, liv. 12, chap. 40 ; Hérodote, Callioppe, parlent assez avantageusement des moutons. Un pontife célèbre en avoit même si bonne opinion, que dans une de ses constitutions, il croit

que les faux prophètes doivent emprunter la forme de ces animaux , pour gagner plus facilement notre confiance. Mais, d'un autre côté, Synésius, évêque de Ptolémaïde , dans son éloge de la tête chauve, dit qu'un animal est bête à proportion du poil qu'il a ; à ce propos il cite les moutons. Voilà contre eux un argument bien fort. Rabelais, Pentagruel , liv. 4, chap. 8, nous représente les moutons comme des bêtes à qui la nature a refusé jusqu'à l'instinct qu'elle accorde à tous les animaux pour leur conservation. La Fontaine en pense de même , conte de l'abbesse malade ; Joseph, contre Appion ; Cicéron , liv. 2 , de la nature des dieux ; Aristote , de la nature des animaux ; Aristophane, dans la comédie de Plutus , & dans les guêpes ; Plaute , dans la comédie des Bacchides , traitent le mouton encore plus mal. Les Grecs en général comparoient la vie des fots à la vie des moutons, *Προβατὶς εἶναι ζῆν* ; & ils appelloient la stupidité, un esprit de mouton, *Προβάτων ἵθος*.

Quel parti prendre au milieu de tant de contrariétés ? oserois-je moi , foible pygmée , décider entre tous ces grands hommes ? Non , messieurs.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Virgil. Eglog. 3.

Et je crois que vous seuls pouvez être juges dans cette cause.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais en supposant que le mouton ne soit qu'une bête, faut-il nécessairement que les 99 qui figurent avec le Champenois, soient de Champagne ? Rabelais, dans son *Pentagruel*, liv. 4, chap. 7, voulant dire à Panurge qu'il est une bête, le met dans la balance avec un mouton. Voilà donc le mouton d'un côté & Panurge de l'autre, cela fait bête pour bête, la partie est égale. Si l'auteur de notre proverbe en avoit usé avec autant d'équité, je croirois, en entrant dans l'esprit de sa comparaison, qu'il faudroit nécessairement, pour rendre toutes choses égales, que le mouton fût Champenois; mais ayant mis d'un côté, un Champenois tout seul, & de l'autre, 99 moutons, il est évident que la somme de bêtise doit l'emporter du côté des moutons. Je pense donc, messieurs, quoique ce ne soit pas votre sentiment, que pour rapprocher cette proposition de sa juste valeur, il n'y auroit pas grand inconvénient à glisser quelques moutons étrangers parmi nos 99. (1)

(1) Pourvu néanmoins que ce ne soit pas de ces

S E C O N D E P A R T I E.

P R E M I È R E R É F L E X I O N.

SI l'on ne considère que le style du proverbe ; on croira que l'opinion de notre bêtise est nouvelle. Il est cependant certain que cette opinion est très-ancienne ; ce qui le prouve , c'est que , dans une infinité de bons livres anciens , (1) nous nous voyons prodiguer les épithètes de *fots* , de *balourds* , de *lourdiers* , &c. comme des titres qui nous appartenissent déjà depuis long-tems.

Mais qui est-ce qui peut avoir donné lieu à cette opinion ? Beaucoup de choses selon moi. Premièrement la ressemblance de notre nom avec celui des anciens Campaniens , *Campani* ; (2) d'ailleurs , on dit communément d'un sot , qu'il ne fait point d'hérésie. Or nos compatriotes n'en ont jamais ni

meutons d'Arabie dont parle Hérodote , liv. 5 , qui ont la queue longue de trois coudées.

1 (1) Contes de la reine de Navarre , nouvelles de Louis XI , &c.

2 (2) Les Campaniens passaient pour des fots. Voy. *Alexandre ab Alex. lib. 4 cap. 12.*

fait ni souffert ; témoin leur attachement à la ligue jusqu'à l'abjuration de Henri IV ; témoin encore l'esclandre qu'ils firent à leur évêque Carraciol de Melphes , lorsqu'il s'avisa de leur prêcher des hérésies , tant dans son église que dans le marché aux cochons. (1) Mais pour en venir à des faits plus positifs , ne faut-il pas avouer que la Champagne est en état de mettre sur pied un plus grand nombre de fots qu'aucune autre province ; que de tout tems elle en a fourni beaucoup à l'état ; que quelques-uns d'entr'eux se sont distingués de manière qu'on a cru que leurs dits & gestes devoient être transmis à la postérité ? Combien d'exemples n'en trouve-t-on pas dans ces chroniques sincères , connues sous le nom de *Cortes de la reine de Navarre , des cent nouvelles nouvelles* , &c. (2) La bonne Alix , qui , pendant l'absence de son mari , faisoit faire des oreilles à l'enfant qu'elle portoit , (3) n'étoit-elle pas du pays Champenois ? N'avons-nous pas eu un Blaise Gaulard , (4) homme plus rare dans son espece que tous les héros de la Grece & de Rome , & d'autant plus heureux qu'il a trouvé dans sa patrie

(1) Desguerrois , page 421.

(2) Voy. Nouvelles 20. 75. &c.

(3) Voy. Lafont.

(4) Histoire de Blaise Gaulard , par Le Noble.

un historien digne de lui? Enfin, dans le tems que les Jésuites voulurent s'établir à Troyes, ne sommes-nous pas convenus nous-mêmes que nous étions des bêtes, lorsque les députés que nous avions envoyés au roi, lui représentèrent que toute terre n'étoit pas propre à porter toutes sortes de fruits : *Non omnis fert omnia tellus*, & que le terroir de Champagne ne valoit rien pour l'esprit? (1)

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais au lieu de juger de la Champagne par tous ces faits défavantageux, n'auroit-on pas dû au contraire l'envisager charitablement par les traits qui lui font honneur? Le P. Binet, dans la vie de S. Adérald, pag. 132, ne nous a-t-il pas rendu une justice bien flatteuse, quand il fait dire à son saint que la ville de Troyes est pleine de bons esprits & de langues bien pendues. Si la Champagne a fourni beaucoup de fots, n'a-t-elle pas vu naître de grands hommes? Les Boucherats, les Colberts, les Girardons, les Mignards, les Camusats, les Le Cointe, les Pithous, les Trémiseuils, les Passerats, les La Fontaine, & tant d'autres qui ont illustré leur patrie

& la France , étoient-ils donc des bêtes ? En sommes-nous , messieurs , nous qui composons cette brillante Académie. Mais , nous dit-on , vous êtes bons : nous ne disons pas le contraire. Parce qu'on est bon , est-il dit qu'on soit bête ? ou parce qu'on a de l'esprit , faut-il qu'on soit méchant ? la bêtise & la bonté sont-elles donc des qualités absolument inséparables ? l'expérience ne fait-elle pas voir au contraire que presque tous les fots ne valent rien ? Un fameux auteur de ce siècle n'a-t-il pas démontré que jamais un fot ne fut honnête-homme ? &c.

Que de tout mal , sottise est le vrai type.

Rouss. Ep. à Clém. Marot.

Sans entrer donc dans un plus grand détail , concluons avec ce grand homme , que qui dit méchant , dit fot ; que par la raison contraire , qui dit bon-homme , dit homme d'esprit ; que , par-conséquent , nous & nos compatriotes nous sommes gens d'esprit , & que c'est l'auteur du proverbe qui est une bête.

Miranturque novas frondes , & non sua poma.

Virgil. Georg. liv. 2.



P R O J E T

D'UN VOYAGE

E N E S P A G N E.

Nous ne donnerons le mémoire suivant que par extrait. Ce n'est pas qu'il soit inférieur à ceux que nous publions en entier ; mais la nature du sujet avoit exigé de l'auteur beaucoup de détails, qui nécessaires dans l'intérieur de notre Académie , n'auroient pas eu peut-être le même mérite aux yeux du public.





P R O J E T

D'UN VOYAGE

EN ESPAGNE.

Pour constater un fait important de l'histoire du chevalier don Quichotte.

*Lu dans l'Académie de Troyes, le 10 Mai
1744.*

Par M. *** l'un des sept.

Arbulat, & subito mirantur finus amici.

Propert. liv. 2. El. 1.

Ce fait est la mort du berger Chrysofôme, qui mourut d'amour pour la belle Marcelle. Don Quichotte, liv. 2, chap. 12 & 13. « C'est une chose déplorable, dit notre Académicien, que de voir à quel excès est porté parmi nous l'esprit de

» légèreté & de plaifanterie. Les opinions les plus
 » refpectables , les fentimens les plus accrédi-
 » tés ont éprouvé les outrages. L'amour même , (1)
 » ce fentiment qui chez les anciens étoit regardé
 » comme la fource de toutes les vertus , ne paroît
 » plus dans nos converfations que comme un fujet
 » de plaifanterie. Ses effets les plus admirables ,
 » ou font traités de chimères , ou font tournés en
 » ridicule ; & il n'eft pas rare de trouver des gens ,
 » qui , du plus grand fang-froid du monde , vous
 » affurent qu'on n'en meurt point.

» On a beau leur repréfenter que , dans les ex-
 » traits de Conftantin Porphyrogenete , (2) on
 » trouve un prince Mede , nommé Stryangée , qui
 » mourant d'amour pour la reine Zarine , fe tua
 » pour fortir plus vîte d'embarras ; que le prince
 » Antiochus en feroit mort , fi le roi fon père
 » ne lui avoit pas cédé Stratonice ; (3) que chez
 » les Romains ; il étoit tout ordinaire qu'on en
 » mourût , comme nous le voyons dans Properce ;
 » (4) & qu'enfin , fans fortir de notre fiècle ,
 » nous connoiffons beaucoup de jeunes-gens ,

(1) *Vide Platon. in fymposiac. & Plutarch. in Erotic.*

(2) *Conftant. Porphyg. collect. pag. 432.*

(3) *Plu. in Demetr.*

(4) *Proper. lib. 2. El. 1.*

» qui sans doute ne vivoient plus si des beautés
» compatissantes n'avoient pris soin de conserver
» leurs jours. Rien ne peut en imposer à nos
» Pyrrhoniens indociles. Exemples anciens ou mo-
» dernes, ils les rejettent tous; les anciens, comme
» trop éloignés; les modernes, comme n'étant
» point assez publics. Tant il est vrai qu'il entre
» beaucoup de mauvaise foi dans leur incrédulité!

« Cependant, continue notre Académicien, il
» seroit important d'opposer une barrière à cet es-
» prit contagieux de plaisanterie & d'incrédulité.
» On y réussiroit peut-être si l'on pouvoit découvrir
» un fait qui ne fût ni trop éloigné ni trop proche
» de nous, qui rapporté par un historien recom-
» mandable, pût recevoir d'ailleurs le plus haut
» degré d'évidence, tant par la commune renom-
» mée du pays, que par des titres en bonne forme,
» émanés des archives publiques : & je crois avoir
» trouvé tous ces caractères dans la mort du ber-
» ger Chrysofôme.

» Cette mort est d'autant plus frappante, qu'elle
» n'a point été éprouvée par un homme du vul-
» gaire. Chrysofôme étoit un homme de lettres &
» un savant, qui certainement ne se seroit point
» laissé mourir d'amour, s'il n'avoit eu de bonnes
» raisons pour cela. Son histoire, qui n'a pas 200
» ans de date, fut d'abord écrite en arabe par

» Cid-Hamet Benengeli, dont on peut voir l'éloge
» au chapitre IX de l'historien castillan. Ce dernier
» lui-même n'est point un conteur de fables, c'est
» un homme instruit dans l'école du malheur, &
» qui n'a point envie de rire (1). Enfin ce fait,
» outre la preuve historique qu'il a pardevers soi,
» est susceptible des preuves juridiques les plus
» complètes, tant par témoins que par écrit; pour
» les lui procurer, il n'est question que de faire un
» voyage sur les lieux.

Après avoir démontré l'utilité de ce voyage, soit
par rapport à la morale, soit par rapport à l'histoire,
l'Académicien continue en ces termes : « Rien
» n'est plus propre à faire honneur à notre Acadé-
» mie. Ce voyage est dans le goût de celui qu'en-
» treprirent les premiers héros de la Grèce, pour
» conquérir la toison d'or, qui en valoit bien
» moins la peine. Il ressemble encore plus au
» voyage que des savans ont fait depuis peu aux
» deux extrémités de la terre, pour en déterminer
» la figure. Tout l'univers savant s'est réuni pour
» applaudir à leur entreprise. Soyons sûrs que la
» nôtre n'aura pas moins d'approbateurs; peut-
» être même en aura-t-elle davantage. Au moins

(1) Il étoit soldat, pauvre & manchot.

» suis-je persuadé , & je le dis sans vouloir atta-
 » quer personne , que la découverte d'une vérité
 » historique vaut bien celle d'une vérité physique
 » ou mathématique.

« Mais avant que d'entreprendre ce voyage , il
 » est à-propos , dit notre auteur , de faire quel-
 » ques observations sur deux points , l'un de géo-
 » graphie , l'autre de chronologie , qu'il est impor-
 » tant d'éclaircir ; je veux dire sur le lieu & l'an-
 » née où mourut le berger Chrysofôme.

» Autant qu'on peut conjecturer , en rappro-
 » chant divers passages de Cervantes (1) , le
 » village où mourut Chrysofôme étoit à l'entrée
 » des montagnes , à peu de distance du port La-
 » pice. Mais quel étoit précisément ce village ?
 » C'est ce qu'on ne peut déterminer que quand
 » on sera sur les lieux. Cervantes écrivoit l'histoire
 » en philosophe ; il n'y regardoit comme essentiel
 » que ce qui pouvoit avoir rapport aux mœurs ;
 » il a négligé tout le reste , & sur-tout la géogra-
 » phie. Voilà pourquoi il ne nous apprend pas
 » même le lieu où demouroit don Quichotte. C'é-
 » toit , dit-il , dans un village de la Manche , dont
 » le nom ne me revient pas , *en un lugar de la*

(1) *Lil. 1. cap. 6. Se. II. 2. cap. 9.*

» *Mancha de cuyo nombre no quiero acordarme*
» (1). Mais incontinent il nous remet sur la voie,
» en nous apprenant que la princesse Dulcinée
» étoit d'un village voisin, qui se nommoit le To-
» bofo.

» Voici donc la manière dont je crois que l'A-
» cadémicien voyageur doit diriger sa marche. Il
» faut d'abord qu'il aille directement dans la Marche
» & au village du Toboso. Il est impossible qu'on y
» ait perdu la mémoire d'une dame aussi considéra-
» ble que la princesse Dulcinée. On s'en souviendra
» par-conséquent de chevalier dom Quichotte, de
» tout ce qu'il a fait pour la princesse ; & l'on
» saura précisément le village où il faisoit sa rési-
» dence.

» Du Toboso, l'Académicien passera au village
» de dom Quichotte. Là il puisera de nouvelles
» lumières, soit dans la famille même du cheva-
» lier (2), soit dans celle de Sancho-Pança, son
» écuyer, soit enfin dans la conversation des ha-
» bitans du lieu. Il seroit bien étonnant que parmi

(1) Part. 1. liv. 1. chap. 1.

(2) Lors de sa première sortie, sa niece n'avoit pas vingt ans. Elle étoit encore, lorsqu'il mourut, fort en âge de se marier, & il est vraisemblable qu'elle a laissé postérité.

» tant de personnes qui ont été à portée d'être
» instruites, il ne s'en trouvât pas quelqu'une à qui
» le nom du village où mourut Chrysofôme, fût
» resté dans la mémoire. Notre Académicien se
» transportera tout de suite dans ce village. Il y
» levera une expédition du testament de Chrysof-
» ôme, par lequel, après avoir expliqué la cause
» de sa mort, il institue la belle Marcelle pour sa
» légatrice universelle. Il interrogera les gens du
» pays & fera dresser un procès-verbal de leurs
» réponses. Ensuite il ira à la fontaine du Cormier,
» auprès de laquelle Chysofôme fut enterré; il tâ-
» chera d'y découvrir l'épithaphe qu'Ambroise fit
» graver pour son ami, & il en prendra une co-
» pie figurée.

» A l'égard du point de chronologie, continue
» l'auteur, je crois dès à-présent pouvoir le fixer.
» Il est vrai que Cervantes n'a pas été plus attentif
» à marquer les dates que les noms des lieux; que
» même il est tombé dans quelques anachronis-
» mes (1), comme l'ont remarqué don Gregorio
» Mayans i Siscar, & le savant auteur du dialogue
» des langues (2); mais il a soin de tenir en

(1) *Vida de Mig. Cerv.* n. 102.

(2) *Dial. de las Leng.* page 161.

» tems de citer les époques frappantes sur lesquelles
 » on peut se régler. De cette nature est l'histoire
 » de l'esclave (1) qui arrive dans une hôtellerie
 » avec la belle Morisque. Il nous apprend qu'il
 » avoit été pris par les Turcs à la bataille de Lé-
 » pante (2), qui se donna le 7 Octobre 1571
 » (3) : il resta sur les galères de Constantinople
 » jusqu'à la fin de 1574 que mourut Uchali-Far-
 » tax (4), son premier patron (5) ; il passa

(1) Partie 2 , liv. 4 , chap. 37.

(2) *Ibid.* chap. 39.

(3) Don Gregorio Mayans i Siscar met cette bataille en 1572 , au moins dans l'édition dont je me sers , qui est celle de 1744 , à la Haye. Notre Académicien a mieux aimé suivre le texte de Cervantes , qui s'accorde sur ce point avec le plus grand nombre des historiens. Il s'est trouvé dans l'édition d'Alger que j'ai payée sur le même texte toutes les citations de l'histoire d'Alger qui concernent les vice-rois d'Alger. L'histoire d'Alger de Chérédin Barberousse , qui met ce royaume sous la protection du Grand-Seigneur , l'histoire d'Alger est dans une confusion déplorable ; elle n'est ni suivie , ni exacte , même dans les historiens Arabes. Cela prouve d'autant plus combien l'histoire de don Quichotte est importante pour éclaircir l'histoire universelle.

(4) *Ibid.* chap. 40.

(5) Ce fameux renégat qui fut vice-roi d'Alger , & à qui le pape Pie V. vouloit former une principauté en Italie , pour l'engager à rentrer dans le sein de l'église ,

» ensuite au service d'Azanaga, qu'il suivit en
 » 1579 à Alger (1), où il ne paroît pas qu'il soit
 » resté plus d'un an. Ainsi son retour en Espagne
 » doit tomber à l'an 1580, vers la fin de l'été.
 » Voilà précisément l'époque de la mort de Chry-
 » sostôme qui avoit été enterré peu de tems au-
 » paravant.

» Or, depuis 1580 jusqu'à la présente année
 » 1744, il ne s'est écoulé qu'environ 164 ans; en
 » comptant, à la manière d'Hérodote, trois généra-
 » tions pour cent ans, cet espace ne fait guère que
 » cinq générations. Il est donc clair qu'on trouvera

mourut peu de mois après la prise de la Goulette, *y de
 alle a pocos meses murió mi amo el Uchali*; par-conséquent
 ce fut à la fin de l'année 1574. C'est une date que l'on
 ignoroit en Europe, faute d'avoir fait attention au texte
 de Cervantes.

(1) Azanaga fut vice-roi d'Alger : *y llegó à ser muy
 rico, y à Ser-Rey de Argel*. Il fut nommé à cette vice-
 royauté en 1579. Voici comme je le prouve. Don Pedro
 d'Aguillar, gentilhomme d'Andalousie, avoit été fait es-
 clave à la prise de la Goulette, en 1574. Il se sauva de
 Constantinople & revint en Espagne deux ans après, c'est-
 à-dire, en 1576. Lorsqu'on raconte son histoire, il étoit
 marié & avoit trois enfans; je mets pour tout cela 4
 ans, qui nous conduisent à l'an 1580. Azanaga avoit
 été nommé vice-roi d'Alger l'année précédente, c'étoit
 donc en 1579.

» dans le pays plusieurs vieillards, dont le qua-
» trième ou cinquième aïeul aura pu vivre avec
» le berger Chrysofôme, & en aura transmis l'his-
» toire à sa postérité; ainsi la vérité qui n'aura passé
» que par cinq ou six bouches, doit dans celle de
» ces vieillards se trouver encore saine & entière.

Outre l'objet principal de ce voyage, l'auteur en propose un autre qui ne feroit guère moins utile.

» Pendant qu'on fera sur les lieux, dit-il, ne
» pourroit-on pas, en conférant l'historien castil-
» lan, non-seulement avec la tradition du pays,
» mais encore avec le texte original de Cid-Ha-
» met Benengeli (1), dresser, 1°. Un itinéraire
» de don Quichotte, où l'on marqueroit exacte-
» ment les routes qu'il a tenues, & les lieux où il
» a été. 2°. De bonnes tables chronologiques où
» chaque fait seroit rangé sous sa véritable date.

» Ce travail bien exécuté jetteroit une grande
» lumière sur toute l'histoire du héros de la Man-
» che. Il nous mettroit en état d'en donner une
» édition bien supérieure à toutes celles qui ont
» paru. Nous pourrions même y joindre une nou-

(1) Ce texte n'a jamais été imprimé. Le manuscrit doit être dans la bibliothèque de l'Escurial. Si l'on pouvoit en avoir une copie, ce seroit un vrai présent à faire au public.

» velle version françoise. Car, quoique celle de
 » l'abbé de Saint-Martin, qui est entre les mains
 » de tout le monde, soit agréable, elle n'est pas
 » toujours fidelle, & l'on y trouve des omissions
 » importantes. On ne voit pas, par exemple, à
 » quel propos le traducteur a supprimé les bonnes
 » dispositions où mourut le chevalier, après avoir
 » reçu tous ses sacremens, *Después de recibidos*
 » *todos los sacramentos*, chose, dit l'historien, qui
 » n'étoit arrivée avant lui à aucun chevalier errant.»

Nous bornerons ici notre extrait, le reste du
 mémoire ne contenant que des détails économiques
 sur la dépense du voyage. Nous ajoutons seule-
 ment que la Compagnie adopta le projet de l'Aca-
 démicien, & que d'un consentement unanime, l'au-
 teur fut choisi pour l'exécuter.

Conversaque oculos inter se atque arctius omni.

Virgil. *Æneid.*

Nota. Ce projet n'a point eu lieu, la Compagnie s'é-
 tant trouvée dispersée avant le temps de l'exécution.



DISSERTATION

SUR L'USAGE

D E B A T T R E

S A M A I T R E S S E .

LA Compagnie avoit été informée que les gens du monde & les femmes n'avoient point approuvé, dans le premier volume de ses mémoires, le choix des sujets. Elle chargea un Académicien, connu par sa galanterie, de choisir dans l'antiquité quelque sujet assez noble pour nous réconcilier avec la portion du public la plus aimable ; il proposa l'usage de *battre sa maîtresse*, qui nous parut du meilleur ton, & qui fut agréé tout d'une voix. Il a rempli supérieurement notre objet dans la dissertation suivante, où nous osons dire qu'il donne un nouveau prix au sujet même, par la manière de le traiter. *Materiem superat opus.*



A V E R T I S S E M E N T

D E L' A U T E U R

de la dissertation suivante.

Le sujet qu'on s'est proposé de traiter dans cette dissertation est l'*usage de battre sa maîtresse*, & non l'usage de la tuer. Voilà pourquoi on n'y a point fait mention ni de Dinias qui, dans Ephèse, tua sa maîtresse à coups de bâton (1) ; ni d'Octavius Sagitta , qui , ayant couché avec Pontia , la poignarda parce qu'elle ne vouloit pas l'épouser ; (2) ni enfin de ce que les Romains appeloient le plaisir de l'occision ; cruauté, qui, selon l'abbé de Saint-Réal (3) , avoit pour motif de s'assurer qu'on n'auroit point de

(1) *Lucian. Toxaris, sive de amicis.*

(2) *Tacit. annal. lib. 12. cap. 44.*

(3) Saint-Réal, tome 2. *Réflexions sur les femmes.*

successeur dans la possession de la personne aimée.

On ne condamne point ces différens procédés, puisque l'amour en est le principe ; mais on ne conseilleroit à personne de les imiter. On n'a voulu présenter dans cette dissertation que des exemples d'usage, & qui ne fortifient point des bornes de la belle galanterie.

On a rejeté en notes toutes les discussions, qui placées dans le discours, en auroient interrompu le fil ou rallenti la chaleur. Les savans qui voudront consulter ces notes, les trouveront séparément à la suite de la dissertation.





DISSERTATION

SUR L'USAGE

DE BATTRE

SA MAÎTRESSE.

. *Iré mihius abundat amor.*
Ovid. Heroid. Hyppiep. Jasen.

BATTRE ce qu'on aime est l'effet le plus naturel de tout sentiment d'affection. *Aimer & battre ne font qu'une même chose*, dit, dans Aristophane, un disciple de Socrate (1). Les anciens rois Parthes faisoient déchirer à coups de verges ceux de leurs courtisans qu'ils honoroient de leur faveur (2). Il

(1) *Alleg. ph. rub. act. 5. scen. 4.*

(2) *Alleg. Delp. liv. 4. pag. 152.*

y avoit à Lacédémone un autel autour duquel on assembloit chaque année toute la jeunesse de l'un & l'autre sexe (1); là, les jeunes filles souffletoient les jeunes garçons pour leur inspirer le desir de devenir époux.

L'amour, ce sentiment si supérieur à tous ceux dont notre ame est capable, auroit-il moins de délicatesse que la tendresse paternelle & filiale, dont le poëte a voulu parler; que la tendre amitié dont faisoient profession les rois Parthes; & que ce sentiment froid, puisqu'il est raisonnable, qui nous porte à nous reproduire dans des embrassemens légitimes? Un tel paradoxe est insoutenable.

Cependant, par une inconsideration qui n'est que trop commune dans le monde, on condamne tous les jours les amans qui battent leurs maîtresses; comme si ce procédé avoit quelque chose d'irrégulier, & qu'ils ne suivissent point en cela le cri de la nature & de l'amour.

Je me suis proposé d'attaquer ce faux jugement dans la dissertation que j'ai l'honneur de vous présenter, & qui sera divisée en trois parties.

J'établirai dans la première, qu'il est de la bien-

(1) *Idem. lib. 11. pag. 50.*

l'éance de battre ce qu'on aime, & que rien ne produit de si bons effets.

Dans la seconde, que les Grecs ont battu leurs maîtresses, & que les Romains en ont fait autant.

Dans la troisième, qu'on n'a battu sa maîtresse que dans les siècles polis.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est de la bienséance de battre ce qu'on aime, & rien ne produit de si bons effets.

IL faut faire une grande différence entre les bienséances du monde & les bienséances de l'amour. Ce qu'on entend par bienséance n'est autre chose que la manière d'être, la plus convenable à l'état de chacun. Or, autant il sied à un homme sans amour de conserver une ame égale, & sur-tout de respecter les femmes, autant cette égalité d'ame & ce respect seroient-ils déplacés de la part d'un amant.

Le trouble, l'inquiétude, la fureur, l'emportement, voilà les qualités qui conviennent à son ame. Plus un amant extravague, plus il a l'esprit de son état, plus il a de titres pour plaire. Et quelle femme un peu délicate seroit flattée d'un hommage où la

raison présideroit? C'est pour cela qu'on a dit anciennement qu'il n'étoit pas permis (1), même aux dieux, d'être à la fois amoureux & sages. C'est aussi ce qui a fait dire à l'auteur des réflexions morales (2), qui connoissoit bien le cœur & le monde, qu'un honnête-homme ne peut être amoureux comme un sot, mais qu'il peut l'être comme un fou.

Autant la folie est nécessaire à l'ame, autant le défaut de respect l'est dans le procédé. Je ne m'arrêterai point à prouver combien il est doux d'en manquer; quel homme est assez malheureux pour ne l'avoir jamais éprouvé? Mais à considérer la chose dans son principe, pourquoi un amant respecteroit-il sa maîtresse? Si, comme tout le monde en convient, l'amour peut égaler le sceptre & la houlette, à plus forte raison peut-il effacer cette légère différence que l'usage poli met entre les deux sexes.

D'ailleurs, entre amans, on ne doit avoir rien de caché l'un pour l'autre; on doit mutuellement se faire part de tous les mouvemens qu'on éprouve, de quelque nature qu'ils soient. Les affoiblir par la

(1) *Publ. syrii. fragm.*

(2) *Réflexions morales, n. 353.*

manière de les rendre, c'est dissimulation, c'est perfidie.

Mais je veux convaincre mes contradicteurs par le témoignage de leur propre conscience. Je demanderai donc à ceux d'entr'eux qui ont aimé, si, lorsqu'ils étoient mécontents de leur maîtresse, ils n'ont pas été quelquefois tentés de la battre; si du moins ils ne lui ont pas dit souvent des impertinences. Je défie qu'aucun me nie le fait. Or maltraiter une femme de paroles, ou porter la main sur elle, ce sont deux procédés également contraires à ce qu'on appelle les bienféances du monde : tous deux partent du même principe. Si donc il y a quelque différence, il faut convenir qu'elle n'est pas à l'honneur des amans qui n'ont point battu : doués d'une ame plus parfaite, ils auroient été capables d'un sentiment plus vif, & ne s'en feroient pas tenus à de simples impertinences.

Je dirai plus. Quand même on ne seroit point amoureux, dès qu'on se prête aux bontés d'une femme, il est de la bienféance de ne lui point épargner les coups. La raison en est simple. Après aimer tendrement la personne qui nous aime, le meilleur procédé qu'on puisse avoir pour elle, est de la bien tromper; & comment la tromper mieux qu'en lui prodiguant les démonstrations de l'amour le plus vif & le plus délicat?

J'aimerois même assez qu'en pareil cas on la battît un peu plus que si véritablement on l'aimoit; j'ai remarqué que dans tout sentiment qu'on veut feindre, on ne rend bien la vérité qu'en la chargeant un peu.

Ce qu'il y a de certain, c'est que quiconque en useroit autrement seroit d'autant plus condamnable que de toutes les preuves d'amour auxquelles peut s'attendre une femme qui se croit aimée, c'est la plus facile à lui donner.

Je ne pense pas que personne me dispute les avantages de cette méthode. Depuis qu'on a réfléchi sur l'amour, on est universellement convenu que les querelles des amans sont une des armes les plus puissantes de ce dieu. Homère n'auroit pas manqué de les placer dans la ceinture de Vénus, si l'amour dans son siècle eût été mieux connu. Le Tasse en a paré la ceinture d'Armide (1), & Térence avant lui nous avoit assuré qu'elles renouvellent l'amour (2).

Si de simples querelles produisent de si bons effets, combien doivent-elles en produire de meilleurs quand elles sont portées jusqu'aux coups ?

(1) *Gierusalem, lib. cant. 16.*

(2) *Andr. act. 3. sc. 3.*

Plus une femme est révoltée dans l'instant qu'on la bat , plus elle est agréablement surprise quand on lui fait appercevoir autant de preuves d'amour dans les outrages qu'elle a reçus. Plus elle regardoit avec horreur le furieux qui la frappoit, plus elle est profondément attendrie , quand elle ne voit plus en lui qu'un adorateur jaloux , qu'un amant éperdu.

Ce procédé seul est capable de prouver le grand amour (1), & de l'imprimer dans un cœur où l'on veut régner sans réserve. Où feroit la gloire de plaire , si l'on n'avoit pour la personne aimée que de bons procédés ?

C'est pour cela qu'Ovide conseille aux femmes d'égratigner leurs amans , sur-tout quand ils se piquent d'être beaux (2). C'est par la même raison qu'Aufonne (3), dans le tableau qu'il fait d'une maîtresse accomplie , exige entr'autres qualités qu'elle sache recevoir des coups & en donner , & qu'après avoir été bien battue , elle aille embrasser son amant. C'est enfin pour cela que Properce aima Cynthia éperduement , & qu'il n'aima jamais qu'elle : elle

(1) *Prop. lib. 3. El. 6.*

(2) *Art. amat. lib. 3. v. 607.*

(3) *Auson. Ep. 77.*

étoit vieille & n'étoit pas jolie , mais elle le battoit (1).

Il n'y a pas jusqu'aux Lacédémoniens qui n'aient senti cette vérité. Ils représentoient Vénus le casque en tête & la lance à la main (2), pour exprimer que ses plus grandes douceurs sont dans les combats qu'elle excite (3). Avant que de marcher à l'ennemi, ils sacrifioient à l'amour (4), parce qu'ils le regardoient non moins comme le dieu des combats que comme le dieu des plaisirs.

Les coups que ce dieu procure sont si délicieux à recevoir, que, quand la personne qu'on aime est élevée en dignité, elle ne permet pas qu'on l'en prive. Le duc de Bouckingham, lors de son ambassade en France, disoit à madame de Chevreuse, qu'il avoit aimé trois reines, & qu'il avoit été obligé de les gourmer toutes trois (5).

Un jour que madame de étoit revenue exprès d'Anjou, pour avoir un éclaircissement avec le C. de R. qui ne lui gardoit pas une fidélité bien exacte; il la prit à la gorge & elle lui jetta un

(1) *Lib. 3. El. 6. & lib. 4. El. 8.*

(2) *Pausan. in Lacon. cap. 23.*

(3) *Auson. Ep. 41 & 42.*

(4) *Athen. Deipn. lib. 13. pag. 561.*

(5) *Mém. de Retz. édit. de 1751. tom. 2. p. 476.*

chandelier à la tête. Nous nous accordâmes, dit-il, un quart-d'heure après ce fracas, & le lendemain je lui rendis le service que vous allez voir (1). Ce service fut de conserver le T à la maison de Tant il est vrai que la méthode de battre ne peut produire à tous égards que d'excellens effets !

Enfin, ce qui prouve que cette pratique n'est pas moins conforme à la morale qu'aux intérêts du cœur & à la politique, c'est que les religieuses qui, au rapport de l'abbé Lenglet du Frenoy, corrigèrent les mémoires du cardinal, ont cru devoir respecter les traits que j'en ai cités (2).

SECONDE PARTIE.

Les Grecs ont battu leurs maîtresses, les Romains en ont fait autant.

Nous trouvons dans Aristophane le premier amant Grec qui ait battu sa maîtresse. Dans la comédie de Plutus, une dame d'un certain âge vient se plaindre de ce que le dieu des richesses en les répandant

(1) *Ibid.* page 22.

(2) Catalogue des histoires, in-12. page 139.

sur son amant , le lui avoit enlevé. Après avoir fait l'éloge des bonnes qualités de ce jeune-homme , elle entre dans le détail des tendres procédés qu'il avoit avec elle ; elle finit en ces termes : (1)

» Quand nous allions ensemble aux mystères de
» Cérès , si quelqu'un par hasard me regardoit dans
» la rue , pour cet unique regard mon amant me
» battoit tout le reste de la journée : tant il étoit
» jaloux de la possession de mon cœur. »

Charles Girard , dont nous avons un docte commentaire sur cette comédie , fait , à l'occasion de ce passage , une remarque bien judicieuse. « Les
» gens , dit-il , qui aiment véritablement & qui sont
» jaloux , ne veulent pas que d'autres soient amou-
» reux de leur maîtresse. Il ne faut pourtant pas
» croire que quand ils la battent ce soit pour lui
» faire du mal : on ne bat jamais ce qu'on aime
» que pour le caresser. Mais cette vieille dame s'i-
» magine que son amant la battoit tout de bon ,
» ce qui est fort plaisant. »

Dans Théocrite , Cinisque reçoit en pleine table , deux soufflets à poing fermé d'Eschine son amant , parce qu'elle n'avoit pas bu assez promptement à sa santé (2).

(1) *Aristoph. Plut. act. 4. sc. 5.*

(2) *Theocrit. Idyl. 14.*

Dans Lucien , Crocale , demoiselle entretenue , n'eût pas été mieux traitée d'un militaire de Mégare , si prudemment elle ne se fût réfugiée dans une maison voisine (1).

Mais un exemple assez frappant , pour qu'on puisse se dispenser d'en rapporter d'autres , est celui que je vais citer d'après le même Lucien.

Gorgias , amoureux de Chrysis , étoit dans l'habitude de la battre (2). La jeune personne qui ne favoit pas ce qui lui étoit avantageux , se plaint de ce traitement à son amie Ampelis. Voici ce que cette dernière lui répond. » O ma chère Chrysis ,
 » les assiduités , les sermens , les larmes , les baisers , ne sont que les symptômes d'un amour naissant ; mais battre ce qu'on aime , lui donner des soufflets , lui arracher les cheveux , ou déchirer sa robe , voilà les preuves du grand amour.
 » Quiconque n'est ni jaloux , ni colère , ne mérite pas le titre d'amant. Puisque le tien t'a donné des soufflets , il est jaloux , il t'aime. Tu n'as rien à desirer , sinon qu'il te continue le même traitement. »

Il est étonnant que l'abbé Gédoyen n'ait pas dit

(1) *Lucian Dial. Meretr. Cochl. & Parth.*

(2) *Idem Dial. Meretr. Ampel. & Chrysf.*

un mot de l'usage de battre chez les Romains, dans le traité qu'il a fait de leur urbanité.

Horace invitant Tyndaris à venir avec lui dans sa maison de Lucrétile, après avoir vanté à cette belle la protection que les dieux lui accordent, la beauté de sa campagne, la salubrité de l'air, la fraîcheur de ses bosquets, & l'excellence de son vin (1) « Là, » lui dit-il, si Bacchus vient à susciter quelques » débats entre nous, Mars n'y fera point appelé; » tu feras à couvert de la jalousie de l'impétueux » Cyrus; tu n'auras point à craindre qu'il porte » sur toi ses mains violentes, qu'il arrache de » dessus ta tête la couronne de fleurs qui y est » attachée, ou qu'il déchire ta robe, innocente » des crimes qu'il ose t'imputer. »

Dans un autre endroit où il peint à Lydie combien il est jaloux du beau Telephe (2). » Je ne » le suis pas moins, dit-il, lorsqu'au sortir de » table, vous avez eu ensemble quelque violente » querelle, & que tes épaules sont encore noires » des coups qu'il t'a donnés; que quand, dans » l'emportement de ses caresses, il a laissé sur tes » lèvres l'empreinte de ses baisers. »

(1) *Horat. lib. 1. Od. 17.*

(2) *Idem. lib. 1. Od. 13.*

Ovide , comme on l'a vu , étoit d'avis qu'on battît. Le galant Ovide agissoit conséquemment à ce principe. Un jour entr'autres il battit cruellement une de ses maîtresses dont le nom nous est inconnu. Les jolis vers qu'il écrivit pour faire sa paix vont nous apprendre le détail de cette aventure (1).

« O mes amis , tandis que je suis dans mon bon-
 » sens , chargez mes mains des chaînes qu'elles
 » ont méritées , ma fureur vient de les porter sur
 » ma maîtresse ; cette belle gémit à-présent des
 » coups qu'elle en a reçus. Quelle autre ne m'eût
 » pas traité de barbare & d'insensé ? Elle resta dans
 » le silence , la crainte avoit enchaîné sa langue ,
 » ses larmes seules me reprochoient mon crime.
 » Qu'il m'eût été plus avantageux d'avoir perdu
 » l'usage de mes bras ! Quoi ! si j'avois frappé le
 » dernier du peuple , j'en serois puni ; & je pourrai
 » battre impunément mon amante ! Ne faudroit-il
 » point qu'on me décernât les honneurs du triom-
 » phe pour la victoire que j'ai remportée sur elle !
 » Si la colère me transportoit , cette belle est timide ,
 » n'aurois-je pas dû me contenter de l'accabler de
 » reproches , de la menacer , tout au plus de lui dé-
 » chirer sa robe ? Mais , barbare que je suis ! j'ai

(1) *Ovid. amor. lib. 1. El. 7.*

» eu la dureté de la traîner par les cheveux , &
 » d'imprimer mes ongles sur ses joues ! Tous ses
 » membres étoient tremblans comme les roseaux
 » agités du zéphir , & ses larmes long-tems sus-
 » pendues coulèrent sur son visage , comme l'eau
 » coule sur la neige qui commence à fondre. A
 » ce spectacle je ne pus m'empêcher de me sentir
 » coupable. Trois fois , pour obtenir ma grace ,
 » je voulus embrasser ses genoux , & trois fois elle
 » repoussa mes mains redoutables. »

« O toi que j'ai si cruellement offensée , daigne
 » tirer vengeance des outrages que je t'ai faits :
 » égratigne-moi ; n'épargne ni mes yeux ni mes
 » cheveux. Si tes mains sont trop foibles , que la
 » colère supplée à tes forces : répare sur-tout le
 » désordre de tes cheveux , & ne laisse pas subiti-
 » ter ce monument de mon crime. »

A juger de Tibulle par quelques passages de ses écrits , on seroit tenté de croire qu'il ne battoit point. Cependant ces mêmes passages examinés avec plus d'attention , sont la preuve du contraire. Dans une élégie qu'il adresse à Délie : (1) » Je ne
 » veux , pas te frapper , dit-il ; mais si cette
 » fantaisie me venoit , je desirerois que les dieux

(1) *Tibul. lib. 1. El. 7.*

» me privassent de l'usage de mes mains. »

Dans un autre endroit : (1) » Il faut être bien
 » dur , dit-il , pour battre sa maîtresse ; c'est forcer
 » les dieux à descendre du ciel. Contentons-nous
 » de lui déchirer sa robe , de lui arracher sa coëf-
 » fure , & de faire couler ses larmes. O quatre
 » fois heureux celui , qui dans sa colère , a fait
 » verser des pleurs à ce qu'il aime ! »

Dans la même élégie , il cite le plaisir de battre
 comme un des avantages de la paix. « C'est alors
 » dit-il , que les combats de Vénus se multiplient :
 » on arrache les cheveux à ce qu'on aime , on
 » enfonce sa poitrine , on meurtrit ses joues , on fait
 » couler ses pleurs. Il est vrai que le vainqueur
 » gemit bientôt de sa victoire ; mais l'amour s'en
 » appaie ; assis avec nonchalance entre deux
 » amans irrités , lui-même il leur inspire les discours
 » les plus piquans. »

Propertius avoit sur cela une idée singulière ; il
 s'imaginoit qu'il ne convenoit point à un poëte de
 battre sa maîtresse (3). « Toute parjure que tu
 » es , disoit-il à Cynthia , je ne te déchirerai pas
 » tes habits ; je ne veux , dans ma colère , ni briser

(1) Tibull. lib. 1. El. 11.

(2) Propert. lib. 2. El. 4.

» ta porte, ni troubler l'arrangement de tes che-
» veux; & mes doigts, en te pressant durement,
» ne te meurtriront point. Je laisse ces combats à
» ceux dont le front n'est point couronné de
» lierre. »

Avec cette belle délicatesse il manqua de la battre dès la première nuit qu'il coucha avec elle. Il est vrai qu'elle avoit eu des caprices fort étranges. Elle avoit voulu d'abord éteindre la petite lampe qui brûloit à côté de son lit; ensuite pour se dérober aux caresses de son amant, elle s'étoit enveloppée dans sa tunique, & réfugiée sur le bord du lit. Properce pria, bouda, & finit par se fâcher. (1) « Cynthie, lui dit-il, si vous ne le
» savez pas, je suis bien aisé de vous apprendre
» que j'aime à voir clair dans mes plaisirs. Si vous
» vous obstinez à coucher avec votre robe, elle
» éprouvera la violence de mes mains; que si vous
» m'irritez davantage, je vous mettrai dans le cas
» d'aller montrer à votre mère les meurtrissures
» de vos bras. »

L'usage de battre sa maîtresse alla toujours en déclinant sous les successeurs d'Auguste. Le madrigal d'Aufonne, indiqué dans la première partie,

(1) *Propert. lib. 2. El. 12.*

est à-peu-près le dernier monument que j'en aie trouvé. Il est à croire que dans la suite cet usage fut enseveli sous les ruines de l'empire Romain avec la politesse, les sciences & les arts.

TROISIÈME PARTIE.

On n'a battu sa maîtresse que dans les siècles polis.

JE divise, relativement à la morale & aux progrès de l'esprit humain, tous les siècles possibles, en trois classes. Siècles barbares, siècles mitoyens, siècles polis. Dans les siècles barbares on n'aimoit point, quoiqu'on battît; dans les siècles mitoyens on aimoit, mais on ne battoit plus; ce n'est donc que dans les siècles polis qu'on a pu battre sa maîtresse.

Peut-on, dans les tems de barbarie, supposer capables d'amour, des hommes durs, féroces, inflexibles, dont toutes les idées se bornoient aux besoins du corps, & dont l'ame, ou languissoit engourdie, ou n'étoit réveillée que par des impressions violentes?

Que le mariage fût en honneur chez eux, qu'ils peuplassent même plus qu'on ne fait dans les siècles polis, cela ne prouve pas qu'ils fussent amoureux.

A-t-on besoin d'amour pour se marier ? en a-t-on besoin pour les effets du mariage ? Le sentiment qui rapprochoit des deux sexes , quel étoit-il , finon l'instinct qui porte chaque animal à perpétuer son espece ? Il n'étoit ni paré des graces de l'imagination , ni rendu délicieux par le concours des sentimens : les sens desiroient & jouissoient seuls.

Tous les historiens nous apprennent qu'en général les Barbares étoient fideles à leurs femmes. La chose bien examinée, qu'en résulte-t-il , finon qu'ils étoient incapables d'amour ? La manière même dont ils étoient infideles n'en devient-elle pas une nouvelle preuve. C'étoit toujours sans malice, sans dessein prémédité , sans système suivi. Le hafard fournissoit l'aventure , l'instant qui la portoit à sa perfection la terminoit. Il n'y a rien là qui annonce cette suite d'idées, de sentimens & d'actions qui caractérise ce qu'on appelle un tendre attachement.

L'argument le plus fort qu'on puisse m'opposer, c'est qu'ils battoient. Cette vérité est de telle nature, qu'à moins d'ignorer totalement l'histoire , on ne peut s'y refuser. Mais ce qui reste à examiner, c'est s'ils battoient par principe d'amour.

Car de ce qu'un homme battoit tous les jours une femme , je ne conclurois pas affirmativement qu'il en fût amoureux. Quelque nécessaire que ce procédé me paroisse à la perfection de l'amour , il
n'en

n'en est que l'effet ; il en prouve la grande ardeur , mais il n'en constitue pas l'essence. Il est même tellement équivoque de sa nature , qu'on pourroit l'imputer à un sentiment contraire , si son principe n'étoit pas déterminé par les autres symptômes de l'amour. Et voilà ce qui manquoit chez les Barbares.

D'ailleurs qui battoient-ils ? Ce n'étoit pas leurs maîtresses , puisqu'ils n'en avoient point ; c'étoit donc leurs femmes , ce qui est une grossièreté. Enfin pourquoi battoient-ils leurs femmes ? Etoit-ce par un motif de préférence , sentiment flatteur dont ils étoient incapables ? Non , sans doute. C'étoit donc uniquement par raison de commodité , & parce qu'elles se trouvoient plus avantageusement situées pour être battues.

L'esprit commençant à se développer , on tomba dans un excès contraire. On ressentit l'amour , mais on le connut mal. On crut qu'il étoit de sa dignité de ne régner que sur le cœur , & tout commerce avec les sens lui fut interdit. Cette erreur devint la source de mille autres , & perdit tout.

On aima sa maîtresse comme on adore les dieux , avec respect & pour ses vertus. Vainement les sens réclamèrent , on leur imposa silence , on les trouva téméraires de vouloir s'immiscer dans les mystères de l'amour. Les femmes , à force de dompter leurs

mouvemens , se crurent de pures intelligences ; & ce qui en est la suite, elles regardèrent leurs amans comme autant d'esclaves trop heureux de les servir.

C'est ainsi qu'en Italie , Pétrarque aimait la belle Laure ; c'est ainsi qu'aimoient nos ancêtres dans les siècles renommés de la chevalerie ; c'est ainsi qu'on aimoit encore en Angleterre vers la fin du seizième siècle.

Ce bizarre système arrêta long-tems les progrès de l'amour. En le privant des desirs, on lui avoit ôté les fureurs de la jalousie ; en le condamnant au respect , on détruisit entre deux amans cette douce égalité qui fait le plus grand charme d'un commerce amoureux.

On ne vit donc jamais d'amant qui dans un épanchement de cœur un peu vif imprimât quelques soufflets sur le visage de sa maîtresse. Comment des serviteurs si honnêtes auroient-ils porté la main sur une femme pour la battre ? Ils n'osoient pas l'y porter pour la caresser.

Enfin on conçut de l'amour des idées plus justes. On reconnut que le commerce des sens n'est pas moins essentiel à sa nature que les impressions du cœur. En lui rendant ses desirs on lui rendit toute sa jalousie. L'égalité, qui est la première loi de son empire, y fut rétablie, en dispensant l'amant du

respect, & la maîtresse de l'exiger. Si l'on éprouva quelquefois de ces faillies momentanées des sens, ordinaires dans les tems barbares, on ne les qualifia point d'amour : si quelque femme prétendit ne connoître que le sentiment des siecles mitoyens, on lui fit l'honneur de ne la pas croire. Le cœur & les sens, voilà les deux principes qu'on reconnut à l'amour. Les sentimens corrigent dans les desirs ce qu'ils ont de brutal; les desirs corrigent dans les sentimens ce qu'ils ont de fade. Les uns & les autres étant également avoués de la beauté qui les fait naître, on commence à battre.

Voilà le point juste où l'amour, n'ayant plus rien qui le contraigne, s'abandonne à tous les transports, & s'exprime avec toute son énergie. Qu'on interroge les beautés battues, je suis convaincu qu'on n'en trouvera point qui l'aient été avant ce terme.

Dans le fond, plus on examine cette conduite, plus on la trouve bien entendue. Car si l'on débutoit avec une femme par la battre, & que, pour lui prouver de l'attachement, on n'eût que des soufflets à lui donner, quelque penchant qu'elle eût à la reconnoissance, je doute qu'elle s'y prêtât de bonne grace.

Mais, quand après l'avoir accoutumée par degrés aux délices de l'amour, on l'a conduite au point d'en agréer les preuves les plus physiques, alors

on peut fans inconvénient lui déployer ces grandes démonſtrations , effrayantes pour une ame novice , mais d'autant plus flatteuſes pour une amante expérimentée , qu'elles ſont ſans contrainte.

Lorſqu'on a le bonheur d'être né dans un ſiècle poli , & qu'inſtruit ſans effort par l'exemple de ſes contemporains , on bat tout naturellement la perſonne qu'on aime , on ſ' imagine que dans tous les tems , le cœur a dû dicter un procédé ſi tendre. On ne ſe douteroit pas qu'il eût fallu tant d'expériences pour parvenir à cette découverte , & que , réſervée aux ſiècles les plus polis , elle eût exigé les plus grands efforts de l'eſprit humain.

C'eſt néanmoins un fait qui n'eſt que trop conſtant. Cette vérité ſe trouve juſtifiée par tous les exemples répandus dans cet ouvrage. Quelques recherches que j'aie faites , je n'en ai découvert aucun , ni dans les ſiècles barbares , ni dans les ſiècles mi-toyens. Ceux de Périclès & du plus poli des Ptolomées , les regnes d'Auguſte , de Trajan & de Louis XIV , ſont les ſeuls qui m'en aient fourni.

J'en trouverois un bien plus grand nombre dans le ſiècle où j'ai l'avantage de vivre , ſi je voulois les transmettre à la poſtérité ; mais un ancien (1)

(1) *Plin. ſecund. Epiſt. lib. 5. Ep. 8.*

a judicieusement remarqué que l'histoire des tems modernes est difficile à écrire, par les égards qu'on doit aux vivans. Pour élever à la gloire de mon siecle un monument dont je crois qu'il n'a pas besoin, je n'ai pas voulu bleffer à la fois & la modestie des amans qui battent, & la discrétion des beautés battues.

Je finis par une observation qui n'est pas moins philosophique que toutes celles qui précèdent. Tout important qu'il est pour l'honneur de la vérité que le préjugé que j'attaque soit détruit, je ne fais s'il ne seroit pas à propos de le laisser subsister, au moins dans l'esprit des femmes à prétentions. Peut-être fauroient-elles moins de gré à ceux qui les battent, si elles ne voyoient de leur part une forte d'héroïne dans le mépris du préjugé.

Cui læta potenter erit res,

Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

Horat. de art. poët.





N O T E S

E T

ÉCLAIRCISSEMENTS

S U R

LA DISSERTATION PRÉCÉDENTE.

Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego faller;

Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,

Pleraque differat & præsens in tempus emittat.

Horat. art. poët.

P R E M I È R E P A R T I E.

TAGE III, ligne 2. *Aimer & battre ne font qu'une même chose, &c.* Il est question d'un fils qui bat son père. « N'est-il pas vrai, lui dit-il, que » quand j'étois enfant vous me battiez ? Affurément, répond le père, car je t'aimois, & je » voulois ton bien. En ce cas-là, dit le premier,

» comme il est juste que je vous aime, il est juste
 » aussi que je vous batte, puisqu'aimer & battre
 » ne font qu'une même chose : *τοῦτ' ἔσ' εὖνοειν τὸ
 τύπτειν*. A cela se rapporte cet adage universelle-
 ment connu : Qui aime bien, châtie bien; *qui benè
 amat, benè castigat* (1).

Page 111, ligne 5. *Faisoient déchirer à coups de
 verges, &c.* Voici comment cela se pratiquoit, au
 rapport de Posidonius cité par Athenée : « Quand
 » le roi prie son ami à manger, ο δεικαλόμενος
 » εἶνος, il ne le fait point assiéoir à sa table,
 » mais il lui jette quelques morceaux par terre,
 » comme on fait à un chien. De tems en tems il
 » le fait déchirer à coups de verges, après quoi
 » l'ami tout sanglant se prosterne devant celui qui
 » l'a fouetté, & l'en remercie comme d'une fa-
 » veur insigne. »

Page 112, ligne 12. *Nous reproduire dans des
 embrassemens légitimes, &c.* C'est ce que Montaigne
 appelle un plaisir plat (2). Le César Elius Verus,
 qui étoit homme d'esprit & de goût, pensoit sur
 cela comme Montaigne. Quand sa femme lui re-
 prochoit ses infidélités : « Laissez-moi, lui disoit-il,

(1) *Aristoph. Nub. act. 5. sc. 4.*

(2) *Essais, liv. 3. chap. 5.*

» m'amuser avec d'autres; le nom d'épouse est respectable, mais ce n'est pas un nom de volupté.
 » *Patere me per alias exercere cupiditates meas; uxor enim dignitatis nomen est, non voluptatis* (1).

Page 113, ligne 12. *Ce qu'on entend par bien-séance n'est autre chose, &c.* Cela est si vrai, qu'il y a une infinité de distinctions à faire, même dans ce qu'on appelle les bienséances du monde. Elles ne sont point les mêmes pour un vieillard que pour un jeune-homme, pour un militaire que pour un petit-collet, pour une femme que pour un homme, même pour une jolie femme que pour une femme sans conséquence. Combien doivent-elles différer davantage entre deux états aussi contraires que l'indifférence & l'amour? autant, pour me servir des termes d'Hésiode, que le ciel est éloigné de la terre.

ὄσον ἔπαρος ἔσται παῖς.

Hesiod. Theogon. v. 720.

Un homme amoureux n'est plus un mortel ordinaire, c'est, comme le dit Plutarque, un homme inspiré (2). Dès que l'amour s'est emparé de lui,

(1) *Spartian. in Ælium Ver.*

(2) *Plutarch. Erotic. pag. 759.*

(c'est toujours Plutarque qui parle) il ne reconnoît plus ni parens, ni amis, ni loix, ni magistrats, ni souverains; il n'estime & ne respecte rien; l'unique chose qu'il craigne, c'est de déplaire à ce qu'il aime (1).

Page 113, ligne 19. *Le trouble, l'inquiétude, la fureur, &c.* Outre ces qualités qui sont de bien-séance dans un amant, Plaute en compte beaucoup d'autres : comme l'insomnie, l'humeur noire, l'erreur, la terreur, la fuite, la bêtise, la témérité; l'imprudence, l'effronterie, la pétulance, &c.

Sed amori accedunt etiam quæ dixi minis :

Insomnia, arumna, error terrorque & fuga ;

Ineptia, stultitiaque adeo , & temeritas ,

IncoGITantia , incors , immodestia ,

Petulantia , cupiditas & malevolentia , &c.

Plaut. Mercar. Prolog. v. 24.

Catulle a bien développé le principe de toutes ces contrariétés, dans la peinture qu'il fait de son cœur. J'aime & je hais, dit-il, vous voulez savoir comment cela se fait; je l'ignore, mais je le sens.

(1) Ibid. pag. 762.

Odi & amo ; quare id faciam fortasse requiris ?

Nescio ; sed fieri sentio , &c. Catul. Ep. 85.

C'est ce qui a fait dire à Sénecque le philosophe , que l'amour & la haine étoient à-peu-près la même chose dans leurs effets : *ferè idem itaque exitus est odii & amoris* (1). J'oubliois de parler d'une qualité très-essentielle en amour , qui est l'indiscrétion. Cette vertu n'étoit point inconnue aux anciens. Catulle en parle en fort bons termes :

Si linguam clauso tenes in ore ,

Fructus projicies amoris omnes :

Verbosâ gaudet Venus loquelâ. Catul. Ep. 52.

Page 113 , ligne 22. *Quelle femme un peu délicate seroit flatrée , &c.* Les femmes sont bien aîsées , qu'en voyant leur amant , tout le monde puisse dire , comme Télémaque dans l'Odyssée : Certainement un dieu habite ici :

Η μάλα τις θεὸς ἔσθαι. Odyss. lib. 19.

Page 114 , ligne 10. *Le défaut de respect , &c.*

1. (1) Senec. de Benef. cap. 25.

Il est indispensable quand on plaît. Quand on déplaît, c'est autre chose; une femme ne vous permet pas de l'embrasser, même en songe. C'est ce que nous voyons dans Théocrite :

Μὴ τὸ γέμεν χύσῃς τὸ καλὸν στόμα, μηδ' ἐν ὕπνῳι;

Idyl. 20.

Page 114, ligne 18. *Cette différence que l'usage poli met entre les deux sexes.* Cette différence n'est point dans la loi de nature; c'est tout le contraire. Personne n'ignore que la femme fut créée pour l'homme, & qu'il lui fut ordonné plus d'une fois de nous être soumise. Les Grecs disoient qu'ils avoient des maîtresses pour leur plaisir, des concubines pour l'usage habituel, & des femmes pour leur donner des enfans légitimes, & avoir soin de leur ménage (1). Les Romains les tenoient dans une tutelle perpétuelle (2). Les Mahométans leur persuadent qu'elles n'ont point d'ame (3). Pour nous, qui ne sommes ni Grecs, ni Romains, ni Mahométans, nous les traitons en souveraines. Mais elles perdent leur sou-

(1) *Athen. Deipn. lib. 13. pag. 573.*

(2) *Esprit des loix, liv. 7. chap. 13.*

(3) *Lettres Juives, lettre 54.*

veraineté fitôt qu'elles nous aiment ; & tout rentre dans la loi de nature (1).

Page 50 , ligne 14. *Et ne s'en seroient pas tenus à de simples impertinences.* « Il ne dépend point, » dit Pétrone , d'un véritable amant de mettre des » bornes aux fureurs de sa jalousie : *neque enim » in amantium esse potestate furiosam æmulationem.* » (2).

Page 116 , ligne 17. *Le Tasse les a placées dans la ceinture de Vénus.* Voici le passage de cet auteur :

*Teneri sdegni , e placide , e tranquille
Ripulse , cari vezzi , e liete paci ,
Sorrisi , parolette , e dolci stille
Di pianto , e sospir tronchi , e molli baci.*

Gierusalem liberat. cant. 16.

Quelque critique de mauvaise humeur pourroit dire que dans tout ce passage il n'est point ques-

(1 (Les Egyptiens qui , comme le dit Hérodote , liv. 2 , ne faisoient rien comme les autres hommes , étoient bien plus galans que nous. Ils promettoient à leurs femmes , par contrat de mariage , qu'ils leur feroient fournis en tout. *Diodor. Sic. lib. 1. sect. 1.*

(2) *Pétron. satyr. cap. 99.*

tion de querelles ; mais je le prie de faire attention à ces mots : *liete paci*, paix joyeuses. On ne fait point la paix sans avoir eu la guerre. L'auteur avoit sûrement en vue ce passage de Térence.

Induciæ,

Bellum, pax rursum. Eunuch. act. 1. sc.

Page 117, ligne 5. *Plus elle est profondément attendrie*, &c. Quand Platon voyoit un homme amoureux, il disoit : Cet homme-là est mort à lui-même, c'est l'ame de sa maîtresse qui l'anime (1). Caton l'ancien étoit dans le même principe (2). Cela posé, il n'y a plus à s'étonner de ce qu'on fait si aisément sa paix avec une femme qu'on vient de battre, puisque, en quelque sorte, c'est elle-même qui s'est battue : il est vrai qu'elle oublie cela dans l'instant qu'on la bat ; mais dès qu'elle a repris ses sens, elle s'en ressouvient, & alors elle est attendrie en voyant combien elle a de pouvoir sur son amant.

Page 117, ligne 7. *Un amant éperdu*, &c. On l'est toujours quand on a fait du mal à ce qu'on

(1) *Thém.* in vit. Plat. & in conviv. orat. 2. cap. 8.

(2) *Plutarch.* in Caton. maj.

aime; car la colère des amans n'est pas durable. Nous en trouvons un bel exemple dans Pausanias (1) :

Coréfus , prêtre de Bacchus , aimoit éperduement Callirhoë ; mais plus il lui donnoit de témoignages de son amour , plus elle le haïssoit. Il en demanda vengeance à son dieu , qui répandit sur tous les Calydoniens une espece d'ivresse furieuse qui les conduisoit à la mort. L'oracle de Dodone ayant été consulté sur cette maladie , répondit qu'elle ne cesseroit que quand on auroit apaisé Bacchus ; & qu'on ne pouvoit l'apaiser qu'en sacrifiant Coréfus ou Callirhoë , ou quelqu'un qui voudroit se dévouer pour elle (2). Le jour du sacrifice étant arrivé sans que personne voulût mourir pour Callirhoë ; lorsque son amant la vit approcher de l'autel , parée des ornemens de la victime , il oublia toute sa colère pour ne se souvenir que de son amour ; & se frappant du couteau sacré , il fut à la fois le prêtre & la victime.

Page 117 , ligne 14. *Conseilloit aux femmes de tuer leurs amans* , &c. Tous les hommes aiment

(1) Ce fait a fourni aux François le sujet d'une Tragédie & d'un Opéra ; & le Quasini , chez les Italiens , lui est redevable de plus d'un joliment du *Figaro* 555.

(2) *Pausan. Asien. cap. 21*

cela. Dans un ancien poëme grec sur la bataille de Marathon, un des interlocuteurs demande à l'autre si, se voyant si près de la mort, il trouvoit encore du plaisir dans les bras de sa maîtresse. Si j'y en trouve ? répond-il : Ah, dieux ! j'en ai d'autant plus que je n'y fais pas tout ce que je veux. Il faut se battre avec elle, recevoir des soufflets, être accablé de coups ; quelles délices !

δαῖν δ' ἔτι

ἀγριόταται καὶ γάπιτοθῆναι γε καὶ
πληγὰς λαβεῖν ἐκ αὐαῖσι χερσιν ἡδύγε ;

Athen. Deipn. lib. 13. pag. 570.

Pag. 117, fig. 19. *Qu'elle sache recevoir des coups & en donner. Voici le texte :*

*Sit mihi talis amica velim :
Jurgia que temerè incipiat ,
Nec pudeat quasi casta loqui.
Pulera , proceræ , petulante manu ;
Vt bona quæ ferat & regerat ,
Cognoscat ad oscula confugiat.
Nam nisi moribus his fuerit :
Cognata , modesta , pudenter agens :
Idcirco abominor , uxor erit. Auson. Ep. 77.*

Bourlreau qui a imité cette épigramme, en a

négligé le trait le plus essentiel. J'en suis surpris ; car , pour un moderne , il ne manquoit ni d'esprit ni de goût.

Page 117 , ligne 22. *Et qu'il n'aima jamais qu'elle* , &c. Il avoit eu auparavant une de ses suivantes nommée Lycinne. Il s'en souvient avec plaisir , parce qu'elle lui avoit donné *gratis* les premières leçons du plaisir.

*Illa rudes animos per nosles conscia primas
Imbuit , heu ! nullis capta Lycinna donis.*

Lib. 3. El. 13.

Mais ce ne fut qu'une aventure d'écolier , & qui n'eut point de suites. Cynthie , comme il le lui dit lui-même , fut son unique passion :

*Cuncta tuus sepelivit amor , nec famina post te
Ulla dedit collo dulcia vincula meo.*

Page 118 , ligne 1. *Elle étoit vieille*. C'est ce que nous apprenons dans ces vers , qui prouvent d'autant plus d'amour qu'ils sont moins galans :

*At tu etiam juvenem odisti me , perfida ! quamvis
Ipse anus , haud longâ curra futura die.*

Lib. 2. El. 14.

Et

Et ailleurs :

*Et si sacra forent antiquis grata puellis ,
Essem quod nunc tu ; tempore vincor ego. El. 19.*

Page 118, ligne 1. *Et n'étoit pas jolie.* Cynthie étoit blonde & avoit les yeux noirs, ce qui devoit lui donner une physionomie singulière ; elle remédioit à cela, en se teignant les cheveux & les fourcils (1) :

*Nunc etiam infectos , demens , imitare Britannos ,
Ludis & externo tincla nitore caput.*

Et deux vers plus bas :

*Illi sub terris fiant mala multa puellæ ,
Quæ mentita suas vertit inepta comas. El. 14.*

il falloit au reste que cette physionomie-là ne déplût pas chez les Romains ; car le petit empereur Antonin Diadumene, qui, à ce que dit son historien, étoit le plus bel enfant du monde, *puer omnium speciosissimus* (2), avoit, comme Cynthie, les cheveux blonds & les yeux noirs.

(1) *Lib. 2. El. 2. v. 57. & El. 9. v. 23.*

(2) *Lamprid. in Diad.*

Page 118, ligne 1. *Mais elle le battoit.* Il s'en glorifie en vingt endroits de ses ouvrages : & il n'avoit pas tort, car elle le battoit bien. Un jour, après lui avoir dit beaucoup d'injures, elle lui renversa la table sur le corps, & lui jetta au visage un gobelet plein de vin.

Dulcis ad extremas fuerat mihi rixa lucernas ,

Vocis & infanc tot maledicta tua ;

Cum , furibunda mero , mersam propellis , & in me

Projecis infans cymbala plena manu. Lib. 3. El. 6.

On peut voir aussi dans le quatrième livre comme elle le tratta, le jour qu'elle le surprit dans sa maison des Esquilies, foupant avec des filles :

Et mea perversi sanciat ora manu ,

Imponisque notam colio , morsuque cruentat ,

Præcipueque oculos , qui meruere , ferit ,

Atque ubi jam nostris lassavit brachia plagis , &c.

Lib. 4. El. 8.

Page 118, ligne 4. *Venus avec le casque en tête & la lance à la main.* Voici ce qu'en dit Lactance.
 » Dans le tems que les Lacédémoniens faisoient le
 » siege de Mécène, les habitans de cette ville en
 » sortirent secrètement, pour aller piller Lacédé-
 » mone, où il n'étoit resté que les femmes. Celles

» ci se défendirent courageusement & les mirent
 » en fuite. Cependant les Lacédémoniens s'étoient
 » mis en marche pour secourir Lacédémone. Leurs
 » femmes qui , après leur victoire , alloient au-de-
 » vant d'eux , s'étant apperçues qu'ils les prenoient
 » pour les ennemis , & qu'ils se mettoient en
 » devoir de les combattre , se dépouillèrent toutes
 » nues. Alors leurs maris les reconnurent , & dans
 » ce premier moment ils en jouirent , tout armés
 » qu'ils étoient , sans que personne examinât s'il
 » avoit affaire à sa femme ou à celle d'un autre ;
 » *& aspectu in libidinem concitati, sicut erant armati*
 » *permisti sunt utique promiscuè : nec enim vacabat*
 » *discernere.* C'est , dit l'auteur , pour conserver la
 » mémoire de ce fait qu'ils consacrèrent une statue
 » à Vénus armée (1).

La conjecture de Lactance est ingénieuse. Mais la vérité est , comme je l'ai dit , que cette Vénus armée n'étoit qu'une allégorie.

Page 118 , ligne 9. *L'amour comme le dieu des combats* , &c. Plutarque a observé que les nations les plus adonnées à l'amour ont été en même tems les plus belliqueuses (2). Il cite à ce propos les

(1) *Lact. de fals. Rel. cap. 20.*

(2) *Plut. in Erotic. pag. 761.*

Lacédémoniens, les Béotiens, les Candiots ; ne pourroit-on pas y joindre les François ?

Page 118, ligne 18. *Les coups que ce dieu procure sont si délicieux*, &c. C'est ce qui m'a déterminé à ne traiter dans cet ouvrage que de l'usage de battre sa maîtresse. Il ne m'en eût pas plus coûté de traiter de l'usage de battre son amant, ou même de réunir les deux objets : mais j'ai cru qu'il étoit de la politesse de céder aux dames le partage le plus avantageux. Lucien distingue en amour cinq degrés de volupté : la vue, le simple toucher, le baiser, le toucher à volonté, enfin la possession totale de la personne aimée (1). Moi j'établirais cinq autres degrés qui me paroissent plus sensibles : aimer, plaire, soupir, battre, être battu ; & je dirois, de ce dernier degré :

Venus

Quanta parte jui neccaris imbuti

Horat. lib. 1. Od. 13.

Page 119, ligne 4. *Conferez le tabouret à la maîtresse de* &c. « Monsieur le prince s'étoit assis à la prière de Meille, cadet de Foix,

(1) Lucien, in amorem.

» qui étoit fort attaché à lui , de faire donner le
 » tabouret à la comtesse de Foix ; & le cardinal
 » (Mazarin) qui y avoit grande averfion , fûcita
 » toute la jeunefle de la cour pour s'oppofer à tous
 » les tabourets qui n'étoient pas fondés fur des
 » brevets. Monsieur le prince qui vit tout d'un
 » coup une manière d'affemblée de noblefté , à la
 » tête de laquelle même le maréchal de l'Hôpital
 » s'étoit mis , ne voulut pas s'attirer la chaleur
 » publique pour des intérêts qui lui étoient affez
 » indifférens , & il crut qu'il feroit affez pour la
 » maifon de Foix , s'il renverfoit les tabourets des
 » autres maifons privilégiées. Celle de étoit
 » la première de ce nombre ; Et jugez de quel dé-
 » goût étoit un échec de cette nature aux dames
 » de ce nom. La nouvelle leur en fut apportée le
 » foir même que madame de revint d'Anjou.
 » Mesdames de C de R & de M
 » fe trouvèrent le lendemain chez elle. Nous ré-
 » folûmes une contre-affemblée de noblefté pour
 » foutenir le tabouret de la maifon de Il fut
 » queftion d'ébranler monsieur le prince avant que
 » de venir à l'éclat. Je me chargeai de la com-
 » miffion ; j'allai chez lui dès le foir même , je
 » pris mon prétexte fur la parenté que j'avois avec
 » la maifon de G Monsieur le prince qui
 » m'entendit à demi-mot , répondit ces paroles :

Écuy

» Vous êtes bon parent, il est juste de vous satis-
 » faire. Je vous promets que je ne choquerai point
 » le tabouret de la maison de &c. (1). »

DEUXIÈME PARTIE.

Page 119, ligne 16. *Le premier amant Grec qui ait écrit*, &c. Avant le siècle de Périclès on ne l'écrivait point. Il est même incertain qu'on aimât, au moins les exemples les plus célèbres prouvent-ils fort peu, dès qu'on prend la peine de les discuter. Olympe & Bryseïs, qui font tant de bruit dans l'Iliade, n'étoient que deux servantes qui faisoient le lit du maître, & qui y couchaient avec lui (2). Il n'est point évident que l'amour ait été la cause de l'enlèvement d'Hélène (3). Si nous en croyons Diogène de Laërte, ce fut surtout pour ses richesses, que pour elle-même que le beau Paris l'enleva. Quelque sçin qu'Homère ait pris pour composer ce poëme d'adieu, il perçoit pre-tout dans l'Iliade. Quelle est la demande d'Hécube? c'est qu'on lui rende Hélène, avec toutes ses richesses.

(1) Mém. de l'Académie, t. 1, p. 100.

(2) Iliade, l. 6, v. 245.

(3) Iliade, l. 2, v. 100.

Τμῆς δ' ἀργεῖν Ελεῖν, καὶ κτήμα' αὐτ' ἀποδοῖν.

Iliad. 3.

Qu'est-ce que refusent les Troyens? c'est de rendre Héléne avec toutes ses richesses. κτήματα πάντα, γοῦνιδας.

Les amours d'Hercule & d'Omphale, qu'on cite avec emphase, ne sont qu'un conte de bonne femme (1). Ce héros fut vendu en Lydie pour expier le meurtre d'Iphitus. Voilà pourquoi il fila chez Omphale. Si, comme le dit Lucien, la princesse lui donnoit quelquefois de sa pantoufle sur le visage, c'étoit pour humilier son esclave, non pour flatter son amant (2). Il est vrai qu'il en eut un fils nommé Lamon; mais cela n'a rien d'étonnant, soit que, comme le rapporte Diodore, la princesse, pleine d'admiration pour ses vertus, l'ait épousé; soit qu'ennuyé de recevoir des coups de pantoufle, il se soit vengé à la manière des garçons de Lacédémone (3).

page 120, ligne 8. *Il me l'a dit tout le reste de la journée.* Néecharès (c'est le nom du jeune homme) étoit entretenu par cette vieille dame.

(1) *Boet. Scil. lib. 4. c. 9.*

(2) *Dem. Dial. Soc. in Joh. & Herm.*

(3) *De lib. educat.*

ce qui est un des cas où, selon moi, on peut le moins se dispenser de battre.

Page 120, ligne 23. *Parce qu'elle n'avoit pas bu assez promptement à sa santé.* Ce ne fut pas cela seul qui donna de l'humeur à Elchine. Un mauvais plaisir qui étoit de ce repas, s'étoit avisé de demander à Cynisque si elle avoit vu le *Loup* (1). Or le *Loup* étoit le nom d'un jeune-homme qui ne déplaisoit point à la belle; de façon que l'apostrophe lui fit rougir. Son amant qui le remarqua s'en mordir les lèvres. Mais l'instant d'après, voyant qu'elle beugnoit de boire à sa santé, il se détermina tout de suite à lui donner ses deux soufflets, après quoi elle retourna à sa robe & s'en alla.

Page 121, ligne 1. *Demoiselles entretenues*, *Sec.* Les demoiselles entretenues, ou à entretenir, étoient chez les Grecs sur le meilleur ton. La fameuse Aspasia de Mita en peupla la ville d'Athènes (2). Ce fut pour deux de ces demoiselles, enlevées par des jeunes gens de Mégare, que se fit la guerre du Péloponèse (3). En général leur maison étoit le rendez-vous de la meilleure compagnie : les vieillards y

(1) *Thucyd.* *lib.* 11.

(2) *Plut.* *lib.* 1. *cap.* 26.

(3) *Thucyd.* *lib.* 2. *cap.* 1.

jouoient aux osselets, les jeunes-gens y causoient de philosophie, de vers & d'amour (1).

Page 121, ligne 2. *N'eût pas été mieux traité de son amant*, &c. Crocale soupait en bonne fortune avec un nommé Gorgus. Il y avoit en tiers une joueuse d'instrumens. Un militaire de Mégare, qui étoit l'amant en titre, informé de ce soupé, vint chez la demoiselle, enfonça sa porte, souffleta la joueuse d'instrumens, & lui cassa sa flûte (2). Gorgus fut battu & laissé pour mort. La demoiselle, comme on l'a dit, évita les coups en s'enfuyant chez une voisine. Quand on demande à Cochlis la cause de tout ce fracas, si c'étoit ivresse ou folie ? Non, répond-elle, ce n'étoit que jalousie & excès d'amour ; *ζηλοτυξίη τις, καὶ ἔπος ἔκτοτος*.

Page 121, ligne 15. *Mais battre ce qu'on aime, lui déchirer sa robe*, &c. On peut observer dans cet exemple & dans ceux qui suivent, que quand un amant Grec ou Romain battoit sa maitresse, il ne manquoit presque jamais de lui déchirer sa robe. Cela se faisoit pour l'ordinaire, comme nous le voyons dans Ovide, depuis le collet de la robe jusqu'à la ceinture.

(1) *Athen. Deipn. lib. 12.*

(2) *Lucian. Dial. Cochli. & Parth.*

Aur tunicam summi deducere turpiter oris

Ad meliorem, mediæ æoni talisset opam. Aenar. l. 1. El. 7.

Ensuite on frappoit à grands coups de poing sur la poitrine nue de la personne aimée. C'est ainsi que Moïse bat sa maîtresse dans la troisième éclogue de Calpurnius :

Protinus ambat

Deduxi tunicas & pectora nuda cecidit.

On peut tirer de cet usage une observation économique sur les étoffes des anciens. Quelque supériorité qu'ils aient sur nous d'ailleurs, il paroît que leurs manufactures étoient inférieures aux nôtres ; au moins je connois peu de nos étoffes qu'on pût déchirer si facilement ; c'est un plaisir de moins que nous avons.

Page 121, ligne 23. *Il est étonnant que l'abbé Gellius n'ait pas dit un mot de l'usage de battre, &c.* Il n'a pas seulement parlé de l'usage de faire carillon dans les rues &c à la porte de sa maîtresse ; cependant rien n'étoit si commun chez les anciens. Dans Théocrite un amant menace de mettre le feu à la maison (1). Horace écrivant à Lydie, qui n'étoit

(1) *Idyl. 1.*

plus ni jeune ni jolie , la plaint entr'autres de ce qu'on ne va plus enfoncer ses fenêtres , & qu'on la laisse dormir tranquille.

Parcibus junctas quatunt fenestras

Isibus crebris juvenes protervi ,

Nec tibi somnos adimunt. Horat. lib. 1. Od. 25.

C'est un plaisir que se donnoient communément les empereurs Néron , Vêrus , Commode & Héliogabale , comme on peut le voir dans les historiens de leurs vies (1).

Page 122 , ligne 8. *Si Bacchus suscite entre nous quelques débats* , &c. Les dames Romaines aimoient un peu le vin. Quand elles soupoient tête-à-tête avec leur amant , elles se grisoient , & c'étoit alors qu'on se battoit. Cet exemple & le suivant en font la preuve. Quand Cynthia renversa la table sur Properce , elle étoit grise , *jubilantia mero*. Cependant elle buvoit sec :

Lenta bibis nequeunt te frangere noctes.

Et plus bas ,

(1) Sueton. in Néron. Capitol. in Ver. Lampriid. in Commod. & Héliogab.

M. miserum ! ut multo nihil est mutata Lyao !

Jam tibe : formosa es ; nil tibi vina nocent.

Propert. lib. 2. El. 24.

Page 123 , ligne 5. *Les jolis vers qu'il écrit ,* &c. Dominique Marius , en expliquant le sujet de ces vers , dit que l'auteur avoit battu sa maîtresse , comme cela se pratique ordinairement , *ut plerumque fit* (1). Voilà peut-être le premier commentateur qui ait eu quelque usage du monde.

Page 123 , ligne 5. *Pour faire sa paix.* Il la fit en payant à sa maîtresse une robe qu'elle prétendit qu'il lui avoit déchirée. Il ne paroît pas bien convaincu du fait.

Ne peto , nec fessi tunicam lenisſe ; sed ipsa

Ducunt : & petio q̃ illa redempta meo.

De arte amand. lib. 2.

Les dames Romaines trouvoient moyen de tirer de l'argent ou des présens , même des auteurs. Les dames Grecques étoient à-peu-près dans le même cas , si nous en croyons Anacréon (2).

(1) *l. Ovid. amor. lib. 1. El. 7.*

(2) *Idem. lib. 26.*

Page 126, ligne 9. *La petite lampe qui brûloit à côté du lit.* Cette lampe s'appelloit cubiculaire, tous les gens voluptueux en avoient. Dans Lucien elle est appelée en témoignage contre un tiran, qu'elle fait condamner par Rhadamante (1). Quand Pſyché voulut connoître son amant, ce fut cette même lampe qui brûla l'amour, en lui laiffant tomber une goutte d'huile ſur l'épaule. Surquoi l'auteur s'écrie : « O lampe audacieuſe , comment as-tu » brûlé l'amour, toi deſtinée à ſon ſervice , toi qui » dois ton exiſtence aux deſirs de quelque amant » qui vouloit pendant la nuit jouir des beautés de » ſa maîtreſſe ? ſcilicet ut cupitis per noctem potire- » tur (2). » Properce vouloit l'employer ſuivant l'intention du fondateur :

Dum nos ſata ſinunt , oculos ſatiemus amore.

Lib. 2. Eleg. 12.

Page 126, ligne 11. *Elle s'étoit enveloppée dans ſa tunique.* Salviani ou Baroti, dans ſon commentaire ſur la *Secchia rapita*, prétend que les anciens couchoient ſans chemiſe; c'eſt, ſi je ne me trompe, à propos de ce vers :

(1) Lucien. *Contap. ſc.* Tyrann.

(2) Apul. *Metam.* lib. 5.

Chi cambiò la caricia con l'amata. Cant. 1.

L'autre prend la chemise de sa maîtresse. Si ce sentiment étoit fondé, Cynthie auroit-elle fait tant de façons pour quitter sa chemise ? auroit-il fallu, pour l'y déterminer, des motifs aussi puissans que ceux-ci ?

Nec dum inclinata prohibent te ludere mammae ;

Viderit hoc si quàm jam peperisse pudet.

Propert. lib. 2. Eleg. 12.

Dans Apulée, quand l'ombre de Télépolème apparoît en songe à Charite, cette belle veuve se réveille en sursaut, & de douleur elle déchire sa chemise, *prolixum ejulat, dissilâque interulâ, decora brachia rorant* (1).

Page 126, ligne 12. S'étoit réfugiée sur le bord du lit. C'est ainsi qu'en usoient les dames anciennes quand elles boudoient. Horace, pour se venger de Mécène qui lui avoit fait manger de l'ail, souhaite que sa maîtresse en use ainsi avec lui :

At si cuius unquam tale concipiveris ,

Joséph. Mercier , precor

(1) , Apul. Metam. lib. 8

Manum puella suavis opponat tuo.

Extremi & in spondii cubet. Horat. lib. 5. Od. 3.

Il y avoit encore une autre façon de boudier. Quand deux amans étoient couchés ensemble , le boudier ou la boudieuse faisoit un paquet de ses habits , & les mettoit entre deux pour servir de barrière. Dans Lucien , une maîtresse dit à son amant : Si vous m'aimiez , vous ne rempliriez pas avec vos habits l'intervalle qui nous sépare , de crainte que je ne vous touche : καὶ τέλος ἔσται διευκαταρξὴς τὸ μεταξὺ ἡμῶν τῷ ἡματίῳ , δεδιώς μὴ ψάξω με σου (1). Tibulle fait l'imprécation suivante, contre un homme qu'il n'aimoit point :

Esset afflicta uxor inulta dolis.

Et cum facile juvenem lassaverit usu,

Tenui luteoq; livida veste cubet.

Tibul. lib. 1. Eleg. 10.

TROISIÈME PARTIE.

Page 127, ligne 9. *Sicels barbares, siècles mérovinges, siècles poils.* Parmi les nations anciennes,

(1) *Idem. Mem. Typh. & Charm.*

qui successivement ont peuplé la terre , la plupart se sont éteintes sans être sorties de l'état de barbarie ; un petit nombre ont acquis un commencement de politesse , mais n'ont pas été plus loin. Quelques-unes enfin ont cultivé avec succès les lettres , les sciences & les arts. Les Grecs & les Romains ont eu seuls cet avantage.

Les nations modernes paroissent plus heureuses. L'Italie , la France & l'Angleterre , comptent déjà des siècles polis ; l'Espagne aspire au même titre , & les nations du Nord l'ambitionnent. On peut donc espérer qu'un jour , la politesse fera universellement répandue dans l'Europe , & que par - conséquent , ce qui est bien à désirer , on n'y verra plus d'amans qui ne soient battans ou battus.

Page 127 , ligne 15. *Peut-on , dans les tems de barbarie , supposer capables d'amour , &c.* Pour en juger , on n'a qu'à comparer la férocité des barbares avec ces délicatesses de l'amour :

Egeus quid velim ?

Cum milite quod profectus , discessit ut sis :

Dies noctesque amor me - me delinens :

Me se - ces - me expellens : me me cogens :

Mis peris - me te delictis : necnon tota sis :

Mais je ne suis point - o servus , quando ego sum tuus.

Terent. Eunuch. act. 1. sc. 2.

Page

Page 127, ligne 19. *Que par des impressions violentes, &c.* La haine & la colère, voilà les impressions dont ils étoient capables. On doit les regarder comme sortant des mains de Prométhée :

Fertur Promethæus addere principi

Limo coactus particulam undique

Defectam, & infani leonis

Vim stomacho apposuisse nostro.

Horat. lib. 1. Od. 16.

Page 127, ligne 21. *Que le mariage fût en honneur chez eux, &c.* Le mariage est en honneur chez les Barbares, parce qu'ils sont paresseux & peu galans. Ce seroit pour eux, dit un auteur célèbre, une grande incommodité de vivre dans le célibat (1). Cette incommodité diminue à mesure qu'une nation se polit. Du tems d'Auguste les Romains ne vouloient plus se marier (2). Cette répugnance de leur part fit rendre la loi de *maritandis ordinibus* (3), comme nécessaire, & quelques années après la fit révoquer comme trop rigide.

(1) Esprit des loix, liv. 23. chap. 11.

(2) Diod. lib. 56.

(3) Suet. cap. 23.

*Carrisa est certe sublata Cynthia legem,
 Quæ quondam edita stemus uterque dilecti,
 Ne nos divideret.* Propert. lib. 3.

Page 127 , ligne 23. *Qu'ils peuplassent même plus qu'on ne fait dans les siècles polis.* Les barbares peuplent beaucoup. Toutes les émigrations nombreuses dont parle l'histoire dans les différens siècles, ont été de peuples barbares; toute nation diminue en se polissant. La manière de penser, dit monsieur de Montesquieu, le caractère, les passions, les caprices, l'idée de conserver sa beauté, l'embarras de la grossièreté, celui d'une famille trop nombreuse, troublent la propagation en mille manières (1). Ne seroit-il pas vrai aussi que nous perdons du côté des sens, à mesure que nous gagnons du côté de l'esprit? & que, comme l'a dit un poëte comique :

Milleurs les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
 Ont fort peu de talens pour former leurs semblables.

Desbouches, Philosophie mariée.

Page 128, ligne 9. *En général les Barbares étoient fidèles à leurs femmes.* Et les femmes à leurs

(1) *Esprit des Loix*, liv. 22. chap. 1.

maris. Cependant on trouve sur cela dans Hérodote une exception singulière. Voici ses termes :
 « Les peuples qui confinent les Maces sont les
 » Gindames , dont les femmes , à ce qu'on dit ,
 » portent sur leurs habits autant de bandes de cuir
 » qu'elles ont vu d'hommes ; & celles qui en portent un plus grand nombre , sont estimées les
 » plus illustres , comme ayant eu un plus grand
 » nombre d'amans (1). » Aux bandes de cuir près , cet usage est digne des siècles les plus polis.

Page 128 , ligne 14. *L'instant qui la portoit à sa perfection la terminoit.* Dans les premières époques de toutes les nations , rien n'est si court qu'une aventure galante ; l'instant fait naître le desir , & la violence le satisfait. L'histoire de ce qu'on appelle les tems héroïques de la Grece , n'est qu'un tissu d'exemples de cette nature (2). Une princesse violée par un inconnu , une ville peuplée par l'enlèvement des Sabines , la royauté abolie à cause du viol de Lucrece : voilà le début de l'histoire romaine. Toutes les nations modernes ont commencé à-peu-près de la même manière , on peut juger de leurs mœurs par leurs premières loix (2).

(1) *Halycarn. lib. 1. cap. 69.*

(2) Pour donner une idée de ces loix , j'en vais
 Lij

Page 129, ligne 10. *C'étoit donc leurs femmes ;* &c. Tous les Barbares battent leurs femmes. Les Moscovites battoient les leurs avant que le czar Pierre I. les eût civilisés (1). Parmi nous, les gens de la campagne & du peuple en font encore autant,

rapporter deux titres, l'un de la loi des Allemands, l'autre de la loi Salique.

Si un homme rencontre une dame sur un grand chemin, & qu'il la déceule, il paiera, 6 f.

S'il lui lève la jupe jusqu'au dessus du genouil, 6 f.

S'il la trouble jusqu'à la ceinture, soit par devant, soit par derrière, *ut genitalia ejus appareant aut posteriora*, 12 f.

Que s'il la viole, 40 f.

Lex Aleman. tit. 58.

Les François s'y prenoient plus poliment, ils annonçoient des-lors le caractère de galanterie qui les distinguoit.

Si un homme prend la main, ou seulement le doigt d'une femme, il paiera, 15 f.

Si lui prend le bras, 30 f.

S'il va plus haut que le coude, 35 f.

S'il lui met la main sur la gorge, 45 f.

Lex Saxon. tit. 22.

Que s'il viole sur le grand chemin, une fiancée qu'en menant à son mari : *si puellam que drachis datur ad maritum, in via adulterit*, &c. il paiera, 200 f.

Ibid. tit. 14. n. 10.

(1) J. Smuys. 3. voyag. chap. 5

& leurs femmes en font ravies : c'est ce qui fait qu'au théâtre on applaudit toujours à ce discours de Marine : Il me plaît d'être battue (1).

Page 129, ligne 10. *Ce qui est une grossièreté.* Les Babyloniens ont connu ce principe. Chez eux on assembloit dans la place toutes les filles nables, & le crieur public les y mettoit à l'encan; les jolies s'adjugeoient au plus offrant, pour les épouser, les laides étoient données au rabais; mais dans l'un & dans l'autre cas, il étoit défendu à leurs maris de les battre (2).

Page 130, ligne 5. *C'est ainsi que Pétrarque aime la belle Laure* (3). Le plaisir de la voir suffisoit à Pétrarque; il ne desiroit & ne croyoit pas qu'il lui fût permis de desirer autre chose. Elle étoit pour lui une divinité dont ses regards ne pouvoient soutenir l'éclat, & que tout son esprit n'étoit pas capable de peindre (4). Par respect pour elle, il avoit résolu de ne lui déclarer son amour que quand elle auroit *des cheveux blancs* (5); mais environ dix ou douze ans après, ayant trouvé un moment favorable

(1) Médecin malgré loi. act. 1. sc. 2.

(2) *Herodot. lib. 1.*

(3) Rime de Pétrarque, partie 1. Sonnet. 157.

(4) Sonnets. 16 & 17.

(5) Sonnet. 10.

table , il osa , quoiqu'en tremblant , lui découvrir l'état de son cœur :

L'Affl ver , pien di paura. Canzon. 1. st. 4.

Laure en fut d'abord offensée , & lui dit qu'il la prenoit pour une autre :

i non sen forse chi tu credi. Ibid. st. 5.

Toutant elle s'appaîsa , & son amant obtint la permission de l'adorer.

Pétrarque toujours tendre , toujours respectueux , ne cessant de se plaignant & toujours bénissant son malheur , employa trente-un ans de sa vie à aimer la belle Laure ; à voir : vingt-un ans du vivant de cette belle , & encore dix années après sa mort (1) :

*Tenni i amori miei videro ardendo
L'occhio del suo, e nel dolor piei di speme;
Per la Madonna, et m'è cor morente
Sotto al ciel, avec altri anni piangerdo.*

Part. 2 , sonnet. 85.

Page 130 , ligne 6. *C'est ainsi qu'aimoient nos*

(1) Ibid. 2. 46.

ancêtres, &c. Ils ne prêchoient aux femmes que l'honneur & la vertu (1). Que si quelque dame, un peu plus philosophe que les autres, accordeoit à son amant ce qui est l'objet du véritable amour, elle étoit perdue de réputation ; on mettoit sur la porte de son château, des marques infamantes pour empêcher les loyaux chevaliers de s'y arrêter (2). Si elle se trouvoit dans quelque assemblée avec d'autres dames, on leur faisoit tous les honneurs à son préjudice ; on venoit lui dire : Madame, si nous faisons passer avant vous ces dames, quoique moins nobles ou moins riches, n'en foyez point surprise, elles sont bien famées & vous ne l'êtes pas ; nous en sommes bien fâchés, mais il faut rendre l'honneur à qui il est dû (3).

Ce fanatisme fut porté encore plus loin, il se forma dans le Poitou une confrérie de pénitens d'amour. Ils étoient connus sous le nom de Gallois & de Galloises. L'objet de leur institut étoit de se prouver leur tendresse, en souffrant toute la rigueur des saisons. En été, ils étoient vêtus chaudement & faisoient grand feu ; en hiver, ils alloient tout nus, & ne se

(1) Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome 20.

(2) Mémoire 2, sur la Chevalerie, page 621.

(3) Note 4, sur le 2^e Mémoire, page 733.

chauffoient point. Quand un Gallois alloit chez quelqu'un de ses confrères, le maître de la maison le laissoit avec sa femme, & ne rentroit point que le Gallois égaré ne fût tortu. Pendant son absence, les deux amans causoient de leurs amourettes, se moquoient des gens qui cherchoient le frais en été, ou qui se chauffoient en hiver, & quelquefois ils finissoient par mourir de froid à côté l'un de l'autre (1). Cette confrairie dura long-tems, mais à la fin il vint un grand hiver qui les fit tous mourir.

Page 135, ligne 7. *C'est ainsi qu'on aimoit encore en Angleterre*, &c. L'historien de Thou nous cite, entr'autres, l'exemple de la reine Elisabeth, qui n'étant plus ni jeune ni jolie, vouloit qu'on fût amoureux d'elle, mais sans intérêt, & d'un amour détaché des sens (2). Des personnes mal intentionnées, à ce que dit Rapin Thoyras, ne croyoient point à ce pur amour; on disoit même que la reine avoit eu une fille du comte de Leicester (3). Ce reproche tombe de lui-même, puisqu'elle vouloit qu'on mît sur sa tombe cette épitaphe : Ci gît Elisabeth, qui régna vierge, & qui mourut vierge ;

(1) Note 17. sur le memoire 5. page 223.

(2) *Levenant. j. lib. 129. ad ann. 1623.*

(3) *Levenant. lib. 17. ann. 1603.*

hic fuit Elifabetha , quæ virgo regnavit , virgo obiit (1).

Comme j'ai dit que ce pur amour n'avoit eu lieu que dans les siècles troyens , on pourroit m'objecter que Platon l'a beaucoup vanté dans un siècle poli (2). Je réponds à cela : 1^o. que l'amour de Platon & de sa république sont dans le même cas , c'est-à-dire , qu'il les a proposés , non comme des choses existantes , mais comme des systèmes. 2^o. Que lui-même n'avoit pas foi à son système sur l'amour , puisqu'il étoit amoureux d'une vieille courtisane de Colophon , nommée Archimaque , dont les rides , disoit-il , étoient à ses yeux le séjour des amours (3). On peut voir dans Diogène Laërce , les vers qu'il fit pour elle , & encore ceux-ci qui ne sentent point le pur amour.

Τὸ μᾶλλον ἐσάλω σε σὺ δ' αἰ μὴ ἐλπίσῃς ἡμεῖς
Διψᾶμεν , τῆς σῆς τρυφῆς καὶ τρυφῆς.

Page 131, ligne 6. *Le cœur & les sens, voilà les deux principes qu'on reconnoît à l'homme.* Chez les anciens l'objet des sens étoit toujours clair. Quand

(1) *Cambd. ad ann. 1511.*

(2) *In Sympos. & alibi.*

(3) *Laert. in Plat.*

Stryangée déclare son amour à la reine Zarine ; elle entend tout de suite qu'il voudroit coucher avec elle ; & elle lui répond poliment qu'elle ne peut pas avoir pour lui cette complaisance , parce qu'elle s'est toujours piquée d'être une femme extraordinaire [1]. Ce qui met Sapho au désespoir , c'est qu'elle couche seule : ἐν ᾧ μόνα καθεύδω [2]. Dans Sophocle , la grande inquiétude de D'janire est qu'Hercule ne soit plus son mari qu'*ad honores* , tandis qu'il le fera réellement de la jeune esclave dont elle est jalouse [3]. Dans l'Amphitruon de Plaute , Jupiter en quittant Alcmène lui parle en ces termes : Vous devez être contente , puisqu'aucune femme ne m'est aussi chère que vous. Et Alcmène lui répond : J'aimerois mieux l'éprouver que de me l'entendre dire ; vous n'avez pas encore eu le tems d'échauffer votre place dans mon lit, & vous vous en allez !

Experiri il luc mavellem me quam mi memorarier.

Præus abis quam lectis , ubi cubui li , concealuit locus :

Hæc , venisti media nocte , nunc abis , &c.

Amphitruon. act. 1. sc. 3

(1) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres , t. 2. p. 77.

(2) *Saph. apud Ephæsiem.*

(3) *Terent. v. 556.*

Un des premiers sentimens que l'amour inspire à Properce, c'est de détester la chasteté des femmes.

Donec me docuit castas odiſſe puellas.

Propert. lib. I. Eleg. I.

Quand Ovide, Catulle, Titulle, Properce & tous les auteurs galans de l'ancienne Rome ſont furieux contre leur maîtrefſe, c'eſt parce qu'un autre couche avec elle, & qu'eux-mêmes n'y couchent pas (1). Dans notre manière de concevoir l'amour, l'objet des ſens eſt plus enveloppé, mais il

(1) Malgré leur jaloſie, ils prêtoient aſſez communément leur maîtrefſe. Alcibiade prêta la ſienne à ſon ami Axiochus, durant leur navigation ſur l'Helleſpont. *Athen. Deipn. lib. 13.* Lorſque Catulle commença à ſe faire connoître, Manlius lui fit préſent d'une maïſon, & lui prêta ſa maîtrefſe.

Ad quem communes exercereſſe amores.

Ep. 63. ad Manlium.

dit l'auteur. Plutarque n'approuve pas qu'on prête ni ſa femme ni ſa maîtrefſe. *Plut. Erot. pag. 759 & 760.* Cependant Properce, qui étoit jaloux à la fureur, fut ſur le point de prêter Cynthie à Gailus, & peut-être la lui prêta-t-il; ce que nous ſavons avec certitude, c'eſt qu'il ne fut point ſcandalifé de la propoſition, & qu'il ne ſe défendit d'y avoir égard que par l'intérêt même de

n'y est pas moins réel. Toute femme, dit un auteur moderne, entend qu'on la desire quand on lui dit : Je vous aime ; & ne vous fait bon gré au Je vous aime, que parce qu'il signifie, Je vous desire (1). Aussi dans un poëme que l'auteur n'a point encore rendu public, Agnès Sorel s'exprime-t-elle comme Sapho :

Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
Sans mon amant, seule au milieu d'un lit.

La Princesse.

Page 131, ligne 12. *C'est alors qu'on commence à battre.* Héloïse s'en étoit douté. Voilà pourquoi, dans sa Thélogonie, il fit naître jumeaux le plaisir des sens & la dispute opiniâtre, *quærens æu Thæu* : 177-180, 181 (2).

Page 131, ligne 20. *Car si l'on débutoit avec une femme par la battle, &c.* Il y a des gens qui prétendent que cela leur est arrivé, & avec succès. J'avoue que le succès m'étonne. J'en ai pourtant

Callas. Cyrille. lui dit-il, n'est point une maîtresse ordinaire. Tu ne les pas ce que c'est que d'être aimé d'elle. Elle te rendra la vie aussi dure qu'à moi, elle te tirera à la porte, elle te battra. *Proper. Lib. 1. Eleg. 7.*

(1) Ollivier du Phil. F. 1.

(2) T. 1. p. 177, 180.

trouvé un exemple dans l'antiquité. Chérea se trouvant pour la première fois avec la jeune Pamphile, lui déclare son amour, la viole & la bat :

Postquam ludificatus est virginem,

Estem omnem miseræ discedit, eam ipsam capillo consedit.

Terent. Eunuch. act. 4. sc. 3.

Mais la circonstance l'exigeoit. Introduit chez cette belle sous l'habillement d'un eunuque, il étoit à craindre qu'on ne le reconnût ; comme il vouloit lui donner toutes les preuves d'amour possibles, il n'y avoit pas un moment à perdre. Voilà ce qui le détermina à la battre. Dans un cas ordinaire je n'approuverois pas ce procédé : il faut observer les gradations.

Il n'y a plus rien dans ma dissertation qui ait besoin d'éclaircissement ou de preuve. J'en ai dit assez pour déterminer l'amant le plus timide à battre sa maîtresse ; & pour tranquilliser celui qui, la battant par amour, se le reprocheroit par défaut de lumières. J'ai donc rempli mon objet.

Nil prater promissum est. Ite hæc. Vos videte, & placet mihi.

Terent. Eunuch.

Fin des Mémoires de l'Académie de Troyes.

RECUEIL

DE

CES DAMES.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR,

Imprimé en tête de l'Edition de 1745.

MADAME la marquise de Clairville est connue de tous les gens qui vivent *sur le bon ton*, pour une dame qui joint à un reste de jeunesse toutes les graces de l'esprit le plus vif. Son hôtel est le centre des plaisirs tranquilles, & le rendez-vous de tous les honnêtes gens. On y parle nouvelles, théâtre, littérature, aventures de coulisses, anecdotes de toilettes; toutes les matières sont libres, & on choisit toujours celles qui peuvent amuser davantage.

Madame de Clairville a, à trois lieues de Paris, une fort belle terre, où elle va passer tous les ans un mois de l'été. Elle s'y amuse avec une société de cinq ou six dames aimables & quelques cavaliers amusés. J'y allai les premiers d'octobre.

iv A V E R T I S S E M E N T.

La société étoit moins peuplée & moins ridicule que ces bonnes compagnies de Paris, où le mauvais goût & la partialité décident de tous les ouvrages.

Nous y disposâmes nos plaisirs. Les hommes lisoient, chassoient & faisoient des médiateurs ; nosdames écoutoient la lecture, travailloient pendant la chasse & se dissipoient par le quadrille.

Madame de Clairville étoit la dépositaire de tous les ouvrages que nos dames avoient faits pendant les vacances. On vient de me les confier ; & je crois ne point déobliger le beau sexe en rendant ce *Recueil* public.



R E C U E I L
DE
C E S D A M E S.

L E S C O U P A B L E S
I N N O C E N S.

C'est le principal acteur qui parle.

Si les malheureux ont droit d'attendrir les cœurs généreux, j'ose espérer que les événemens dont ma vie est remplie toucheront mes lecteurs ; je me flatte même que le public, qui jusqu'à ce jour m'a condamné avec autant d'ignorance

que d'injustice, se justifiera lui-même en rétractant le jugement qu'une prévention injuste lui avoit fait porter.

Que mon crime soit énorme, j'en conviens en rougissant encore; mais suis-je criminel? il faut m'entendre avant que de prononcer.

Un emploi distingué fixoit le marquis de Genneville, mon père, à Versailles & l'attachoit près de la personne de ce grand roi qui gouverne la France, & qui marche avec tant de rapidité sur les traces du monarque victorieux qu'il a remplacé sur le trône & dans nos cœurs. Quoique le marquis n'eût les délices de la cour, il ne put demeurer long-temps dans ce séjour.... Ce seroit ici le lieu de peindre la cour; mais ce portrait est si usé, que vous me dispenserez de le renouveler à vos yeux. Je dis donc, sans préambule, que le marquis de Genneville quitta Versailles & vint se retirer à Paris, où ne furent point un mécompte, ni un dépit, mais une résèque d'être ce qui s'étoit été le marquis à Versailles de la cour. Chéri de son maître, aimé des courtisans, seul maître de la salle, ventouse, et se rendant maître de la cour, il se sentoit l'air d'un duc, d'un comte à Paris, et se sentoit l'air d'un duc à Versailles.

Le marquis de Genneville, qui étoit un homme d'un grand mérite, et d'un grand caractère, étoit un homme d'un grand mérite, et d'un grand caractère.

règne la douce liberté : tous les agrémens de la vie se réunissent à Paris, c'est le rendez-vous de tous les gens aimables ; le centre de tous les plaisirs que le goût le plus fin peut imaginer & que le cœur le plus délicat est capable de sentir. Quelqu'amufantes que soient certaines villes de province, l'homme du monde y est toujours asservi sous le joug imposant d'une bienfaisance ridicule , & la femme vertueuse , si elle n'est pas guindée dans ses démarches , s'y trouve exposée aux traits piquans d'une calomnie qui l'afflige si elle ne la déshonore pas.

A Paris, veut-on être dissipé ? le monde , la bonne compagnie vous tendent les bras ; aimez-vous la solitude , voulez-vous aujourd'hui quitter le fracas de Paris , n'être qu'à vous , que pour vous seul ? dans Paris même vous trouvez à être isolé ; & sans quitter la ville on peut goûter les charmes de la retraite la plus pure. Ce furent sans doute ces avantages qui engagèrent le marquis à fixer sa demeure à Paris ; la marquise son épouse le suivit sans peine : née pour plaire , elle possédoit toutes les graces de son sexe ; que d'appas pour aimer la cour ! spirituelle , sage , compatissante , elle aimoit la vertu ; que de raisons pour quitter la cour !

La marquise ne fut pas plutôt arrivée à Paris

qu'elle y fut attaquée d'une apoplexie qui ne lui laissa que le temps de recommander mon éducation au marquis ; soins tendres ! mais inutiles ; mon père m'aimoit trop pour négliger ce que la nature lui dictoit. Monsieur de Genneville me donna un précepteur qui m'instruisit avec autant de zèle que de fruit ; mes humanités ne furent pas plutôt achevées , que mon père sacrifia l'amour paternel à l'amour de la patrie. Je pris , selon le louable usage établi en France , le parti des armes , & l'entraî sous-lieutenant surnuméraire dans le régiment du roi : on fait que ce corps illustre , la pépinière de toute la noblesse françoise , fournit , à l'exemple de celui des mousquetaires , tous ces Césars l'appui du trône & le soutien de l'état.

Je me rendis à Versailles , où je reçus les ordres pour rejoindre le régiment , qui étoit pour lors en garnison à Besançon. Je fis ma route avec précipitation ; aucun événement ne la rendit intéressante.

Arrivé à la garnison , je rendis mes devoirs à tout le corps ; les protections éclatantes dont j'étois honoré , la vivacité de mon esprit , jointe à la bonté de mon caractère , me méritèrent bientôt l'estime des officiers supérieurs & l'amitié de mes camarades ; l'exacritude avec laquelle

je faisois mon service fut la première époque de mes malheurs. Je tairai cette catastrophe ; il faudroit, en la racontant, que je compromisse des personnes qui sont aujourd'hui en place & dont je respecte le caractère. Un ordre fût-il nous fit quitter Besançon pour aller à Metz ; le régiment étoit habitué dans cette ville , ou il avoit déjà passé plusieurs quartiers d'hiver : tous les officiers y avoient des connoissances particulières, & mes camarades me présentèrent chez toutes les dames qui étoient *de l'air*. Parmi celles auxquelles je fis ma cour, madame de Méreval attacha mes desirs & fit mon cœur. Cette petite femme étoit de l'humeur la plus singulière du monde, coquette par habitude, spirituelle par caprice, inconstante par goût, folle par tempérament ; elle joignoit à un amour déordonné du plaisir une passion extrême pour le jeu ; femme d'un échevin imbécille , sur qui elle avoit un empire despotique , elle recevoit chez elle tous les officiers qui composoient la garnison de Metz. Je remplaçai auprès d'elle un commandant de milice , qu'elle avoit depuis deux mois. Ce fut de tous ses amans celui qui tint le plus longtemps ; la garnison en étoit aussi étonnée que madame de Méreval elle-même en paroissant surprise. Les singularités continuelles de cette

petite femme ne me firent point perdre de vue le projet que j'avois conçu. Le fils d'un riche notaire, conseiller au parlement, voulut me traverser. Un jeune officier amoureux pour la première fois ne peut supporter un rival ; j'éloignai bientôt le sénateur, & mes petites vivacités me rendirent madame de Méreval si avantageuse, que dès la troisième visite je la déterminai à m'accorder la dernière faveur. Nous fûmes interrompus par la présence de monsieur de Méreval qui vint nous surprendre : la conjoncture étoit délicate & le pas tout glissant. Madame de Méreval, qui avoit tout à craindre, fut mes embarrassée que moi ; & son mari, sans s'en apercevoir, lui dit d'un ton fort tranquille : vous êtes bien imprudente ; si c'étoit un autre que moi. Ce sang-froid auroit troublé toute autre femme que madame de Méreval ; mais son mari ne fut pas plutôt parti, que, malgré mes résistances, mon agitation & mon peu d'expérience, elle ne put s'en empêcher, & que la présence de ce frère importun avoit interrompu. Madame de Méreval fut heureuse : elle savoit le plaisir avec cette tranquillité qui, en combattant le crime, s'élève au dessus des remords. Il ne me fut permis de quitter la partie qu'un peu tard, & de revenir le lendemain à la messe, & au dîner ; mais le malheur

voulut qu'il m'en coûtât. Sans me faire annoncer, j'entrois dans l'appartement de madame de Méreval, lorsque je fus arrêté à la porte par la femme de chambre : n'entrez point, monsieur, me dit cette fille d'un ton plaintif ; madame est très-indisposée, & elle ne peut recevoir personne. Je ne fais quel soupçon secret vint s'emparer de moi ; je crus qu'on me trompoit, & je voulus être informé par moi-même de l'état dans lequel étoit madame de Méreval. Quel état ! le croira-t-on ? couchée sur le même canapé qui m'avoit procuré mes premiers plaisirs, elle se livroit aux transports d'un brisaine empressé. Ma surprise fut beaucoup plus grande que l'étonnement du moine ; je portois la simplicité au point de croire que toutes les personnes consacrées à un état saint étoient saintes elles-mêmes. Je demeurai immobile ; mon air grave, mon silence les avoit condamnés. Un dépit aussi outré que déplacé me fit rompre ce même silence, & je ne parlai que pour m'attirer une disgrâce dont les suites me furent funestes. Le moine, que j'avois sévèrement réprimandé, ne répliqua point ; la fuite fut le seul parti qu'il prit. Madame de Méreval, avec laquelle j'étois resté, voulut tenter de se disculper à mes yeux. Quelles excuses pouvoit-elle pu m'apporter ?

la méprisois trop pour les entendre , & je partis.

Il y avoit déjà deux jours que j'avois abandonné madame de Méreval , lorsque, rentrant chez moi , mon valet-de-chambre me remit un billet dont jamais je n'oublierai le contenu ; il étoit conçu en ces termes :

« Vous m'avez offensé assez vivement ,
» monsieur , pour que je sois en droit de pour-
» suivre la vengeance de l'affront que vous
» m'avez fait ; je vous crois homme capable
» de soutenir une affaire ; trouvez-vous demain
» à dix heures du matin au bois de Vallière :
» vous devez me connoître. Adieu. »

Mon embarras , après la lecture de ce cartel , fut tel que je ne puis le décrire ; je n'avois fait injure ni affront à personne , que devois-je penser ? mon incertitude sur le parti qu'il convenoit que je prisse , me fit consulter quelques-uns de mes camarades , qui me conseillèrent unanimement d'aller au rendez-vous. La nuit fut pour moi aussi longue qu'ennuyeuse , & sans pouvoir attendre l'heure assignée , je me rendis à la pointe du jour à Vallière : j'errai solitaire dans la forêt jusqu'au moment qu'un homme en uniforme , sortit d'un faucon , vint à moi & me demanda d'un ton élevé si je le connoissois.

Après l'avoir regardé quelque temps fort attentivement, je reconnus le bramine que j'avois surpris chez madame de Méreval : mon étonnement fut grand, & j'hésitai long-temps sur le parti qu'il convenoit que je prisse dans une conjoncture aussi délicate ; ma jeunesse & ma vivacité l'emportèrent sur mes réflexions ; je me fis un point de reconnoître la bravoure par-tout où je la trouvois, & je mis l'épée à la main ; les premiers coups que le moine me porta furent vifs ; mais le malheur voulut que je le repoussasse avec tant d'impétuosité qu'il tomba mort à mes pieds. Ce coup funeste ne fut pas plutôt fait, qu'ayant trouvé le bramine sans respiration, je pris le même sacre qui l'avoit amené, & après avoir obtenu à prix d'argent la promesse d'un secret éternel sur cette affaire, je repris avec précipitation le chemin de Metz. Les récompenses promises à ceux qui dénoncent les duellistes furent la cause de ma perte ; des payfans qui nous avoient vus dans le combat, me dénoncèrent aux portes de la ville ; je fus arrêté avec le cocher : on trouva dans la voiture, qui fut exactement visitée, les habits religieux du moine.

Je ne fus pas plutôt arrêté que tous mes camarades apprirent mon affaire.

Un bramine tué ! le cas étoit critique. Le

régiment cependant me trouva vis-à-vis de lui pleinement justifié, & il sollicita mon élargissement avec tant d'ardeur, qu'il l'obtint, à la charge que je représenterois, ainsi que je l'avois offert, le cartel que le père Ange (c'étoit le nom du moine) m'avoit envoyé.

Ce malheureux billet, après bien des perquisitions, ne put être retrouvé; le cœur est toujours penché vers le mal: on crut que j'avois supposé ce fait pour servir à ma justification, & dès ce moment flétrie, mon affaire commença à prendre une face défavorable.

Mes ennemis (on en a toujours sans savoir pourquoi) portèrent la noirceur jusqu'à m'accuser d'adultère, & pour soutenir cette indigne accusation, ils fabriquèrent une histoire qui à peine avoit les apparences de la vraisemblance. Les bramines du même ordre avoient fourni le fondement à cette fable ridicule. Voici à peu près leur conte: J'étois forcé, dis-ient-ils, de la ville accompagné d'une fille de plaisir que j'avois déguisée en cavalier; je me livrais avec elle dans la forêt de V... à ces transports qui annoncent le crime, quand le moine nommé par son gardien pour aller prêcher dans un village situé à l'extrémité du bois, s'aperçut de l'adultère dans laquelle il nous trouvoit, avoit vu le couple se livrer à la remonte. On ajoutoit que cette

morale m'avoit porté à des excès si violens contre le père Ange, que je l'avois assassiné d'un coup d'épée, & que pour cacher mon crime, j'avois couvert le religieux des habits de cavalier que la fille avoit ; que celle-ci, qui dans le carrosse avoit retrouvé ses habits ordinaires, s'étoit sans doute, sur mes conseils, déterminée à fuir.

Ces rêveries, quelque peu fondées qu'elles fussent, ne laissèrent pas que d'avoir des partisans ; la méchanceté en manqua-t-elle jamais ?

Ces espèces de preuves, présentées avec éclat, ne firent aucune impression ni sur mon esprit ni sur mon cœur. Le père Ange devoit aller ce jour même prêcher dans ce village près le bois de Vallière ; cette circonstance sainte au harnois monacoï trouvé dans le carrosse dans lequel j'avois été arrêté, cette seule circonstance me donna quelques inquiétudes. Mon innocence dissipa toutes ces fausses alarmes ; mais je n'en devins pas plus heureux ; mon régime, qui me crut coupable, m'abandonna pendant quelque temps : & ce ne fut qu'après bien des sollicitations réitérées qu'il me fut possible de ramener les premiers principes égarés. La confiance avec laquelle je me défendis, & le témoignage du cocher relâchèrent les efforts que l'on faisoit pour me trouver coupable.

Les moines, que l'intérêt pouvoit seul ramener à la raison, commencèrent à reconnoître mon innocence ; quelques centaines de pistoles que le régiment fit distribuer au couvent , & les frais de la procédure que je fis exactement payer, éclairèrent les bramines & les juges ; ma liberté me fut rendue. On vit que je n'étois point coupable ; mais les préjugés ne s'effacent jamais ; la suite de ma vie le prouvera aisément.

Après cette affaire , dans laquelle la capricieuse madame de Méreval s'étoit intéressée tantôt pour , tantôt contre moi , le régiment me fit quitter Metz & m'envoya à Pont-à-Mousson : cette petite ville n'étoit éloignée que de cinq lieues de la garnison. A peine fus-je arrivé dans cette ville , que je crus que Pont-à-Mousson étoit le séjour des plaisirs. Un de mes amis , qu'une affaire plus malheureuse encore que la mienne y avoit réfugié , me fit l'amitié de me présenter chez les dames les plus aimables ; elles me reçurent avec une politesse & une gaieté qui m'enchantèrent : soit prévention ou raison , dès mes premières visites, je crus en avoir fixé quatre , & je commençai ma batterie comme si ces femmes eussent été déjà dans mes filets.

Madame de Jarville , femme d'un petit professeur

professeur en médecine aussi vif qu'il étoit bon, fut la première que je voulus captiver. Un de ces mains dont le talon aille l'ignorance avec l'institution, fut le rival que j'avois à combattre. Deux ans de possession qu'il avoit près de madame de Janville, ne m'arrêtèrent point, & ce fut ma première visite le galant talon fut contraint de me céder la place. Je n'en devins pas plus heureux. Madame de Janville joignoit à une coquetterie outrée une encre plus noire encore; c'est une justice que je dois charmer de lui rendre au moins lui. En prévention, j'étois tout contre les femmes, & j'étois allé me faire le cœur des jeunes gens, & ne pouvois pas croire que les crautés de madame de Janville n'étoient que des petites. Je me disois que je surmonterois bien sa. Mais, non, elle me je à moi-même d'un ton de défi. Je me disois un peu j'aurai le secret de rendre cette femme sensible; & je faisais que quelle que fût sa résistance que pour me rendre plus à son plaisir que la facilité de me rendre à son insipide. Madame de Janville étoit bien différent de celui que je lui avais vu. Le reste de la ville; plus je le pressais, plus elle me résistait. Quand me d'abord, j'étois nous étions seuls à la maison de madame de Janville, qu'avez-vous prétendu en me venant à la maison?

penferiez-vous que je dois me déshonorer parce que je vous aime ? Malgré tous les efforts que j'ai faits fur moi-même pour aimer mon mari , je n'ai pu y parvenir , j'en conviens ; je le hais même si vous le voulez ; mais il est mon époux , le devoir & la raison m'attachent à lui ; mon estime pour vous est parfaite ; que de pareils sentimens vous unissent à moi , je serai la plus heureuse de toutes les femmes ; mais n'espérez que les douceurs de l'amitié. Que par la ville on me tympanise , que l'on continue à louer ma vertu ; que m'importe ? depuis trois ans le nom de la grande Belise & celui d'un directeur prudent , auquel elle n'est attachée que par les liens d'une amitié fondée sur la raison ; depuis trois ans , dis-je , leurs noms courent de vau-devilles , & je vois Belise en rire. Laissons donc , mon cher marquis , calomnier , médire ; le plus pur des plaisirs que nous goûter en tous deux , sera la satisfaction secrète que nous aurons de n'être point coupables.

Ce discours me surprit extrêmement. Une femme de ce caractère étoit pour moi un phénomène que je ne pouvois développer. Le but de mes réflexions fut de penser que des emportemens redoublés pourroient le vaincre ; je tentai de le tenter , mais toujours inutilement. Je m'aperçus enfin que ma dévotion étoit

ne vouloit un jeune homme que par vanité, & qu'elle ne le ménageoit que par amusement, & au bout de quelques jours je la quittai pour m'attacher à une femme moins vertueuse, mais plus singulière encore.

Madame de Morlé fut celle sur laquelle je jetai les yeux; c'étoit femme, intrépide d'une noblesse enracinée, étoit en vaine toutes les femmes que j'ai connues le plus altière & la plus stupide; sa fierté étoit de s'aimer tout, de vouloir donner le ton à ses compagnes, & de décider avec hauteur d'une expression qu'elle ne connoissoit pas. Combien je vois d'honnêtes qui sont tombées sur cet article!

Maîtresse de toutes les femmes, c'est le seul défaut que madame de Morlé avoit de commun avec le reste de son sexe. D'ailleurs, son caractère étoit unique; étourdie dans le chagrin, méfiant dans la joie, crédule dans les caresses, polie en vers d'honnêtes gens, dure à la fois & indolente, parlant beaucoup, & ne parlant jamais comme les autres; c'est l'esquille du portrait de madame de Morlé. Quand on a le cœur serré, c'est un dépit de vivre sans inclination. Le dîner de madame de Morlé qui venoit d'un bon maître étoit délicieux; on y jouoit à grands jeux; le dîner se finissoit après d'elle, prévient nos dîners, & se finit

à devenir heureux ne diminua rien de mon ardeur ; je pressai avec vivacité ; on n'aimoit point ici un amant de parade ; il ne falloit auprès de madame de Morlé que transports , agaceries , caresses & activité. Ce fut à toutes les petites minauderies de cette espèce que je dus mon bonheur ; mais le caractère de madame de Morlé ne me permit pas d'en jouir plus long-temps. Cette femme , accoutumée à n'avoir que des abbés ou des étudiants en droit pour adorateurs , voulut me traiter comme eux ; sa curiosité sur toutes mes démarches , ses inquiétudes sur ma façon de penser , jointes à ses altérations , me firent secouer un joug qui me sembloit trop dur. Madame de Morlé , qui s'apperçut de mes froideurs , n'en devint que plus altière ; & nous allions nous séparer sans le moindre regret , lorsque madame de Cherpille jeta les yeux sur moi. C'étoit la femme d'un officier distingué , avec lequel elle s'étoit unie par reconnoissance ; j'allois suivre ma nouvelle conquête quand madame de Morlé , ennemie mortelle de sa rivale , fit tous ses efforts pour me retenir : l'envie de purifier sa fatuité me fit hésiter pendant quelque temps ; & malgré les charmes de madame de Cherpille , je ne répondis point encore à ses prévenances.

Madame de Morlé , fûre de me retenir , n'en

devint que plus imprudente ; mille discours injurieux, qu'elle ne cessoit de répandre dans toutes les compagnies contre madame de Cherpille, commencèrent à me prévenir en faveur de cette dernière. Madame de Morlé s'aperçut de mon indifférence ; elle en attribua d'abord la cause à sa rivale, qu'elle acheva de noircir dans toutes les meilleurs maisons ; ce caractère odieux me révolta. Je tentai d'abandonner absolument madame de Morlé ; mais l'amour, le tempérament, ou les plaisirs, plus puissans que mes réflexions, me retinrent malgré moi.

Madame de Cherpille, que rien n'étonnoit, ne fut pas effrayée de mes cruautés. Que les femmes ont de talens pour connoître notre cœur ! Celle-ci sentit mieux que moi que les froideurs que j'avois vis-à-vis d'elle, alloient être son triomphe ; & par une heureuse expérience elle vit bien que mes empressemens redoublés auprès de madame de Morlé étoient les dernières lueurs d'une flamme qui expiroit.

La vivacité de l'esprit de madame de Cherpille n'eut pas de peine à me séduire ; nous nous trouvâmes ensemble dans un même cercle ; elle sortit, & comme j'étois le seul à portée de la reconduire, je lui offris mon bras. Nous arrivâmes chez elle ; nos aveux & nos déclarations furent mutuels, & dès ce moment je

Les plaisirs du carnaval alloient commencer par l'ouverture des bals publics. Madame de Cherpille, qui vit que nous ne pouvions désirer une occasion plus favorable, m'écrivit le même jour ce billet :

» S'il est vrai que vous m'aimez, venez ce soir au bal public ; pour vous éviter la peine de me chercher dans la confusion des masques, je ferai en domino blanc. Adieu, si je ne finissois, j'en dirois peut-être trop. »

DE CHERPILLE.

Ce billet, auquel je répondis avec la tendresse la plus vive, me mit au comble de la joie. J'avois déjà tout préparé pour cet heureux instant, quand madame de Morlé vint déranger mes projets ; un pressentiment secret lui annonçoit-il ce qui alloit se passer ? Je veux absolument que vous me conduisiez ce soir au bal, me dit-elle. Une maladie supposée vint mal-à-propos à mon secours. Madame de Morlé ne vouloit recevoir d'excuses que celles qui flatteroient son amour-propre : plus sa vivacité à me presser étoit grande, plus mes résistances étoient opiniâtres ; rien ne put me séduire ; je quittai madame de Morlé de bonne heure, & je fus me préparer pour le bal.

bile. J'allois, pour éviter ses reproches, tenter de me justifier, lorsqu'un nombre infini de masques, attirés par le bruit qu'elle faisoit, s'approcha de nous & me mit dans la nécessité de fuir; je trouvai madame de Cherpille, auprès de laquelle cette scène ne pouvoit que m'être avantageuse; mais un second étonnement plus singulier encore vint me faïr. Madame de Cherpille feignit de ne pas me reconnoître; & à toutes les questions que je lui faisois, elle répondoit en femme qui ne m'avoit jamais vu; elle sembloit même surprise de la liberté que je prenois de lui parler... Dans une position aussi étrange, on peut aisément juger que mon embarras devoit être curieux à voir; je fus quelques minutes indécis sur le parti qu'il falloit prendre. Après bien des réflexions précipitées, je préfèrai le mépris aux reproches, & je m'éloignai de madame de Cherpille.

Ces deux anecdotes furent l'histoire de la femme & le vaudeville de toutes les compagnies. Le comte de Creville, amant d'habitude de madame de Cherpille, eut l'imprudence de se vanter qu'il étoit l'auteur de toute la manœuvre qui avoit été jouée au bal. Le point d'honneur, ce tyran de l'humanité, me montra que je n'étois pas si sage que je me faisois. Monsieur de

Croyille n'hésita point à me faire raison; le général fut l'arsène que nous choisîmes; cruel combat dont le comte fut la victime. Un coup que je lui portai à la tête le fit tomber de cheval; il ne vécut qu'autant de temps qu'il en falloit pour me pardonner sa mort.

Ce dernier accident me réduisit dans l'état le plus cruel; le mort du comte fut bientôt divulgué, & les recherches exactes que l'on faisoit de ma personne, me mirent dans un embarras si pressant, que je me déterminai à retourner à Metz. Mon aventure, que je racontai à deux de mes intimes amis, les irrita contre moi au point qu'ils me conseillèrent de quitter le service, ou d'abandonner au moins le régiment. J'hésitai long temps à me rendre à leurs avis; il m'étoit dur de me séparer d'un régiment auquel j'étois attaché par devoir & par inclination.

Mes amis, moins vifs & plus sensés que moi, me représentèrent de nouveau les dangers auxquels je m'exposois en demeurant à Metz. Un mois, un gentilhomme tués dans un mois, c'en étoit assez pour que je prissè au régiment & à la cour pour un *bataillon* capable de troubler l'ordre & de déranger la douce harmonie qui doit régner dans un corps.

Après bien des opiniâtrétés, je me rendis enfin. J'avois un parent commandant d'un bataillon du régiment de Piémont; je fus le rejoindre à Arras, où il étoit en garnison. Un drapeau étoit le seul emploi qui vaquât; mon parent me le fit donner, en attendant que je pusse solliciter à la cour un régiment.

Mes deux affaires se répandirent dans Arras; mon parent, qui craignoit que l'étourdise ne m'exposât à quelques nouvelles disgrâces, me donna les leçons les plus sévères sur l'honneur & l'expérience, ces deux grands maîtres de l'homme, lui avoient appris toutes les vicissitudes de la vie humaine.

Quand on entre au service, me dit mon parent, les premières qualités nécessaires sont les mœurs & la bravoure; ayez des mœurs sans affectation & sans bigotisme; que votre bravoure soit indépendante de l'étourdise, de la témérité, ou de cette humeur chagrine ordinaire aux jeunes gens, qui s'avouglent au point de penser que sans ces airs altiers on tiendroit leur prudence de foiblesse ou de lâcheté : dans un corps on vit moins pour soi que pour les autres; & tandis que l'honneur & la conduite ne sont point compromis, vous devez examiner vos actions moins du côté des circonstances que par rapport à vous.... Dans

un régiment en particulier pour une affaire, ou à l'infanterie du point de vue, ou au feu de la jeûne, ou au canon, ou vous m'attachiez à la seconde, et la troisième, quelque motifée qu'elle soit, n'est j'mais fondement. Que ces leçons, que mon amitié pour vous vient de me dicter, soient gravées au fond de votre cœur; suivez exactement ce que je viens de vous prescrire, c'est le seul moyen d'avancer & d'être estimé.

Des avis flatteurs de mon parent firent sur moi une impression que l'on n'auroit pu en lieu d'attendre de moi j'uncelle le de mon car être. Un père si tendre, cher auquel j'étois logé, releva ce que mon Mentor avoit si bien commencé. Un avert exact de mes crimes, soutenu par un repentir sincère, vint détruire les remords qui m'accablèrent.

Retiré de la société, banni du commerce du monde, auquel je ne me livrois que quand mon service l'exigeoit, je jouissois d'une paix profonde, de ce doux calme qui fait le bonheur de l'homme. Heureux éat ! que je fus criminel de le troubler.

Quel mois se passèrent dans cette vie édifiante, mes amis les plus libertins en étoient surpris, si ce n'est qu'un traître, un scélérat vint à se présenter sous l'habit de capitaine d'un régiment,

[illegible][illegible]

de me traher vers le mal, pourquoy es-tu toujours si paisible ? Je n'eus pas plutôt rendu les derniers devoirs à mon parent, que Saintville reprit ses anciens emportemens. D'abord, je crus triompher ; mais le destin voulut que je succédasse. Je pris plaisir à entendre Saintville, à l'écouter et je devins le plus criminel & le plus féroce de tous les hommes.

Saintville, flatté du succès de ses indignes passions, devint mon ami inséparable & le compagnon de toutes mes débauches. Mais par le malheur nous ne nous dissipations que l'ordure d'un libertin. Saintville, lassé de tout ce qu'on lui bienfaisance ou la mode appelle honnêtes hommes, s'abandonna à ces filles qui, ne connaissant d'autre passion que celle de l'insatiable & d'autres plaisirs que ceux du corps, se livrent à tous les vices. Il vint tous les jours nouvelles parties, nouvelles débauches ; la plus sale étant celle qui nous divertoit le plus.

Saintville eut, le lendemain, sa part d'une débauche d'honneur ; il en fut la victime ; car, après avoir reçu trois coups mortels, il ne recut que deux jours.

Ce malheur me fit languir dans une fièvre éternelle, que mon père dissipa bientôt. Je ne me souvenois de rien, il avoit eu la bonté

de me l'aurait servi, de l'indication de la
je m'y attendais le moins. Les gens de la
complaisance la plus absolue.

[illegible]

celui dont j'allois demander l'agrément. La naissance & le mérite de ce seigneur justifioient le choix que sa majesté en a fait. Je fus pénétré des regrets les plus vifs quand je réfléchis que six heures passées avec madame de Serrain me faisoient un tort aussi considérable. Qu'un homme se refuse peu quand il préfère ses plaisirs à son honneur & à son devoir !

Quoique je n'eusse pas obtenu de régiment, je ne laissai pas de toucher les cinquante mille francs portés par la lettre du duc, & que son père m'avoit envoyée. Nanti de cet argent, je me rendis à Paris : cette ville étoit depuis un temps l'objet de mes desirs ; presque tous les officiers du régiment du roi y étoient ; j'allai par-là si je manquai de connaissances. Les hautes idées que je m'étois formées de la vie de Paris étoient encore au dessous de ce qu'elle étoit réellement.

J'y débutai avec honneur ; une livrée brillante, un équipage riche, grand nombre de laquais m'annoncèrent, aux promenades, aux spectacles, pour un homme extrêmement opulent. Les filles de l'opéra surtout ne furent pas les dernières à penser que j'allois en France pour à connoître. La première à laquelle je m'attachai fut la Fanchon : cette fille étoit si douce & si sage, par une amitié que je ne rappellerai

pas , puisque ses propres Mémoires l'ont rendue publique ; cette danseuse ne put , malgré son manége , me retenir autant qu'elle l'auroit désiré. Quoique le tempérament de la Petit fût usé par le tempérament même , elle ne pouvoit encore se borner à un seul homme. Un essaim de ces animaux rongeurs que l'on nomme *Guerluchons* , assiégeoit continuellement sa maison , la pilloît & partageoit toutes les faveurs de la danseuse. Combien de gens sur le bon ton , combien de gens à équipage jouent ce rôle à Paris !

Le procédé de la Petit me choqua , j'éclatai en reproches. Mademoiselle Cartou , directrice des parties de plaisir de ce spectacle , engagée par son état à contribuer aux avantages de ses sœurs , fit tous ses efforts pour ramener la Petit. Celle-ci , qui ne m'apportoît pour excuses de son libertinage , que l'usage & l'exemple de ses compagnes , ne put me retenir davantage , & je la quittai à la fin du mois.

De l'opéra je descendis à l'opéra comique ; toutes les filles de ce dernier théâtre m'agacèrent & aucune ne me plut. Je quittai la foire pour voler à la comédie françoise. Toutes les actrices de ce premier théâtre , l'honneur des arts , le centre du goût & de l'esprit , toutes ces demoiselles que je passai en revue aux foyers ,

me tinrent quelque temps indécis ; presque toutes jolies, aimables, je ne savois à qui donner la pomme. On jouoit ce jour-là *Ariane* & l'*Oracle* ; l'air noble avec lequel mademoiselle C * * * remplit le rôle d'*Ariane*, me fit sortir de mon embarras, & je n'attendois que la fin de la comédie pour lui découvrir mes intentions. Après *Ariane* on donna l'*Oracle*, le chef-d'œuvre de l'art & l'image de la nature. L'aimable naïveté & la finesse avec laquelle mademoiselle G * * * jouoit cette petite pièce, me prévint entièrement en sa faveur, & j'oubiai sur-le-champ *Ariane* pour ne plus penser qu'à *Lucinde*.

Que d'esprit ! que de charmes, & que j'en fus enchanté ! la permission qu'elle m'accorda d'aller chez elle sembloit prévenir le bonheur que mon cœur attendoit avec impatience. J'y courus le lendemain ; ma figure, qui avoit toujours été du goût de tout le monde, ne fut pas de celui de mademoiselle G * * *. Vous êtes aimable, me dit-elle ; mais je l'avouerai de bonne foi, vous ne me plaisez point du tout. Un compliment aussi peu équivoque ne me rebuta pas ; je pressai de nouveau ; mais d'une manière plus vive ; car j'accompagnai mes prières d'une bourse de cent louis, que je jetai sur la table. Mademoiselle G * * *, que je

m'étois flatté de voir attendrie à cet aspect, se mit à sourire ; que vous êtes fou , me dit-elle , quand on est fait comme vous doit-on payer ? c'est à soi même & non pas à son argent qu'il faut devoir ses conquêtes ; & soyez persuadé que , si vous me plaisez , loin de recevoir vos cent louis , j'en donnerois deux cent pour que vous fussiez que vous êtes de mon goût ; tel est mon caractère , l'intérêt n'a jamais décidé de mon cœur ; née tendre plus que voluptueuse , je me laisse aller aux mouvemens qui m'affectent davantage. Là , de bonne foi , pourquoi paroître reveur ? que perdez-vous , continua cette charmante actrice d'un ton enfantin , cent femmes plus aimables que moi seront charmées de vous posséder.

Quel parti prendre ! je n'en trouvai pas d'autre que de reprendre mes cent louis & de sortir.

Dans le centre des plaisirs , pouvois-je demeurer oisif ? non , sans doute : je cherchois déjà à qui m'adresser , quand un billet , dont voici les termes , me prévint.

« Le portrait avantageux qu'on m'a fait de
« vous m'oblige à vous prévenir. La mort de
« mon amant laisse un libre essor à mon cœur ;
« il voudroit s'engager de nouveau ; mais c'est
« avec vous seul. Si je vous plais , marquis ,

» ma maison vous fera ouverte ; je vous attends
» ce soir. »

ST. G.

J'avois vu la St. G. au palais-royal , elle m'avoit plu , je volai chez elle ; à mon approche je lus sa joie dans ses yeux ; je courus à elle , je l'embrassai. La femme de chambre , qui vit que pour me rendre plutôt heureux je franchissois les règles ordinaires , m'arrêta avec précipitation , & me fit signer auparavant un petit préliminaire ; c'étoit une lettre de change de cent pistoles payables au porteur ; au moment de jouir d'un bonheur que je desirois , j'eussè donné toute ma fortune. Le billet signé , la femme de chambre se retira. Jugez ce que nous devînmes ! ces fortes de situations sont si rebattues , que je vous ferai grace de celle-ci. Je vis tous les jours la St. G. & dès le premier mois je lui avois fait des fonds suffisans pour plus de deux ans.

Mes plaisirs alloient grand train ; un événement cruel vint bientôt en altérer la douceur.

Mon père fut informé par le trésorier de Versailles , que j'avois touché les cinquante mille francs destinés au régiment , dont il crut que je n'avois point sollicité l'agrément. Instruit d'ailleurs du train de vie que je menois à Paris ,

il avoit donné ordre à un de ses amis d'obtenir une lettre-de-cachet pour me faire arrêter. Je rentrois chez moi à onze heures du matin ; j'allois me coucher , lorsque vingt cavaliers du guet , armés de pied en cap , s'emparèrent de ma chambre : mon premier mouvement fut de saisir mon épée placée près de mon lit ; mais dix pistolets couchés sur moi me firent faire des réflexions dont un jeune homme est rarement capable dans ces sortes de rencontres , & je me rendis sans coup férir. L'exempt me communiqua une lettre-de-cachet qui ordonnoit qu'on me conduisît à Saint-Lazare : j'étois dans des alarmes cruelles , lorsqu'avant de partir on me dit qu'on avoit des ordres particuliers pour fouiller dans tout mon appartement. Cette circonstance me fit juger que le coup partoît de mon père , & je fus plus tranquille ; persuadé que je ne pouvois rien soustraire à leurs recherches , je leur remis trente mille francs qui me restoient. On me fit entrer , ou pour mieux dire , on m'emporta dans un carosse & nous partîmes.

Arrivé à Saint-Lazare , on eut pour moi toutes les considérations que mon père avoit sans doute exigées , & , à la liberté près , j'y jouissois de tous les agrémens d'une vie honnête. Je suis né avec un caractère heureux &

un penchant pour la vertu. L'homme raisonnable verra que dans la suite de ma vie je suis plus à plaindre que criminel. Un lazariste zélé entreprit ma conversion ; l'ouvrage ne fut point difficile. Me voici donc sage encore une fois. J'avois renoncé au monde , & depuis trois mois je pressois mon directeur de m'admettre au nombre des lazaristes : celui-ci crut que ma résolution étoit plutôt l'effet d'un dépit que d'une vocation sincère. Sans paraître, qu'il en instruisit, ne voulut point y consentir ; ce refus, occasioné par un excès de tendresse, fut la principale source des malheurs que j'éprouvai depuis.

Ma vocation ne fut pas plus reboutée qu'un ermi mortel s'empara de mon esprit ; mon zèle se refroidit ; ma ferveur fut moins vive ; & mes occupations ordinaires commencèrent à me paroître indifférentes : foin de la messe & du colloque , je me promenois un jour dans le jardin ; les charmes de la liberté se présentent alors à mon imagination. Comme j'étois encore un peu vertueux, je cherchois à me faire illusion en me représentant tout libre & dans le même jardin bien que le pouvoir rechercher sans craindre je trouvais dans un coin obscur d'azur un oncle, un oncle si respectable à moi-même, & qui me venoit sans cesse, qui de son air sévère, je ne fus libre que pour regretter

mes chaînes. Sans amis, sans secours, sans argent, que faire dans une ville où huit mois auparavant on m'avoit vu avec tant de faste ? Après avoir couru deux heures incertain dans Paris, je pris le parti d'attendre le jour pour aller chez ma chère St. G. Je me flattois d'y trouver un asyle de quelques jours, pendant lesquels je verrois mes amis, s'il pouvoit m'en rester encore dans Paris. Qui le croiroit ! ou pour mieux dire qui ne le croiroit pas ! à peine parus-je aux yeux de la St. G. qu'elle me méconnut ; l'horreur de ma situation, mes prières, mes pleurs ne furent pas capables d'attendrir cette fille comblée de mes bienfaits. Quel triste état ! & qu'il m'étoit sensible ! Vingt amis, qui pendant ma fortune m'avoient fait des offres de service, me tournèrent le dos. Ces perfidies ne me surprirent point, elles sont trop ordinaires.

Dépourvu d'espoir & de ressource, je m'enrôlai dans le régiment de Gendrin ; il étoit pour lors en garnison à la Rochelle ; je fus le rejoindre avec un jeune avocat de province, qui avoit pris le même parti. Bien que l'armée n'étoit point accablée de son nombre, Villégi, toujours chantant, il se faisoit une occupation à la Rochelle de lire de bons livres, de fables romanes qu'il contois bien. La vie

douce qu'il menoit me fit naître l'envie de m'associer à son travail. Je me mis de moitié dans ses ouvrages ; & presqu'aussi fertiles & aussi ennuyeux que l'abbé Destrés, nous donnions au moins deux volumes par quinzaine. Le mois d'avril arriva, il falloit partir. La vie d'un auteur est bien différente de celle d'un soldat en campagne ; le courage ne nous manquoit pas ; cependant nous balancions à suivre. Le profit de nos ouvrages nous avoit rendus possesseurs de quatre ou cinq cent livres chacun. Notre capitaine avoit besoin d'argent ; notre petite fortune le tenta ; nous la lui offrîmes & nous obtînmes notre congé. Mon ami rejoignit sa patrie sur l'espoir d'un pardon que sa famille lui avoit promis, & moi j'allois reprendre la route de Paris, quand le *Mercur*, ce chef-d'œuvre de l'esprit, tomba entre mes mains. Quel fut mon étonnement ! J'y trouvais la mort du marquis de Genneville ; malgré mon libertinage, les sentimens de la nature n'étoient point éteints dans mon cœur. Ce malheur fut de tous mes malheurs le plus sensible. Je n'hésitai pas un instant à partir pour Vernouillet ; c'étoit l'endroit où mon père étoit mort. J'avois assez d'argent pour faire ma route, j'en pris le chemin avec précipitation ; les espérances d'une succession avantageuse, que je

devois partager avec une sœur que je n'avois jamais vue, n'effacèrent point les regrets que me causa la perte de mon père. J'arrivai enfin au château de Vernouillet ; mais la mort du marquis de Genneville ne fut pas le seul malheur que j'appris ; ma sœur, de laquelle je m'informai avec un soin extrême, avoit depuis deux ans payé le tribut à la nature chez les Visitandines de Nevers. Robert, intendant de la maison de mon père, me justifia le décès de ma sœur par son extrait mortuaire & les lettres de la supérieure du monastère où elle avoit terminé ses jours : accablé de ce double coup, je voulus continuer l'intendance de mes biens à Robert. Quoique né Manceau, suspect conséquemment par état & par naissance, la confiance que mon père avoit eue en lui, sembloit lui mériter la mienne. Robert, lui dis-je un jour, votre fidélité à servir mon père exige aujourd'hui ma juste reconnoissance ; trop peu expérimenté dans les affaires, je vous laisse la gestion de tous les biens dont la mort de mon père m'a rendu maître Que dites-vous, me répondit-il d'un ton élevé ? ignorez-vous que vous ne devez l'asyle que vous avez trouvé dans ce château qu'à mes seules bontés ? vous êtes malheureux, je le sais. Les grands biens que vous aviez à espérer sont dissipés. Les

disgraces que , depuis votre départ , feu mon-
sieur le marquis a été contraint d'essuyer l'ont
réduit à la dernière indigence. La misère &
les chagrins qu'elle traîne à sa suite l'ont con-
duit au tombeau , & il est mort mon débiteur.
Héritier , il y a quelques années , d'une suc-
cession opulente qu'un parent italien m'avoit
laissée , j'eus la complaisance de prêter cent
mille écus à monsieur votre pere. Le jeu , sa
passion dominante , dissipa bientôt cette somme ,
& un séjour de trois semaines à Fontainebleau ,
où la cour étoit pour lors , le fit revenir sans
un sou. Le désespoir suivit de près cette perte ;
revenu à Vernouillet , il tomba malade , son
état languissant lui fit faire des réflexions sur
ses services , & ce fut dans cette circonstance
où , rempli de sentimens , il me passa un contrat
de la terre de Vernouillet & de ses dépen-
dances. Voilà cet acte solennel , continua
Robert , en me montrant le contrat ; rien ne
pout l'attaquer , il est passé dans toutes les for-
mes ; mais je suis bon ; restez encore huit jours
chez moi , je vous y donne volontiers un asile..
À ces mots je devins furioux & j'allois me
jeter sur lui , quand une jeune personne plus
belle que le jour vint s'offrir à mes regards.
Un trait de sympathie nous frappa tous deux ,
et tous deux , dès le même instant , nous nous

aimâmes. Que Camille, (c'étoit le nom de cette aimable personne dont Robert se disoit le tuteur) que Camille étoit charmante ! l'esprit, la douceur, la sagesse, toutes les vertus étoient peintes sur son visage. Robert, qui s'étoit apperçu de mon émotion, me proposa Camille ; c'est le seul moyen, me dit-il, de nous reconcilier ensemble ; elle jouit de mille livres de rente ; en économisant, à la campagne on vit avec moins ; quelque dure que me fût cette indigne proposition, mon amour pour Camille ne me permit pas de balancer ; je ne lui avois point encore parlé, & je pressois déjà l'intendant de nous unir. La permission qu'il me donna d'approcher de la belle Camille, effaça presque tous les chagrins qui me restoient. Je vis, j'adorai Camille ; un mouvement secret sembloit me presser à m'éclaircir de son sort. Hélas ! elle l'ignoroit. Entrée depuis huit jours dans ce château, Robert l'avoit fait venir de Bretagne, où elle vivoit en couvent & sans inclination, sans goût pour lui elle alloit l'épouser. Qu'il lui disoit tout transporté, vous, née pour être le bonheur d'un monarque, belle Camille, vous allez être unie à un homme de cette espèce ! que le ciel fût bon gré de vous avoir vue ! Vous m'aimez donc, me dit Camille d'un ton de tendresse ? Si je vous aime, lui repartis-

je ! pouvez-vous en douter ? dites un mot & ce soir nous sommes unis. Que vous êtes pressant , me répondit Camille ; ce mot est lâché , hâtez-vous de me délivrer de la tyrannie d'un homme qui m'est odieux.

A peine eut-elle prononcé ces mots, que l'intendant parut ; son consentement fut bientôt accordé ; mais le malheureux y joignit une condition qui m'ôtoit tout espoir ; il voulut avant notre hymen que je ratifiassé le contrat qu'il avoit surpris de mon père expirant. J'étois amoureux, je souscrivis à tout. Nous nous mariâmes le lendemain ; la paix , l'union , la sage liberté faisoient nos seuls plaisirs. Il y avoit déjà deux mois que nous les goûtions , quand Robert , que l'horreur de son dernier crime dévorait sans doute , tomba dans une langueur qui le conduisit au tombeau ; heureusement encore qu'il s'expliqua avant sa mort.

Foible , prêt à expirer , Robert manda Camille & moi ; nous crûmes tous deux qu'un remords de conscience le pressoit , & qu'il alloit nous faire une restitution de tous les biens dont il s'étoit emparé ; mais nous ne fûmes pas plutôt près de son lit , qu'il nous parla en ces termes :

J'ai un secret affreux à vous révéler. Tremblez sur mes crimes & sur les vôtres. Eh ! que

dis-je, sur les vôtres ! ne suis-je pas le seul coupable ? M. le marquis, dit-il en me regardant, Camille est votre sœur. Ma sœur ! qu'entends-je ? lui répondis-je, ah, juste ciel ! Je fais, continua-t-il, que je mérite tous vos reproches, souffrez que j'achève ; vous trouverez dans mon coffre-fort une cassette qui renferme tous les papiers qui justifient ce que ma religion veut que je vous révèle à ce moment. L'intérêt a comblé mes crimes ; c'est lui qui m'a fait prendre le parti de vous unir, persuadé que, quand vous posséderiez l'objet dont votre cœur me parut épris, vous me laisseriez paisible possesseur d'un bien que vous sacrifiez à votre amour. . . . Les sanglots de Camille, mes larmes interrompirent Robert. Ah ! famille infortunée ! continua-t-il, ce n'est point à vous à pleurer. Je suis, je le répète, le seul criminel ; mais je sens que de moment en moment mes forces s'affoiblissent. Pardonnez-moi l'horreur de mes crimes, & il me semblera que je mourrai moins coupable. J'attends de vous . . . A ces derniers mots, il expira à nos yeux. Quelle situation ! Camille & moi, les yeux baissés, n'osions nous regarder ; nous fûmes près d'un quart-d'heure dans cet état, quand me jetant aux genoux de Camille, je voulus lui parler en ces termes : Je fais, chère Camille, jusqu'à

quel point nous sommes coupables. Ah, ciel ! s'écria Camille en m'interrompant, retirez-vous, je ne puis plus vous voir. Camille s'échappa de l'appartement de Robert & fut se retirer dans un cabinet éloigné, d'où le lendemain elle m'écrivit cette lettre.

Lettre de la malheureuse Camille à son malheureux frère.

» MON CHER FRÈRE,

» Un directeur prudent, auquel je vins de
» confier le secret horrible que Robert nous
» révéla hier, me fortifie dans la résolution que
» j'ai de me retirer dans un couvent ; mais
» comme il convient auparavant que nous obte-
» nions le pardon d'un crime ineffaceur, il
» vient d'écrire à la cour de Rome, où il se
» promet de réussir. En attendant ce moment,
» mon cher frère, ne nous voyons plus, &
» songeons chacun de notre côté à expier par
» une pénitence aussi prompte que rigoureuse
» le crime horrible dont nous sommes cou-
» pables. Adieu, mon cher frère.

» Votre malheureuse sœur,
» C A M I L L E.

Il faudroit être à ma place pour sentir toutes les réflexions que cette lettre me fit faire. Malgré le desir qui me pressoit incessamment de voir ma chère sœur, je me déterminai à observer exactement la loi qu'elle m'imposoit.

Nous vécûmes près de six semaines dans le même château sans nous voir. La réponse de Rome arriva enfin ; c'étoit un bref du Pape qui nous pardonnoit l'inceste involontaire dont nous étions coupables , & nous prescrivoit à chacun trois monastères, dans l'un desquels nous devions nous retirer. Nous vendîmes nos terres, & sur le conseil salutaire de quelques jésuites pieux & désintéressés , nous en appliquâmes le produit à faire des fondations dans toutes leurs maisons de Paris.

Ma sœur choisit l'ordre des Capucines , où elle se retira après m'avoir écrit une lettre encore plus touchante que la première ; & moi j'entrai chez les pères de la Trappe, où je viens de faire mes derniers vœux.

C'est dans cette sainte maison où, livré à moi-même & tout au Créateur, je déteste tous les égaremens dont vous venez de lire le détail,



LA LOTERIE.

UN capitaine de dragons, que nous connoissons tous, & que je ne nommerai cependant pas, vint à Paris. Les spectacles, qu'il suivoit exactement, l'attachèrent. Une actrice, (je ne fais ni son nom, ni de quel théâtre elle étoit) jeune & aimable, lui plut d'abord. Monsieur de Gersan (c'est le nom du capitaine) crut que son bonheur dépendoit de lui-même, & s'imagina que pour être absolument heureux, il n'avoit qu'à communiquer ses prétentions à Lucile. (c'est le nom que je prêterai à l'actrice) Après une pièce, dans laquelle Lucile avoit emporté tous les applaudissemens, Gersan vola aux foyers. Ennemi de tout ce qu'on appelle bienfaisance, il dit à Lucile en termes positifs le sujet qui l'amenoit vers elle. Gersan étoit un joli cavalier, bientôt il plut à Lucile; mais ce n'étoit presque rien de fait; Lucile avoit une tutrice qui arrangeoit toutes ses parties de plaisir, & du suffrage de laquelle il n'étoit pas possible qu'on se passât. Gersan s'avança vers la tutrice: cette bonne femme écouta toutes ses raisons

avec complaisance, & en remit le résultat à trois jours.

Les trois jours expirés, Gerfan vola aux foyers, où il trouva la tutrice qui babilloit fort sérieusement avec une vicille actrice. A son abord, celle-ci se retira dans sa loge; c'est dans ce lieu, jadis le théâtre de sa gloire & de ses combats, qu'elle réfléchit aujourd'hui sur la fragilité des choses d'ici-bas.

Il ne fut pas plutôt seul avec la tutrice, que l'abordant d'un air mystérieux, elle lui tint ce langage :

Quand vous me fîtes les premières propositions au sujet de ma nièce, je ne balançai pas un moment à vous admettre au nombre de ceux qui aspirent à sa possession. Trois cavaliers se présentent depuis un mois. Un financier est le premier en date. Le second est un vieux abbé, protecteur né des filles de spédale : son âge, sa caducité rebutent ma nièce, & semblent éloigner la considération naturelle que paroissent mériter l'état & le caractère de monsieur l'abbé. Le troisième est le jeune Dantec, fils du président Ricus, plus connu par les anecdotes secrètes de l'opéra que par les motifs du parlement. Voilà trois concurrents tous trois passibles.

Incertaine sur la préférence, je différois

de jour en jour à nommer l'heureux ; & , malgré les répugnances de Lucile , je crois que l'abbé alloit l'emporter , si vous n'étiez venu traverser son bonheur. Instruite par vous-même de votre penchant pour ma nièce , j'ai convoqué notre famille ; Lucile elle-même m'y a pressée ; formée à la vertu par mes leçons , elle n'a coutume de céder à l'amour que quand sa famille y a souscrit. Avant-hier le conseil s'est tenu ; les débats sur le parti à prendre ont été vifs ; enfin , après bien des délibérations , nous avons pris une résolution qui va vous paroître bizarre , singulière & nouvelle. Quelque mérite que vous ayez , je croirois blesser ma conscience si je vous préférois aux trois premiers. Vous êtes quatre concurrens , il faut que le sort nomme l'heureux. Presque toutes les loteries sont suspectes , j'en conviens ; mais celle-ci se fera sans fraude & sous mes yeux ; ce n'est point l'intérêt qui nous anime , ni qui nous fait prendre ce biais singulier ; les billets se distribueront gratis , & comme il ne seroit pas naturel que les malheureux perdissent des deux côtés , celui que le sort favorisera , payera son lot d'une bourse de cent louis. Le financier , l'abbé & le robin souscrivent unanimement à cette proposition ; y consentez-vous ? Mais , madame , lui dit

Gerfan, tout étonné de l'embarras dans lequel un arrangement aussi extraordinaire l'avoit jeté, recevez ces cent louis que je vous offre, & dispensez-moi de tirer. Quelles obligations pourrai-je avoir à mademoiselle votre nièce, si le hasard seul me rend heureux? je sens la justice de vos raisons, me répondit la tutrice; mais l'arrêt est prononcé, il faut aveuglément s'y soumettre ou renoncer à Lucile.

Le cas étoit trop plaisant pour que Gerfan n'y consentît pas; le moment auquel les concurrens devoient s'assembler fut remis au lendemain.

Tous quatre, sans se connoître, se trouvèrent au lieu indiqué; tous quatre s'abordèrent en se fouriant. L'aimable nièce ne paroïssoit point. Seule dans son cabinet, elle soumettoit sans peine son cœur au destin, & n'avoit d'autre idée que celle qu'un plaisir prochain & trop long-temps attendu pouvoit lui inspirer.

Les apprêts de la loterie ne furent pas plutôt arrangés, les cent louis consignés, & la primauté décidée, qu'on commença à tirer. L'abbé & le robin ne portoient qu'une crainte leurs mains tremblantes dans le chapeau où les billets étoient renfermés. Le hasard dissipa les alarmes de Danterre; il fut l'heureux; un robin est-il né pour l'être? non sans doute.

Gerfan , indigné des rigueurs du sort , les congéa par une supercherie qui lui sembloit permise vis-à-vis de Danterre. Son père , à son arrivée , l'avoit privé d'une partie de plaisir que Cartou devoit lui procurer avec la Camargo , il étoit juste qu'il se vengeât du père sur le fils.

Le lot ne fut pas plutôt échu au robin , que Gerfan , affectant un air piqué , sortit de la salle sans reprendre les cent louis qu'on lui avoit fait consigner ; il cherchoit dans la maison le cabinet de la nièce , quand le laquais de la tutrice vint lui demander s'il étoit l'heureux. Oui , mon cher , repartit Gerfan en lui donnant deux louis d'or. Le drôle à l'instant le conduisit dans l'appartement de la nièce. Nonchalamment penchée sur un canapé , elle attendoit avec inquiétude le moment désiré. C'est donc vous , lui dit-elle , en l'apercevant ! que le hasard est juste de secourir ainsi mon inclination & la vôtre ! le temps étoit trop précieux à Gerfan pour qu'il le perdît en propos inutiles ; il se jeta entre les bras de la charmante nièce & devint le plus content de tous les hommes. Occupés tous deux à s'enivrer des douceurs de la volupté , ils furent bientôt interrompus. On vint frapper à la porte du cabinet : les malheureux sortis , la tante venoit introduire Danterre ; on ouvrit. Quel étonnement ! jamais

je ne pourrai peindre la surprise du robin & de l'introductrice ; la présence de Gersan les confterna au point qu'ils ne purent prononcer un seul mot. La nièce à son tour commençoit à être étonnée, quand Gersan les tira tous trois de l'embarras dans lequel ils étoient. Vous paroissez surprise , dit-il à la nièce , de la situation dans laquelle vous vous trouvez actuellement ; votre embarras est juste , & je vais de bonne foi vous avouer mes torts. Monsieur , poursuivit-il en montrant Danterre , a été l'heureux par le sort ; le dessein , pour me venger du malheur que j'avois eu à la loterie , m'a fait imaginer le stratagème qui vient de réparer ce que le hasard n'a pu faire. Je suis l'heureux , continua-t-il en s'adressant toujours à la nièce ; je suis l'heureux par votre goût & par le plaisir ; faites rendre à monsieur les cent louis qu'il a consignés , & déterminez - vous à me pardonner la petite fraude que je viens de commettre. . . . Il faut se rendre, dit la tante , en jetant un regard triste sur le robin. Celui-ci inquiet, interdit, s'éloigna & ne donna à Lucile d'autres preuves de son désespoir que la bourse de cent louis qu'il lui laissa en partant.

Gersan vit Lucile pendant un mois , & la belle saison le rappelant à l'armée , il sacrifia à l'amour de la gloire Paris & sa maîtresse.

L'AIMABLE INDISCRET.

MADAME la duchesse de *** avoit chez elle sept autres dames de la cour qu'elle haïssoit beaucoup, qu'elle voyoit tous les jours & qu'elle régloit souvent; elle les haïssoit par rivalité, les voyoit par bienveillance & les régaloit par devoir. C'est le train de la cour. Huit des plus aimables seigneurs devoient faire tête aux dames. Une heure avant souper, sept des cavaliers manquèrent; la duchesse étoit furieuse; on n'attendoit plus que le duc de ***. Son nom seul feroit son éloge, & s'il m'étoit permis de le nommer, il emporterait bientôt tous les suffrages; cependant il faut que j'en parle un moment.... Mais que pourrai-je en dire? chacun l'a loué; & quoique le champ soit vaste, je ne ferois que rebattre.

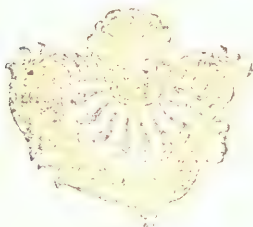
Dix heures étoient déjà sonnées, le duc ne venoit point; lui seul faisoit l'espérance de l'assemblée, & on en disoit, que dis-je? on étoit presque sûr de perdre le duc. La marquise faisoit tomber sa navette, la petite duchesse, la billardée éternelle, ne disoit rien depuis deux minutes; la comtesse paroissoit rêver; l'autre

par vanité affectoit une fausse joie ; chacune sembloit plongée dans une sombre tristesse, quand on entendit dans la cour le bruit d'un carrosse. Ah ! c'est le duc ! s'écria-t-on, & on ne se trompoit pas.

Le duc paroît à la porte de la salle où étoient ces dames ; il les regarde toutes fixément, recule deux pas en arrière & jette encore sur elles de nouveaux regards. Toutes, dans l'impatience de connoître la cause de ces mouvemens, invitent le duc de la leur expliquer. Sommes-nous seuls, mesdames, leur dit-il d'un air mystérieux ? oh oui ; satisfaites donc à notre curiosité. . . . Le duc à l'instant cherche de tous côtés comme un homme qui va révéler un secret important & qui veut être certain qu'il ne le révèle qu'à ceux auxquels il parle : mais, duc, lui dirent-elles unanimement, toutes vos incertitudes augmentent notre impatience, de grâce, parlez donc. Quel mystère avez-vous à nous dévoiler ? mesdames, repartit le duc avec cet air qui annonce le triomphe, l'esprit & la dissimulation ; vous le voulez donc ? nous vous l'ordonnons même, répondirent-elles. Ah ! répondant, continua le duc, c'est afin de vous enlever ; je les reconnois trop pour ne pas m'y foudre ; j'obéis donc. Vous voulez tout. Très bien, j'ai couché avec vous toutes. Toutes.

l'instant baissèrent les yeux, à la réserve de madame de *** qui s'écria d'un ton qui marquoit la joie ; *avec moi cela est vrai*. Les sept autres forcées, apparemment par l'exemple de madame de ***, à rendre justice à la vérité, s'écrièrent unanimement, *avec moi aussi, avec moi aussi*. Toutes en chœur répétaient ces trois mots. Quelle victoire ! quel aveu ! je n'en sache pas de plus satisfaisant pour l'homme du jour.

On servit le souper ; je me dispensai de parler des matières qu'on y traita ; chacun se l'imagina aisément.



L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

L'*Amour est de tout âge. Vérité dangereuse. Cette école le prouvent aisément.*

Le vicomte de Marlecourt est un des plus aimables hommes de sa province. Le duc, toujours imbécille dans la dissipation de ses dons, ne l'a pas pourvu d'une fortune digne de sa naissance ni de ses vertus.

Avec un bien médiocre il fait les honneurs d'Alais ; sa maison est le rendez-vous de tous les honnêtes gens. Une épouse aimable & la plus belle fille du monde sont l'ornement de sa famille.

Le chevalier de Verré, jeune officier, beau, bien fait, fut épris des charmes de Verrine (c'est le nom de sa seule fille de Marlecourt). Celui-ci eut vite fait de en même temps, & tous deux ils finirent par le chronique dit même que le chevalier étoit au mieux ; son bonheur n'étoit d'aucune conséquence à son histoire, je n'en dis rien.

Le résident de l'école vint à Alais pour y faire l'instruction des dames, & comme il étoit d'Alais, il fut en corps admis sous ce titre à

monfieur de Raulecourt. Le baron de Campfort, homme fexagénaire ; jeta les yeux fur Victoire, & bientôt elle lui plut ; cela n'eft point du tout difficile à croire.

La liberté que tous les officiers avoient d'aller chez M. de Raulecourt , détermina le baron à y faire fa cour avec les foins & l'exécritude du plus jeune & du plus pañonné de tous les amans.

Victoire s'apperçut bientôt de l'impreñion qu'elle avoit faite fur le cœur du baron ; elle en badina même fort fouvent avec fon cher chevalier.

Jufqu'ici le baron avoit été amant difcret ; il n'auroit fait parler que les yeux ; mauvais langage que celui des yeux de foinante ans ; cependant ils aidèrent un peu , puifque Victoire s'en étoit apperçue ; bientôt il s'annonça lui-même & parla d'un ton poffif, c'eft-à-dire , qu'il fe montra aux yeux des parens comme un homme qui jouiffoit de gros biens qu'il partageroit volontiers avec la charmante Victoire.

L'efpoir d'un établiffement chrancha M. de Raulecourt : il propofa le baron à fa fille , qui le refufa net. Toutes les filles auroient été de même. Le vieillard en homme prudent , fans s'occuper de fon projet, ne voulut plus s'occuper de lui ; mais il crut que le temps changeroit la fageffe.

de penser de Victoire. On s'habitue rarement avec les objets pour lesquels on a de l'antipathie. Victoire voyoit tous les jours le baron, & le baron tous les jours lui devenoit plus odieux. Notre vieil amant ne se rebutoit point ; à chaque instant, aux côtés de mademoiselle de Raulecourt, il ne lui laissoit pas un moment de tranquillité : ces assiduités, ou plutôt ces persécutions la gênoient cruellement ; elle ne pouvoit plus être seule avec le chevalier ; le baron l'obsédoit incessamment ; elle eut beau lui dire en termes clairs qu'elle le détestoit ; qu'elle préféreroit la mort à un époux comme lui. Pareil compliment eût fait fuir le jeune homme le plus amoureux ; l'effet qu'il fit sur le vieillard fut tout différent, & il insista de plus en plus. Victoire, obédée, fatiguée de ses vifres & de ses discours, lui fit entendre que, pour ne point être sa femme, elle se détermineroit à lui accorder les mêmes droits qu'on accorde à un mari. Le baron parut content ; il n'y eut que le lieu & le temps qui parurent arrêter Victoire. La femme de chambre fut mise dans la confidence ; & cette fille adroite imagina un moyen que le baron paya d'une bourse de vingt louis.

Le jour fixé pour le bonheur du vieux marquis se transporta, comme on lui avoit dit, sur

Le miroir à la porte de Vénus. A peine y fut-il, (on étoit convenu de tout) qu'on lui descendit, au moyen d'une poulie, un panier d'osier dans lequel il falloit qu'il se posât. Le baron se fourra comme il put dans ce panier. Vénus le logea au second. La femme de chambre volait doucement le galant; mais le projet de Vénus étoit qu'il n'arrivât point au port. Tout réussit au gré de ses souhaits; quand le baron fut à moitié chemin, on arrêta la corde au moyen d'un nœud, et le lâcha dans sa loge. Bonne fortune, car il étoit à un froid violent. (C'étoit le 15 de décembre.) Le baron, surpris d'un procédé aussi cruel, eut beau prier mademoiselle de Raulecourt. Celle-ci, devenue insensible, ne lui en fit pas de l'entendre, et le pauvre eut encore une autre mortification, peut-être aussi dure; le chevalier fut jeté à la poulie du jour dans un panier pareil à celui dans lequel le malheureux baron étoit enfoncé.

Un accident fâcheux survint un autre accident. Le baron, espérant se réhabiliter de la populace, fut contraint de s'expliquer toutes sortes de maximes philosophiques. On le fustigea comme d'habitude, et le marchand, qui venoit sur les places du peuple, se fâcha du baron, qui eut beau réclamer sa qualité; on

capotte, sans épée, on ne voulut point le croire; & on le conduisoit déjà dans les prisons, lorsqu'il fut reconnu par quelques soldats de sa compagnie, qui le dégagèrent des archers.

Malgré le secret que le baron & mademoiselle de Raulecourt étoient intéressés à garder, on n'ignora le lendemain aucune des circonstances de cette sinistre aventure.

Le viconte fit enlever Victoire dans un cloître; & le baron, après s'être dérobé pendant quelques temps aux regards curieux, reparut à Alais; & loin de se ressouvenir du tour affreux que Victoire lui avoit joué, il eut la faiblesse de la demander en mariage à son père, qui la lui accorda.

Victoire, flattée d'obtenir sa liberté, épousa le baron; mais le premier jour de leurs nœuds fut l'unique jour de leur mariage. Mademoiselle de Raulecourt ne voulut jamais se résoudre à coucher avec le baron, qui, comptant l'accomplir le lendemain, lui permit d'abord de se retirer dans un appartement éloigné.

Victoire s'y rendit; l'homme n'étoit pas maître de ses desirs. Le baron, pénétré, se forçant qu'il avoit une femme; il se fit à la recherche d'un lit dans la chambre de son épouse. Dieu! quelle surprise! Il s'y attendoit peu. Le chevalier rempli de sa passion, se jeta sur le lit, & se fit auprès de Victoire l'homme

Le baron , qui avoit été témoin de sa honte , par le trou de la serrure , sortit de sa maison , sans bruit , prit main forte , & vint arrêter Victoire & sa femme de chambre. Le chevalier se sauva comme il put.

La suivante fut mise dans une maison de force; Victoire fut enfermée dans le quartier des Repentines à Montpellier, où elle est aujourd'hui; & le baron fut raillé de toute la ville.

Belle leçon aux vieillards assez fous pour vouloir inspirer de la tendresse dans un âge où ils devroient être importuns à eux-mêmes !



LE COMÉDIEN.

Avec les qualités du cœur les plus essentielles on naît malheureux ; les événemens dont ma vie est remplie , en fournissent une preuve sensible.

La Gascogne est ma patrie ; mes compatriotes sont assez célèbres dans toutes les histoires ; j'ai trop de vanité pour faire ici leurs éloges ; je dirai seulement que je naquis à Prinaç , petit bourg que la Garonne arrose. Ma mère avoit perdu la vie en me la donnant ; mon père , sensible à cette perte , ne lui survécut que de quelques mois. Les hommes sont plus raisonnables à Paris ; la plupart sont fixés ailleurs , du vivant de leurs épouses ; cette méthode ne peut être blâmée des femmes , nous la tenons d'elles.

Un frère aîné , sicau des cadets , me réduisoit dans l'état le plus misérable. Une chétive pension de quatre cent francs faisoit toute ma fortune ; faible avantage pour un cadet , que l'on destinoit au parti de la robe. Le chevalier de Varnac , mon oncle , jouissoit , dans son état , d'une fortune brillante ; ma situation , mon

esprit, les petites gentilleses que je lui faisois, le prévinrent assez en ma faveur, pour lui faire concevoir le dessein de m'élever à ses frais; il le fit avec toute l'attention & la complaisance du père le plus tendre.

Je quittai sans regret Primac pour venir à Paris. A peine fus-je arrivé dans cette ville, que, sans en voir les beautés, que je n'étois pas d'ailleurs en état d'admirer, on me conduisit au collège de Louis-le-Grand.

Sans goût pour les humanités, je ne m'appliquois uniquement qu'aux exercices qui me regardoient en quelque façon l'art militaire; vingt fois les bons pères s'étoient apperçus de mon indifférence pour toutes les autres occupations, & vingt fois ils en avoient averti monsieur de Varnac.

Mon oncle, persuadé que le service de l'ance est glorieux, mais qu'il n'enrichit pas, ne vouloit point entendre parler du parti que je souhaitois prendre, & il poussa la sévérité jusqu'à me menacer qu'il me priveroit de ses biens si j'y pensois encore. La résistance augmenta les desirs, & les difficultés de les satisfaire, loin de les ralentir, ne font que les insister. N'osant plus me flatter du consentement de mon oncle, je conçus une résolution assez ordinaire dans un jeune homme de mon âge;

âge, je formai donc le dessein de fuir du collège, & d'aller me jeter aux pieds du marquis de Ronel, mon parent & l'ami de ma famille, (ces deux qualités toujours séparées se réunissoient dans le marquis) & solliciter, par son moyen, un emploi dans tel régiment qu'on jugeroit à propos de me placer. L'exécution de mon projet ne me parut pas difficile; une visite dans la rue Saint-Honoré fut le prétexte qui colora mon évasion. J'eus soin de tromper le jésuite qui m'accompagnoit, & de m'éclipser sans savoir s'il s'appercevoit de quel côté je portois mes pas; je me jetai au hasard dans une maison religieuse; la crainte d'être découvert s'empara de moi, & je ne fus tranquille que quand j'appris que j'étois chez les pères de l'oratoire. Les injures que les jésuites me disoient tous les jours des oratoriens calmèrent l'inquiétude dans laquelle j'étois; & je pensai que jamais ces bons pères ne viendroient me chercher dans une maison qu'ils détestoient depuis si long-temps, & sur laquelle, disoient-ils charitablement, le feu du ciel devoit tomber un jour.

Ces premières alarmes dissipées, je sentis bien que je ne pouvois rester davantage dans une maison dans laquelle je courois incertain; j'envoyai chercher un fiacre & je me fis con-

duire à l'hôtel du marquis de Ronel : ce parent me reçut avec l'amitié la plus tendre ; & après s'être fait raconter jusques à deux fois ma petite histoire , il se chargea de me présenter à ce grand prince , le vengeur de l'innocence & l'ami des arts.

M. le régent , à qui j'eus l'honneur d'être présenté le lendemain , m'accueillit avec une affabilité qui m'étonna ; mon audience fut heureuse ; j'obtins une place dans le régiment dans lequel j'ai l'honneur de servir aujourd'hui. M. de Ronel n'eut pas plutôt fait signer ma commission , qu'il me donna une somme suffisante pour aller à Prinac demander à mon oncle le consentement dont je ne pouvois me passer. Une lettre , qu'il me remit pour M. de Varnac , eut tout le succès que je pouvois me promettre.

Ma famille me reçut avec autant d'étonnement que d'amitié ; & , après avoir passé huit jours à Prinac , je me séparai de mes parens pour aller rejoindre le régiment , qui étoit pour lors en garnison à Besançon.

Cette ville me plut extrêmement ; mes camarades , à qui je fus rendre les premières visites , me présenterent dans toutes les maisons où ils alloient régulièrement.

Madame de Villefort , veuve d'un officier

distingué , recevoit chez elle la bonne compagnie ; elle avoit une fille aimable à laquelle je m'attachai ; c'étoit ma première inclination , on peut juger avec quelle ardeur je poursuivis ma conquête ; Lucelle (c'est le nom de la fille de madame de Villefort) parut sensible à mes premiers feux. Il n'en fallut pas davantage pour m'enhardir ; ma vivacité naturelle & les leçons particulières que je recevois continuellement d'un ami , confident de ma passion , me firent tout hasarder auprès de la charmante Lucelle. Un jour que j'étois occupé à la chercher dans son jardin , je la vis fixer des regards attentifs sur un arbre ; je m'avançai sans faire de bruit , & jetant les yeux du même côté , j'aperçus deux petits oiseaux , qui , sans aucun trouble , goûtoient toutes les douceurs du plaisir le plus pur. Que ces petits oiseaux sont heureux , dit Lucelle en soupirant ! tous deux ils s'aiment , tous deux ils se témoignent leur amour. Pourquoi de pareils plaisirs ne sont-ils pas faits pour nous ? Ces derniers mots , interrompus par les soupirs les plus tendres , ne firent qu'augmenter mon ardeur. Que dites-vous là , ma chère Lucelle , lui dis-je en me montrant ? ignorez-vous que les hommes..... Ah ! point de comparaison , me repartit mon amante hors d'elle-même , je sens que je me suis trop

avancée, & je rougis d'avoir vu les oiseaux. J'allois lui répondre, lorsque madame de Villefort vint nous rejoindre; la conversation devint générale, & je ne profitai plus que du plaisir que cause le langage des yeux; je fus contraint de me retirer sans avoir la liberté de dire un seul mot à Lucelle. L'histoire des petits oiseaux m'avoit paru heureusement amenée; mon confident, à qui je la racontai, devint furieux contre moi: quoi, me dit Castel, (on le nommoit ainsi) tu aimes, tu fais le passionné, & tu viens de manquer ton bonheur! quitte, fuis Lucelle; après ce qui vient de t'arriver, tu ne peux plus rien espérer d'elle. Mais, à quoi voulois-tu que je m'exposasse?.... T'exposer! qu'oses-tu dire, continuoit Castel? ces oiseaux avoient frappé ton amante, la réflexion l'avoit séduite, tu ne pouvois la souhaiter plus favorable à tes desirs, & dès le même instant.... Ah! je t'entends, mon cher Castel, lui répondis-je, je conviens de mes torts, & je te jure qu'au premier tête-à-tête je fais résolu de les réparer.

Castel étoit un jeune homme aimable, vif, insinuant; peu de femmes avoient pu lui résister, & son bonheur étoit tel.... Bonheur! peut-être; l'ose-t-on là-dessus; mais enfin les petits-maîtres l'appellent tel, & selon eux j'ai

raison de dire que Castel étoit heureux, au point qu'une femme ne pouvoit le voir en public qu'on ne la crût déshonorée. Un ami aussi persuasif n'eut pas de peine à détruire la crainte qui me restoit ; je retournai chez madame de Villefort, mon abord fit rougir Lucelle. Quel doux augure ! je sus bientôt en profiter. La femme de chambre de mon amante se mit dans mes intérêts ; cette fille adroite eut le secret de me procurer une seconde entrevue dans le jardin : le hasard, mon amour, peut-être la vivacité de Lucelle, tout me servit dans cette occasion ; Lucelle, que je pressai vivement, me parut agitée, son trouble augmentoit le mien. La femme de chambre, qui s'aperçut de notre émotion, nous laissa seuls ; l'éloignement de cette fille, loin de dissiper notre trouble, ne fit que l'accroître. Interdit & confus, j'étois sur le point de quitter la partie, quand les conseils pressans de Castel s'offrirent à mon esprit ; toute ma timidité se dissipa, ma personne cessa de m'embarrasser, je devins un autre moi-même, & Lucelle fut la victime de ma témérité ; malgré ses pleurs & sa résistance je devins heureux ; mais que mon bonheur me coûta ! les reproches dont l'innocente Lucelle ne cessa de m'accabler alloient me faire perdre l'idée du plaisir, & me plonger dans un

désespoir cruel, lorsque la femme de chambre vint dissiper les alarmes de Lucelle & les miennes.

Cette fille, formée dans le manège de séduire les jeunes personnes, colora la démarche de Lucelle de tous les prétextes capables de l'éblouir. Sur les pressantes sollicitations de sa femme de chambre, mademoiselle de Villefort eut la complaisance de me pardonner l'excès auquel un amour, peut être trop téméraire, m'avoit porté; je veux bien vous faire grace, me dit mon amante, de ce ton qui pénètre jusques au cœur, mais ce n'est qu'à une condition; je peux exiger que vous soyez constant & que vous m'aimiez toujours. Je le veux, & mon inclination, bien plus qu'une tyrannie que je veux exercer sur vous, m'engage à toutes ces précautions. Il me semble déjà vous entendre me jurer un amour éternel, appuyé sur des paroles qui n'ont des fermens que le nom, & que le moindre caprice peut détruire; de telles protestations seroient de foibles preuves incapables de me persuader. Jugez, examinez-vous vous-même, consultez votre cœur; lui seul ici doit décider; & si vous ne le croyez pas susceptible d'un attachement inviolable, il vous est libre de vous retirer, continua Lucelle, les yeux baignés de larmes; seule

malheureuse, il ne me restera qu'à pleurer ma défaite.

Qui peut donc, ma chère Lucelle, qui peut vous faire naître ces soupçons inquiets qui m'accablent ? que vos craintes sont injustes ! soyez persuadée que mon amour ne finira qu'avec mes jours ; mais que dis-je ? le temps est seul capable de justifier ma constance. Je vous crois, repartit Lucelle, en me serrant tendrement la main, soyez sincère si vous voulez faire le bonheur de ma vie. J'allois tenter de nouveaux efforts pour persuader ma chère amante, lorsque le médiateur fini, madame de Villefort vint nous rejoindre ; cette dame croyoit sa fille si vertueuse, que jamais la moindre défiance n'entra dans son esprit ; j'ai toujours vu depuis que les trois quarts des filles qui succombent, ne se livrent au libertinage que par une complaisance excessive des mères trop faciles & trop peu attentives à l'éducation de leurs enfans.

Mes visites auprès de mademoiselle de Villefort furent toujours aussi exactes ; il ne dépendit pas de Castel que je la quittasse ; cet ami, petit-maître, ne s'efforçoit de plaire que pour avoir le plaisir de séduire, & ne devenoit heureux que pour publier son triomphe. Tu es donc heureux, mon cher, me disoit cet ami

cruel ; tes vœux sont accomplis ; porte ailleurs tes conquêtes , & vas rendre quelques autres femmes heureuses ; es-tu fou de t'attacher ? & un jeune homme , un officier doit-il aimer ? Les derniers conseils de Castel ne me persuadèrent pas , & je les rejetai avec autant de précipitation que j'avois reçu les premiers. Toujours plus attentif à plaire à l'objet de mes vœux , je ne quittai point un moment ma chère Lucelle ; & je comptois pour perdus tous les instans que je ne passois point avec elle ; nous vivions heureux l'un & l'autre , uniquement attachés à faire notre bonheur , rien n'altéroit la douceur de nos jours ; nos plaisirs , quoique toujours uniformes , nous paroissoient toujours nouveaux. Quel train de vie ! qu'il étoit doux ! pourquoi un caprice , que jamais je n'ai pu concevoir , vint-il en interrompre le cours ?

Je courois un jour , à l'issue du dîner , chez madame de Villefort ; je trouvai en entrant la femme de chambre de Lucelle , qui m'apprit que sa maîtresse venoit d'entrer au couvent. Cette nouvelle fut pour moi un coup fâcheux ; Celle , (c'est le nom de la femme de chambre) qui jusqu'alors s'étoit fait un point essentiel de favoriser mes dessein , eut pour moi dans cette occasion toute la rigueur qu'on peut

s'imaginer ; elle ne voulut ni m'instruire du prétexte qui pouvoit occasioner une retraite aussi précipitée , ni m'informer du lieu où étoit ma chère Lucelle.

Je me séparai de Célie , & je fus me retirer dans ma chambre ; là je me livrai aux réflexions les plus tristes ; mille soupçons cruels vinrent s'offrir à mon esprit , & je ne me sentis pas assez de force pour en détruire aucun. Lucelle, madame de Villefort & Célie étoient pour moi des objets d'horreur & d'indignation. Casiel , dont j'avois négligé les derniers avis , triomphoit de mon trouble ; le désespoir qui m'accabloit, m'engagea à m'abandonner à cet ami , qui me fit bientôt perdre de vue mademoiselle de Villefort. Quelques mois s'étoient passés sans que mes agitations recommençassent , & j'étois déjà sur le point de me fixer ailleurs , quand un événement assez singulier me rappella vers mademoiselle de Villefort. Célie , que depuis long-temps je n'avois vue , vint me fournir une occasion de faire mes derniers adieux à sa charmante maîtresse. Madame de Villefort , qui n'avoit pu vaincre les dernières résolutions de Lucelle , avoit consenti qu'elle prit l'habit religieux ; mon amante , sans que j'en fusse informé , avoit déjà fait ses premiers vœux , qui attachent sans

engager, & madame sa mère, qui, après la profession, ne pouvoit plus espérer de la revoir, avoit obtenu des supérieures la liberté de faire peindre sa fille. Célie, qui d'abord en fut instruite, crut que cette occurrence pouvoit me fournir quelque stratagème heureux qui me laissât admirer pour la dernière fois les charmes de ma chère Lucelle ; elle ne se trompa pas ; à peine m'eut-elle appris le nom du peintre, que je fus le trouver ; les premières difficultés qu'il m'exposa ne me rebutèrent point ; j'avois toujours ouï dire qu'avec de l'argent ou quelque chose de fâcheux, on venoit à bout des poëtes & des peintres. Le premier moyen duquel je me servis, réussit selon mes souhaits : le peintre m'indiqua le jour qu'il avoit pris, & avant de nous séparer, nous convinmes que je passerois pour un jeune apprentif, dont la seule occupation seroit d'examiner les attitudes.

Cette journée attendue si impatiemment arriva ; je fus avec le peintre au couvent des annonciades ; nous ne fûmes pas plutôt arrivés dans le parloir que je vis entrer Lucelle ; cette vue me causa une émotion que je ne puis rendre aujourd'hui : la guimpe & l'habitail de béguinerie prêtoient de nouveaux charmes à sa sœur Félicité ; (c'étoit le nom que Lucelle

avoit pris dans le cloître) elle parut à ce moment plus aimable à mes yeux que la première fois que je la vis ; son air embarrassé me fit craindre qu'elle ne découvrit le mystère. Que je la connoissois peu ! l'amour, l'amour seul caufoit en elle ce désordre. Le peintre commença son esquisse ; la novice, placée modestement sur un fauteuil, se prêtoit avec une indifférence apparente à toutes les attitudes que je lui faisois prendre ; quelques regards, qu'en dépit des argus séculaires elle me lâchoit de temps en temps, me rassurèrent dans la résolution que j'avois prise. Les progrès du feint apprentif se mesuroient à ceux que faisoit le peintre ; plus il avançoit & plus j'espérois : mon attention empressée, mes yeux toujours attachés sur ceux de la sœur Félicité ; tout alloit me découvrir aux yeux des béguines antiques, quand une cloche heureuse vint les appeller au chœur. Cessez vos occupations profanes, dirent pieusement nos deux duegnes, l'heure est sonnée, nous courons au chœur. On nous fit ouvrir au même moment la porte par laquelle nous étions entrés ; & , l'esprit rempli des idées les plus singulières, je quittai la sœur Félicité, à laquelle pour tous adieux je jetai les regards les plus tendres : la complaisance qu'elle eut à y répondre acheva de m.

raffurer, en ranimant en moi les plus heureuses espérances.

Nous devions retourner le lendemain ; un jour pouvoit à peine suffire pour les mesures que j'avois à prendre. Je visitai avec un soin exact l'extérieur du couvent ; une fenetre assez élevée, & dont aucune grille ne bouchoit la communication , me fit naître quelques idées : le malheur voulut que l'exécution en parût facile ; nous retournâmes au parloir : sœur Félicité me sembla encore plus charmante que la veille ; & après avoir lu mon sort dans ses yeux, je trouvai le moyen de lui remettre, sans que les nones s'en apperçussent, une lettre conçue à peu près dans ces termes :

« Je ne vous reproche point, adorable Lu-
» celle, votre infidélité ni vos caprices ; vos
» yeux m'ont semblé les démentir ; si vous
» aimez encore un homme qui ne cessera de
» vous adorer, prenez une résolution ferme :
» il est temps ; le moment qui doit décider
» de vous, approche ; & vous me feriez ravie
» pour toujours si vous vous refusiez à mes
» empressemens & à la foi que vous m'avez
» si souvent jurée, & que vous ne pouvez plus
» violer aujourd'hui. Moi, vous perdre, ma
» chère Lucelle ! Ah ! je pense trop à vous.

» geusement de votre caractère pour croire
 » que vous vouliez m'accabler jusques à ce
 » point; venez donc, charmant objet de mes
 » vœux, venez vous unir à moi par des liens
 » que la mort seule pourra briser. Il y a
 » au bout du grand jardin de votre cou-
 » vent une fenêtre sans grilles ni barreaux;
 » elle est placée à l'extrémité de l'édifice; ren-
 » dez-vous en ce lieu à minuit précis; une
 » échelle de corde, que j'y ferai poser, vous
 » procurera les moyens de descendre sans dan-
 » ger; des habillemens que j'aurai tout prêts
 » faciliteront notre fuite; que rien ne vous
 » alarme; le lieu de notre retraite ne sera
 » éloigné de Besançon que de deux lieues;
 » madame de Villefort, qui vous aime autant
 » que je vous adore, en fera bientôt instruite,
 » & vous devez juger par vous-même qu'elle
 » ne refusera pas son consentement à une
 » union qui fera sa consolation, le bonheur
 » de vos jours & des miens. Adieu, ma chère
 » Lucelle, songez, en relisant ma lettre, que
 » l'exécution du projet que je vous propose
 » décide de ma vie.

» Le baron de P * * *, »

Sœur Félicité n'eut pas plutôt cette lettre,
 que je pressai le peintre d'obéir; il me

sembloit que les deux béguines s'apercevoient du trouble dans lequel j'étois , & que toutes deux , instruites des mystères renfermés dans la lettre que je venois de remettre à la novice , alloient perdre Lucelle & moi.

Le peintre , qui lisoit ma situation dans mes yeux , finit aussi-tôt son ouvrage , & nous fortîmes. Les derniers coups d'œil que je jetai en quittant Lucelle m'annonçoient le plus heureux de tous les destins.

Tous mes préparatifs dressés pour notre évasion , il ne me resta plus qu'à gagner un des officiers de garde pour avoir une porte. Falière , mon camarade & mon ami , étoit de garde à celle de Bourgogne ; c'étoit celle pour laquelle on gardoit moins de précautions , les simples barrières en étoient fermées , il me promit qu'il me les feroit ouvrir. A peine la nuit eut-elle paru , qu'accompagné d'un seul domestique & d'un postillon je fis poser l'échelle par laquelle Lucelle devoit descendre. Une chaise de poste , placée à quelques pas , étoit destinée à nous conduire à un petit bourg éloigné seulement de deux lieues de la ville. L'heure si impatiemment attendue arriva ; j'entendis , quelle prévention ! cette voix charmante dont les sons m'avoient tant de fois séduit , me crier : baron , êtes-vous là ? Pouvez-vous en

douter, lui répondis-je vivement ? A l'instant je fis allumer un flambeau qui étoit préparé pour Lucelle, & l'aider, au moyen de la lumière, à se saisir de l'échelle. Mon postillon étoit dans ce temps occupé à examiner du côté de la rue si personne ne venoit nous surprendre. La joie dont mon cœur étoit rempli ne me permettoit pas la moindre réflexion ; il me sembloit déjà voir Lucelle, & lui témoigner par mes transports combien sa possession me devenoit flatteuse.

Le flambeau éteint, la religieuse descendit sans accident, & vint entre mes bras recevoir de nouvelles marques de mon amour. J'ai goûté bien des plaisirs, jamais je n'en ai senti de plus vifs ni de plus tendres. Après ces premiers momens de volupté, nous montâmes dans ma chaise; le postillon, qui étoit instruit, prit le chemin de la portede Bourgogne ; Falière nous fit ouvrir les barrières & nous sortîmes de la ville. Mon amante (car je croyois que c'étoit elle, parut sombre dans toute la route; je lui faisois cent agaceries, auxquelles elle ne répondoit que par des soupirs & des larmes. Cette tristesse me parut naturelle, & je crus que le parti violent auquel elle s'étoit prêtée y donnoit lieu. Nous arrivâmes à la pointe du jour à l'endroit fixé pour notre retraite. L'hôte de la maison où

nous descendîmes étoit prévenu ; la religieuse sortit de la chaise dans son habit ordinaire, & affublée d'un voile épais qui la déroboit aux regards de tous ceux qui se trouvoient sur son passage.

A peine fûmes-nous arrivés, qu'arrachant ce voile, qui devoit me cacher tant d'appas, je vis.... Ah, ciel ! j'ai peine encore à revenir de ma surprise.... une religieuse aussi vieille & aussi laide que Lucelle étoit belle & jeune. Une none parut à mes yeux ; d'abord je voulus fuir en jetant un cri affreux ; mais cette vieille folle se jetant à mes genoux me tint ce discours :

Excuse, mon cher ami, la démarche d'une femme qui t'adore, je t'ai vu deux fois au parloir, & mon cœur n'a pu se défendre de t'aimer ; le croirois-tu, continuoit cette maufade en me baissant tendrement les mains ? tu viens d'obtenir ce que jamais je n'avois accordé à personne ; tiens-moi donc compte du sacrifice que je t'ai fait. Quoi ! tu détournes les yeux, tu veux me fuir ! Ah ! perfide, j'en mourrai.

Le pathétique de ces plaintes ne put m'émouvoir ; plus je regardois cette vieille bégueule, j'étois furieux. Mon désespoir augmentoit encore quand je réfléchissois que la prévention
m'avoit

m'avoit aveuglé au point d'avoir cru trouver chez cette vieille fille autant de plaisir.... Ah ! parbleu , je ne puis y penser sans perdre mon sang-froid ; être pendant une heure la dupe , sans le savoir , de son imagination ! rien de plus amusant ; mais rien de plus cruel aussi quand vous êtes détrompé. Voilà précisément le cas où je me trouvois ; la situation qui me fit reconnoître mon illusion , me fut plus cruelle que l'illusion elle-même ne m'avoit paru douce. Les efforts que je fis pour me dégager de la mère Sainte-Cecile (c'est le nom de la religieuse) furent inutiles. Forcé de rester avec ce squelette antique , je ne m'informai plus que de ma chère Lucelle ; je demandai ce qu'elle étoit devenue , & par quel hasard enfin la mère Sainte-Cecile avoit pu remplacer mon amante. Je fus instruit de tout : mère Sainte-Cecile étoit une des argus qui avoient accompagné Lucelle au parloir ; le destin (il m'a toujours été funeste) voulut que je fusse du goût de l'argus. Une vieille nonne amoureuse d'un objet qu'elle a devant ses yeux , ne le perd point de vue. Mère Sainte-Cecile , sans que je m'en apperçusse , avoit sans cesse les yeux fixés sur moi ; elle observoit toutes mes démarches , tous mes gestes , & me surprit enfin au moment que je remettois à ma chère Lucelle la lettre qui

devoit décider de son fort & de mon bonheur. Jusque-là, mère Sainte-Cécile n'est pas beaucoup avancée ; elle peut seulement perdre Lucelle ; c'eût été toute la ressource d'une femme du monde ; mais une religieuse a bien plus d'intrigues ; & , après une femme de la cour, la nonne est la rivale la plus à craindre.

Rien ne parut difficile à mère Sainte-Cécile ; elle vouloit, par le moyen de sa rivale, profiter du rendez-vous qu'elle presumoit être indiqué dans la lettre. Il falloit avoir cette lettre , & bientôt elle y parvint.

Mère Sainte-Cécile, au sortir de l'office, aborda Lucelle en nonne, c'est-à-dire avec le manège patelin que trente ans de couvent lui avoient donné. Je fais, ma chère sœur, dit la vieille mère, je fais quel chagrin peut occasionner la rêverie dans laquelle je vous vois. Je ne suis point rêveuse, lui repartit Lucelle toute hors d'elle-même. Que vous me connoissez peu, ma sœur, continua mère Sainte-Cécile ! je suis votre amie plus que vous ne pensez ; fiez-vous à une personne qui veut vous féliciter, & vous arrêtera bien de vous applaudir de la confiance que vous aurez eue en moi. Je n'ignore point que ce peintre supposé vous adore ; la lettre qu'il vous a remise avant que nous quittassions le parloir, vous est un suc-

garant de son amour..... Eh bien, puisque vous savez tout, ma chère mère, répondit la trop crédule Lucelle, lisez cette lettre. La vieille prit à l'instant ses lunettes, & lut & relut ce tendre billet. Soyez tranquille, ma chère sœur, continua mère Sainte-Cecile, je veux vous seconder, & vous remettre moi-même, à l'heure marquée, entre les bras de votre amant; mon ancienneté, mon rang, (que n'ajoutoit-elle, sa figure?) ne rendent aucune de mes démarches suspecte, je puis à toute heure aller dans tous les endroits de la maison, sans que la moindre défiance entre dans l'esprit d'aucune de nos sœurs; venez aux environs de minuit dans ma cellule.... Lucelle, enchantée des bontés de la mère Sainte-Cecile, l'en remercia par les caresses les plus tendres, & se rendit dans sa chambre à l'heure qu'elle lui avoit indiquée: mère Sainte-Cecile, sûre de ne point manquer le projet qu'elle avoit concerté, enferma Lucelle dans sa chambre, & dit que de son côté elle alloit voir si tout étoit prêt. Sœur Félicité, dans la bonne foi, en crut trop à sa confidente, & elle fut la dupe de son indiscrétion.

Mère Sainte-Cecile s'avança vers le minuit à la fenêtre que j'avois désignée, & profitant le premier instant, elle faisoit sa passion. Il ne

tient qu'à vous , me dit mère Sainte - Cecile , après le récit de cette aventure ; il ne tient qu'à vous de me rendre heureuse. Si votre bonheur , lui repartis-je , dépend de mon éloignement , vous aillez être satisfaite. A l'instant j'allois prendre la poste pour retourner à Befançon , lorsque je fus arrêté par la maréchaussée , qui se faisoit en même temps de la mère Sainte-Cecile.

Arrivés à Befançon , l'on me mit en prison ; Lucelle , pour se venger du tour qu'on lui avoit joué , avoit tout déclaré ; & ma lettre , qu'elle avoit remise aux religieuses , portoit ma condamnation en termes précis.

Les secours que j'espérois recevoir pour mon élargissement me manquèrent tous ; les nones , la famille de Lucelle & la justice agissoient contre moi : voilà trois ennemis dont le moindre pouvoit me perdre.

Que penser ? que résoudre dans l'état où j'étois ? L'amour de la liberté est puissant ; il prête à l'imagination , & lui fait trouver des stratagèmes dont la réussite la plus difficile paroît aisée. Sans vouloir employer ce qui pouvoit contribuer à ma défense , je ne pensai plus qu'à briser mes fers ; je méprisai , dans ce moment , honneurs , emplois , fortune ; la liberté étoit à mes yeux le souverain bien , & je mis tout en œuvre pour l'obtenir.

Mes soins & mes travaux ne furent pas sans fruit ; le succès passa même mon attente , car au bout de deux nuits je trouvai le moyen de m'évader ; une ouverture , que j'avois faite dans le mur , me servit de passage. Sans amis à Besançon , je ne m'y arrêtai que peu de temps ; d'ailleurs , il étoit à craindre qu'un long séjour , quelque caché qu'il fût , ne servît à me faire découvrir. J'appris du bourgeois de la ville chez lequel j'étois logé , que M. de Gelcourt , président au parlement , étoit alors à sa terre de Puvançal , éloignée d'une demie journée de Besançon ; les liaisons intimes qui nous attachoient l'un à l'autre , pendant que j'étois libre , me déterminèrent à aller lui demander un asyle pour quelques jours. J'arrivai à Puvançal , où je fus reçu avec des acclamations de joie & des transports que je ne puis exprimer ; le président faisoit tous ses efforts pour me dissiper ; il me procuroit tous les plaisirs que je pouvois goûter dans la situation où j'étois ; sa complaisance fut sans bornes. Ma famille , que M. de Gelcourt avoit informée de mon élargissement & de l'état où se trouvoient alors mes affaires , lui écrivit qu'elle m'abandonnoit & qu'il lui importoit peu quel parti je prisse. Une réponse aussi cruelle redoubla mes alarmes ; j'étois sans

argent ; & , fans rompre les bienséances , je ne pouvois en demander au président ; ami véritable , il prévint mes besoins ; & un prêt simulé fut le prétexte qui colora le don qu'il vouloit me faire. Une affaire pressante appella M. de Gelcourt au parlement. Aussi sûr de la vertu de son épouse qu'il devoit l'être de mon amitié , il nous laissa ensemble à Puvauçal ; seul avec madame de Gelcourt , je sentis bientôt renaître des desirs & rallumer des feux que le temps ni la reconnoissance que je devois avoir pour le président ne purent éteindre. Pourquoi madame de Gelcourt fut-elle moins cruelle qu'elle ne l'avoit été avant ma détention ? La campagne , la verdure , les murmures des eaux , le doux chant des oiseaux , tout semble inviter à l'amour ; les promenades que je faisois avec madame de Gelcourt étoient charmantes : occupés tous deux à nous entretenir des propos les plus tendres , nous ne parlions que de la félicité de deux cœurs que l'amour unit & que rien ne peut séparer. Le ciel vouloit ajouter un degré à mes malheurs ; ces propos émuient mon cœur ; je parlois un nouveau langage ; madame de Gelcourt n'en fut point éblouie ; & bientôt nous fîmes coupables tous deux. Le président , retenu à Besançon par des affaires importantes , laissa un champ libre à

nos plaisirs ; la présidente , guidée moins par l'inclination que par le tempérament , ne put s'en tenir à l'infidélité dont elle venoit de se rendre coupable envers son mari ; il fallut qu'elle ajoutât une perfidie à une autre perfidie ; mais , que dis-je ! plus coupable qu'elle , pourquoi ai-je été assez malheureux pour y consentir ? une fuite clandestine fut le parti violent qu'elle me proposa ; je lui dépeignis en vain les services que son mari m'avoit rendus , la juste reconnaissance qu'il devoit attendre de mes sentimens ; rien ne put arrêter la présidente. N'avez-vous donc pas déjà manqué à tout , me dit-elle , & qui peut aujourd'hui vous retenir ? Je balançai encore quelque temps ; mais enfin , un cœur gâté tient peu contre le crime. Mes foibles résistances furent bientôt vaincues , & nous partîmes de Puvancal. Les bijoux & l'argent que madame de Golcourt avoit emportés pouvoient se monter à huit mille francs ; cette somme nous dura peu. De Puvancal , nous nous rendîmes à Auxerre ; le train brillant que nous y menâmes , nous mit quelques mois après dans la nécessité d'en sortir honteusement , c'est-à-dire que nous partîmes d'Auxerre sans avoir rendu nos devoirs aux honnêtes gens qui , pour nous obliger , avoient voulu devenir nos créanciers. Ces malheurs ,

toujours prévoyans sur leurs intérêts , ne furent pas plutôt instruits de mon départ , que les lettres-de-change & les billets à ordre que je leur avois passés coururent , accompagnés de mon signalement , dans toutes les provinces. Nous allions à Paris , lorsque je fus arrêté à vingt lieues d'Auxerre. Le vicomte de Zermenan , avec lequel j'avois étudié à Louis-le-Grand , étoit précisément le seigneur du bourg où je fus détenu ; ma dette , dont il se chargea , me rendit la liberté.

Nous allâmes à Paris , le dirai-je ? je vécus dans cette ville aux dépens de madame de Gelcourt. L'ame la plus noble perd son élévation dans l'indigence , & la bassesse est la compagne inséparable de la misère ; j'en fis la funeste expérience , quand , sans argent , sans secours , je fus contraint de fermer les yeux sur les moyens qui me procuroient une honnête subsistance.

Nous logions dans un hôtel garni ; un abbé occupoit un appartement voisin du nôtre ; nous le voyions souvent l'un & l'autre ; & lorsque nous étions à la maison , l'abbé étoit chez nous , ou nous étions chez l'abbé.

Ce commerce dura pendant quatre mois , & ma mort l'eût prolongé , sans doute , si je n'eusse découvert la perfidie de l'abbé. Ménez-

vous de ces sortes de gens si inutiles & si dangereux à la société ; c'est une espèce d'animal plus à craindre que les autres hommes ; je n'entends parler ici que de ces gens à petit manteau , qui n'ont d'autre caractère que celui d'aventurier.

J'entrai un jour dans la chambre de l'abbé , qui étoit occupé à lire fort attentivement ; l'attention qu'il prêtoit à sa lecture , l'empêcha de m'appercevoir. Je voulus profiter de son application pour le surprendre , & je m'assis sur un fauteuil qui étoit placé près d'une table où l'abbé écrivoit ordinairement. Que vis-je , ô ciel ! sur cette table ? une lettre de madame de Gelcourt ; je la saisis à l'instant , & je m'esquivai sans être apperçu.

Retiré dans ma chambre , je tirai de ma poche la lettre que j'y avois mise ; c'étoit une lettre de l'abbé & la réponse que madame de Gelcourt lui avoit faite sur la même feuille.

La lecture de ces deux lettres fera connoître l'abbé & madame de Gelcourt.

Lettre de l'abbé à madame de Gelcourt.

« Tu balances trop , ma chère amie , & tu
» n'aimes point assez ; tant que ton amant
» vivra , nous ne serons point tranquilles dans

» nos plaisirs ; d'ailleurs , ce soir , demain , un
 » caprice peut lui faire quitter Paris & t'em-
 » mener avec lui : prends donc , ma reine ,
 » une résolution décisive ; tu dînes demain
 « chez moi avec lui ; il aime les truffes , les
 » deux plus grosses seront remplies d'un poison
 » si subtil , que dans la minute il fera son effet.
 » Que rien ne t'intimide ; ton bonheur dépend
 » de ce coup. Adieu.

» L'abbé de....

Et plus bas il avoit ajouté :

« Comme depuis huit jours ton amant ne
 » sort point , nous imputerons la cause de sa
 » mort à la fièvre qui le travaille. »

Réponse de madame de Gelcourt.

» Tu l'emportes , mon cher abbé , & je me
 » rends enfin ; il m'en coûte trop pour entrer
 » de moitié dans ton dessein pour que tu ne
 » me tiennes pas compte de ce sacrifice. Prends
 » bien tes mesures ; je réponds de moi. Adieu,
 » aime-moi autant que je t'aime.

» DE GELCOURT. »

L'horreur , l'abomination , la perfidie peuvent-elles être portées plus loin ? que faire

dans cet état ? Je me livrai aux mouvemens que ma rage m'inspiroit. Mon hôtel touchoit la maison d'un commissaire ; je lui portai ces deux lettres : la lecture qu'il en fit, le fit frémir : ce commissaire , fort expérimenté dans son métier , n'avoit point , comme ses confrères , cet esprit de tracasserie ; monsieur L.... étoit un homme aimable , qui joignoit à une figure intéressante les graces , les manières & le ton d'un homme de la bonne compagnie ; il avoit même dans sa jeunesse fait les délices des femmes , & son expérience dans ce commerce lui avoit appris de quelle façon il faut agir avec les jeunes gens sur l'article de la galanterie.

La manière dont il s'y prit avec moi , ne me fit pas balancer de lui déclarer toute mon intrigue avec madame de Gelcourt , depuis le premier instant de notre connoissance.

Jugez , par le récit que je venois de lui faire , qu'il ne pouvoit épargner ni l'abbé ni sa complice ; à l'instant il entra dans notre hôtel avec une escouade de guet , & se fit sitôt & de l'abbé & de madame de Gelcourt.

On fit un grand procès-verbal , & les deux coupables déclarèrent leur crime. On les conduisit au Petit-Châtelet , d'où ils ne seroient sortis que pour aller au dernier supplice , si des protections éclatantes n'eussent obtenu une

grace dont peut-être ils étoient indignes. Sa majesté voulut signaler sa clémence ; elle convertit le supplice de l'abbé en une prison perpétuelle à Saint-Lazare ; & madame de Gelcourt, rendue à son mari , fut mise à Sainte-Pélagie , où elle mourut l'année dernière.

Malgré l'intérêt que le commissaire avoit semblé prendre à mon affaire , on me menaçoit aussi de m'arrêter ; ces bruits me déterminèrent à partir pour Châlons , où je comptois trouver un ami généreux , qui pût me secourir dans l'état où j'étois. Le destin , toujours obstiné à me persécuter , me fit rencontrer dans ma route Regnault , directeur d'une troupe de comédiens , dans laquelle , avec des officiers du régiment , j'avois joué autrefois en province. Regnault profita adroitement de ma misère ; & , presque sans le savoir , je devins son camarade. Me voici comédien ; nous arrivons à Châlons , la troupe en étoit partie ; nous allâmes la rejoindre à Dijon : ce fut dans cette ville où je débutai ; j'y fus applaudi , c'est l'usage des provinces ; les sujets médiocres y passent toujours pour excellens , & celui qui a la voix bruyante & le geste éclatant y est le meilleur acteur. Ne penseroit-on pas de même à Paris ?

Mes appointemens considérables me mettoient

à portée de trouver ma situation moins dure que celle de mes camarades ; cependant je ne vivois qu'aux dépens du public que j'amusois. Amuser le public ! qu'elle triste situation pour un homme qui pense ! Oui , je ne me flattois point ; jouet de ses caprices , esclave de ses goûts , j'étois sans cesse exposé à toutes les bizarreries d'un état qui , sans être honorable , devoit être moins méprisé.

Las , fatigué des beautés du théâtre , je jetai mes yeux ailleurs ; la femme d'un procureur , éloignée de sa patrie depuis plusieurs années , logeoit vis-à-vis chez moi. Les petites agaceries qu'elle me faisoit de sa fenêtre me découvrirent ses sentimens ; je ne fus plus occupé qu'à saisir l'occasion d'en profiter.

Les ménagemens que madame Thomas (c'est le nom de la procureuse) devoit garder , lui ôtoient la liberté de se montrer telle qu'elle étoit ; son air , ses démarches , tout en elle m'annonçoit une femme à servir de modèle : les jeunes gens errent souvent sur cette matière. Madame Thomas n'étoit rien autre que ce qu'elle paroissoit être ; vive , amusante , elle ne respiroit que la joie & les plaisirs. Madame la marquise de Saint-Merin , à la terre de laquelle j'avois passé huit jours , m'avoit fait présent d'une tabatière , d'une montre & de

quantité d'autres petits meubles fort nécessaires au commerce de la société ; toutes les galanteries de la marquise passèrent entre les mains de la procureuse, que je logeai dans un appartement fort honnête, & qui fut meublé à mes frais.

Les spectacles ayant été interrompus, nous allâmes passer les jours de relâche dans une petite métairie, que ma maîtresse avoit à quelque distance de Dijon ; là, nous vivions heureux, tranquilles, libres dans nos plaisirs ; rien ne pouvoit égaler la joie que nous ressentions. L'ouverture du théâtre nous rappella à Dijon. Quoique madame Thomas eût presque secoué le préjugé, elle vouloit encore garder quelques mesures ; nous n'arrivâmes à Dijon que de nuit, & nous descendîmes chez mon amante ; mais quelle fut ma surprise ! l'appartement de madame Thomas étoit entièrement démeublé, & le domestique que nous y avions laissé avoit disparu ; nous crûmes d'abord que cette servante, pendant notre absence, avoit volé tous les meubles ; nous en gémissions l'un & l'autre, lorsque M. Thomas, revenu de sa campagne, parut aux yeux de sa femme. A l'aspect de son époux, celle-ci demeura immobile ; ses regards se fixer sur les miens interrogoient mon mari & le procureur, sans être déconcerté,

nous examinoit tous deux avec un sang-froid puisé dans une indifférence qui le déshonorait; le silence qu'il rompit, ne servit qu'à nous jeter dans une épouvante plus grande. Vous êtes sans doute surpris, monsieur, me dit-il en m'adressant la parole, de trouver ma maison dans un si mauvais état; mais quelques affaires précipitées m'ont obligé à me défaire de mes meubles pour un temps; j'en suis au désespoir, & si je n'eusse cru que votre séjour à la campagne fût plus long, j'aurois fait mes efforts pour trouver un appartement capable de vous recevoir. Ces derniers mots, prononcés d'un ton railleur, firent sur moi quelques impressions, & , sans parler à madame Thomas, ni répondre un seul mot à son mari, je les quittai l'un & l'autre; trop irrité pour m'en tenir au mépris, je voulus approfondir un cas aussi singulier. Quelques assurances que je pusse avoir de la tendresse de madame Thomas, je ne pus m'empêcher de la soupçonner ici d'intelligence avec son mari; les recherches que je fis à ce sujet me devinrent inutiles; & plus je m'efforçois de la trouver coupable, plus je la trouvois innocente. Thomas, né sans sentimens, confiné, par la crainte d'être arrêté, dans un bourg où il exerçoit impunément une tyrannie despotique sur les plaideurs, avoit

appris que sa femme vivoit, au moyen de mes générosités, dans une espèce d'opulence, & étoit venu directement à Dijon, dans le dessein de se rendre maître des effets de sa femme, & de temporiser avec ses créanciers. Cette aventure me réduisit à presque rien, & je remontai sur le théâtre que j'avois quitté; mais le hasard ne me permit pas d'y rester long-temps.

De Dijon nous fûmes à Toulouse : nous ouvrîmes le théâtre par l'Enfant prodigue de M. de Voltaire; j'y représentois le rôle de ce malheureux fils.

Je jouois cette scène, où mon valet, devenu mon camarade, me faisoit essuyer les propos les plus durs; ma figure, ma situation, mes larmes attendrissoient tout le spectacle.

Un événement singulier & touchant rendit cette scène plus pathétique encore. Resté seul sur le théâtre, je fus interrompu dans un monologue par quelqu'un qui venoit sur moi, comme pour m'arracher du lieu où j'étois. Le public, surpris de la hardiesse apparente de l'inconnu, cria de toutes ses forces qu'on l'arrêtât, quand moi-même, revenu de la surprise qui m'avoit occupé pendant quelque temps, je me jetai aux genoux de mon oncle, que j'arrosai de mes larmes.

Cette

Cette action émut autant le parterre que la pièce même. J'abandonnai la scène à l'infant, & après un séjour d'un mois à Toulouse, & le procès que mon oncle avoit dans ce parlement étant terminé, je rentrai dans mon premier régiment, où, malgré toutes mes folies, qu'il avoit ignorées, il est vrai, j'obtins mon rang d'ancienneté. Je me trouve aujourd'hui major d'un régiment de cavalerie, dans lequel je suis entré l'année dernière. Les réflexions que je fais continuellement sur mon état passé me sont avantageuses, elles me prouvent qu'avec un bon cœur on est toujours sûr de triompher du malheur & de devenir heureux.



L'HEUREUSE PERFIDIE.

PUISQUE l'aveu de ses fautes est un tribut qu'on doit à la mode, je vais y satisfaire.

Je n'ennuierai point de ma famille ni de ma naissance ; ces sortes de récits sont toujours inutiles ou déplacées.

A sept ans, j'avois déjà un goût décidé pour la coquetterie. (Par parenthèse, je crois que toutes les femmes naissent coquettes.) La vue d'un joli garçon me faisoit plaisir, & j'aimois beaucoup à badiner avec lui. De bons parens doivent pourvoir à tout ; &, dans l'âge le plus tendre, un rien devient dangereux ; les enfans sont susceptibles de toute sorte d'impressions ; ils les reçoivent, elles se gravent dans leur cœur, & rien ne peut les effacer : ma mère, qui jadis avoit été dans le cas, sentit les conséquences qui résulteroient de ce petit commerce, &, en femme qui pensoit mieux de moi qu'on n'avoit pensé d'elle, elle me mit au couvent.

Le cloître ne changea point mes goûts, il ne servit même qu'à les fortifier ; les éloges flatteurs que me prodiguoient les religieuses ne me prévinrent point en faveur du couvent :

il me déplut si-tôt que je fus en état de le connoître ; & j'attendois avec impatience ma quatorzième année ; c'étoit cet heureux terme qui devoit me rendre la liberté, après laquelle je soupirois incessamment.

Les nones, peut-être autant par convenance que par intérêt, faisoient tous leurs efforts pour m'engager à embrasser un état dont elles paroissoient contentes ; peut-être, par un goût que toutes les femmes n'ont pas, l'étoient-elles réellement. Quoi qu'il en soit, leurs amusemens m'ennuyèrent, & au terme que ma mère m'avoit fixé, je quittai le couvent. Le temps avoit formé mes traits, & le cloître m'avoit embellie.

Mon entrée dans le monde m'attira bientôt des adorateurs ; parmi tous mes soupirans, le chevalier de Préval fut celui qui me plut davantage ; jeune, joli, aimable, amusant, il avoit tout ce qu'une femme difficile peut desirer pour se laisser prévenir. Préval étoit de Gascogne, la conséquence est aisée à tirer ; j'avois peu de bien, ma mère vouloit m'unir à quelqu'un qui me fit une fortune ; il lui importoit peu que je l'aimasse ; Préval n'étoit pas riche, bientôt il fut rebuté. Pourquoi l'intérêt aveugle-t-il tant de personnes ? Aussitôt qu'il y a dans toutes les familles, ce n'est plus

que lui qu'on consulte ; le rapport d'humeurs ; de caractères, est inutile ; on ne cherche que la fortune. Quelle erreur ! pourquoi condamner un penchant que l'estime & la raison ont fait naître ? doit-on faire consister le bonheur dans les richesses ? Je voulois trouver ma félicité dans mon cœur, & on me la ravit en m'arrachant à mon cher chevalier. De prétendues raisons de bienséance m'unirent avec le baron de Valville, qu'on arracha aussi à une jeune personne qu'il adoroit. Le froid, l'indifférence parurent de part & d'autre dès le premier jour de notre mariage. Je haïssois Valville, il ne m'aimoit pas ; jugez si notre horoscope étoit difficile à tirer. Le baron m'approchoit quelquefois : &, parce qu'il étoit mon époux, sans doute, il me faisoit de ces caresses, qui sont d'autant plus injurieuses à une femme, qu'elles coûtent beaucoup à celui qui les fait. Contraints tous deux dans nos plaisirs, nous portions la tristesse jusqu'au sein de la joie : le mépris, la haine même suivirent de près nos froideurs ; nous habitions dans le même hôtel sans nous voir qu'une fois ou deux par semaine ; encore comment nous voyions-nous ? La liberté que le baron me laissoit m'en fit bientôt abuser. Ce n'est point un préjugé ridicule ; toutes les femmes naissent avec un penchant au plaisir

elles suivent toutes ce que leur cœur leur dicte ; & si nous voyons une femme sage, une satisfaction secrète plutôt que la nécessité d'être vertueuse l'a rendue telle. Éloignée du baron, car je ne pensai plus que j'étois avec lui, l'image du chevalier se présenta à mes yeux ; je le trouvai toujours plus charmant , plus vif, plus empressé à me plaire ; les tentatives, que de son côté il faisoit pour me voir, lui réussirent ; je le reçus dans mon appartement, & , comme il étoit l'époux que mon cœur s'étoit choisi, il le fut encore par le plaisir. Préval devint heureux sans être plus content ; jaloux de me voir entre les mains d'un autre, il voulut me posséder seul ; comment y réussir ? il me proposa de fuir avec lui ; je résistai ; ma femme de chambre, qu'il eut le secret de mettre dans ses intérêts, m'engagea à écouter Préval plus favorablement ; il pressa de nouveau, & je me rendis enfin ; je sortis avec ma femme de chambre dans un carrosse de louage, & nous prîmes le chemin de la Villette. Préval nous y attendoit, & nous partîmes tous trois dans une chaise de porteur, qui rompit au milieu du chemin & dans la nuit la plus obscure. Dans une conjoncture aussi fâcheuse, notre parti fut d'attendre le jour dans notre chaise ; Préval nous y la

postillon qui nous devenoit inutile. Que faire dans cette situation ? la mélancolie s'empara de mon esprit ; je crus que j'étois encore avec mon mari ; Préval & ma femme de chambre faisoient leurs efforts pour me dissiper : ils n'y seroient peut-être pas parvenus , si cette fille ne m'eût demandé la permission de nous raconter son histoire.

Egayez-vous , madame , nous dit-elle , je vais vous raconter le premier de mes malheurs , & il vous fera rire. N'importe en quelle année je suis née ; j'ai vingt ans ; Lyon fut ma patrie ; dès l'âge le plus tendre , ma mère , qui s'aperçut que je serois jolie , jeta sur moi des vues que l'événement n'a pas entièrement démenties ; on crut que le théâtre seroit le lieu le plus propre à faire briller mes charmes ; ma mère me destina à figurer un jour parmi les divinités de Polymnie ; j'y résistai quelque temps. L'opéra de Lyon est bien différent de celui de Paris : celui-ci est le séminaire des vestales , l'école de la sagesse & l'asyle de la vertu. Dans l'autre , au contraire , la débauche & le libertinage y regnent ouvertement ; & veut-on à Lyon injurier une femme , on lui donne le surnom de fille d'opéra. Je ne fus pas plus tôt libre , qu'on me mit des livres de musique à la main : j'avois une voix qui promettoit beau-

coup, du goût, & un goût qui s'augmentoît tous les jours par la fréquentation de l'opéra. Je parus à quatorze ans sur ce grand théâtre : mon début fut si heureux & si continuellement applaudi, qu'après quelques représentations on ne balançoit pas à me recevoir.

Actrice de l'opéra, me voilà donc affichée ; je ne vis autour de moi qu'adorateurs, qu'amans passionnés. Une jeune fille, élevée parmi des actrices, dans le centre de la volupté, résiste avec peine aux propositions avantageuses qu'on lui fait ; c'est ce qui déterminâ ma mère, toujours pénétrante dans ses desseins, à ne me pas perdre de vue un instant. Chacun mettoit mes prémices à l'enchère ; financiers, robins, militaires, prélats ; tous couroient après. Comme leurs offres étoient fort au-dessous des espérances que ma mère avoit conçues, ils furent tous rebutés. Il étoit cependant temps de se décider de ce côté-là ; car, emportée par des desirs impétueux, j'aurois pu donner ce que ma mère vouloit vendre.

Un capitaine de dragons, dont les propositions, accompagnées de cent louis, avoient été rebutées, s'avisa d'un stratagème assez singulier ; il écrivit à ma mère un billet conçu dans ces termes :

« Mademoiselle D *** me plaît. me-

» dame ; si cinq cents louis peuvent vous
» déterminer à me l'accorder , j'attends votre
» réponse. Mon caractère exige des ménages
» que j'espère que vous prendrez. Je
» suis ,

» le prélat de * * * , »

Ma mère me communiqua cette lettre ; ma réponse fut conforme à ses desirs. Refuser un prélat ! ah ! dans l'état où j'étois j'aurois tout accordé à un simple abbé. Le moment fortuné , qui devoit décider de mes premiers plaisirs , fut fixé ; je sentoits déjà dans mon cœur ces mouvemens tumultueux qu'on ne connoit qu'une fois. Le chevalier d'Ermenel (c'est le nom du capitaine de dragons) vint sur la fin du jour en habit de cérémonie ; un équipage brillant , une livrée de goût , des coureurs lestement habillés annonçoient sa grandeur postiche. A peine le faux prélat parut-il , que ma mère me fit passer avec lui dans le cabinet destiné à un exercice après lequel je soupirais depuis si long-temps. Nous ne fumes pas plus tôt entrés , que , livrés à ses transports , je sentis qu'il est de vrais plaisirs dans la vie ; nous passâmes trois heures dans cet heureux cabinet sans perdre une minute ; j'ignorais étoit temps que le prélat sortît.

Nous rentrâmes dans la chambre où étoit ma mère; elle attendoit impatiemment les cinq cents louis, lorsqu'un fatal signal, donné par le prélat, fit entrer quatre jeunes officiers. Quel coup de foudre ! le faux prélat sourit, & dans le moment même il se défit de l'attirail qui avoit séduit ma mère. Ciel ! nous reconnûmes le chevalier d'Ermenel, qui nous accabla des plaisanteries les plus cruelles. Ce ne fut pas tout ; les nouveaux venus voulurent jouir des mêmes avantages que le faux prélat; ma mère furieuse alloit crier au secours; mais le chevalier lui fit sentir qu'une pareille extrémité ne serviroit qu'à la perdre; ma mère se rabattit à demander le secret, & d'Ermenel sortit enfin avec tous ses amis, qui venoient d'être les miens. L'air de satisfaction qui régnoit sur mon visage ranima la colère de ma mère, & je crois qu'elle se feroit portée aux derniers excès si l'espérance du secret ne l'eût retenue. Espérance frivole, *la gazette de Cythère* en informa le lendemain toute la ville.

Ma mère, moins piquée de l'indiscrétion du chevalier que de l'insolence du gazetier, projeta de lui jouer un tour qui la vengeât; c'est même à la catastrophe qui arriva à l'auteur de la gazette, que le public est redevable de la suppression de ce mauvais ouvrage.

B*** rêva un jour qu'il avoit de l'esprit; combien de fots en sang-froid pensent de même ! à son réveil il prit la plume , & , quoiqu'il ne fût que bégayer notre langue , il composa sa vie. Boileau l'a dit , un mauvais livre trouve des acheteurs ; B*** vendit son livre ; ce prétendu succès l'enhardit ; il vint à Lyon , & deux jours après son arrivée il donna une feuille intitulée *la Gazette de Cythère* ; cet ouvrage , écrit sans sel , sans goût , sans style , détaillait maussadement les parties de plaisir des filles de l'opéra & de la comédie. C'est dans une de ces feuilles qu'il raconta la scène que le chevalier d'Ermenel nous avoit jouée. Ma mère outragée résolut de s'en venger , & le lendemain elle y parvint. B*** étoit amoureux de moi ; je feignis d'ignorer les traits qu'il venoit de lâcher contre nous , & je semblai me rendre à ses empressemens ; le lieu nous manquoit , je lui proposai de me conduire hors de la ville sans que ma mère le sût ; il y consentit. Nous allâmes à l'extrémité du faubourg de la Guillotière ; B*** fit servir une collation superbe ; & il me pressa bientôt de le rendre heureux. Vous êtes trop aimable pour que je résiste plus long-temps ; accordez seulement à votre amante une grâce que vous ne pouvez pas lui refuser. Eh ! parle , ma chère

D***; que veux-tu ? pour te plaire je suis prêt à tout entreprendre. J'ai depuis longtemps, continuai-je, une démangeaison de m'habiller en homme ; satisfais-moi, je t'en conjure. Avec plaisir, ma reine, repartit B*** en commençant à se déshabiller, tu vas être contente. A l'instant, je me dépouillai de mon équipage, j'endossai celui de B***, qui, sans culote, sans chemise, fut contraint de se couvrir de ma robe de chambre ; par parenthèse, je m'étois parée ce jour-là de tout ce que j'avois de plus mauvais. Je ne fus pas plutôt habillée en cavalier, que je demandai à B*** la permission de faire un tour dans le jardin ; j'allois vous en prier, me répondit-il. Je descendis à ce moment ; &, au lieu d'aller au jardin, je pris avec précipitation le chemin de la ville dans la même voiture qui nous avoit amenés. B***, impatient de ne point me voir, alloit demander ce que j'étois devenue, quand l'hôtesse vint lui annoncer mon départ. Furieux, sans argent, il se servit de sa situation pour demander crédit, & attendit la nuit pour retourner à la ville, où son aventure étoit déjà publique. Le magistrat, auprès duquel B*** amena sa plainte, ne fut point content de cette scène ; mes amis m'en firent envisager les suites comme quelque chose de

fâcheux , & me déterminèrent à fortir de Lyon incognito , & à prendre la route de Paris.

J'arrivai seule dans cette grande ville ; ma beauté pouvoit m'aider à y faire des connoissances ; & je n'eusse pas manqué d'en profiter , si l'arrivée de B*** à Paris ne m'eût ôté la liberté de m'écarter. Sans ressource , sans amis , j'entrai à votre service , d'où je compte sortir pour passer à l'opéra , quand B*** aura pu oublier l'injure que je lui ai faite.

Cette histoire dissipa un peu ma mélancolie ; le jour parut enfin ; nous nous trouvâmes près d'un village , le chevalier y courut & amena avec lui des chevaux & du secours ; notre chaise fut bientôt remise en état , & nous continuâmes notre route sans accident.

Nous nous jurâmes dix fois dans ce voyage un amour éternel , & dix fois le plaisir vint sceller nos sermens. La crainte de trouver quelques-uns de nos parens , dans presque toutes les provinces de France , nous fit prendre le parti d'aller en Lorraine. Nous arrivâmes à Nancy , c'est la capitale de la province ; la poste fut l'auberge que nous choisîmes. A peine fumes-nous descendus , que l'hôte monta dans notre chambre & nous demanda si nous ne trouverions pas mauvais qu'il nous fit souper avec un officier qui venoit d'arriver avec

son épouse ; nous y consentîmes , & on n'eut pas plutôt servi qu'ils montèrent. Quelle surprise ! jamais je ne pourrai l'exprimer ; c'étoit mon mari avec sa maîtresse : tous quatre confertés , immobiles , nous gardions un silence profond , quand Valville , d'un sang-froid étonnant , m'offrit un fauteuil , & pria sa maîtresse & le chevalier de prendre place ; nous nous mîmes tous à table , & mon mari nous dit qu'ennuyé d'avoir une femme qu'il ne pouvoit aimer , secrètement & sans qu'il fût mon départ , il avoit pris la résolution de quitter Paris , & d'aller se retirer à Strasbourg ; que mademoiselle de Lucy , (c'est le nom de sa maîtresse) à laquelle il avoit depuis long temps promis sa foi , avoit consenti à ce départ , & que le seul hasard nous rassemblait.

Cette aventure nous parut tenir du roman , & il faut en avoir été témoin pour la croire aisément. De notre côté nous mîmes Valville au fait de tout ce qui s'étoit passé ; on plaisanta beaucoup ; le souper fut vif , & nous nous efforcâmes tous de le rendre amusant.

Le souper fini , Valville se jeta à mes genoux . . . Quel transport ! l'impression qu'il fit sur moi fut d'autant plus vive que je l'attendois moins. A ce moment , mon mari me parut le plus aimable de tous les hommes :

Valville à mes genoux !... quel coup d'œil ! il faisoit le tableau que faisoit mon époux à mes pieds. Occupé à me dire les choses les plus tendres , il ne cessoit de parler que pour baiser mes mains , qu'il arrosoit de ses larmes. Le chevalier & mademoiselle de Lucy , que ce spectacle surprenoit avec raison , furent bientôt tirés de l'embarras dans lequel ils étoient. Tu étois mon ami , dit mon mari en parlant au chevalier , tu m'as enlevé ma femme , j'oublie ta perdie & la sienne ; qu'elle me pardonne aussi ; je ne vivrai que pour la rendre heureuse.... Je ne permis point à mon mari d'achever ; mon cœur venoit de se décider pour lui ; je sautai à son cou ; les baisers & les expressions les plus tendres l'assurèrent de mon amour. Quel changement subit ! quelle heureuse métamorphose ! je l'ai toujours regardée comme l'ouvrage du ciel.

Le chevalier , par honneur autant que par décence , voulut retourner à Paris ; mon mari le retint , & au bout d'un mois il l'unit avec mademoiselle de Lucy , que son âge rendoit maîtresse de sa main ; ces deux époux nous quittèrent après leur mariage.

Mon mari , qui aimoit la province , acheta une charge en Lorraine. Notre séjour fut fixé à Nancy ; c'est une des plus jolies villes de

province que j'aye vues ; la compagnie y est généralement bonne ; la meilleure noblesse de la province est rassemblée dans la capitale ; les femmes de condition y sont charmantes , & je ne trouvai que dans deux ou trois cet air de bégueule qui caractérise les provinciales. De l'esprit, des manières , presqu'autant de délicatesse , & beaucoup plus de décence qu'à la cour ; voilà à peu près le portrait des dames de condition de Nancy. Pour celles de robe , par-tout elles sont les mêmes ; telles nous les voyons à Paris , telles elles sont en province : fades copies des femmes du grand monde , elles parodient le *bon ton* , & on n'entend dans leur conversation que *mes gens* , *mes chevaux* , *une femme comme moi* , & toutes les absurdités auxquelles une vanité imbécille les assujettit. Au reste , que toutes les femmes de robe ne croient pas que j'aye voulu les caractériser par ce portrait ; il en est , même à Nancy , qui sont dignes des hommages du cœur & de l'esprit , & tous ceux qui connoissent madame de G*** , madame de S*** & madame de H*** , ne balanceront point à les mettre dans la classe des femmes aimables.

Notre maison devint l'asyle des honnêtes gens , & le centre de la bonne compagnie. Aimés , respectés dans toute la province ,

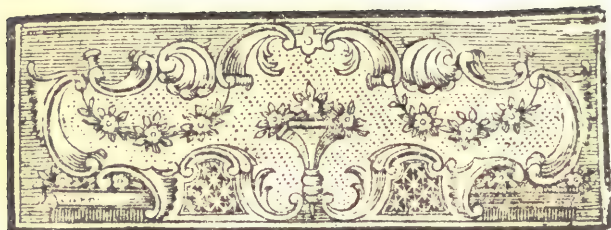
nous en ferions peut-être encore aujourd'hui l'agrément, si la mort de mon beau-père ne nous eût rappelés à Paris.

Toujours attachée à un époux qui m'adore, je ne goûte dans cette ville d'autre plaisir que celui de le voir, & d'élever un fils, digne fruit de notre hymen & de notre amour.

Fin du Recueil de ces Dames.

L E S

C H A T S.



LES CHATS.

PREMIERE LETTRE.

*A madame la M. de B***.*

LE cœur ne vous a-t-il point battu toute cette soirée, madame ? On a parlé des chats dans une maison d'où je fors ; on s'est déchaîné contre eux, & vous savez combien cette injustice-là coûte à supporter. Je ne vous rapporterai point tous les ridicules & tous les vices dont les chats ont été accusés.

Je ferois bien fâché de les avoir redits (a).

(a) M. de Fontenelle, églogue.

J'ai tenté de défendre leur cause, il me semble que j'ai parlé raison ; mais, dans les disputes, est-ce avec cela qu'on persuade ? Il auroit fallu de l'esprit : où étiez-vous, madame ? J'ai soutenu d'abord la sortie qu'on m'a faite, avec ce sang-froid & cette modération qu'on doit garder en exposant les opinions les plus raisonnables, quand elles ne sont pas encore bien établies dans les esprits ; mais il est survenu un incident qui m'a absolument déconcerté : un chat a paru, & d'abord une de mes adversaires a eu la présence d'esprit de s'évanouir ; on s'est mis en colère contre moi ; on m'a déclaré que tous les raisonnemens de la philosophie ne pourroient rien contre ce qui venoit de se passer ; que les chats n'ont été, ne sont & ne seront jamais que des animaux dangereux, insociables. Ce qui m'a pénétré de douleur est que la plupart de ces conjurés sont gens de beaucoup d'esprit.

Il faut que je vous conte un grand projet, madame : parmi tant de faits mémorables qu'on a cherché à éclaircir & à mettre en ordre, on n'a point encore songé à faire l'histoire des chats : n'en êtes-vous pas bien étonnée ? Homère n'avoit pas cru indigne de sa muse de décrire la guerre des rats & des grenouilles. Un des chapitres de Lucien, traité avec le

plus d'agrément, est à la louange de la mouche ; & les ânes ont eu la satisfaction de voir faire leur éloge (a). Comment les chats ont-ils été négligés ? Je n'en serois pas surpris s'il falloit , pour composer un ouvrage à leur gloire , avoir recours à l'imagination ; mais dès qu'on porte ses regards sur les chats des siècles passés , quelle foule d'événemens , plus intéressans les uns que les autres , ne découvre-t-on pas ? Avant que d'en exposer le tableau , on paroîtroit bien ridicule , si on osoit avancer qu'il y a eu tel chat dont la vie peut-être a été plus brillante & plus traversée que celle d'Alcibiade ou d'Hélène. Cependant , si l'un & l'autre ont allumé des guerres fameuses , si Hélène a vu des autels élevés à sa beauté , de tels avantages ne les mettent point au-dessus d'un grand nombre de chats & de chattes , qui tiennent un aussi beau rang au temple de mémoire.

L'histoire des chats devoit donc naturelle-

(a) De M. de la Mothe-le-Vayer , sous le nom d'Oratius Tibère.

Jacques Pelletier , de la ville du Mans , poète , a fait un poëme à la louange de la fourmi , imprimé en 1587.

Le fleur Ferrin , introducteur des ambassadeurs de M. le duc d'Orléans , a fait ce même éloge en vers ; il a fait encore celui du grillon , du moucheron & du ver à soie , imprimé en 1661.

ment réveiller l'émulation des écrivains les plus illustres. Mais enfin, puisque cette histoire n'a point été faite, la médiocrité des talens ne doit pas étouffer le zèle. J'oserai tenter cet ouvrage, & je me croirai à portée d'y réussir, si vous me promettez d'aider à mon entreprise. Nous commencerons par chercher les sources de cette fausse prévention qu'on a assez communément ici contre les chats. Nous exposerons de bonne foi les lumières qu'une longue habitude de leur commerce & la réflexion nous ont acquises. Nous rapporterons les formes différentes que les intérêts des chats ont prises successivement dans les nations, en gardant tous les ménagemens convenables, pour ne point révolter les personnes qui ont, par pur sentiment, de l'antipathie pour eux. Nous nous souviendrons toujours qu'il y a de certaines répugnances naturelles, lesquelles, selon le père Malebranche (a), peuvent être l'effet de l'imagination déréglée des mères, qui a influé sur celle des enfans ; ou, comme l'explique un

(a) On voit tant de personnes qui ne peuvent souffrir la vue d'un chat, à cause de la peur que ces animaux ont faite aux mères de ces personnes, lorsqu'elles étoient grosses. (Rech. de la vérité, tome I, l. II, page 189. Voyez aussi, à la page 175, la note première.)

célèbre philosophe anglois (a), l'ouvrage des contes d'une nourrice (b).

La crainte est aux enfans la première leçon, a dit la Fontaine; & d'ailleurs il est bien aisé de reconnoître que les antipathies, acquises ou naturelles, peuvent tomber sur les objets qui semblent le moins devoir se l'attirer; l'un ne sauroit voir des oiseaux sans frémir; tel autre fuit quand il apperçoit du liége. Germanicus ne pouvoit souffrir le chant ni l'aspect d'un coq (c). Les chats, par ces sortes de haines, ne sont donc point caractérisés dangereux ni méchans. On a ouï dire, dès le berceau, que les chats sont d'un naturel traître; qu'ils étouffent les enfans; qu'ils sont forciers peut-être. La raison, qui survient, a

(a) Locke. Il est du même sentiment que le père Mallebranche. (Traité de l'entendement, pages 488 & 489, l. II, chap. 33, trad. de l'anglois.

(b) Coulange a dit, au sujet des enfans, dans une de ses chansons :

On leur fait peur du loup-garou;
On leur fait peur de la grand-mère;
Le dragon va sortir du trou,
Qui pour les devorer s'apprête;
Eh! là, ces petits malicieux
N'ont que des monstres autour d'eux!

(c) Plutarque, livre de l'envie & de la haine, page 107, traduction d'Anquet.

beau se récrier contre ces calomnies, l'illusion a parlé la première ; elle persuadera long-temps encore après qu'elle aura été reconnue pour ce qu'elle est ; & si les chats obtiennent de n'être plus forciers , ils resteront craints , du moins comme s'ils l'avoient été effectivement.

M. de Fontenelle avoue qu'il a été élevé à croire que la veille de la Saint-Jean il ne restoit pas un seul chat dans les villes , parce qu'ils se rendoient ce jour-là à un sabbat général. Quelle gloire pour eux , madame , & quelle satisfaction pour nous , de songer qu'en des premiers pas de M. de Fontenelle , dans le chemin de la philosophie , l'aît conduit à se défaire d'une fausse prévention contre les chats & à les chérir.

Notre apologie ne regardera donc , ainsi que nous venons de nous le proposer , que les personnes qui , par indolence , suivent un ancien préjugé , ou celles qui , par mignonnerie , affectent la frayeur des chats.

Vous savez , madame , quel rôle nos chers amis ont joué dans l'antiquité. Si les respects des hommes , quoique ridiculement fondés , peuvent faire quelque honneur à ce qui en est l'objet , il n'y a aucun des animaux qui puisse rapporter des titres plus éclatans que ceux de l'espèce chatte. Il ne sera peut-être pas prudent

de la peindre d'abord avec tant d'avantages ; mais , pour mettre quelque ordre dans notre ouvrage , nous ne pouvons pas nous dispenser de commencer par faire envisager les chats divinifiés , comme ils l'ont été en Egypte , & honorés par des statues , & par un culte mystérieux transmis successivement aux Grecs (a) , aux Romains (b) ; & , sans nous arrêter à un grand nombre de monumens de l'antiquité , qui semblent s'être conservés exprès pour faire foi de la gloire des premiers chats , nous parlerons d'abord du dieu Chat ; il étoit représenté en Egypte sous sa forme naturelle , paré d'un collier , au milieu duquel est attachée une table enrichie de caractères hiéroglyphiques. Il est vrai qu'on n'a point l'intelligence de ces caractères ; mais nous ne laisserions pas de les expliquer , en rassemblant différentes circonstances de la mythologie des Egyptiens.

Ces peuples avoient pour tradition que les dieux , poursuivis par Typhon , avoient imaginé de se cacher sous des formes d'animaux. Anubis , adoré depuis sous le nom de Mercure , s'étoit transformé en chien. Diane qui , selon

(a) Orphée apporta en Grèce les cérémonies religieuses des Egyptiens , & les transmit aux Thébains. (Diod. de Sicile , livre premier , page 11.)

(b) Lucien , Dialogue de l'assemblée des dieux.

l'opinion d'Apulée, est la même qu'Isis, s'étoit transformée en une belle chatte; &, comme remarque fort bien Plutarque, (car il ne faudra pas manquer de le citer) les Egyptiens n'avoient point imaginé au hasard la forme d'animal que chaque divinité étoit censée avoir prise. Mercure, par exemple, n'avoit préféré la forme du chien que pour marquer sa fidélité à accomplir les ordres de son maître.

En suivant donc l'opinion de Plutarque, ne serons-nous pas très-raisonnables de trouver des rapports entre Diane & sa métamorphose, & de conclure que les Egyptiens ne l'avoient imaginé ainsi travestie, que parce qu'ils connoissoient dans les chattes des qualités convenables à la prud'hommie de la déesse.

Suivant une autre figure antique, le dieu Chat a devant lui, madame, un fistre (a), dont le manche est posé dans une petite coupe, ou, si l'on veut, un gobelet; nous remarquerons d'abord que ce fistre étoit un instrument consacré aux plus grandes divinités des Egyptiens; nous trouverons tout de suite occasion d'établir que la musique étoit admise dans leurs festins; & cela, sans découvrir encore

(a) Instrument de musique : Isidore remarque que les Amazones s'en servoient à la guerre,

combien cette musique a de rapports avec nos chats.

Plutarque, disons-nous, fait mention d'une chanson célèbre qui se chantoit dans tous les soupers de l'Egypte ; cette chanson étoit à la louange du jeune Maneros, dont elle portoit le nom. Les Egyptiens le croyoient inventeur de la musique ; il étoit fils du roi Marcander & de la reine Aflarte, qui accueillirent Isis, lorsque, cherchant le corps de son époux, que Typhon avoit divisé par morceaux, elle le trouva jeté par les vagues sur la côte de Biblus, où régnoit alors ce roi, père du jeune Maneros.

Une autre circonstance, qu'il sera bien essentiel de faire remarquer, est que l'extrémité supérieure du fistre égyptien étoit ordinairement enrichie d'une belle sculpture, qui représentoit une chatte à face humaine ; & qu'il y avoit quelquefois des chats semés en différens endroits de cet instrument.

Mais nous avons un autre monument de l'antiquité plus imposant encore. Le dieu Chat est représenté avec sa tête naturelle sur le corps d'un homme ; remarquez bien, madame, tous ses attributs. Il tient ce fistre même, mais avec une dextérité, & avec un air d'habitude qui frappe & qui découvre qu'il fait

faire usage de cet instrument. Eh ! pourquoi n'y auroit-il pas de vrais rapports entre les instrumens de musique & les chats ? tandis que les dauphins , depuis tant de siècles , sont en droit de s'attendrir aux accords de la lyre ; que les cerfs se piaissent au son de la flûte ; & que les jumens de la Grèce aimoient si fort les chansons , qu'on en avoit fait une exprès pour elles , & qui portoit leur nom. C'étoit , selon ce que rapporte Plutarque , une sorte d'épithalame , dont le charme adouciissoit la rigueur de ces jumens. Elles ne consentoient à recevoir un époux , que lorsqu'elles entendoient cet air voluptueux , qui n'étoit employé qu'à cet usage (a).

Mais voici bien une autre découverte , qu'il

(a) Sans aller chercher des exemples dans les siècles reculés , n'avons-nous pas , dans une province de France , des animaux sur lesquels de certains tons ont le même ascendant que la chanson de Plutarque avoit sur les jumens ?

On commence par appeller l'amant par son nom : allons , mon beau Martin , dit-on ; allons , jeune vainqueur , ne vous a-t-on pas choisi une maitresse charmante ? voyez comme elle est prévenue en votre faveur ; allons , qu'attendez-vous pour être heureux ? Cette invitation , qui se débite avec une sorte de declamation chantante , ne manque jamais de produire l'effet désiré.

faut absolument manifester. Les chats sont très-avantageusement organisés pour la musique ; ils sont capables de donner diverses modulations à leurs voix, & dans les expressions des différentes passions qui les occupent, ils se servent de divers tons.

Ceux qui s'élèveront contre cette proposition, seront bien étonnés d'apprendre que nous nous serons servis expressément des termes de deux hommes célèbres par leur science (a).

Les chats mis en possession d'une belle & grande voix ; nous demanderons à leurs adversaires ce qu'ils pensent de cet assemblage du flûte & du gobelet trouvés tant de fois entre les pattes des chats. Il me semble, madame, qu'ils avoueront de bonne foi ; (car il y a de certaines vérités qui percent à travers la prévention) ils conviendront, dis-je, que le flûte, symbole de la musique, & ce gobelet qui réveille nécessairement l'idée des festins, découvrent évidemment que chez les Egyptiens les chats étoient admis dans les festins, & qu'ils en faisoient les délices par le charme de leur voix.

Mais, supposé qu'ils ne sussent pas d'abord le simple de cette proposition, & que, semblables à ces esprits forts de la fable de M. de

(a) M. le Clerc, (Bibl. ch. M. rom. I, p. 293 & 294.)
Extrait de la Cosmologie sacrée de M. de Grew.

la Mothe, qui trouvent impuissable ce qu'ils ne comprennent pas. Ils se font nous soutenir que jamais le chant des chats, qu'ils ne manqueraient pas d'appeler un miaulement, fondé sur un vers attribué inoffensivement à Ovide ⁽¹⁾, que ce chant, d'ailleurs, n'a pu être harmonieux, ni même supersonique. Cela nous paraît d'une grande candeur ; mais nous le dissimulerons pour ne point paraître vexés. Nous nous contenterons d'abord de répondre, que ce qui leur semble un miaulement, dans les chats d'abord cités, ne prouve rien contre les chats de distinction, les uns et les autres de grandes révolutions : nous le faisons, avec tout le ménagement possible, sur ces différences, dont il s'agit peu, car, ne s'agit-il pas, plus, même de s'en occuper ? Ce qui nous rendra encore de plus en plus convaincu, c'est de constater que le vocal paraît dans son plus bel usage.

Notre méthode, à nous autres modernes, d'ailleurs, est fondée sur une certaine division de l'espèce que nous appelons chats, ou félinité, à deux classes. Mais nous nous-mêmes nous séparons que cette même division comprendrait aussi tout être appelé mi-quel : cela nous paraît une idée de nous et d'orga-

(1) *Propter vocem, quæ fœmæ, propter Catonem*.

[illegible]

... ..

au moins ridicule. De leur côté ils ne trouvent pas le sens commun dans la nôtre. Nous croyons réciproquement n'entendre que miauler : ainsi chaque nation , à cet égard , est , pour ainsi dire , le chat de l'autre , & des deux parts peut-être. Conduit par l'ignorance , on ne porte que de faux jugemens.

A ce raisonnement , qui , simple comme il est , leur fera sans doute grande impression , nous ajouterons une réflexion qui achevera de les convaincre. Les Egyptiens mettoient tout à profit pour sentir le bonheur de l'existence. Les squelettes , apportés pendant les festins , avertissoient de profiter des momens de la vie. Bois , disoit-on ; & te réjouis : demain peut-être tu seras mort (a) : mais ce spectacle , quelque accoutumés qu'y fussent les Egyptiens , ni cette exhortation , ne devoient pas , par la première impression , donner des idées agréables ; il n'est de précepte pour inspirer le plaisir que les images du plaisir même. Les chansons , les fiftres ,

(a) Plus inconstant que l'onde & le nuage ,
Le temps s'envole , pourquoi le regretter ?

Mais la pente voilage

Qui le force à nous quitter ,

En faire usage ,

C'est l'art de vivre.

Qu'on nous offre donc des douceurs ;

Si notre vie est un passage ,

Sur ce passage au moins semons des fleurs.

les chats venoient donc au secours ; ils embellissoient la sombre vérité qui venoit d'être annoncée : de-là, sans doute, la gaieté s'emparoit insensiblement du festin. Dans nos chansons, où ce même fonds se retrouve assez communément, il est du moins présenté par des images qui paroissent avoir plus de relation avec les sentimens qu'on veut inspirer.

Pardonnez-moi, madame, la petite vanité de m'être ici cité pour exemple. Cette chanson n'est que la même idée des Egyptiens rendue avec des couleurs plus douces, & qui sont à notre égard les sistres & les chats qui égayoient le tableau des squelettes.

Voilà les idées qui se sont réveillées en moi dans les premiers momens de mon dépit. Ma lettre doit se sentir de mon trouble : ayez la bonté d'y mettre tout l'agrément qui y manque ; je vais faire des recherches sérieuses, afin de recueillir les fables des chats avec l'ordre & l'exactitude convenables à une matière aussi intéressante & aussi ignorée du vulgaire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



DEUXIEME LETTRE.

QUOIQ'IL fut fort tard , madame , quand j'ai fermé hier au soir ma lettre , vous concevez bien qu'il m'a été impossible de dormir. J'ai passé la nuit à lire tout ce que j'ai de livres de l'antiquité ; nous pouvons actuellement nous armer de belles citations latines & même grecques , (car il ne faudra point ménager nos adversaires) qui vont mettre la gloire des chats en évidence. Il me semble qu'il est plus aisé d'avoir raison en grec qu'en françois.

Comme nous avons suffisamment prouvé que les chats avoient des autels en Egypte , nous pouvons négliger de décrire un nombre de monumens antiques qui ne laissent pas lieu d'en douter. Ne citons , que pour être exacts seulement , toutes les images de cette divinité , trouvées dans la table qui comprend les mystères d'Isis ; & faisons remarquer que le dieu Chat , appelé Elurus , est représenté quelquefois avec des traits humains ; mystère dont un savant commentateur assure qu'il résulte ,

qu'une chatte est extrêmement comparable à la lune, avec laquelle ce bestial, dit-il, a une grande convenance & conformité (a).

Mais cet assemblage de traits humains dans le dieu Chat, a une cause métaphysique, qu'il me paroît encore plus important d'éclaircir. Je suis sûr, madame, qu'elle vous a frappé d'abord.

Vous savez que la vanité des hommes les fait se rapprocher, autant qu'il leur est possible, de ce qu'ils ont élevé au-dessus d'eux. Dès que les Egyptiens eurent dressé des autels à Elurus, ils lui substituèrent insensiblement quelques traits de leur ressemblance : dans ce monument, madame, la figure a le corps d'un homme & la tête d'un chat ; elle est ornée de plusieurs attributs ordinaires aux figures égyptiennes ; mais le plus digne d'admiration est une couronne de lumière que jette la tête du dieu. Si ce ne sont pas des rayons, remarque le père Montfaucon (b), ils en approchent ; & si ce sont des rayons, ajoute-t-il,

(a) Notes sur l'Égypte, chap. du Nil, page 37 ; édit. de 1615.

(b) Livre sixième des Antiquités, onzième tome du Supplément, planche quarante-quatrième.

cela conviendrait à ce dieu , l'un des plus honorés de l'Égypte.

La réflexion que nous venons de faire sur les effets de l'amour-propre , nous conduit à présumer que les dames égyptiennes sentirent à leur tour l'avantage de ressembler à la déesse Chatte. Ce furent elles sans doute qui lui prêtèrent quelques traits de l'humanité , dans les statues qu'elles lui élevèrent. Qu'aura-t-on à nous répondre , quand nous citerons le portrait de la déesse Chatte représentée en belle femme , parée d'un superbe panache , à la manière des figures égyptiennes , & tenant une espèce de sceptre , au haut duquel est le gobelet dont nous avons déjà dévoilé l'allégorie , ou quand nous la ferons voir assise avec dignité dans un fauteuil ? Pourra-t-on , sans admiration , voir dans un autre monument cette belle déesse conservant sa tête de chatte posée sur le corps d'une femme ? Elle porte une espèce de baignoire qui lui couvre les épaules & une partie des bras , & qui laisse appercevoir une gorge ravissante ; elle a une tunique qui lui descend modestement jusqu'à la cheville du pied ; elle tient sous sa poitrine une tête d'homme bridée par le menton , symbole manifeste de l'ascendant que les Egyptiens

croyoient qu'elle avoit sur les cœurs; & de l'autre bras elle soutient une espèce d'urne, qui étoit apparemment encore un éloge mystérieux de ses charmes (a).

De cet assemblage de graces, n'est-il pas tout simple de croire que la déesse Chatte étoit regardée en Egypte comme la mère des amours? Toutes les beautés de Memphis se piquoient sans doute de lui ressembler; & les poëtes, qui faisoient des vers à leurs louanges, avoient l'art de leur trouver les yeux aussi ronds & aussi luisans que ceux de la déesse. Vous concevez bien quel seroit le dépit des femmes qui ont le bon air de craindre les chats, quand on leur prouveroit qu'il ne pourroit leur arriver de succès si flatteur, que d'être autant aimées, autant préconisées qu'une chatte de l'Egypte.

Ce ne fera point une idée hasardée, que d'appeller la déesse Chatte la mère des amours; c'étoit Isis même que les Egyptiens adoroient sous cette forme agréable; & Isis présidoit sur les cœurs. Les amans l'invoquoient pour acquérir le don de plaire; ils l'attestoient, sans doute, pour persuader leurs maîtresses, lorsqu'ils juroient par le nombre de trente-six, serment le plus solennel parmi eux, & le plus sacré.

(a) Antiquités du père Montfaucon, liv. 6 tome 2, quarante-cinquième planche.

Eclairciffons à préfent ; c'est-à-dire , différons fur ce que pouvoit être le culte rendu au dieu Chat.

Chaque divinité en Egypte avoit plufieurs prêtres, dont l'un avoit la fupériorité (a) ; & c'étoit de l'ordre de ces pretres que les Egyptiens élifoient leurs rois. Il y a toute apparence que le pontife des chats avoit toujours le plus de droits à la couronne. Il ne faut pas oublier, je crois, de faire fentir que ces prêtres fe baignoient deux fois par jour dans l'eau froide ; qu'ils étoient habillés de lin, attendu que la fleur de lin eft de couleur bleue célefte ; difons auffi que leurs fouliers étoient formés d'une certaine plante appelée *papyrus* (b). Il ne tiendrait qu'à nous de mettre ce mot en grec, & d'alléguer un prodige au fujet de cette plante. Les Bibliens prétendoient qu'une tête formée de la plante appelée *papyrus*, étoit portée tous les ans régulièrement d'Egypte à Biblus dans l'efpace de fept jours. Ils regardoient cette merveille comme un témoignage de la faveur de leur dieu Ofiris. Il eft vrai que cette fable ne viendrait que

(a) *Plutarch. in Ifid. & Ofir.*

(b) Efpèce de rofeau dont on faisoit le papier en Egypte.

(c) *In dea Sir. l. ii.*

médiocrement à notre sujet ; mais du moins elle illustreroit la chaussure de nos prêtres , & une citation de plus n'est pas à négliger. Ajoutons encore que ces sacrificateurs , par une propreté convenable à la dignité de leur état , se rasoient le corps régulièrement de trois jours en trois jours (a).

Il est à présumer , & c'est , ce me semble , une remarque très-prudente à faire , que ces prêtres dans leurs cérémonies se conformoient , autant qu'il leur étoit possible , au génie & aux attributs de la divinité à laquelle ils étoient dévoués ; & qu'ainsi l'enjouement , la souplesse du corps , & les attitudes pantomimes devoient faire la principale partie des mystères du dieu Chat. Si le signor Tomasini (b) , qui remplit avec tant de graces le rôle d'Arlequin dans notre comédie italienne , avoit vécu du temps des anciens Egyptiens , les dévots du dieu Chat l'auroient regardé comme l'image de la divinité. Etrange contraste de l'esprit humain ! ce qui fait au-

(a) *Interp. C. 37. Herodot.*

(b) Thomaso-Antonio Vicentini , connu sous le nom de Thomassin , a joué avec le plus grand succès le rôle d'Arlequin , sur le théâtre de la comédie italienne , depuis son rétablissement en 1716 , jusqu'à sa mort en 1739. Il a été remplacé par le célèbre Carlin. (*Note de l'éditeur.*)

jourd'hui le comique de la scène, eût formé alors toute la dignité du temple.

Mais les chats, regardés comme divinités, prouvent seulement la sottise des hommes, & ne sont pas plus illustrés à cet égard, que les cigognes de l'Egypte, les rats & le dieu Pet, qui ont eu également leurs mystères; rien ne caractérise mieux cette rivalité, qu'une fable de M. de la Mothe, intitulée les dieux de l'Egypte. C'est une de celles qui, par le fonds & par la forme, a le plus d'agrément & de philosophie (a).

Laissons une religion si extravagante, pour établir la prééminence que les chats ont eue dans la société sur les autres animaux de l'Egypte. Ils y ont joui personnellement des distinctions & des privilèges les plus honorables. Quand un égyptien tuoit un cercopitèque, qui est une sorte de singe, ou un ichneumon, espèce de rat, lequel, selon Elien, détruit les crocodiles, ou le bœuf Apis lui-même, s'il

- (a) Dans l'Egypte jadis toute bête étoit dieu;
 Tant l'homme au contraire étoit bête;
 Tel animal, ailleurs, qui n'a ni feu ni lieu,
 Avait là son temple & sa fête
 On avoit fait un jour dans le temple du Chat,
 D'un rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice.
 Le lendemain c'est le tour du dieu Rat,
 Il faut, pour le rendre propice,
 Qu'à ses autels un chat sacrifié.

l'avoit fait de deſſein prémédité , il lui en coûtoit la vie ; mais la loi étoit bien plus ſévère à l'égard de ceux qui attentoient ſur les chats , ſoit de propos délibéré ou involontairement ; ils étoient à l'inſtant livrés au bras ſéculier. Le peuple s'en emparoit , & les déchiroit avec fureur ; auſſi , dès qu'un égyptien appercevoit un chat expiré , il s'en écartoit tremblant & fondant en larmes ; il alloit annoncer cette cataſtrophe , proteſtant qu'il n'en étoit pas coupable ; & toute la ville ſe rempliſſoit de clameurs. Alors les magiſtrats venoient avec cérémonie s'emparer du mort ; ils l'embaumoient avec de l'huile odoriférante , du cèdre , & pluſieurs autres aromates propres à le conſerver , & on le tranſportoit à Bubaſte pour y être inhumé dans une maiſon ſacrée.

Le traitement honorable qui leur étoit fait pendant leur vie , découvre encore mieux de quel prix ils étoient dans la ſociété. Les Egyptiens les parfumoient & les faiſoient coucher dans des lits ſomptueux. Ils employoient tous les ſecrets de la médecine à traiter & conſerver ceux qui étoient nés d'un tempérament délicat ; ils donnoient de bonne heure à chaque chatte un époux convenable , obſervant avec attention les rapports de goût , d'humeur & de figure (a).

(a) Plutarque.

Quand il arrivoit un incendie , les chats jouoient bien un autre rôle. Ils entroient dans une fureur divine ; les Egyptiens , accoutumés à cette merveille , négligeoient l'incendie , les environnoient ; & quelquefois ces chats tutélaires s'échappoient ; & sautant par-dessus l'assemblée qui les entouroit , alloient se précipiter dans les flammes ; & quand ce malheur arrivoit , les Egyptiens menoient un deuil solennel (a).

Ce deuil étoit si marqué & si sincère , que les femmes en oublioient jusqu'à leur beauté ; & , pour éviter la honte de paroître encore aimables dans le cours d'une tristesse si raisonnable , elles se barbouilloient le visage , & couroient par la ville échevelées , & dans un état de désolation ; elles étoient ceintes par le milieu du corps ; elles se frapportoient la poitrine qu'elles laissoient découverte ; leurs plus proches parens marchaient à leur suite à demi nus comme elles , & abandonnés à ce délire qu'entraînent toujours les grandes douleurs (b).

Qui fait si l'exemple de cette fable ne fut pas le ressort secret qui déterminâ l'action généreuse de Q. Curtius ? Il y a toute apparence que son dévouement pour le salut de la patrie , en se jetant dans le gouffre , ne fut

(a) Hérodote , livre second.

(c) *Ibid.*

qu'une imitation de l'héroïsme des chats de l'Egypte.

Quand un chat mouroit de mort naturelle, toutes les personnes de sa connoissance tomboient dans la consternation ; elles portoient les marques de leur douleur jusqu'à se raser les sourcils (*a*). Il y a eu peut-être tel chat dans Memphis dont les obsèques ont été plus décorées & plus célèbres que celles d'Alceste & d'Ephes-tion. Admette (*b*), pour marquer toute sa douleur de la perte de cette épouse chérie, ordonna qu'on coupât les crins des chevaux qui conduisoient le char. Alexandre, il est vrai, outre les crins de tous les chevaux de son empire, proscrivit encore ceux des mulets, & fit tomber les créneaux des villes. Mais que font de tels sacrifices, au prix des larmes des plus belles femmes de l'Egypte, courant en désordre par la ville, & redemandant aux destinées un chat dont la Parque venoit de trancher les beaux jours ? Que peut-on opposer à tant de sourcils qu'il en a coûté aux fronts les plus respectés de l'Egypte (*c*) ? Quels soins aussi ne se donnoit-on pas pour conserver le chat d'une maison ? Quelle prévenance sur tous

(*a*) Hérodote.

(*b*) Alceste d'Euripide, édit. aldi 1505.

(*c*) Diod. Sicil. page 100.

ses goûts ? Quelle attention à lui faire passer une vie agréable ? On a vu un chat défobligé faire avorter les projets politiques , & semer le désordre & la rebellion. L'Egypte , sous l'un des Ptolomées , fut le théâtre de cette grande aventure ; le nom romain y étoit alors également craint & honoré. Les Egyptiens accueilloient avec soumission tout ce qui venoit d'Italie. Il arriva qu'un romain fit quelque insulte à un chat , ce fut même sans nul dessein ; cependant tout le peuple s'arma pour en tirer vengeance : ni la présence des magistrats , ni les menaces de Ptolomée ne purent arrêter sa fureur ; le coupable fut massacré ; ainsi la puissance romaine cessa d'en imposer , dès qu'elle eut pour rivale la cause d'un chat outragé.

Ce respect des animaux influoit sur toutes les actions des Egyptiens. Ceux qui habitoient les villes vouoient leurs enfans à ces animaux sacrés. Vous jugez bien , madame , que ce ne pouvoit être qu'aux chats que les gens du monde étoient voués. Voici quelle étoit cette cérémonie : On rasoit la tête de l'enfant entièrement ou à moitié , ou seulement la troisième partie ; ensuite les cheveux étoient pesés dans une balance , avec une quantité d'or ou d'argent proportionnée ; & quand la pesanteur du métal l'emportoit , cette offrande étoit remise

à la personne qui veilloit sur le chat auquel l'enfant venoit d'être voué : elle en achetoit du poisson & du pain qu'elle mêloit avec du lait pour la nourriture de l'animal respecté (a).

Cette fonction étoit extrêmement enviée ; on en étaloit les marques avec pompe ; on portoit à découvert le portrait du chat auquel on étoit voué : cet appareil attiroit le respect des citoyens toujours prosternés devant ceux à qui la garde des animaux sacrés étoit confiée (b) ; & comme chaque palais destiné à ces animaux n'en contenoit que d'une seule espèce, imaginez, madame, quelle étoit la fortune d'un citoyen qui pouvoit toute sa vie se trouver pour unique devoir la satisfaction de s'occuper des chats, & jouir ainsi de la considération publique (c).

Cet amour des chats, chez les Egyptiens, n'a jamais paru avec plus de constance & de grandeur d'ame que dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Cambyse, dans la quatrième année de son règne. Ils étoient alors gouvernés par Psammenite, qui venoit de succéder à Amasis.

L'ambitieux Cambyse ne pouvant s'ouvrir

(a) Diod. de Sic. p. 74.

(b) Diod. Hérod.

(c) Diod. de Sic. p. 74.

l'entrée de l'Egypte, qu'en se rendant maître de la ville de Peluse (a) qui paroïssoit imprenable, s'avisa d'un stratagème digne de sa haute politique. Sachant que la garnison de cette place étoit composée toute d'Egyptiens, il mit à la tête de ses troupes un grand nombre de chats; ses capitaines & ses soldats en portoient chacun un en forme de bouclier. Ce ne fut que sous de tels chefs que son armée s'empara de Peluse. Les Egyptiens, dans la crainte de confondre ces chats avec leurs ennemis, n'osèrent lancer aucuns de leurs traits, & consentirent plutôt à recevoir un vainqueur (b).

Voici jusqu'à présent toutes mes découvertes, madame; & comme je ne me lie pas à mes seules lumières, je vais consulter tous les savans de l'Europe. Vous jugez bien que je n'épargnerai ni le temps ni le travail. Les ouvrages qui ne sont qu'un jeu de l'esprit ne demandent que les momens de notre loisir; mais on se sent emporté par une vraie émulation, quand on a entrepris quelque point essentiel de l'histoire. J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Peluse s'appelloit anciennement Avaris, & auparavant Triplion, suivant Méséhon.

(b) *Poëmon*, liv. 3; Hérodote, liv. 2; *Mod. de Stèle*, liv. 1.

Et Prideaux, *Hist. des Juifs*, tome 1, l. 3, p. 393.

TROISIEME LETTRE.

NOTRE ouvrage s'avance , madame ; bien des personnes sensées en ont senti l'utilité , & m'ont secouru de leurs lumières ; sérieusement je crains que la dame d'avant-hier ne se soit évanouie de bonne foi : ce n'est presque plus le bon air , que de jouer de certaines frayeurs ; ainsi , bientôt on ne songera pas à avoir peur des chats. Les femmes n'adoptent guère de ridicules , que ceux qui portent avec eux un caractère d'agrément ; leur vanité est à cet égard bien plus sensée que la nôtre.

Mais seroit-ce assez pour nous que de voir l'antipathie pour les chats s'étiacer ? Ne faudroit-il pas que tous les yeux fussent ouverts sur leur mérite ?

Ne reviendrez-vous point , heureux siècle d'Astrée ,
Jours de paix , de plaines , ivresse du bonheur ,
Où l'amour une fois juré
Pour jamais régnoit dans un cœur ;
Où l'épouse tendre & chérie
Ne connoissoit de sort plus doux ,
Que de passer toute sa vie
Entre son chat & son époux ?

Mais ne nous arrêtons point, madame, à des idées trop flatteuses ; passons à bien des vérités historiques que nous avons encore à faire valoir.

Les Arabes adoroient un chat d'or (a) ; ils avoient une si grande opinion des chats, qu'ils ne purent jamais se résoudre à leur croire une origine semblable à celle des autres animaux. Ils singularisèrent celle-ci par une fable qui acquit bientôt parmi eux l'autorité de l'histoire : les rats, selon cette fable, s'étoient multipliés dans l'arche, & rongeoient sans aucune discrétion la pâture des autres animaux. Noé résolut de les détruire ; & se trouvant auprès du lion, il lui donna un soufflet : ce soufflet causa au lion un éternuement, & de l'éternuement sortit un beau chat, le premier chat qui soit venu livrer la guerre aux souris (b).

Ce merveilleux événement n'est, comme vous le voyez, madame, que médiocrement développé par l'auteur arabe ; il n'explique point par quel motif Noé se déterminâ à souffleter le lion par préférence ; mais nous

(a) *Plin. lib. 6, cap. 19, de Fale, sec. ante animal.*

(b) Murtadi, habitant de Tybe, ville d'Arabie, selon le genharime, a fait en 1584 un traité des merveilles de l'Egypte, traduit en françois par Valtier en 1665 ; c'est de ce traité que cette tradition est extraite.

retrouvons heureusement cette même fable rendue avec plus de clarté dans une des lettres persannes ; voici comment elle est contée : Il étoit sorti du nez du cochon un rat qui alloit rongeanr tout ce qui se trouvoit devant lui , ce qui devint si insupportable à Noé , qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore ; il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front , qui éternua aussi-tôt , & fit sortir de son nez un chat (a).

Les circonstances de cette fable , heureusement restituées par l'auteur des Lettres persannes , prouvent bien avec quel choix & quelle finesse il sent les traits propres à jeter de vrais agrémens dans un ouvrage ; & ce fragment de l'histoire des chats n'a pas peu contribué , sans doute , au succès d'un livre aussi généralement applaudi. Et les Perses , madame , (on fait que c'étoit un peuple éclairé) croit-on qu'ils n'avoient pas une haute estime des chats ? Il n'y a qu'à lire ce qui se passa sous le règne d'un de leurs plus illustres rois ; il s'appelloit Mowous ; tranquille dans le sein de la paix , ce monarque apprit qu'une armée de trois cent mille hommes , commandée par le prince

(a) Cette fable n'est pas telle. Traduction libre ; c'est l'auteur de ce petit ouvrage qui l'a inventée par le jall ibekien.

Schabé-Schah, son parent, faisoit une invasion dans son empire; il assembla ses ministres; & tandis qu'il délibéroit sur une conjoncture si pressante, un vieillard vénérable se présenta & parla ainsi : Roi, l'armée du rebelle peut être détruite en un seul jour, & vous avez dans vos états le héros auquel cette victoire est réservée; vous le connoîtrez entre vos capitaines, par une distinction aussi rare qu'avantageuse; mais, pour ne vous point paroître suspect dans ce que j'avance, il faut que je vous rappelle les services que j'ai rendus au roi Nou-chivan, votre illustre père. Ce fut à moi que ce monarque confia le soin d'aller demander de sa part au Khacan des Turcs une de ses filles en mariage; je fus introduit dans le palais des princesses; elles me parurent toutes extrêmement belles, & j'aurois été bien embarrassé à me déterminer, si j'avois cru que la beauté uniquement dut fixer mon choix; mais je voulois que ce fussent les qualités du cœur & de l'esprit qui emportoient la balance. Je demandai au Khacan la liberté de demeurer quelque temps à sa cour, afin de pouvoir connoître le caractère des princesses ses filles. Elles m'ignoient toutes un égal empressement de devenir épouses du roi de Perse, & j'examinai secrètement les différens ressorts qu'elles

faisoient pour m'engager chacune à leur donner la préférence ; une seule, (& c'est elle qui est devenue la reine votre mère) une seule, dis-je, ne mit en usage que la même conduite qu'elle avoit toujours gardée ; c'étoit une grande douceur dans le caractère, un goût toujours le même pour ses devoirs, un certain agrément dans l'esprit, qui la faisoit aimer de tout ce qui approchoit d'elle. Enfin, pour fixer mon choix, elle ne voulut paroître que ce qu'elle étoit, & je crus reconnoître à cette marque le vrai caractère de la vertu. Je la demandai au nom de mon roi ; & l'empereur son père, suivant l'usage de ses états, avant le départ de la princesse, fit faire son horoscope par les plus habiles astrologues : ils s'accordèrent tous en une circonstance ; ils prédirent qu'elle auroit un fils qui surpasseroit en renommée tous ses ancêtres ; que ce prince feroit attaqué par un des rois du Turquestan, sur lequel il remporteroit une victoire entière, s'il étoit assez heureux de trouver un de ses sujets qui eût la physionomie d'un chat sauvage. Ce récit achevé, le vieillard, qui avoit la science des sages, disparut comme un éclair.

Le roi ne songea plus qu'à chercher le héros qui devoit sauver ses états. Le vieillard n'avoit point déclaré son nom, ni donné aucune

lumière sur le séjour qu'il habitoit ; mais la ressemblance avantageuse du chat le fit bientôt reconnoître dans la personne de Baharam , surnommé Kounin. Il étoit de la race des princes de Rei , & gouvernoit pour lors la province d'Adherbigan (a). Hermus le pressa de prendre le commandement de son armée , & resta surpris merveilleusement , lorsque Baharam ne choisit que douze mille hommes pour combattre les trois cent mille rebelles ; cette troupe , animée par le présage admirable dont leur étoit la physionomie de leur général , vainquit l'armée ennemie ; Baharam tira de sa main le prince Schah é Schah , & fit prisonnier son fils ; ainsi la victoire la plus digne d'hâter la Perse , peut être regardée comme l'ouvrage des chats (b). Quand Sannacherib , roi des Arabes & des Assyriens , perdit cette célèbre bataille contre le roi d'Egypte , auroit-il éprouvé ce grand revers , s'il avoit eu la précaution d'avoir des chats dans son armée ? Il étoit campé près de Pelase , lorsqu'une nuit des rats champêtres , s'étant jetés dans son camp , rongèrent les arcs & ce qui servoit à tenir les boucliers ; Sargon , qui régnoit alors en Egypte , & qui n'avoit qu'une poignée de soldats , attaqua dans

(a) Ou Media.

(b) *Asiatique orientale*, cite Kondeine.

cette conjoncture les troupes de Sannacherib, qui, se trouvant sans armes, n'eurent d'autres ressources que la fuite ou la captivité: que le roi des Assyriens eût été secondé par quelque chat, il faisoit la conquête de l'Egypte.

Si tous les historiens célèbres ne se sont pas attachés également à rapporter les événemens merveilleux occasionés par les chats, on découvre du moins que tous avoient pour eux en général une estime marquée. Lucien, dans son dialogue de l'assemblée des dieux, en examinant les animaux honorés en Egypte, tourne en ridicule les singes, les cynocephales, les sphinx; mais il garde sur les chats un silence respectueux: cette retenue dans un philosophe aussi cinique, ne peut être regardée que comme un véritable éloge; & ce n'est pas la seule occasion où les chats aient été ménagés avec beaucoup d'égards. On empêchoit avec soin, chez les Romains, que les chiens n'entraissent jamais dans les temples d'Hercule; le sacrifice auroit été interrompu, & les mystères profanés. Ceux qui avoient porté cette loi, avoient prévu, sans doute, que les chats qui, par leur souplesse, se font un passage aux lieux même où les chiens ne peuvent aborder, pourroient aisément se produire dans ces temples (a); les

(a) *Platinq. in Romul.* page 37, traduit. d'Annot.

chats cependant n'étoient point désignés dans cette loi exclusive. Quelle preuve plus manifeste que la présence des chats n'étoit jamais regardée qu'en bonne part dans les plus augustes assemblées ; nous les avons déjà fait voir à la place d'honneur dans les festins de l'Egypte , mangeant & faisant les délices de la table par le charme de leur voix : cette circonstance de leur triomphe , qui paroitra peut-être la plus difficile à croire , trouve cependant encore une preuve bien claire dans ce que Plutarque (a) dit au sujet des cigales qu'il appelle musiciennes. Il prétend qu'elles étoient estimées comme telles par Pythagore ; & que c'est en faveur de leur musique , qu'il avoit défendu qu'on gardât dans les maisons des nids d'hirondelles , parce que ces oiseaux mangent les cigales. On ne contestera point , je crois , à Pythagore d'avoir été le plus délicat connoisseur en musique qu'ait eu l'antiquité. Quelqu'un qui entend le concert des astres , qui sent si la planète de la terre produit , par son mouvement , une tierce ou une octave exacte avec le son que forme la planète de Vénus , en doit être cru quand il déclare que les cigales sont musiciennes ; & en bonne foi , si leur chant est mélodieux , il faudroit être de bien mauvaise

(a) Plutarque , livre des propos de table.

humeur pour disputer aux chats (a) le même avantage. On conviendra du moins que la voix des chats est plus éclatante ; & d'ailleurs nous distinguons bien mieux la variété & le dessein de leur chant ; il est si simple & si agréable , que les enfans , à peine sortis du berceau , le retiennent , & se font un plaisir de l'imiter. Mais nous avons , madame , dans une fête donnée à la cour de Louis XI , une musique auprès de laquelle un concert de chats devient la chose du monde la plus simple. On imagina de faire exécuter devant ce prince un opéra d'un genre tout-à-fait nouveau ; il n'étoit formé que par des cochons , & il eut beaucoup de succès (b). Après cet exemple , nous rou-

(a) Les chats sont si heureusement organisés pour la musique , qu'ils sont encore l'âme d'un concert , même après leur mort. Le violon est le plus agréable de tous les instrumens ; la chanterelle est la corde du violon la plus sonore & la plus touchante ; & les bonnes chanterelles sont de boyaux de chats.

(b) Louis XI demanda un jour à l'abbé de Baïne , homme de grand esprit & inventeur de choses nouvelles , (quant à instrumens musicaux) qui le devoit & étoit à son service , qu'il leur fit quel ne fut autre de pourceaux , pensant qu'on ne le feroit jamais. L'abbé de Baïne ne s'ébahit , mais lui demanda de l'argent pour ce faire , lequel lui fut effectivement décerné , & fit la chose aussi singulière qu'on s'en peut imaginer.

girions, comme vous le jugez bien, madame, d'appuyer plus long-temps sur l'agrément de la musique des chats; ceux qui n'y sont pas sensibles, n'ont qu'à s'en prendre au peu de soin qu'ils ont eu de se former le goût.

Hermès Trimegiste découvrit le premier, en Egypte, que les trois parties de la musique avoient une grande relation avec les saisons de l'année; que la haute ressembloit à l'été, la basse à l'hiver, & la moyenne au printemps (a); on ne s'attendoit point à ces ressemblances. La musique a un nombre de caractères qui ne se présentent que quand on est bien déterminé à les découvrir; nos idées, sur les expressions de la voix des chats, ne sont encore que confuses; il faut espérer qu'un jour un nouveau Trimegiste les rendra sensibles & en fera connoître la justesse & la beauté;

vu; car, d'une grande quantité de porcelains de divers âges, qu'il assambla sous une tente en paille couverte de velours, au-devant duquel pavillon y avoit une table de bois rose polie, avec tout le nombre de marches; il fit un long lessoument ou gréper; ce lest qu'il touchoit les marches avec plusieurs alpes qui touchoient les porcelains. Les alpes entrèrent en tel ordre & connoissance que le roi & ceux qui étoient avec lui y purent plaire. (Bouquet, Annales d'Aquitaine, fol. 104.)

(a) Diodore de Sicile, livre I. page 7.



Ne fait-on rien ceans?

une connoissance si curieuse n'est peut-être pas aussi éloignée qu'on le pense. Un homme du siècle , auquel nous devons des poésies très-aimables (a), s'est rendu plus recommandable encore par l'étude qu'il a faite du langage des chats ; étude satisfaisante , & qui lui a si heureusement réussi , qu'il entend exactement ce qu'expriment les différentes inflexions de leur voix ; & ce qui est l'admirable , est qu'il ne faut , pour acquérir cette intelligence , que l'entendre une fois réciter un dialogue qu'il a composé, où deux amans s'entretiennent. Voici, madame , cette scène charmante ; elle perdra beaucoup à n'être que lue , quoiqu'elle soit écrite avec élégance & précision ; la façon de la déclamer comme lui , d'après les chats , y donnant tout le caractère de vérité. La scène est au coin du feu d'une cuisine.

LA CHATTE, *voyant tourner la broche ,
& se débarbouillant.*

Ci est bon.

LE MATOU, *appercevant la Chatte ,
& s'approchant avec un air timide.*

Ne fait-on rien céans ?

(a) M. Ancreau.

LA CHATTE, *ne lui jetant qu'un demi-regard.*

Ohn.

LE MATOU, *d'un ton passionné.*
Ne fait-on rien céans ?

LA CHATTE, *d'un ton de pudeur.*
Oh que nenni.

LE MATOU, *piqué.*
Je m'en revas donc ?

LA CHATTE, *se radoucissant.*
Nenni.

LE MATOU, *affectant de s'éloigner.*
Je m'en revas donc ?

LA CHATTE, *d'un air honteux.*
Montez là-haut. (*plus haut*) Montez là-haut.

ENSEMBLE, *courant sur l'escalier.*
Montons là-haut, montons là-haut.

Les deux amans arrivent bientôt dans la gouttière ; & la scène finit par des clameurs amoureuses , entremêlées de ces expressions naïves employées dans nos anciens romans , & que la délicatesse du siècle a banni des ouvrages.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Esopé entendoit le langage des corbeaux & des geais.
(Plutarque , livre du Banq. des sept sages.)

QUATRIEME LETTRE.

ALEXANDRE & les César (a) ont vu les villes s'empressez de porter leurs noms ; les chattes jouissent de la même gloire.

Près de Paphos , qui , sans égard pour la poésie , a changé son nom en celui de Bafa , est un cap célèbre à la pointe de l'île de Chypre ; on l'appelle le Cap des Chattes , & c'est avec justice que leur mémoire y est extrêmement honorée. On y voit les ruines d'un monastère , dont les religieux entretenoient autrefois quantité de chats pour faire la guerre aux serpens qui désoloient la contrée (b) ; & ces animaux étoient si bien disciplinés , qu'au son d'une certaine cloche ils se rendoient tous à l'abbaye aux heures du repas , & retournoient ensuite dans les campagnes , où ils continuoient leur chasse avec un zèle & une adresse admirables. Dans la conquête que les Turcs ont faite de cette île , ils ont été détruits avec le monastère : les changemens de domination entraînent tous ours de grands désastres.

(a) Alexandrie en Egypte , & Césarée en Cappadoce , &c.

(b) Debrèves , Voyages du levant.

L'Orient n'est semé que de la renommée des chats ; ils sont traités à Constantinople avec les mêmes égards que les enfans d'une maison. On ne voit que des fondations faites, par les gens de la plus haute considération, pour l'entretien des chats qui veulent vivre dans l'indépendance. Il est des maisons ouvertes où ils sont reçus avec politesse, on leur y fait une chère délicate, ils peuvent y passer les nuits ; & si ces habitations se trouvent situées à quelque aspect qui ne convienne pas à la santé de quelques-uns d'eux, ils peuvent choisir un autre asyle, y ayant un grand nombre de ces établissemens dans presque toutes les villes (a). Le plus ancien titre qu'ayent les chats, chez les Turcs, est une tradition qui est liée à l'histoire de Mahomet ; c'est assurément le plus bel endroit de sa vie. Il chérissoit si fort son chat, qu'étant un jour consulté sur quelque point de religion, il aima mieux couper le parement de sa manche, sur lequel cet animal reposoit, que de l'éveiller en se levant pour aller parler à la personne qui l'attendoit (b).

On nous objectera, peut-être, que cette

(a) Voyage du levant, par M. de Tournefort, de l'academie des science.

(b) *Ibid.*

grande passion des Asiatiques pour les chats, n'est que l'effet de la superstition. L'exemple de Mahomet, dira-t-on, en est le seul mobile; mais pour prouver l'illusion de ce raisonnement, nous n'aurions recours qu'à l'histoire.

Mahomet, parmi tous ses sectateurs, s'étant pris de sa confiance la plus intime pour Abdorrahman, voulut l'illustrer en lui donnant un surnom éclatant. L'usage étoit, chez les Arabes, d'être appelé le père de quelque chose qui eût relation à vos mœurs ou à vos talens; c'est de là que Chaïd, hôte de Mahomet, pendant son voyage de Médine, s'étoit acquis, par son extrême patience, le nom d'Abujod, c'est-à-dire père de Job. Mahomet, entre les qualités les plus estimées dans Abdhorrahman, jugea ne pouvoir puiser un surnom plus honorable que dans l'attachement qu'il avoit pour un chat qu'il portoit toujours entre ses bras; il le surnomma donc, par excellence, *Abuhareira*, c'est-à-dire le père du chat (a).

Mahomet alors, dans les premiers progrès de sa secte, pesoit toutes ses démarches; il étoit trop politique pour appeler un de ses disciples, au quel il venoit d'ajouter de l'autorité, le père du chat, si les chats n'avoient point

(a) Trioux, Vie de Mahomet, page 227 et 228.
Il rapporte, pour anecdotte, l'anecdote de Baccar,

été en grande considération chez les Arabes. L'effet que les noms propres produisent dans notre imagination, ne nous donne t-il pas lieu de croire que dans toutes les nations il y a toujours eu une idée d'élévation ou d'avilissement attachée à ces mêmes noms propres ? C'auroit été sans doute un grand travers à la Mecque & à Médine de s'appeller le père des cochons, depuis que ces animaux avoient été proscrits par l'Alcoran.

Il est échappé aux recherches de ces différens voyageurs une tradition orientale sur l'origine des chats, qui me paroît plus importante qu'aucune de celles qui viennent d'être rapportées, étant vraisemblable en quelques circonstances ; je la tiens de Mulla (a), qui accompagnoit en France le dernier ambassadeur de la Porte. Voici cette tradition :

Les premiers jours que les animaux furent renfermés dans l'arche, étonnés des mouvemens de la barque & du nouveau séjour qu'ils habitoient, ils restèrent chacun dans leur ménage, sans trop s'informer de ce qui se passoit chez les animaux leurs voisins. Le singe fut le premier qui s'ennuya de cette vie sédentaire ; il alla faire quelques agaceries à une jeune lionne qui étoit dans son voisinage : cet exemple prit

(a) C'est un ministre de la religion.

universellement , & répandit dans l'arche un esprit de coquetterie qui dura pendant tout le séjour qu'on y fit , & que quelques animaux ont encore gardé sur la terre. Il se fit , dans différentes espèces , un nombre étonnant d'infidélités , qui donnèrent naissance à des animaux inconnus jusqu'alors (a). Ce fut des amours du singe & de la lionne que naquirent un chat & une chatte , qui , par une distinction bien marquée des autres animaux , nés comme eux des galanteries qui se passèrent dans l'arche , acquirent en naissant la faculté de multiplier leur espèce.

Toutes les nations de l'Asie ne sont remplies que de traditions à la gloire des chats ; chez les Indiens même , où les brachmanes , ces premiers philosophes , conservent depuis si longtemps une haute réputation , on voit dans leurs ouvrages de philosophie les chats & les brachmanes souvent mis en parallèle. J'ai découvert à cet égard un fragment de l'histoire des dieux de l'Inde bien authentique ; c'est dans une relation manuscrite , qui est entre les mains d'une personne connue par beaucoup d'esprit & par une profonde érudition (b).

(a) Les mulets , les juments & autres.

(b) M. Freret , de l'académie des belles lettres.

F R A G M E N T

De l'Histoire des Dieux de l'Inde.

LE CHAT, LE BRACHMANE ET LE PÉNITENT.

UN roi des Indes, nommé Salangham, avoit à sa cour un brachmane (a) & un pénitent (b), célèbres l'un & l'autre par l'excellence de leur vertu; il en résulta entre eux une rivalité & une dissention qui caufoit souvent des événemens merveilleux.

Un jour que ces illustres athlètes disputoient devant le roi, sur le degré de vertu que l'un prétendoit avoir sur l'autre, le brachmane, outré de voir le pénitent partager avec lui l'estime de la cour, déclara brutalement que sa vertu étoit si recommandable auprès du

(a) Les brachmanes tiennent le premier rang dans l'Inde; ils sont acquiesces de la philosophie et de la religion.

(b) Les ascètes font, dans le mythe du peuple de l'Inde, ce qu'on tient les héros à l'écart de la multitude des hommes et des péritens, quoique mortels, et qui ont une sainte correspondance avec les dieux. Voyez les Lettres du père du P. de La Motte, l'Histoire des Brachmanes & autres.

Dieu Parabaravaraftou , qui eft , dans l'Inde , le roi des divinités du premier ordre , qu'à l'inftant même il pouvoit à fon gré fe transporter dans l'un des fept cieux où les Indiens aspirent. Le pénitent prit au mot le brachmane ; & le roi , qu'ils avoient choifi pour juge de leur différent , lui prefcrivit d'aller dans le ciel de Dévendiren (a) , & d'en rapporter une fleur de l'arbre appellé Parifadam , dont la feule odeur communique l'immortalité. Le brachmane falua profondément le roi , prit fon effort , & difparut comme un éclair : la cour refta étonnée ; mais on ne doutoit pas cependant que le brachmane ne perdît la gageure. Le ciel de Dévendiren n'avoit jamais été accessible aux mortels. Il eft le féjour de quarante-huit millions de déeffes qui ont pour maris cent vingt-quatre millions de dieux , dont Dévendiren eft le fouverain ; & la fleur Parifadam , dont il eft extrêmement jaloux , fait le principal délice de fon ciel.

Le pénitent avoit grand foïn de faire valoir toutes ces difficultés , & s'applaudiffoit déjà de la honte prochaine de fon rival , lorfque tout-à-coup le brachmane reparut avec la fleur

(a) Les Indiens imaginent plufieurs cieux ou féjours de différens degrés de volupté , felon le rang qu'on a mérité dans ce monde.

céleste qu'il n'avoit pu cueillir que dans les jardins du dieu Dévendiren ; le roi & toute la cour tombèrent d'admiration à ses genoux, & on exalta sa vertu au degré suprême. Le pénitent seul se refusa à cet hommage. Roi, dit-il, & vous cour trop facile à séduire, vous regardez l'accès du brachmane dans le ciel de Dévendiren comme une grande merveille ! ce n'est que l'ouvrage d'une vertu commune ; sachez que j'y envoie mon chat quand bon me semble, & que Dévendiren le reçoit avec toutes fortes d'amitiés & de distinctions. Il dit ; &, sans attendre de réplique, il fit paroître son chat, qui s'appelloit Patripatan ; il lui dit un mot à l'oreille, & voilà le chat qui s'élance, & qui, à la vue de cette cour extasiée, va se perdre dans les nues ; il perce dans le ciel de Dévendiren, qui le prend entre ses bras & lui fait mille caresses.

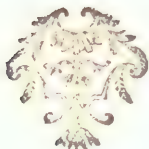
Jusques-là le projet du pénitent alloit à merveilles ; mais la déesse favorite de Dévendiren fut frappée, comme d'un coup de foudre, d'un goût si emporté pour l'aimable Patripatan, qu'elle voulut absolument le garder.

Dévendiren, à qui le chat avoit d'abord expliqué le sujet de son ambassade, s'y opposa. Il représenta que Patripatan étoit attendu avec impatience à la cour du roi Salanigam ; qu'il

alloit de la réputation d'un pénitent ; que le plus grand affront qu'on pût faire à quelqu'un , étoit de lui dérober son chat. La déesse ne voulut rien entendre ; tout ce que Dévendiren put obtenir , fut qu'elle le garderoit seulement deux ou trois siècles , après lesquels elle le renverroient fidèlement à cette cour qui l'attendoit. Salangam s'impatientoit cependant de ce que le chat ne revenoit point ; le pénitent seul avoit un front assuré : enfin ils attendirent les trois siècles entiers , sans autre inconvénient que l'impatience ; car le pénitent , par le pouvoir de sa vertu , empêcha que personne ne vieillît. Ce temps écoulé , on vit tout-à-coup le ciel s'embellir , & d'un nuage de mille couleurs sortir un trône formé de différentes fleurs du ciel de Dévendiren. Le chat étoit majestueusement placé sur ce trône ; & étant arrivé auprès du roi , il lui présenta , avec sa patte charmante , une branche entière de l'arbre qui porte la fleur de Parisadam. Toute la cour cria victoire : le pénitent fut félicité universellement ; mais le brachmane osa à son tour lui disputer ce triomphe ; il représenta que la vertu du pénitent n'avoit pas opéré seule ce grand succès ; qu'on savoit le goût déterminé que Dévendiren & sa déesse favorite avoient pour les chats , & que sans

doute Patripatan , dans cette merveilleuse aventure , avoit au moins la moitié de la gloire. Le roi , frappé de cette judicieuse réflexion , n'osa décider entre le pénitent & le brachmane ; mais tous les suffrages se réunirent d'admiration pour Patripatan , & depuis cet événement ce chat illustre fit les délices de cette cour , & soupa chaque soirée sur l'épaule du monarque. Vous le croyez bien , madame.

J'ai l'honneur d'être , &c.



CINQUIEME LETTRE.

ON soupçonne les chats, madame, d'avoir un penchant à nuire; que c'est peu les connaître! il ne faut qu'un coup de crayon pour faire leur apologie; ce trait, qui prouvera leur douceur & leur facilité, est bien à la honte des hommes: mais il s'agit de justifier l'innocence; nous ne pourrions rien dissimuler. Faisons-nous un effort, madame; considérons attentivement les chats dans l'instant de l'attentat qu'on ose faire sur leurs personnes, par le ministère barbare des chauderonniers; déjà la pernicie est consommée: un chat, séduit par les caresses d'un homme dont il a bien voulu se faire un maître, s'est livré entre les mains d'un ennemi. Il s'en échappe enfin; il est outragé; il a toujours cette grâce dont on est tant en peine les atteintes; cependant un petit leurres négligé devient sa seule vengeance. Il se contente de fuir ces hommes qui l'ont si lâchement trahi; mais bientôt, par un de ces heureux penchans avec lesquels le ciel a pour eux, il revient, de leur dévotion pour

tout reproche cette taciturnité & cette langueur dans laquelle il passe le reste de sa vie.

Un sonnet en bouts rimés, rempli par M. de Benferade, est un tableau admirable de la noble affliction des chats, lorsqu'ils ont éprouvé les horreurs de la mutilation : le chat de madame Deshoulières est le héros de cette tragique aventure.

SONNET.

Je ne dis mot, & je fais bonne	mine
Et mauvais jeu, depuis le triste	jour
Qu'en me rendit inhabile à l'	amour,
Des chats galans, moi la fleur la plus	fine ;
Ainsi se plaint Moricaud &	rumine
Contre la main qui lui fit un tel	tour ;
Il est glacière, au lieu qu'il étoit	four ;
Il s'occupoit, maintenant il	badine,
C'étoit un brave, & ce n'est plus qu'un	fot,
Dans la gouttière il tourne autour du	pot,
Et de bon cœur son ferrail en	enrage ;
Pour les plaisirs il avoit un	talent,
Qu'on lui change au plus beau de son	âge :
Le triste état qu'on état	indolent ?

Qu'on ne nous dise point que les chats ne connoissent pas le prix de cet attribut que nous croyons (tyrans que nous sommes) avoir le droit de leur ravir. Il n'appartient qu'aux hommes de soutenir, sans rougir, de pareils

affronts. Jadis un prêtre de Cybelle, qui dans son délire, s'étoit, pour ainsi dire, désuni de soi-même reparoissoit dans la société avec plus de confiance & de considération. Aujourd'hui un enfant de tribut s'énorgueillit de la misère qui va lui ouvrir l'intérieur du palais de son sultan; on le félicite de ce honteux acheminement à la faveur de son maître. Un chat mutilé, non-seulement sent tout le poids de son indigence, mais elle devient, aux yeux des autres chats, un vice qui les dispense de tous devoirs à son égard; ils lui font cent avanies; ils l'accablent d'outrages. L'erreur vulgaire est que ce sont les chattes qui se chargent de remplir cette haine; mais cette fausse persuasion n'est qu'un effet de l'ignorance, où l'on voit le commun des hommes, de ce qui se passe dans le sein des gouttières. Si on avoit eu le soin de faire des mémoires de la vie de cette célèbre chatte de l'hôtel de Guise, il ne faudroit point d'autres preuves pour établir que ce sont les chats seuls qui osent insulter au malheur de leurs confrères mutilés; on seroit connoître en même temps de quelle fidélité, en amour, & de quelle délicatesse une chatte peut être capable.

L'aimable Brinbelle avoit épousé, en troisièmes noces, Ratillon d'Austrasie; jamais

époux n'ont ressenti l'un pour l'autre un penchant si vif & si durable ; se voir & s'aimer ne fut mutuellement pour eux que ce qu'on appelle l'ouvrage d'un moment , & cette façon de s'unir a bien des charmes.

Un amour , qui doit un jour naître ,
Ne fauroit trop tôt se former ;
Commencer tous deux par s'aimer ,
Est un moyen si doux de se connoître.

Nos chats s'aimèrent donc dès la première entrevue , & ne se connurent que pour s'en aimer davantage. Il n'y avoit point de toit solitaire où ils n'allassent se donner des témoignages d'une union si digne d'envie , & miauler (si j'ose dérober ce tour agréable à Voiture (a)) leurs mutuelles amours. Un voisin , de mœurs assez sauvages , pour ne pas trouver bon que la conversation de nos amans interrompit son sommeil , attira , par de saintes caresses , le jeune matou , & lui tendit des pièges qu'un matou de sang-froid auroit apperçu ; mais celui-ci s'y laissa prendre.

Au lieu d'aller quand tu nous tiens,
Ces paroles me font bien peiner (b).

Il tomba donc dans les mains de son ennemi ,

Lequel le prit par le cou & le nez.

Il le porta chez lui , & le mit au feu.

(a) Le F. dans le L. un amoureux , fable à mademoiselle de Sévigné.

qui, dans sa fureur, en fit un nouvel Atys. Représentez-vous la douleur de la minette amante, quand elle découvrit ce mystère d'inhumanité. Ne vous imaginez pas que notre Héloïse moderne allât, comme l'épouse d'Abailard, regrettant le bien-être que son époux ne pouvoit plus lui procurer.

Le cœur fait tout, le reste est inutile.

La Fontaine semble l'avoir dit exprès pour la gloire de notre chatte : en vain une foule de minons aimables & entreprenans lui offrirent des soins qu'ils regardoient comme la plus sure consolation qu'elle pût recevoir.

Rien ne put ébranler sa fidélité. Héloïse consentit à se renfermer dans un cloître, dont l'austérité ne lui laissa pas les occasions de manquer de foi à son Abailard. Notre chatte, plus sure d'elle-même & plus attachée à son amant, ne se força point à être vertueuse ; elle se conserva sa liberté toute entière, & ne l'employa qu'à rester fidèle. Elle ne perdit pas de vue un moment ce chat si chéri ; & comme les animaux de son espèce, très-délicats sur la perfection de leurs semblables, traitant outrageusement ceux qui comme lui sont, pour ainsi dire, séparés de leur être ; elle se frottoit avec impatience, on la vit cent fois d'élever les grâtes contre les parollements de

ce chat adoré , entre les pattes duquel elle passa délicieusement le reste de sa vie.

Avouez , madame , que depuis qu'il y a des amans , on trouve peu de modèles d'une passion aussi pure & d'un aussi bon exemple. Nous entendons dire bien souvent que les sujets de tragédie sont épuisés. Que n'a-t-on recours à des événemens aussi imposans que celui-ci , & qui se sont passés sous nos yeux ? Quel poëme dramatique ne feroit-on pas des amours généreux que nous venons de dépeindre ? Si , par crainte de la singularité , on n'osoit mettre nos héros en scène sous leur forme naturelle , (ce qui feroit , selon moi , cependant un effet admirable) il seroit si simple de les produire sous des noms grecs. N'avons-nous pas , dans les temps de la décadence de l'empire d'Orient , un assez grand nombre de personnages connus qui ont éprouvé les malheurs du chat de l'hôtel de Guise ? Cette circonstance , qui pourroit former le nœud de la pièce , se trouveroit ainsi liée à l'histoire ; mais je reviens toujours à croire que le tableau seroit bien plus intéressant à représenter le sujet dans sa première simplicité : on est si accoutumé à ne voir que des hommes sur la scène , ce seroit au théâtre une nouveauté piquante , & qui entraîneroit sans doute un grand succès.

Nous parlions de la fidélité des chattes. Quelle preuve plus glorieuse pour elles que cette sympathie que tant de naturalistes ont reconnu qu'elles avoient pour leurs époux ? Quand ils meurent , pendant qu'elles sont pleines , pour nous servir du terme vulgaire , soit qu'elles apprennent cette perte ou non , il se passe en elles une révolution qui les fait aussi-tôt avorter.

Et ces grands cris que les chattes font la nuit dans la partie supérieure des villes , le vulgaire les regarde comme des clameurs purement machinales. Les anciens sont partagés à cet égard. L'un a prétendu que c'est l'effet des griffes du matou , qui , par excès de zèle , les embrasse trop vivement (a) ; l'autre (b) en imagine encore une autre cause galante , dont on ne conçoit pas bien comment on peut s'instruire. Il fait de la chatte une Sémélé , & du matou un Jupiter ; mais la vraie origine de ces cris , est l'ouvrage de la prudence d'une chatte qui avoit une grande passion dans le cœur.

Voici donc l'opinion la plus communément

(a) Plin. entre dans des détails très-curieux sur la conduite des chats dans leurs amours.

(b) *Elian. lib 6 , cap. 27.*

reque au sujet des exclamations des chattes ; celle que je viens de citer étoit en rendez-vous avec un chat qu'elle aimoit éperduement. Ceux qui suivent l'ancienne philosophie , prétendent que c'étoit le moment précis où son amant triomphoit de sa foiblesse. Il est vrai que ce sentiment est fondé sur l'opinion d'Aristote (a), qui soutient que les chattes , ayant beaucoup plus de tempérament que les chats , bien loin d'avoir la force de leur tenir rigueur un moment , elles leur font d'éternelles agaceries , sans ménagement , sans pudeur , au point même qu'elles en viennent à la violence , si le matou paroît manquer de zèle.

Quoi qu'il en soit , une fouris parut , & voilà notre galant qui part & qui se met à sa poursuite. La chatte piquée , comme vous le jugez bien , imagina un expédient pour ne plus éprouver un pareil affront ; c'étoit de jeter de temps en temps de grands cris chaque fois qu'elle étoit en tête-à-tête avec son amant. Ces cris ne manquèrent jamais d'aller au loin effrayer la gent fouris , & n'osa plus venir troubler leur rendez-vous. Cette précaution parut si sage & si tendre à toutes les autres chattes , que depuis cet évé-

(a) De *Métaph.* tome 1, page 1166.

nement , dès qu'elles font avec leur matou favori , elles affectent de répandre ces clameurs , épouvantail certain de l'espèce fourquoise. Mon Dieu , que les femmes seroient heureuses , s'il ne falloit que cet expédient pour empêcher que leurs amans n'eussent des distractions avec elles !

J'ai l'honneur d'être , &c.



SIXIEME LETTRE.

A examiner les axiomes de morale , on découvre que ceux qui ont une forme proverbiale , sont le plus généralement établis dans les esprits ; mais ce qui est bien à la louange des chats , est l'attention qu'on a eue de les choisir pour former le corps de la plupart de ces judicieuses maximes.

Les anciens ont fait des définitions de la prudence , bien dignes d'être long-temps accréditées dans les esprits ; aussi s'y sont-elles maintenues en autorité jusqu'à temps que quelqu'un a dit , par un effort d'imagination inespéré , *chat échaudé craint l'eau froide* ; on a admiré. Tout autre tableau a disparu , & les chats sont restés en possession d'être le symbole parfait de la prudence. Quelle gloire pour eux que ce soit dans leur conduite que les hommes soient réduits à puiser les plus sages exemples qu'ils puissent suivre ! mais aussi quel spectacle comique , pour ces mêmes chats , de nous voir tous les jours retomber dans les mêmes pièges dont nous avons déjà éprouvé le danger ! Une maîtresse , qui nous aura trahi

cent fois , trouve encore , dans notre foiblesse , des ressources de confiance en elle , qui la mettent plus que jamais à portée de nous faire de nouvelles trahisons. Un chat ne peut être dupé qu'une fois en sa vie ; il est armé de défiance , non-seulement contre ce qui l'a trompé , mais même contre tout ce qui lui fait naître l'idée de la tromperie. L'eau chaude l'aura outragé ; c'en est assez , il craindra même la froide , & n'aura jamais que très-peu de commerce avec elle.

N'en rougissons point ; c'est dans les gouttières que nous ferions bien d'aller chercher de l'éducation ; c'est-là que nous trouverions des exemples admirables d'activité , de modestie (a) , d'émulation noble , de haine de la

(a) Veut-on éviter les pièges de l'amour-propre qui nous cache jusqu'à nos défauts personnels , on n'a qu'à méditer souvent ce proverbe : il ressemble à chat brûlé , il vaut mieux qu'il ne se prise ?

Le plus grand exemple d'activité qu'on puisse se proposer , c'est d'être debout avant que les chats soient chauffés.

Les magistrats n'oublient jamais combien leur présence est nécessaire pour contenir la licence du peuple , lorsqu'ils ont appris que les rats se promènent à l'aise , là où il n'y a point de chats. *Extrait des illustres proverbes nouveaux & historiques , expliqués par diverses questions curieuses & morales , qui peuvent servir à toute sorte de*

pareille. Lorsqu'Annibal, ne se permettant aucun repos, observoit sans cesse Scipion, afin de trouver l'occasion favorable de le vaincre, quel modèle avoit-il devant les yeux ? Il guettoit son ennemi, comme le chat fait la souris.

Il est vrai que dans le nombre des proverbes, où les chats sont l'objet principal du tableau, il y en a qui semblent faits exprès pour les tourner en ridicule (a) ; mais de quoi n'abuse-t-on

personnes pour se divertir dans les compagnies. Tome 2, pages 30 & 199, impr. en 1665.

(.) L'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon, (*Deffaux, fat.*) Il va vous jeter le chat aux jambes, & autres.

Mais il faut remarquer que dans ces façons de parler, les chats ne sont impliqués que d'une façon indirecte, au lieu que les autres animaux sont exposés souvent dans les proverbes, simplement & spécialement. On ne feroit être plus fripon qu'une chouette. plus triste qu'un hybou, plus cruel qu'un tigre. Est-on avare ? on l'est comme un chien. Quel est le plus mauvais souper du monde ? un souper de chien. C'est être un chien, que de faire une noircure à sa maîtresse. Que feroit-on quand on est la plus malheureuse personne du monde ? On enrage comme un chien. Ces furieux qui vont vomissant des injures contre le prochain, & qui ne portent point coup, ce sont des chiens qui aboient à la lune. Dans la lecture des ouvrages qui déplaisent, comme celui-ci peut être, comment s'ennuie-t-on ?

pas ?

pas ? & combien la vanité de dire un bon mot a-t-elle entraîné d'injustes plaisanteries ? Quand on veut peindre un amour effrené, qui s'attache aux premiers objets qui se présentent, on dit communément que c'est courir les gouttières ; on compromet ainsi la conduite des chattes, sans examiner si elles méritent une pareille application. Pour peu qu'on ait l'esprit d'analyse, ne conviendra-t-on pas que d'accuser les chattes parce qu'elles courent les gouttières, c'est comme si on vouloit donner un travers à une jolie femme, pour s'être promené sur une terrasse de sa maison. Il est donc certain que les chattes ne s'écartent point de l'exacte bienséance, quand elles parcourent à leur gré les toits & les cheminées. Il ne s'agit plus que d'examiner ce qui les y attire dans des momens que les hommes ont consacré au repos : c'est l'amour, me dira-t-on, qui les réveille ? Sans doute ; mais c'est le plaisir d'aimer, & non une imagination dérégulée, comme on le suppose. C'est un chat favori, un seul chat qu'elles y cherchent ordinairement ; & d'ailleurs, quand quelqu'une d'elles y auroit eu de la foiblesse pour quelques-uns de ces matoas à bonnes

Comme un chien. Achille, furieux contre Agamemnon, dans l'Iliade, n'imagine point d'outrage plus sensible que de l'appeller vilain de chien.

fortunes , auxquels on cède par vanité ; il y a eu telle autre chatte , dont la conduite réservée peut bien être admise pour compensation. Il ne faut que lire ce fameux sonnet sur la chatte de madame de Lefdigières.

Menine aux yeux dor's , au poil doux , gris & fin ,
La charmante Menine , unique en son espèce ;
Menine , les amours d'une illustre duchesse ,
Et dont plus d'un mortel envioit le destin :

Menine qui jamais ne connut de Menin ,
Et qui fut , de son temps , des chattes la Lucrèce ;
Chatte pour tout le monde , & pour les chats tigresse :
Au milieu de ses jours en a trouvé la fin.

Que lui sert maintenant , que dédaigneuse & fière ,
Jamais d'aucun mator , sur aucune gouttière ,
Elle n'ait écouté les amoureux regrets !

La parque étend ses droits sur tout ce qui respire ,
Et de ne rien aimer , tout le fruit qu'on retire ,
C'est une triste vie , & puis la mort après.

De quelque manière qu'on ait employé les chats dans les façons communes de parler qui se sont établies , il en résulte toujours une conséquence avantageuse pour eux. Si on n'avoit pas été dans l'habitude de s'en occuper , il auroit été tout simple de choisir d'autres animaux , ou enfin d'autres figures pour être le corps de ces proverbes. Mais les chats étoient estimés ; on ne pouvoit les rame-

ner trop souvent aux sujets de conversation ; on les a liés aux maximes de morale. Eh ! que pourroit-on y substituer à leur place ? Veut-on représenter quelqu'un qui fait se tirer avec adresse de toutes les situations embarrassantes ? il est si simple & si élégant de dire : il est du naturel des chats, il tombe toujours sur ses jambes.

Il faut avouer que cet attribut, avec lequel il sont nés, est bien admirable. L'académie des sciences n'a pas regardé comme une étude indifférente le soin d'en expliquer la cause : ayez le plaisir, madame, de lire l'extrait que voici des mémoires de cette académie :

Les chats, quand ils tombent d'un lieu élevé, tombent ordinairement sur leurs pieds, quoiqu'ils les eussent d'abord en haut, & qu'ils dussent par conséquent tomber sur la tête ; il est bien sur qu'ils ne pourroient pas eux-mêmes se renverser ainsi en l'air, où ils n'ont aucun point fixe pour s'appuyer ; mais la crainte dont ils sont saisis, leur fait courber l'épine du dos, de manière que leurs entrailles sont poussées en haut. Ils allongent en même temps la tête & les jambes vers le lieu d'où ils sont tombés, comme pour le retrouver : ce qui donne à ces parties une plus grande action de levier ; ainsi leur centre de gravité vient à être différent du centre de figure, & plus au-dessus. D'où

il s'ensuit que ces animaux doivent faire un demi-tour en l'air , & retourner leurs pattes en bas : ce qui leur sauve presque toujours la vie. La plus fine connoissance de la mécanique ne feroit pas mieux dans cette occasion , que ce que fait un sentiment de peur confus & aveugle (a).

Madame , il me semble que ceci n'est pas trop à la louange des chats. Je ne m'en suis pas apperçu du premier coup-d'œil ; je n'étois touché que du plaisir de connoître que l'académie des sciences s'est occupée d'eux. Les laisserons-nous ne se sauver que comme des imbécilles , à la faveur d'un sentiment confus & aveugle ? Mais c'est M. de Fontenelle qui s'explique ainsi : à qui nous en plaindre ? Ses ouvrages ont embrassé tous les genres d'esprit. Il a par-tout des admirateurs ; il est en droit d'avoir tort impunément avec nos chats. Réduisons-nous à répondre que si ce n'est que la peur qui les sert si bien , la nature les a du moins traités avec une grande distinction , de leur faire trouver , jusques dans leur foiblesse , des ressources pour leur conservation ; & qu'il seroit bien desirable pour les hommes , que leur frayeur ressemblât à celle des chats.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(a) Mém. de l'acad. des sciences , ann. 1700 , p. 156.

LETTRE SEPTIEME.

UN avantage bien marqué, madame, que les chats ont sur les autres animaux, est cette propreté qui leur est si naturelle. Plusieurs sages de l'antiquité (a) avoient reconnu, avant nous, la haine qu'ils ont pour les mauvaises odeurs, la pudeur avec laquelle ils se cachent dans les momens où ils cèdent aux nécessités de la nature, & leur attention à dérober aux yeux les effets de cet assujettissement; ce savoir-vivre (car cette façon de parler doit nous être permise) n'est point, comme dans les autres animaux, le fruit d'une éducation formée par la violence & par les châtimens; la propreté est dans les chats un présent de la nature. Eh! quelles dispositions heureuses ne leur a-t-elle pas données? Un chat, par étourderie ou par humeur, (car dans quelle société ne se trouve-t-il pas quelque membre défectueux) un chat, dis-je, commet une incivilité ou une injustice; il n'est pas besoin d'employer les injures ni les menaces pour lui en imposer; on ne fait que l'appeller par son nom : *au chat*.

(a) *Elian, lib. VII, cap. 40. Plin, lib. XI, cap. 73.*

lui dit-on simplement ; à ce mot il revient à lui-même ; il sent sa turpitude ; il ne peut plus soutenir des regards qui ont éclairé ses déréglemens ; il fuit ; il va , dans la solitude des gouttières , cacher sa honte & se livrer à ses remords.

Il n'est donc pas étonnant de voir tant de personnes , du premier mérite , sentir tout le prix du commerce des chats. Madame Deshoulières n'a pu refuser à sa muse le plaisir de les célébrer : une princesse (a) a immortalisé Marlamain , son illustre chat , par des vers dignes d'être gravés dans le temple des graces. Quels avantages ne tirerons-nous pas de cet ouvrage ? Relifons-le encore , je vous prie , madame.

RONDEAU MAROTIQUE.

De mon minon veux faire le tableau,
 Besoin seroit d'un excellent pinceau,
 Pour crayonner si grande gentillesse :
 Attraits si fins , si mignarde souplesse ;
 Mais las ne suis qu'un chétif poëtereau :
 Dirai pourtant qu'il n'est rien de si beau ,
 Que Cupidon , tant joli jeuneceau ,
 Pas n'a l'esprit , ne la délicatesse
 De mon minon.

Que si Jupin se changeoit de nouveau ,
 Plus ne seroit serpent , cygne ou saureau ,

(a) Madame la duchesse du Maine.

Ains pour toucher quelque gente maîtresse,
 Se dépouillant de sa divine espèce,
 Revêtiroit la figure & la peau
 De mon minon.

Envoi.

Gentil minon, ma joie & mon soulas,
 Pour célébrer dignement tes appas,
 Voudrois pouvoir rappeler à la vie
 Cil qui chanta le moineau de Lesbie;
 Ou bien celui qui jadis composa
 Carmes exquis pour la charmante Issa.
 Mais las en vain des ténébreux rivages,
 Evoquerois si fameux personnages!
 Il te faut donc aujourd'hui contenter
 De ce rondeau qu'Amour m'a su dicter.

Quels héros n'envieroient aux chats la gloire
 d'un pareil éloge? & quelle muse ne s'honorerait d'en avoir fait les vers (a)?

(a) C'est dans une lettre que madame Deshoulières ne balance point à déclarer à son mari, que, malgré son absence, c'est son attachement pour Grisette, son admirable chatte, qui l'occupe tout entière. Voici les fragmens de cette lettre; elle est en couplets de chansons. Madame Deshoulières a conté d'abord la perte qu'elle a faite d'un de ses chevaux.

Sur l'air : *Je jure les fons effe me fût.*
 Jure à pleu m'est pas le seul chagrin
 Qui fut ma main, coït;
 J'ados à pleu, jet comme un matin,
 Je m'atrouve, je m'oublie;
 Et... Oh l'est, sans l'atrouer enfin,
 C'est me jusqu'à la fin.

Les chats peuvent donc se vanter d'avoir eu, pour chanter leurs personnages illustres, les esprits de notre siècle les plus célèbres.

Sur l'air de *La Gaillarde*.

Revenez de l'étonnement
Où vous a dû mettre ce compliment :
J'aime, il est vrai ; mais Dieu merci
Une chatte fait mon souci.

Sur l'air : *Si l'Amour étoit ivrogne*

De mon aimable Grifette
Le nom est déjà connu ;
Elle me rend inquiète
Plus que je n'aurois voulu ,
Croyez-en la chansonnette ,
Qui par le monde a couru.

Sur l'air : *Quand le péril est agréable*

Deshoulière est toujours ingrate
Pour ceux que ses beaux yeux ont pris ,
Et son cœur, comme une souris ,
Est pris par une chatte.

Sur l'air des *Feuillantines*.

Voilà ce qu'un bel esprit,
Par dépit ,
Composa près de mon lit ;
En voyant ma chatte grise
Se rouler (*bis*) sur ma chemise.

Après quelques couplets sur les nouvelles du jour, madame Deshoulières, pour donner à la fin de sa lettre une tournure piquante, ajoute :

Fait à ma toilette ,
Le septième juin ,
Partageant avec Grifette
Et mon papier & mon sein.

Ceux qui ont cherché à leur donner des travers , sont tombés dans l'oubli ; la haine des chats est , dans les auteurs , un caractère de médiocrité : il n'y a qu'à lire le quatrain du chevalier d'Aceilly.

Notre chatte , qu'il vous souvienne ,
Que si vous battez notre chienne ,
Vous ferez bientôt le manchon
De notre petite Fanchon.

Voilà ce qu'un génie vulgaire produit. Scaron , doué d'une belle imagination , est bien loin de tomber dans une pareille erreur. Il nous reste de lui une pièce fugitive , qui prouve encore de quel engouement on peut être pour les chats ; il conte une aventure qui vous paroîtra , comme à moi , j'en suis sûr , très-propre à former le sujet d'une excellente comédie.

E P I T R E

De Scaron à madame de Montatère (a).

Une dame , on m'a fait secret ,
Encore que je sois discret ,
De son nom , de son parentage ,
De sa figure & de son âge ;

(a) Cet ouvrage n'est point dans le Recueil de ceux de Scaron ; il se trouve dans un Recueil de gazettes en vers.

Un ami seulement m'a dit :
Une dame , & cela fuffit ;
Une dame donc fort joyeufe ,
D'un chat qu'elle avoit amoureuse ;
Ne fachant à quoi l'amuser ,
Fit deffein de le déguifer.
D'une trefse faite à merveilles ,
Et de riches pendans d'oreilles ,
Le chef du chat elle para ,
Et l'ayant paré l'admira ;
Lui mit au cou de belles perles ,
Plus groffes que des yeux de merles :
De merlan , ce feroit mieux dit ,
Mais la rime me l'interdit ;
Une chemife blanche & fine ,
Une jupe , une hongreline ,
Un colet , un mouchoir de cou ,
Et force galans du marcou ,
Firent une brave donzelle ;
A la vérité pas fort belle ;
Mais au moins elle raviffoit
La dame qui l'embelliffoit.
Devant un grand miroir , la dame
Tenoit la moitié de fon ame ;
Ce chat , qui ne témoignoît pas
S'étonner , ni faire grand cas
Des careffes de cette folle ,
Ni de fe voir comme une idole.

Cependant quelqu'un qui survint,
Fut cause que la dame tint
Son chat avecque négligence.
Sans mettre l'affaire en balance,
Le bon chat gagna l'escalier,
Et de-là gagna le grenier,
Du grenier gagna les gouttières;
Et voilà la dame aux prières,
Aux cris, à conjurer les gens,
D'être après son chat diligens;
Mais dans le pays des gouttières,
Les marcoux ne s'attrappent guères:
On suivit le chat, mais en vain.
On s'informa le lendemain
Des voisins, on leur dit l'histoire;
Les uns eurent peine à la croire;
Les autres la crurent d'abord,
Et tous s'en divertirent fort;
Et cependant le chat sauvage
Ne revint point; la dame enrage,
Moins pour les perles de son cou,
Que pour la perte du matou.

Il paroît, par cette aventure, que les chats n'aiment point à représenter; tout ce qui a l'air de sujétion répugne, apparemment, à cette indépendance dans laquelle ils sont nés. M. de Fontenelle contoit, il y a quelques jours,

qu'étant enfant il avoit un chat dont il s'amusoit extrêmement. Vous croyez bien, madame, que je recueillis très-précieusement cette circonstance, espérant bien d'en tirer la conséquence naturelle que, dans l'enfance, le goût pour les chats peut être regardé comme le présage d'un mérite supérieur. Nous avons d'ailleurs des preuves que ce même goût subsiste encore quand la raison est venue, n'étant point incompatible avec les occupations les plus sérieuses : on voit que c'étoit pour Montagne une vraie récréation, que d'étudier les actions de son chat ; & personne n'ignore qu'un des plus grands ministres qu'ait eu la France (a), avoit toujours des petits chats folâtrants dans ce même cabinet d'où sont sortis tant d'établissmens utiles & honorables à la nation. Mais revenons à ce que j'ai à vous conter de M. de Fontenelle : entr'autres jeux, il imagina donc de prononcer un discours qu'il composoit sur le champ ; mais ne trouvant aucune attention dans les autres enfans qui devoient l'écouter, & ne voulant point se passer d'auditoire, il prit son chat, & l'ayant placé dans un fauteuil, l'érigea en spectateur ; le chat oubliant bientôt qu'il formoit lui seul toute l'assemblée, part, gagne la porte, & l'orateur

(a) M. de Colbert.

de courir après son auditoire d'escaliers en escaliers , déclamant toujours avec enthousiasme , jusqu'à temps que le chat ayant atteint les gouttières , il le perdit tout-à-fait de vue.

Je suis bien fâché qu'il n'ait pas mis en vers cet événement. Quel titre ce seroit pour les chats , s'ils se trouvoient placés entre le sonnet de Daphné & les mondes !

Notre histoire seroit plus étendue que celle des sept sages de la Grèce , si nous rapportions tous les ouvrages des poëtes fameux à l'honneur des chats ; mais je n'ai fait usage de ces différentes poésies , dans le cours de ces lettres , qu'autant qu'elles servent d'autorité ou d'éclaircissémens à quelque circonstance essentielle à la gloire de nos héros ; j'ai rassemblé cependant tous ces ouvrages : une collection si curieuse ne peut être qu'agréable à ceux qui aiment à épuiser chaque matière , & présentera aux amateurs des chats , dans un seul tableau , tous ces différens points de vue , trop dispersés , dont ils s'occupent avec tant de plaisir.

Les chats ont encore parmi nous des titres d'une autre espèce. Paris enferme un édifice qui , par sa simplicité & son élégance , fait bien de l'honneur à l'architecture ; c'est le tombeau du chat de madame de Lesdiguières.

L'épithaphe qui y est gravée, prouve assez que ce chat faisoit tout l'agrément de la vie de sa maîtresse, qui l'aimoit, dit-on, à la folie : caractère des grands attachemens.

J'ai l'honneur d'être, &c. (a)

Je rouvre ma lettre, madame, pour v'ous marquer combien je partage votre douleur sur la mort de Marlamain, que vous ne pouvez ignorer. On vient de me l'apprendre sans aucun ménagement; jugez de ma situation. Vous a-t-on conté toutes les circonstances de cette triste aventure? une demi-heure avant qu'il expirât, on a connu, à ses inquiétudes, qu'il vouloit être porté dans l'appartement de son illustre maîtresse. A peine s'est-il trouvé auprès d'elle, qu'il a rassemblé tout ce qui lui restoit de forces, pour faire les adieux les plus tendres; quelques momens après, comme on s'est aperçu qu'il vouloit qu'on l'emportât, pour épargner sans doute le spectacle de sa mort, on l'a remis dans sa chambre, où il est expiré. Son dernier soupir a été un de ces miaulemens doux & tendres, qu'il étoit accoutumé de faire, quand il étoit honoré de ces

(a) C'étoit une chatte folle :

Sa maîtresse qui n'aima rien,

L'aima jusqu'à la folie ;

Pourquoi le dire? on le voit bien.

careilles qui l'ont rendu si illustre. Je viens d'essayer de faire son épitaphe : je vous en fais part ; mais ne la lisez point , si vous consultez celle dont M. de la Mothe est l'auteur. Elle m'a appris le peu que vaut la mienne.

ÉPITAPHE DE MARLAMAIN.

Minon , quel que tu sois , arrête ici tes pas ,
Au pouvoir d'Atropos ta griffe est asservie ,
A prends quelle est la rigueur du trépas ,
Lorsqu'il faut s'arracher à la plus douce vie.
Hélas ! j'ai vu passer des jours délicieux.
O chats égyptiens , mes augustes aïeux !
Vous qui , sur un autel , entourés de guirlandes ,
Fûtes l'amour des cœurs & le charme des yeux ;
On vous a prodigué des hymnes , des offrandes ;
De tous ces vains respects je ne fus point jaloux ;
Ludovise (2) m'aima , votre gloire est moins belle ;
Vivre simple chat auprès d'elle ,
Vaut mieux qu'être dieux comme vous.

(2) Madame la duchesse du Maine.



HUITIEME LETTRE.

Vous allez être bien aise, madame, de voir le nom des chats écrit en hébreu : en voici les caractères, חתול. Ils se lisent *chatoul* ; C'est là, selon le savant M. Ménage, que commence la généalogie des différens noms que les chats ont reçus successivement dans les nations. De *chatoul*, les Grecs ont fait *catus* ; & ce *catus* est devenu d'abord chez les latins *cautus*, qui veut dire prudent & avisé, & qui, en cette qualité, s'est trouvé propre à former *catus*, dont nous avons tiré le mot de chat. Voilà donc, madame, des noms à choisir pour nos amis ; noms d'autant plus convenables, qu'ils exposent, par leur étymologie, quelques qualités de l'animal aimable auquel ils sont appliqués : & nous avons le dégoût de voir qu'au lieu d'aller puiser dans des sources si fécondes, on donne aux chats, dans presque toutes les maisons, des sobriquets au hasard, & qui ne portent sur aucune idée raisonnable ; les plus grands hommes, parmi les modernes, sont tombés dans cette erreur. M. de la Fontaine, en cent endroits de

de

de ces fables, semble affecter de donner aux chats des dénominations ridicules, dans les endroits même où il fait leur éloge. Pourquoi ne pas imiter, à cet égard, le divin Homère? Quand il parle des chats, c'est toujours avec les égards & les convenances qu'il est si naturel d'observer pour eux. Il n'y a qu'à lire son poëme de la Batrachomyomachie, lorsqu'il a à peindre leur talent pour attraper les souris. Pŷscarpax, prince rat, parle ainsi à Bouffard, roi des grenouilles :

Le chat aux doigts tranchans, je l'avouerai, seigneur,
Dans mes sens éperdus imprime la terreur ;
Des pièges, il est vrai, l'amorce est redoutable ,
Mais je crains cent fois plus une patte implacable ,
Qui, jusque sous nos toits, (oh ! perfide transport !)
Vient se cacher, m'atteindre, & me donner la mort ;
Ma valeur vainement s'oppose à tant de rage :
Contre une griffe, hélas ! à quoi sert le courage ?

C'est dans les actions des héros qu'on a toujours puisé les surnoms qu'on leur a donnés : qu'on cherche, dans les naturalistes, les attributs des chats ; mille épithètes honorables viendront se présenter. Il est vrai qu'on pourra quelquefois envisager les chats par des faces moins favorables. Quand on examinera cette souplesse & ce silence avec lequel ils se glissent dans les endroits où ils peuvent attraper des

oiseaux (a), cette dextérité ne plaira point à ceux qui aiment mieux les oiseaux que les chats ; ils l'appelleront injustice, attentat, tyrannie ; cependant le reproche de manger quelques oiseaux doit leur être fait avec beaucoup de ménagement , lorsqu'on observe qu'ils sont ennemis nés de beaucoup d'autres animaux qui sont nuisibles , & que nous avons en grande antipathie. Ils détruisent les lézards & les serpents (b). J'ai heureusement recueilli, sur ce sujet, des vers que je crois traduits de l'Arabe. C'est une idylle intitulée les Chats. La personne, dans les mains de laquelle elle étoit tombée, accoutumée à ne voir, dans ces sortes d'ouvrages, que des oiseaux, des chèvres ou des moutons, étoit très-surprise de ce que les chats étoient devenus un sujet pastoral. Ces vers, lorsqu'elle me les communiqua, réveillèrent d'abord en moi le souvenir de ces chats de l'île de Chypre, que j'ai cités dans ma quatrième lettre, qui passaient une partie du jour à la chasse des serpents dans la campagne, & se rendoient à des heures réglées au monastère où ils habitoient. Je pensai, comme cela vous paroîtra tout simple, que le moine, auquel le soin de sonner la cloche pour le dîner

(a) *Plin. lib. XI, cap. 3.*

(b) *Ed. Diod. Sic. page 74.*

des chats étoit confié, & qui les conduisoit dans la prairie, s'occupoit d'eux comme les pasteurs font si naturellement de leurs moutons. Le loisir de cette vie heureuse lui avoit inspiré sans doute le goût de la poésie ; & n'ayant point de bergère à célébrer, il avoit du moins chanté son troupeau. Je crois, madame, que mes conjectures vous paroîtront sensées, quand vous aurez lu cet ouvrage ; le voici :

LES CHATS,

IDYLLE.

C'en est assez, beaux chats, suspendez votre zèle,
Grimpez, grimpez sur ces rameaux épais ;
Pendant l'ardeur du jour goûtez la douce paix
Que vous rendez à cette île si belle.

Ces gazons émaillés des plus vives couleurs,
Ces bosquets toujours verts, cette onde qui
serpente,
Le croiroit-on ? hélas ! inspiroient l'épouvante ;
Mille & mille serpens s'y cachotent sous les
fleurs.

C'est votre griffe tutélaire,
Qui de tant de périls termine enfin le cours :
Que tout célèbre ici cette griffe si chère ;

Non , non , ce n'est qu'aux chats que l'on doit
les beaux jours.

Le dieu des cœurs vous devra les conquêtes
Qui vont éterniser sa gloire dans nos bois ;
Quel triomphe pour vous ! chaque jour dans
nos fêtes

L'écho répétera cent fois ,
O délice des cœurs , ô belle Cythérée !
Rien ne nous contraint plus , nous vous sui-
vrons toujours ;

Dans cette île , où jadis vous fûtes adorée ,
Les chats ont ramené les Jeux & les Amours.

Tendres minons , c'est par vos seuls exemples
Que la fidélité peut relever ses temples.

Quels modèles pour notre cœur ,
Quand la beauté qui vous est chère
De vos feux partage l'ardeur !

Vous n'êtes point flattés du vain orgueil de
plaire ,

Le seul plaisir d'aimer fait tout votre bonheur :

Que les bergers ici viennent apprendre
A ressentir des feux qu'ils ne connoissent pas ;
Ah ! quand on veut bruler de l'amour le plus
tendre ,

Il faut aimer comme les chats.

Ne trouvez-vous pas, madame, que ce nouveau détail de bergerie a quelque chose de plus vaste & de plus piquant, (sans cependant sortir de la simplicité champêtre) que le genre pastoral qu'ont traité les anciens ? Quel dommage que Théocrite n'ait pas eu l'idée de celui-ci ! On ne peut vanter dans les moutons que la blancheur de leur laine, les bonds qu'ils font sur le penchant d'un côteau, ou le bêlement d'une brebis qui appelle son petit agneau. Il n'y a rien là d'intéressant pour le cœur. Si l'on veut remuer le lecteur par des images de l'amour, il faut lui faire perdre de vue le troupeau, pour ne l'occuper que du berger & de la bergère : mais dans une bergerie de chats, c'est dans le sein du troupeau même qu'on puise le sujet entier d'une églogue intéressante.

Madame Deshoulières, qui savoit si bien se saisir des images & des idées propres à la poésie, n'a-t-elle pas écrit avec un grand détail les amours de Grifette ? N'avons-nous pas d'elle encore un poëme tragique & lyrique sur la mort d'un des amans de cette belle chatte ? J'ai songé, comme vous croyez bien, madame, à faire mettre ce poëme en musique : mais l'ouvrage étoit assez important pour me rendre difficile sur le choix du musicien. Ce sont

des chats qui forment toute l'action (a). J'ai consulté nos connoisseurs en musique les plus délicats. Ils m'ont déclaré que le chant des chats pouvoit être rendu exactement par un grand nombre de nos musiciens modernes, m'assurant qu'ils mettroient ce poëme dans tout son jour. D'un autre côté, de savans italiens, qui sont de bonne foi, m'ont prouvé que leur musique devoit, à bien des égards, avoir la préférence, & particulièrement par le récitatif. Cette dernière raison a pensé emporter la balance; mais comme cet opéra n'est point de ceux dont la représentation & le succès doivent se renfermer dans une seule nation, & qu'il est destiné au moins à toute l'Europe, j'attends que les deux partis soient d'accord pour me déterminer. Je fais bien des personnes de mérite qui sont dans une grande impatience de voir cette question décidée, & qui certainement ne verront jamais d'autre opéra nouveau que celui-ci. Imaginez-vous, madame, combien le ballet en sera brillant & varié, étant exécuté par des chats. Ces nouveaux danseurs, par leur légèreté extraordinaire, caractériseront le merveilleux

(a) Voyez ce poëme à la fin des poésies rapportées dans ce volume

de l'opéra , bien mieux , fans comparaison , que les vols , les chars & les trappes dont on apperçoit toujours la mécanique (a).

J'ai l'honneur d'être , &c.

(a) Nous avons à Paris un célèbre tableau d'histoire , qui sera un monument éternel de la dextérité des chats. On découvre d'abord aux pieds d'un superbe bâtiment une chatte & un chat en rendez-vous , & sur le coin d'une corniche on apperçoit un chat à demi caché , tenant un pistolet pointé sur le chat qui lui enlève sa maîtresse. Cette aventure , représentée allégoriquement comme elle l'est , coûtera peut-être des volumes entiers de dissertations aux savans des siècles à venir. Le simple de l'histoire est , que le chat qu'on voit sur la corniche ayant surpris sa maîtresse avec son rival , il se lança sur lui du haut de la gouttière , avec tant de justesse & de force , qu'il l'écrasa de sa chute.



NEUVIEME LETTRE.

Si jamais, madame, il étoit établi de déterminer son choix à une seule espèce de chats, les noirs auroient, sans difficulté, la préférence. Les chats noirs sont ceux dont la nature a toujours été le plus avare ; elle semble ne nous en montrer quelquefois que pour nous prouver qu'elle a le secret d'en faire. Il y a toute apparence que les chattes qui se piquent de beauté sont de cette couleur, ou tâchent du moins d'en être. J'ai remarqué qu'elles étoient extrêmement courues par toutes sortes de chats. Elles ont apparemment à leurs yeux ce piquant qui est le partage des brunes dans toutes les espèces, & pourroient bien se faire honneur de ces vers de M. de Fontenelle, dont les brunes ont été si flattées :

Brunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit biauette, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon.
Et, si l vous plaît, tous ces jolis villages,
Qui de la Grèce assiélerent les sages,

Qui comme oisons les menoient par le bec ;
Qui croyez-vous que ce fussent ? Brunettes
Aux beaux yeux noirs , & qui , dans leurs
goguettes ,
Disoient , Dieu fait , gentillesse en grec ;
Autre brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi philosophe , ou du moins raisonneur ,
Et qui pouvois acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or , vous , messieurs , qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse ;
Quand vous verrez brunettes d'un côté ,
Aïlez de l'autre en toute humilité :
Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

Il est vrai que la couleur noire nuit beaucoup aux chats dans les esprits vulgaires ; elle fait sortir davantage le feu de leurs yeux ; c'est assez pour les croire au moins forciers (a) ; mais en récompense ce même aspect , joint à leurs façons d'agir charmantes , est , pour les gens de bon sens , une image naïve de ces

(a) Il se passe à ce sujet a Metz , tous les ans , une cérémonie qui est bien à la honte de l'esprit : les magistrats viennent gravement dans la place publique exposer des chats dans une cage placée au-dessus d'un bûcher , auquel on met le feu avec un grand appareil ; & le peuple , aux cris affreux que font ces pauvres bêtes , croit faire souffrir encore une vieille forcière qu'on prétend s'être autrefois métamorphosée en chat , lorsqu'on alloit la brûler.

peuples venus de l'Afrique, dont le teint rembruni leur donnoit un abord sauvage, & qui cependant, dès qu'ils furent maîtres de l'Espagne, sembloient n'en avoir fait la conquête que pour y transporter la politesse & la galanterie.

Feu madame de la Sablière fournit, à cet égard, un exemple bien remarquable. Elle avoit passé une partie de sa vie au milieu d'un nombre de chiens. Un beau jour ses amis furent très-étonnés de les trouver tous exilés, & de voir à leur place une troupe de chats noirs triomphans. On lui demanda la cause de cette révolution; elle avoua qu'ayant éprouvé qu'on s'attachoit avec passion aux chiens, ce qui lui paroissoit très-déraisonnable, elle s'étoit déterminée à n'avoir que des animaux dont le commerce ne mène pas plus loin qu'on ne veut. Quel guide que la prudence humaine! C'étoit les chats; & les noirs encore qu'elle avoit choisis. Il est vrai qu'elle réussit d'abord à rompre son premier attachement; mais ce ne fut que pour en reprendre un cent fois plus tendre & plus durable. Sans cesse environnée & occupée de ses chats; livrée de plus en plus à un enchantement qu'elle n'avoit pas prévu; amusemens, passions, tout leur devint subordonné; elle ne voulut plus admettre dans son

intimité qu'eux & M. de la Fontaine ; & cette liaison agréable a duré jusqu'à sa mort.

Entre ces chats rares, ce siècle-ci en a produit un dans lequel on retrouve, à un degré de ressemblance étonnant, ce commerce séduisant de Zégris & des Abencérages. Comme eux, il a un goût infini pour les fêtes. Amateur des promenades, & en même temps ennemi de cette tristesse que l'hiver répand sur la nature, il s'est choisi une galerie où il jouit d'un printemps éternel : c'est une orangerie. On le voit respirant les parfums, & s'égarant à travers les branches & les fleurs. Vous jugez bien, madame, que le théâtre de ses amours ne peut être que

Sous ce berceau qu'Amour a fait exprès

Pour attendrir une inhumaine.

Il y conduit une chatte tricolore, qui porte un masque noir comme le sien, & qu'il aime avec toute la galanterie & la fidélité de ces vieux temps qu'on nous vante toujours. Cette constance est bien à sa gloire ; charmant comme il l'est, avec l'art qu'il a d'attirer les belles dans un lieu délicieux, où il ne règne qu'un jour sombre, il n'auroit qu'à imaginer des conquêtes, & les faire :

Quelles chattes si modérées

S'armeroient de rigueur dans ces nuits éclairées,

Par le seul flambeau des amours ?

C'étoit sous un berceau , dans ces belles soirées ,
Que Clèves , malgré foi , s'occupoit de Nemours.

Je n'ai encore exposé que les plus foibles preuves du mérite de cet admirable chat. Une princesse , à qui les destinées ont fait un don plus précieux par le charme de son esprit que par le rang supérieur qu'elle remplit ; cette grande princesse , dis-je , le chérit & s'en amuse. Anacréon , à ce prix , n'auroit-il pas jugé avec justice ses talens assez récompensés ?

J'ai l'honneur d'être , &c.



DIXIEME LETTRE.

Nous n'avons, madame, traité encore qu'en ébauche la forme aimable de nos chats; c'est une de celles qui font le plus d'honneur à la nature. Ils joignent au maintien solide des quadrupèdes, un agrément & une dextérité donnée à un petit nombre d'espèces. Couverts d'une fourrure veloutée, où la nature s'est jouée à varier des couleurs, ils naissent armés contre l'intempérie des saisons.

C'est une mécanique très-curieuse que l'art avec lequel les chats disposent cette fourrure, pour recevoir ou éviter à leur gré les impressions de l'air; la découverte que j'en ai heureusement faite est le fruit d'un grand nombre d'observations.

Quand il règne un air dont les chats veulent se garantir, j'ai remarqué qu'ils tiennent leur poil couché exactement sur leur peau; ce qui fait connoître que cette tissure devient alors un rempart où les parties du froid ou du chaud glissent sur la superficie; au lieu que quand la saison est convenable à leur tempérament, ou flatte leur sensation, ils s'ouvrent, pour ainsi

dire, aux influences ; ils dilatent leur poil ; ils le hérissent ; ce qui donne un libre passage à l'air dont ils consentent d'être frappés. Ces précautions sont sans doute une suite de la connoissance qu'ils ont des changemens du ciel. Cette patte qui, par les contours qu'elle trace sur leur visage, est un présage de pluie ou de beau temps , que les gens même les moins éclairés ont remarqué, supplée aux instrumens de mathématiques : ainsi les chats peuvent être regardés comme des baromètres vivans.

Mais supposons que ces relations des chats avec les astres soient imaginaires , & ne les regardons que par des faces qui leur sont incontestables ; leurs yeux , par exemple , ont été long-temps l'objet de l'ambition des belles ; on ne pouvoit leur donner un éloge plus flatteur, que de leur trouver les yeux pers, c'est-à-dire, changeans comme ceux des chats, ou verds, comme on remarque qu'ils les ont communément (a). M. de la Fontaine, dans la fable des

(a) On ne prétend pas que les yeux pers & les yeux verds soient les mêmes. Les yeux pers sont ceux qui sont ordinairement d'un bleu pâle , ou quelquefois de couleur d'eau . & qui varient encore de différentes nuances dans l'espace d'un jour. Les yeux verds ne changent point de nuances quand ils appartiennent aux hommes ; mais , à l'égard des chats, les yeux verds ont

filles de Minée , après avoir décrit la dispute de Neptune & de Minerve , au sujet de la ville d'Athènes , pour caractériser dignement la déesse , la représente avec ces yeux qui sont le partage des chats :

Elle emporta le prix & nomma la cité ;
Athènes offrit ses vœux à cette déité ;
Pour les lui présenter on choisit cent puellles ,
Toutes sachant broder , aussi sages que belles.
Les premières portoient force présens divers ,
Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers.

Marot , pour frapper d'un seul trait le portrait de Vénus , n'a-t-il pas dit ?

Le premier jour que Venus aux yeux verts , &c.

Le sire de Coucy , si célèbre par ses amours , avoue dans ses poésies , qui sont du temps de Philippe-Auguste , que c'est-là le charme auquel son cœur a cédé. Ces beaux yeux , qui appartenoient à une madame de Fayel , causèrent , comme on le fait , l'aventure du monde la plus tragique. Les yeux verts n'inspirent que de grandes passions ; & la nature qui les a refusés dans ce siècle-ci aux belles , les a prodigués à l'espèce chatte (a).

ces augmentations & ces dégradations de couleur qui caractérisent les yeux pers.

(a) Il y a long-temps que les chats sont en possession d'avoir de beaux yeux : un de nos anciens

A ne connoître ces aimables animaux que par tant de qualités dont ils sont doués, ne jugeroit-on pas qu'ils jouissent d'une longue vie? Cependant, tandis qu'un ennuyeux corbeau voit, selon l'opinion des anciens, l'espace de six ou sept siècles, un chat remplit à peine deux ou trois lustres. Comment la nature conserve-t-elle si peu de temps ce qu'elle semble avoir fait avec tant de plaisir? Dans les différens climats où elle les a répandus, elle n'a varié leur forme que pour multiplier leurs agrémens; on a remarqué que ceux de l'Europe ressembloient exactement au lion par beaucoup de traits. Les chats syriens, plus grands que les nôtres, sont très-curieusement bigarrés (a); & comme leurs yeux ne sont pas tous deux dans la même position, & que leur bouche a un penchant vers l'oreille, des voyageurs ignorans, & qui ne connoissent de régularité que dans les proportions communes, ont rapporté qu'ils avoient la bouche & les yeux de travers, & concluoient de là qu'ils étoient monstrueux. poëtes a comparé ceux de son chat aux nuances de l'a-c-en-ciel:

Yeux desquels la prunelle perle
 Imitoit la couleur diverse,
 Qu'en voit en cet arc, luvieux
 Qui se courbe au travers des cieux. (Dufellay.)

(a) Jonston.

Mais

Mais philosophiquement examinés, leur physionomie est très-heureuse & très-agréable : les chats du Malabar habitent ordinairement sur des arbres ; le vol leur est propre ; & ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'ils volent sans ailes (a).

Mais sur toutes ces espèces de chats étrangers, ce sont ceux de Perse, il faut en convenir, qui l'emportent par leur beauté. Un fameux voyageur, en 1521, enrichit l'Italie de cette nouvelle race ; présent qu'elle conserva avec tant de soin & de jalousie, que ce ne fut qu'après un siècle presque révolu, que ces beaux chats furent transportés en France. Elle en a l'obligation au célèbre M. Ménard, qui apporta de Rome une chatte, sur la mort de laquelle il a fait un sonnet bien digne d'illustrer sa muse, comme il est arrivé :

C'est grand dommage que ma chatte
Aille au pays des trepassés ;
Pour se garantir de sa perte,
Jamais rat ne courut assez ;
Elle fut marrone romaine,
Et fille de nobles dieux ;

(i) Scaliger & plusieurs voyageurs modernes. Ce qu'on appelle ici chat volant est le polaonche ou écaenil volant. (Voyez l'Histoire naturelle de M. de Buffon.)

Mon laquais la prit sans mitaine ,
Près du temple de tous les dieux.

J'aurai toujours dans la mémoire
Cette peluche blanche & noire ,
Qui la fit admirer de tous ;

Dame Cloton l'a maltraitée ,
Pour plaire aux souris d'chez nous
Qui l'en avoient sollicitée.

Il n'est pas étonnant que M. Ménard ait regretté si tendrement sa chute ; elle étoit sans doute les délices de sa solitude , & l'appui de sa philosophie , lorsqu'il composa ces vers qui caractérisent si bien ses mœurs & son esprit :

Las d'espérer & de me plaindre
De l'aveur, des grands & du fort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Mais quels avantages n'ont point été occasionés par les chats ? Une des plus célèbres maisons de l'Angleterre leur doit sa richesse & son illustration. Richard Whigtington , dans sa grande jeunesse , dépourvu de tous les biens de la fortune , mais né avec d'excellentes inclinations , voulut aller dans l'Inde chercher une plus heureuse destinée. Il se présenta comme passager pour s'embarquer. On lui demanda

avec quels secours il comptoit de vivre dans le trajet : il répondit qu'il n'avoit pour toute richesse qu'un chat , & le desir de se signaier. On fut touché de cette franchise noble avec laquelle il exposoit sa situation ; on le reçut lui & son chat , & le vaisseau fit voile. Comme ils étoient dans les mers de l'Inde , une tem-pête les surprit , & les fit échouer sur une côte , où bientôt les naturels du pays s'em-parèrent de leur navire & de leurs personnes. Le jeune anglois , portant son trésor entre ses bras , fut conduit , comme les autres , devant le roi de ces peuples ; & , tandis qu'ils étoient à son audience , ils apperçurent un nombre immense de souris & de rats , qui parcouroient le palais , & s'attroupoient jusques sur le trône du monarque qui en paroissoit très-ennuyé. Whigtington reconnut la voix de la fortune qui l'appelloit ; il ne fit que laisser alier son chat , & voilà un monde de souris & de rats étranglés , & le reste mis en fuite. Le roi , charmé de l'espoir d'être bientôt délivré du fléau qui désoloit ses états , entra dans des transports de reconnoissance qu'il ne savoit comment exprimer assez vivement. Il embras-soit tantôt ce chat libérateur , & tantôt le jeune anglois ; & , pour accorder à l'un & à l'autre de dignes marques de sa reconnoissance ,

il déclara Whigtington son favori ; & donna à ce merveilleux chat le titre de généralissime de ses armées , n'ayant eu jusques-là d'ennemis à combattre que cette immensité de fouris & de rats qui l'assiégeoient sans cesse.

Whigtington , soutenu par la considération que lui donnoit le chat son émule , surmonta toutes les cabales de la cour. Il gouverna plusieurs années cet empire ; enfin , gagné par l'amour de sa patrie , il obtint la liberté d'y retourner. Le monarque , en échange du général Chat qui lui fut laissé , lui donna un navire chargé de richesses. A peine le jeune anglois fut-il de retour en Angleterre , qu'il y fut élevé à la dignité de maire de Londres (a) : dans ce nouveau rang , pour donner des témoignages publics de la reconnoissance qu'il devoit aux chats , il en prit le nom. Il fut appelé milord Gat. Ses descendans ont succédé aux honneurs de cette dénomination ; ses images sont encore répandues en plusieurs endroits de Londres : on le voit pompeusement représenté dans les enseignes , portant en triomphe sur l'épaule ce chat auquel il fut redevable de son bonheur & de sa gloire.

(a) C'est lui qui a fait construire à Londres l'édifice où se tient la bourse.

M. Bayle (a), à l'occasion de la reconnoissance qu'on doit aux animaux des services qu'ils nous rendent , rappelle le testament d'une mademoiselle Dupuy , témoignage bien sensible des obligations qu'elle croyoit avoir à son chat. Mademoiselle Dupuy avoit le talent de jouer de la harpe à un degré surprenant , & c'étoit à son chat qu'elle devoit l'excellence où elle étoit parvenue. Il l'écoutoit attentivement chaque fois qu'elle s'exerçoit sur sa harpe , & elle avoit remarqué en lui des degrés d'intérêt & d'attendrissement , à mesure que ce qu'elle exécutoit avoit plus ou moins de précision & d'harmonie. Elle s'étoit formée , par cette étude , un goût qui lui avoit acquis une réputation universelle. A sa mort elle voulut donner à son chat une marque convenable de sa reconnoissance ; elle fit un testament en sa faveur ; elle lui légua une habitation très-agréable à la ville , & une à la campagne. Elle y joignit un revenu , plus que suffisant , pour satisfaire à ses besoins & à ses goûts ; & afin que ce bien-être lui fût fidèlement procuré , elle légua en même temps à plusieurs personnes de mérite des pensions considérables , à condition qu'elles veilleroient sur les revenus de

(a) Diction. , article *Reyn* , sous la remarque C , page 2295 , édit. de Rotterdam , imprimé en 1727.

cet aimable légataire, & qu'elles iroient une quantité de fois marquées par semaine lui tenir compagnie. Ce testament fut attaqué; les plus fameux avocats se partagèrent & écrivirent. J'ai fait inutilement jusqu'à présent les recherches les plus exactes pour trouver les factums qui furent faits sur cette importante affaire. Il se perd comme cela tous les jours des ouvrages aussi curieux qu'intéressans, dont il est bien injuste que le public se trouve privé.

J'ai l'honneur d'être, &c.



ONZIEME LETTRE.

Les chats considérés tels qu'ils sont aujourd'hui.

Nos lettres précédentes, madame, ont dévoilé les fautes des chats d'une façon qui, je crois, paroîtra satisfaisante à ceux qui, comme nous, reconnoissent leur mérite. Mais croyez-vous qu'elle fasse assez d'impression sur les personnes prévenues contre eux? Nous avons bien des fortes d'adversaires à combattre. Il y a des esprits sévères qui affectent le pyrrhonisme de l'histoire, & qui nous nieront, sans aucune pudeur, les faits que nous aurons avancés sur la foi de la respectable antiquité. D'autres, qui sont esclaves des préjugés de leur enfance, accoutumés à manquer d'égards pour les chats, apprendront, sans en être touchés, toute leur gloire passée. Il n'y a qu'un parti à prendre, madame; c'est d'examiner l'espèce chatte telle qu'elle est aujourd'hui, isolée & considérée en elle-même. Vous m'avez donné bien des lumières à cet égard, dont il est temps de faire usage. Transportons-nous d'abord dans une région supérieure.

celle des animaux terrestres ; c'est-là que nous trouverons les chats dans un repos & dans une abondance qu'ils ne tiennent point des hommes. Pourra-t-on alors ne pas reconnoître que c'est par pure courtoisie que les chats veulent bien commercer avec nous ? Libres dans le choix de leur séjour , ils habitent , au gré de leur ambition ou de leur philosophie, les portiques du monarque , ou le simple toit du citoyen. Il ne leur coute ni complaisance , ni soin de plaire pour en obtenir l'accès ; leur légèreté & leur souplesse leur ouvre , pour ainsi dire , un chemin dans les airs : c'est donc sur la superficie des villes que les chats peuplent une ville particulière : c'est-là qu'ils forment une espèce de république qui s'entretient & fleurit par ses propres forces. Les combles des maisons ne sont remplis que d'animaux qui semblent n'être faits & ne se reproduire que pour leur subsistance ; ainsi , sans aucun secours humain , il n'y a point de chat qui , déduction faite du temps qu'il donne à sa paresse ou à ses amours , ne trouve abondamment tout ce qui peut le rendre heureux. Et avec quelle économie ne jouissent-ils pas du bien-être ? Ils ennoblissent les besoins de la vie , en les accompagnant des dehors de la liberté & du plaisir ; ils commencent par se faire un spectacle

de la souris qui va devenir leur proie : ce n'est que le progrès du besoin qui les détermine enfin à se la sacrifier. Les chats, dans leur agilité & dans leurs griffes, portent donc, si j'ose m'exprimer ainsi, & leur fortune & leur patrie.

C'est du sein d'une si heureuse indépendance qu'ils descendent dans nos habitations. Eh, sous quels auspices encore ? avec quels agrémens viennent-ils s'y produire ? L'enjouement le plus aimable, les attitudes fines & variées, dont l'imitation fit autrefois la gloire des plus célèbres pantomimes ; voilà les talens avec lesquels ils naissent, & qu'ils apportent parmi nous : aussi ne sont-ce point des maîtres qu'ils viennent y chercher. Nés dans une condition heureuse, toujours libres d'y rester, rien ne les conduit à la servitude. Ce n'est que pure tendresse pour les hommes, conveances, rapports d'humeur, qui fait que nous sommes assez heureux pour les posséder ; cent fois plus estimables, à cet égard, que l'espèce chienne, que bien des gens cependant n'ont pas honte d'élever au-dessus d'eux. Les chiens ne s'attachent à nous, que parce qu'ils mourroient sans notre secours. Qu'on les examine bien ; humiliés par la bassesse de leur condition, il n'y a sorte d'injures, de mauvais procédés

qu'ils n'endurent. Quelle différence ! Dans le chien le plus parfait on ne trouve qu'un esclave fidèle ; dans son chat on possède un ami amusant , dont l'attachement n'a rien que de volontaire , dont tous les momens qu'il vous donne sont autant de sacrifices de cette liberté & de cette souplesse qui ne bornent ni son séjour ni ses inclinations.

Mais il faut encore les envisager par des qualités bien supérieures. Pour peu qu'on fasse l'analyse de leurs sentimens , si j'ose m'exprimer ainsi , quelle élévation n'y découvre-t-on pas ? Rien ne les étonne ; rien ne leur en impose ; tout ce qui s'agite devient pour eux un objet de badinage. Ils croient que la nature ne s'occupe que de leur divertissement ; ils n'imaginent point d'autre cause du mouvement ; & quand , par nos agaceries , nous excitions leurs postures folâtres , ne semble-t-il pas qu'ils n'apperçoivent en nous que des pantomimes , dont toutes les actions sont autant de bouffonneries ? Ainsi de part & d'autre on se donne la comédie ; & nous divertissons , tandis que nous croyons n'être que divertis.

Cette gaieté , si naturelle aux chats , me fait souvenir de ce qu'on lit de ces rois du Tartarien (1), qui ne se montraient jamais

(1) *Asiatique orientale.*

à leurs sujets , ni à leurs ennemis , qu'avec les dehors de cette joie qui part du fond de l'ame , & qui , regardant ce bien comme le premier de tous , prenoient par excellence le titre de prince qui n'est jamais triste.

Un chat se lasse-t-il du tumulte des villes , les campagnes lui présentent une nouvelle patrie , où la nature semble avoir prévu tous ses besoins. Eh ! que n'a-t-elle point fait pour lui cette nature ? Est-il un animal plus heureusement constitué ? On n'apperçoit jamais d'altération dans sa santé ; exempt de toute inquiétude , on ne le voit point s'embarrasser des soins du lendemain. Quel avantage sur les autres animaux ! La prévoyance , toute estimable qu'elle a le droit de nous paroître , n'en est pas moins libre de la crainte ; elle est une de ces vertus qui supposent la misère de l'état de celui qui la possède. Un chien , environné de tout ce que sa voracité lui rend de plus précieux , ne jouit pas de cette quiétude qui constitue le vrai bonheur ; à l'instant même de sa satisfaction , il sent son indigence prochaine ; il va chercher avec déliance une partie de sa richesse. Le chat , maître de sa situation , goûte , dans le sein de l'abondance , le plaisir pur de la tranquillité ; son adresse & sa sobriété lui sont des garans toujours certains d'un avenir agréable.

On ne fauroit leur reprocher, comme on le feroit avec justice aux chiens, que leur commerce nous coûte des soins & de la contrainte; philosophes dans le choix de leur habitation, il n'est aucun endroit d'une maison qui ne leur paroisse une retraite agréable. L'heure des repas leur est indifférente; dans les intervalles on ne craint point qu'affujettis à la soif, la rage les fasse devenir l'effroi & la destruction d'une famille qui les a élevés dans ses bras; ils n'y apportent pas même la moindre incommodité. C'est par un murmure doux, & qui semble n'être qu'une agacerie d'amitié, qu'ils s'expliquent avec nous; ils ménagent ainsi, avec autant d'art que de prudence, cette voix à laquelle ils donnent un effort si éclatant, quand ils se retrouvent dans cette région où les hommes n'osent aller les troubler; on peut enfin ne s'occuper d'eux que pour s'en amuser. Les chiens, heureux seulement parce qu'ils sont nos esclaves, nous vendent cependant leur servitude, & l'inutilité dont ils sont dans les villes; ils multiplient nos soins domestiques. Les chats, possesseurs d'un bien-être qui n'attend rien de nous, délivrent nos maisons des animaux qui les détruisent; ils nous prodiguent l'agrément de leur commerce. Qu'on les reçoive dans l'intimité des familles, ils n'y veulent jouer que le rôle d'animaux; ils n'exigent

point des égards que les hommes ne doivent qu'aux hommes , & nous épargnent la honte de mettre au rang de nos occupations le soin de satisfaire leurs besoins ou leurs caprices.

S'ils étoient susceptibles d'amour-propre, dans quels animaux feroit-il plus pardonnable ? A examiner le jeu & l'harmonie qu'il y a dans tous les membres , ne semble-t-il pas que la nature a donné une attention particulière à leur construction ? Elle leur a fait un avantage qui réussit toujours chez les hommes ; c'est d'avoir ce qu'on appelle une physionomie. L'ensemble de leurs traits qui porte un caractère de finesse & d'hilarité , & particulièrement leurs moustaches, sont des dons qu'ils ne peuvent avoir reçus qu'à titre d'agrémens. Le brillant dans les yeux , si estimé encore parmi les hommes , est assurément prodigué à l'espèce chatte. Nos yeux à nous n'ont d'autre faculté que de nous faire appercevoir les objets par le secours de la lumière , & nous deviennent purement inutiles par-tout où elle n'existe plus. Ceux des chats portent avec eux la lumière même. Le soleil ou les clartés artificielles , dont nous avons un besoin indispensable dans presque toutes nos actions , ne sont pour eux qu'un spectacle ; & tandis qu'arrêtés souvent dans nos projets les plus intéressans , nous nous impatientons jusqu'à temps que l'obscurité cesse :

les chats amans s'entr'apperçoivent clairement dans la gouttière ; & plus heureux que nous , leurs yeux , en cherchant l'objet qu'ils aiment , leur fuffifent pour le découvrir.

Ces qualités lumineufes font fi dignes d'attention , qu'elles ont mérité un éloge dans le livre d'un de nos plus célèbres académiciens des fciences (a). Il ne balance point à honorer les yeux des chats , & ces étincelles qu'on voit briller quand on les frotte à rebrouffe-poil , du titre de phosphores naturels ; cette remarque fera connoître aux fiècles avenir que les chats n'étoient pas inutiles dans les académies , & qu'ils y concouroient à la perfection des fciences.

Examinons à préfent leur caractère. Il eft dangereux , fi l'on en croit l'opinion vulgaire ; & cette erreur , quelque honte qu'elle fiffé à notre jugement , fe trouve adoptée même par des perfonnes de bon fens : on ne doit point s'en étonner ; les gens d'efprit font peuples à Lien des égards. C'eft l'ouvrage d'une certaine portion de pariffe , qui rîfte toujours dans ceux même qui ont le plus de penchant à s'inflruire ; & quelques-uns d'ailleurs ne fe reprochent guère leur crédulité , quand leur vanité n'eft point bleffée de croire.

Comme nous avons déjà établi que les

(a) M. Lemery, L'art de chymie.

chats sont capables d'attachement, & de prévenances dans la conduite qu'ils gardent avec les hommes ; pour peu que nous entrions dans le détail, nous prouverons encore qu'ils ont toute la délicatesse de l'amitié : mais on nous contestera que cette amitié soit constante, & qu'on puisse compter sur elle, on ne manquera pas de se récrier contre leur patte égratignante. C'est donc cette griffe tant reprochée dont il s'agit de faire connoître la candeur & l'innocence ; examinons d'abord sa forme : elle est si aiguë, & exige des chats une si grande attention, une dextérité si parfaite pour ne point gripper, que les gens qui raisonnent le moins en conviennent, quand ils disent que les chats sont patte de velours. Cette façon de parler, qui paroît n'être qu'un rebus, est cependant une analyse très-fine de l'adresse admirable avec laquelle il faut qu'un chat se serve de sa patte pour que ses ongles n'écartignent point. Voilà donc les chats dans une perpétuelle contrainte ; & de quelle espèce encore ? contrainte qui demande une étude d'autant plus gênante, qu'elle dérange absolument l'ordre & l'action naturelle des ressorts de la machine. C'est donc dans une retenue, dans une attention continuelle que les chats vivent avec nous. Pour peu qu'on ouvre les yeux sur

cette situation, oseroit-on ne pas sentir, ne pas avouer que l'attachement des chats est le plus flatteur & le plus tendre que nous puissions inspirer? Il est vrai que dans le cours de sa vie, un chat aura peut-être une douzaine de distractions : sa griffe reprendra malgré lui le jeu qui lui est imposé par la nature ; encore ne fera-ce que le transport d'une joie involontaire ; l'égratignure d'ailleurs ne tombant jamais que sur des mains méchantes ; cependant voilà les esprits qui se révoltent : on ne lui tient plus aucun compte de sa vertu passée ; on se décline ; on oublie tout ce qu'il en coûte à un chat, pour ne vous pas égratigner plus souvent : quelle injustice ! quelle ingratitude ! Un ami amusant, délicat, a passé sa vie à se contraindre pour vous , & vous ne pardonnerez pas à son amitié quelques momens de distraction ? La société pourroit-elle s'entretenir parmi les hommes , s'ils regardoient avec la même sévérité , avec cet esprit pointilleux , les coups de griffe (si je puis m'exprimer ainsi) qu'ils s'entre-donnent , & presque toujours volontairement , dans le cours de leur liaison & même de leur amitié ? Ce petit manque d'égalité dans la conduite des chats , loin de nous indisposer contre eux , est une morale en action , qui devrait ne nous les faire envisager que comme des

des animaux autant capables de nous instruire que de nous amuser.

Tranquillifions-nous , madame , nous verrons un jour le mérite des chats généralement reconnu. Il est impossible que dans une nation aussi éclairée que la nôtre , la prévention , à cet égard , l'emporte long-temps encore sur un sentiment aussi raisonnable. N'en doutez point , dans les sociétés , aux spectacles , aux promenades , au bal , dans les académies même , les chats seront reçus , ou plutôt recherchés. Il est impossible qu'on ne parvienne point à sentir que dans son chat on possède un ami de très-bonne compagnie , un pantomime admirable , un astrologue né , un musicien parfait , enfin l'assemblage des talens & des graces ; mais nous ne pouvons encore déterminer bien précisément quand arrivera ce siècle qui sera si légitimement comparé au siècle d'or : il faudra que la raison ait détruit l'ouvrage du préjugé , & les progrès de la raison ne sont point rapides ; aux ménagemens qu'elle garde avec les hommes , quand elle les conduit , il semble qu'elle craigne de leur faire appercevoir que c'est elle qui les entraîne ; cela est bien humiliant pour l'humanité , & bien contraire aux intérêts des chats.

J'ai l'honneur d'être , &c.

E P I T A P H E

D'UN CHAT.

MAINTEANT le vivre me fâche ;
Et ain , Magny , que tu saches
Pourquoi je suis tant éperdu ,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux , mon argent , ma bourse ;
Et pourquoi est-ce donques ? pour ce
Que j'ai perdu depuis trois jours
Mon bien , mon plaisir , mes amours.
Et quoi ! ô souvenance grève !
A peu que le cœur ne me crève ,
Quand j'en parle ou quand j'en écris :
C'est Belaud , mon petit chat gris ,
Belaud qui fut , par aventure ,
Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matière de chats ;
C'étoit Belaud la mort aux rats ,
Belaud , dont la beauté fut telle ,
Qu'elle est digne d'être immortelle.

Donques Belaud premièrement
Ne fut pas gris entièrement ,
Ni tel qu'en France on les voit naître ,

Mais tel qu'à Rome on les voit être;
Couvert d'un poil gris argenté,
Ras & poli comme satin,
Couché par onde sur l'échine,
Et blanc dessous comme une hermine.

Petit museau, petites dents,
Yeux qui n'étoient point trop ardens;
Mais desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse
Qu'on voit en cet arc pluvieux
Qui se courbe au travers des cieux.

La tête a la taille pareille,
Le cou grasset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ébenin,
Un petit muse lionnin,
Autour duquel étoit plantée
Une barbelette argentée,
Armant d'un petit poil follet
Son musequin damoisellet.

Jambe grêle, petite patte, .
Plus qu'une moufle délicate;
Sinon alors qu'il dégatoit
Cela dont il égarinoit :
La gorge douillette & mignonne,
La queue longue à la guenonne,
Mouchetée diversement
D'un naturel bigarrement;
Le flanc haussé, le ventre large,

Bien retrouffé deffous fa charge,
Et le dos moyennement long,
Vrai fourian, s'il en fut ong.

Tel fut Belaud, la gente bête,
Qui des pieds jusques à la tête,
De telle beauté fut pourvu,
Que son pareil on n'a point vu.
O quel malheur ! ô quelle perte,
Qui ne peut être recouverte !
O quel deuil mon ame en reçoit !
Vraiment la mort, bien qu'elle soit,
Plus fière qu'un ours, l'inhumaine,
Si de voir elle eût pris la peine
Un tel chat ; son cœur endurci
En eût eu, ce crois-je, merci :
Et maintenant ma triste vie
Ne haïroit de vivre l'envie.

Mais la cruelle n'avoit pas
Goûté les folâtres ébas
De mon Belaud, ni la souplesse
De sa gaillarde gentillesse ;
Soit qu'il sautât, soit qu'il grattât,
Soit qu'il tournât, ou voltigeât
D'un tour de chat, ou soit encores
Qu'il print un rat, & or & cres
Le relâchant pour quelque temps
S'en donnât nulle passe-temps.

Soit que d'une façon gaillarde,

Avec sa patte fretillarde ,
Il se frottât le musequin ;
Ou soit que ce petit coquin
Privé fautelât sur ma couche ,
Ou soit qu'il ravît de ma bouche
La viande sans m'outrager ,
Alors qu'il me voyoit manger ;
Soit qu'il fît , en diverses guises ,
Mille autres telles mignardises.

Mon Dieu ! quel passe-temps c'étoit
Quand ce Belaud vire-voltoit ;
Folâtre autour d'une pelotte ,
Quel plaisir , quand sa tête sotte
Suivant sa queue en mille tours ,
D'un rouet imitoit le cours !
Ou quand assis sur le derrière
Il s'en faisoit une jarretière ,
Et montrant l'estomac velu ,
De panne blanche crespelu ,
Sembloit , tant sa trogne étoit bonne ,
Quelque docteur de la Sorbonne ;
Ou quand alors qu'on l'animoit ,
A coups de patte il escrimoit ,
Et puis appaisoit sa colère ,
Tout soudain qu'on lui faisoit chère.

Voilà , Magny , les passe-temps ,
Où Belaud employoit son temps ;
N'est-il pas bien à plaindre donques ?

Au demeurant tu ne vis onques
Chat plus adroit, ni mieux appris
A combattre rats & souris.

Belaud favoit mille manières
De les surprendre en leurs tefnières,
Et lors leur falloit bien trouver
Plus d'un pertuis pour se sauver ;
Car onques rat, tant fût-il vîte,
Ne se vit sauver à la fuite
Devant Belaud ; au demeurant
Belaud n'étoit pas ignorant :
Il favoit bien, tant fût traitable,
Prendre la chair deffus la table,
J'entends, quand on lui présentoit,
Car autrement il vous grattoit,
Et avec la patte friande
De loin muguettoit la viande.

Belaud n'étoit point mal-plaisant,
Belaud n'étoit point mal-faisant,
Et ne fit onc plus grand dommage
Que de manger un vieux fromage,
Une linotte & un pinson
Qui le fâchoient de leur chanson.
Mais quoi, Magny, nous-mêmes hommes
Parfaits de tous points nous ne sommes.

Belaud n'étoit point de ces chats
Qui nuit & jour vont aux pourchats,
N'ayant souci que de leur panse :

Il ne faisoit si grand' dépense,
Mais étoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.

Aussi n'étoit-ce sa nature
De faire par-tout son ordure,
Comme un tas de chats, qui ne font
Que gâter tout par où ils vont.
Car Belaud, la gentille bête,
Si de quelque acte moins qu'honnête,
Contraint, possible il eût été,
Avoit bien cette honnêteté
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il étoit contraint de rendre.

Belaud me servoit de jouet ;
Belaud ne filoit au rouet,
Gromelant une litanie
De longue & fâcheuse harmonie ;
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin miaulement.

Belaud (que j'aie souvenance)
Ne me fit onc plus grand' offense
Que de me réveiller la nuit ,
Quand il entroyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma paille :
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit ,
Que jamais un n'en échappoit ;
Mais, las, depuis que cette fièvre

Tua de sa dexte meurtrière
La fûre garde de mon corps,
Plus en sûreté je ne dors :
Et or, ô douleurs non pareilles !
Les rats me mangent les oreilles,
Même tous les vers que j'écris
Sont rongés de rats & fouris.

Vraiment les dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains misérables,
Toujours leur annonçant leurs maux,
Soit par la mort des animaux,
Ou soit par quelque'autre présage,
Des cieux le plus certain message.

Le jour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit peloton,
Je dis, j'en ai bien souvenance,
Que quelque maligne influence
Menaçoit mon chef de là-haut,
Et c'étoit la mort de Belaud :
Car quelle plus grande tempête
Me pouvoit foudroyer la tête !
Belaud étoit mon cher mignon,
Belaud étoit mon compagnon ;
A la chambre, au lit, à la table,
Belaud étoit plus accointable
Que n'est un petit chien friand,
Et de nuit n'alloit point criant
Comme ces gros marcoux terribles,

En longs miaulemens horribles ;
Aussi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard :
Et en Belaud , quelle disgrâce !
De Belaud s'est perdu la race.

Que plaît à Dieu , petit Belon ,
Que j'eusse l'esprit assez bon ,
De pouvoir , en quelque beau stile ,
Blasonner ta grace gentile ,
D'un vers aussi mignard que toi :
Belaud , je te promets ma foi ,
Que tu vivrois , tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.

(*Par DUELLAY , gentilhomme angevin. 1568.*)



QUELLE carrière pour découvrir des sujets de morale , que la conduite des chats ! M. de la Fontaine a-t-il besoin de peindre un beau naturel que les occasions séduisantes peuvent corrompre ? Veut-il nous mettre en garde contre nous-mêmes , quoique nous suivions le sentier de la vertu ? Un chat lui fournit le sujet de son apologie.

LE CHAT

ET

LES DEUX MOINEAUX,

F A B L E ,

A M. le duc de Bourgoigne.

UN chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau,
La cage, le panier avoient mêmes penates.
Le chat étoit souvent agacé par l'oiseau :

L'un s'escrimoit du bec , l'autre jouoit des
pattes ;

Ce dernier toutefois épargnoit son ami ,
Ne le corrigeoit qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa fêrûle ;
Le passereau moins circonspect ,
Lui donnoit force coups de bec ;
En sage & discrète personne
Maître chat excusoit ses jeux.

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connoissent tous deux dès leur
bas âge ,

Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit :

Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter , & se fit compagnon
Du pétulant Pierrot & du sage Raton ;
Entre les deux oiseaux il arriva querelle ,
Et Raton de prendre parti :

Cet inconnu , dit-il , nous la vient donner belle ,
D'insulter ainsi notre ami :

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre ?
Non de par tous les chats ; entrant lors au
combat ,

Il croque l'étranger : vraiment , dit maître
chat ,

Les moineaux ont un goût exquis & délicat.
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela toute fable est un œuvre imparfait ,
J'en crois voir quelques traits , mais leur ombre
m'abuse ,
Prince , vous les aurez incontinent trouvés ;
Ce sont des jeux pour vous & non pas pour
ma muse ,
Elle & ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous
avez.



LE RENARD

ET

LE CHAT,

FABLE.

Poësies du chevalier de Saint-Gilles.

IL n'est rien tel que d'avoir de l'esprit,
Dit un renard ; pour moi, sans contredit,
J'en ai bien plus qu'aucune autre pécore,
Et sans mentir je puis compter encore
Deux cents bons tours que j'ai mis par écrit ;
Moi, dit le chat, j'en fais pour mon profit
Un merveilleux que ma mère m'apprit ;
Content du mien, tous les autres j'ignore ;
Il n'est rien tel.

Dans ces instans l'un & l'autre entendit
Un bruit de chiens, l'un & l'autre partit :
Le matou grimpe au haut d'un sicomore,
L'autre est en proie au chien qui le dévore.
Point de finesse où le bon sens fustit,

ÉPITRE DE TATA,

Chat de madame la marquise de Mongla,

A GRISETTE,

Chatte de madame Deshoulières.

J'AI reçu votre compliment ;
Vous vous exprimez noblement ,
Et je vois bien dans vos manières
Que vous méprisez les gouttières.
Que je vous trouve d'agrémens !
Jamais chatte ne fut si belle ,
Jamais chatte ne me plut tant ;
Pas même la chatte fidelle
Que j'adorois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse ,
Me parlez-vous de bonne foi ?
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi ?
Hélas ! que n'êtes-vous sincère ?
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimère ;
Puis-je être aimé ? puis-je être heureux :
Vous dirai-je ma peine extrême ?

Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime.
Epargnez-moi le récit douloureux
De ma honte & de sa vengeance ;
Plaiguez mon destin rigoureux :
Plaindre les maux d'un malheureux ,
Les soulage plus qu'on ne pense ;
Ainsi je n'ai plus de plaisirs.

Indigne d'être à vous, belle & tendre Grisetle,
Je sens plus que jamais la perte que j'ai faite,
En perdant mes desirs ;
Perte d'autant plus déplorable
Qu'elle est irréparable.

R E P O N S E

DE GRISETTE A TATA.

COMMENT osez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites ?
En amour c'est mal débiter ,
Et je ne fais que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! ha (diroient nonchalamment
Un tas de chattes précieuses)
Ei, mes chères, d'un tel amour

Car , si j'ose , Tata , vous parler librement ,
Chattes aux airs panchés sont les plus amou-
reuses.

Malheur chez elles aux matous

Aussi disgraciés que vous.

Pour moi qu'un heureux sort fit naître tendre
& sage ,

Je vous quitte aisément des solides plaisirs ;
Faisons de notre amour un plus galant usage :

Il est un charmant badinage ,

Qui ne tarit jamais la source des desirs.

Je renonce pour vous à toutes les gouttières ,
Où (soit dit en passant) je n'ai jamais été ;

Je suis de ces minettes fières ,

Qui donnent aux grands airs , aux galantes
manières.

Hélas ! ce fut par-là que mon cœur fut tenté ,

Quand j'appris ce qu'avoit conté

De vos appas , de votre adresse

Votre incomparable maîtresse.

Depuis ce dangereux moment ,

Pleine de vous , autant qu'on le peut être ,

Je fis dessein de vous faire connoître

Par un douxereux compliment ,

L'amour que dans mon cœur ce récit a fait
naître.

Vous m'avez confirmé , par d'agréables vers ,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers.

M. L. G.

Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant,
Les miens répondront mal à leur délicatesse :
Ecrire bien n'est pas notre talent ;
Il est rare , dit-on , parmi les hommes même,
Mais de quoi vais-je m'alarmer ?
Vous y verrez que je vous aime,
C'est assez pour qui fait aimer.

R E P O N S E

DE TATA A GRISETTE.

GRISETTE, avec raison je suis charmé de vous,
Vous avez de l'esprit plus que tous les matous ;
Jamais , à ce qu'on dit , chatte ne fut mieux
faite :

Mais , ceci soit dit entre nous ,
N'êtes-vous point un peu coquette ?
Vous pouvez l'avouer , sans paroître indiscrete ,
Le mal n'est pas grand en effet ;
Et , s'il faut tout dire , Griset ,
Moi-même franchement je fais un peu coquet ,
Malgré la perte que j'ai faite.

On peut bien sans amour écrire galamment ,
Quand on a , comme vous , tant de belles lu-
mieres,

Mais , croyez-moi , pour parler favamment ,
Sur-tout en certaines matières ,
Il faut avoir fréquenté les gouttières ;
On ne devient pas habile autrement.

Après tout , c'est une foiblesse
A nous de n'oser coqueter :
Sur ce point pourquoi nous flatter ?
Les matous coquettent sans cesse ,
C'est là leur vrai talent ; à quoi bon le cacher ?
Il n'est point de chatte Lucrèce ,
Et l'on ne vit jamais de prude en notre espèce ;
Cela soit dit sans vous fâcher.

Coquetons , cherchons à nous plaire ,
Puisque le sort le veut ainsi ;
En un mot , aimons-nous , nous ne saurions
mieux faire ;
Vous avez de l'esprit , j'en ai sans doute aussi ;
Je crois que je suis votre affaire.

Avec moi votre honneur ne court aucun danger ,
C'est un malheur dont quelquefois j'enrage ,
Et c'est pour vous , Grifette , un petit avantage ;
Car , s'il est vrai que vous soyez si sage ,
Je n'aurois pu vous engager.
Ah ! vous m'entendez bien , mais changeons de
langage ,
Je pourrois vous désobliger ,

Eh bien , ma chère Grifette ,
Établiflons un commerce entre nous ;
Foi de matou , vous ferez fatisfaite
Des refpects que j'aurai pour vous.

R E P O N S E

D E G R I S E T T E A T A T A.

LORSQUE j'abandonne pour vous
De charmans , de tendres matous ,
Quand je penfe établir une amitié parfaite ,
Car c'est tout ce que l'on peut établir entre nous ,
Pourquoi m'appellez-vous coquette ?
La réprimande eft indiscrette ;
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet :
Eft-ce fur le nom de Grifette ,
Que vous me foupçonnez d'avoir le cœur
coquet ?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je fuis
faite.

Quoi ! pour écrire galamment ,
Pour avoir dans l'efprit quelques vives lumières ,
Falloit-il affurer qu'on ne peut favamment
Parler fur certaines matières
Sans avoir couru les gouttières ?
Chats connoiffeurs en jugent autrement.

Mais , quand même on auroit quelque douce
foiblesse ,

Est-ce avec vous , hélas ! qu'on voudroit co-
queter ;

Vous aimez trop à vous flatter.

Il est temps que votre erreur cesse ,

Elle m'outrage , enfin , pourquoi vous le cacher ?

S'il n'est point de chatte Lucrèce ,

Il n'est point de Tarquin , Tata , de votre espèce ;

Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un chat , comme vous , se propose de
plaire ,

Il devoit en user ainsi :

De jaloux soupçons se défaire ,

Et de ses airs grondeurs aussi ,

Sans cela , Tata , point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire , morbleu j'enrage :

Il n'en faudroit pas davantage

Pour me rebuter d'être sage ;

Et souvent par dépit on se peut engager

A quelque bagatelle au-delà du langage ;

Ceci soit dit encore sans vous désobliger.

Adieu , Tata ; foi de Grifette ,

Mais de Grifette comme nous ,

Je ne suis pas plus fatiguée

De votre lettre que de vous.

R E P O N S E

D E G R I S E T T E A C O C H O N ,

Chien du maréchal de Vivonne.

O N auroit bien connu, sans que vous l'eussiez dit,
Que vous êtes sorti de la race cynique;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit,
En est une preuve authentique;
Vous ne mordez pas mal; pour vous rien n'est sacré;
Devant vous rien ne trouve grace;
Vous déchirez tout; & malgré
De vingt siècles le long espace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré:
Mais qu'il soit véritable, ou qu'il soit apocryphe,
Que vous soyez des descendants
De ces philosophes mordans,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaise griffe;
Cependant, comme j'aime à n'en jamais user,
Si vous vouliez bien vous défaire
De certaine hauteur qui ne me convient guère,

Je pourrois avec vous quelquefois m'amuser,
Vous me croyez peut-être une chatte vulgaire :
Je m'en vais vous défabufer.

Si pour aïeux vous comptez Diogène,
Cratès, & tous les autres chiens,
Moi, que vous méprisez, je compte pour les
miens

Tous les dieux dont la fable est pleine.
Quand les Titans audacieux
Risquèrent follement d'escalader les cieux,
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Incertain du succès d'une insolente guerre,
Voulut que déesses & dieux
Quittassent le ciel pour la terre ;
Dont, soit dit en passant, ils furent tous joyeux :
Entre tous les pays, l'Egypte fut choisie.

Là, sous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids museaux,
Se cachèrent un temps les buveurs d'ambroisie.
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure :
Une chatte fut la figure
Que prit la reine des amours ;
Et comme elle est bonne princesse,
Pour éviter oisiveté,
Elle contenta la tendresse
D'un jeune chat épris de sa beauté ;
Tant qu'enfin la belle déesse

Fit des chatons en quantité.

C'est de cette source divine

Que je tire mon origine.

Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,

Doit se piquer de qualité ?

Ce discours vous déplaît peut-être.

Parlons de votre esprit, vous en faites paroître

Dans tout ce que vous écrivez.

Mais est-il à vous seul cet esprit qui fait plaisir ?

Et ne devez-vous point à votre secrétaire

Tant de brillans endroits si finement trouvés ?

Entre nous, Cochon, je soupçonne

Qu'un tel secrétaire vous donne

Plus d'esprit que vous n'en avez.

Je connois son tour, ses manières

Vives, charmantes, singulières.

Apollon ne fait pas des vers plus élevés :

Pour moi je n'ai que mes seules lumières ;

Je vous l'apprends, si vous ne le savez ;

Et que je ne cours point les toits ni les
gouttières ;

Jamais cris aigus, scandaleux

Ne sont sortis de ma modeste gueule.

Lorsque l'Amour ne fait sentir ses feux ,

Ce n'est qu'à ma maîtresse seule

Que j'ose confier mes secrets amoureux.

Alors sensible aux tourmens que j'éprouve ,

D'un chat digne de moi sa bonté me régale ,

Cela s'appelle-t-il un destin malheureux ?
Si ce maréchal qui vous aime ,
Vouloit pour vous faire de même ;
Si ce véritable héros ,
Qui seul a plus d'esprit & de valeur que trente ,
Lorsque l'Amour trouble votre repos ,
Offroit à vos desirs une chienne charmante ,
On ne vous verroit point réduit
A la nécessité d'idolâtrer sans fruit
Une maîtresse égratignante.

R E P O N S E

D E G R I S E T T E A C O C H O N .

JAMAIS chien n'eut tant de savoir ,
Jamais chien n'eut tant d'éloquence ,
Tant d'esprit , tant d'amour que vous en faites
voir.
Veuillent les immortels , auteurs de ma naissance ,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir !
Ils exaucent mes vœux , & déjà je commence
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours.
Je vous vois des défauts qui vont rompre le
cours

D'un feu qui n'auroit pu coûter mon innocence :
Qui , je remarque en vous un défaut furieux ;
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse
Qui vous fait renoncer à vos doctes aïeux ?

Il vous feroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur
sagesse ,
Que de puiser votre noblesse
Dans la source du sang des dieux ;
Semblable à ces humains, dont la vaine folie
Est de traîner d'illustres noms,
Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes maisons,
Dont l'antique histoire est remplie ;
Découvrent-ils des noms plus grands,
Un fourbe généalogiste,
D'eux, à ces noms trouve une piste ;
Comme ils changent d'habits, ils changent de
parens ;
Chez eux l'orgueil domine, & non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les
miens ;
Mais je ne savois pas, Cochon, je vous le jure ,
Qu'il fût des d'Hoziers chez les chiens ;
A peu près voilà votre histoire :
Hier cynique, aujourd'hui dieu ;
Vous êtes dans les cieux, aux bords de l'onde
noire ,

Et sur terre, en troisième lieu ;

Cela n'est pas facile à croire.

Quoi ! vous feriez tout-à-la-fois

Le grand chien dont l'ardeur nous brûle ,

Le laid chien à la triple voix ,

Le gros chien dont je fais scrupule

D'écouter les tendres abois ?

Vous paroissiez-je assez bête , ou bien assez crédule ,

Pour croire qu'un chien en soit trois ?

Lorsque je vous contai la galante aventure

Qu'eut Vénus sur les bords du Nil ,

Je n'eus point, comme vous, recours à l'im-
posture ;

Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil

Je sois de la mère des Graces ;

Quelle preuve vous en faut-il ?

Passons-nous des contrats qui des premières
races

Jusqu'à nous conservent les traces ;

Je ne puis donc avoir pour moi

Que la seule mythologie.

Quel livre est plus digne de foi ,

Qu'un livre qui contient en soi

La première théologie ?

Si parmi les célestes feux

Qui règlent le sort de chaque être ,

On voit votre espèce paroître ,

N'en soyez pas plus orgueilleux.

L'âne de l'ivrogne Silène ,
Le bouc sale & puant , le scorpion hideux ,
Et mille monstres affreux
Font , comme elle , briller la lumineuse plaine.
Mais , Cochon , montrez-moi quelqu'un de
parmi vous

Dont on ait cru la cervelle assez saine
Pour lui donner la forme humaine ,
Comme les dieux ont fait pour nous.
Jadis un jeune fou possédoit une chatte ,
Pour qui l'histoire dit qu'il prit beaucoup
d'amour ;

Il ne se passoit pas un jour
Qu'il ne baïsât cent fois & sa gueule & sa patte ;
De cet étrange amour c'étoit-là tout le fruit ;
Et comme il faut quelque autre chose ,
Ce pauvre amant se vit réduit

A demander aux dieux une métamorphose.
Il n'épargna ni soins , ni pleurs , ni revenus ,
Pour se rendre Vénus propice.

Le célèbre temple d'Erice ,
Fut de plus d'un sacrifice.

Il fit tant enfin que Vénus ,
Par excès de pitié pour sa bizarre flamme ,
De sa chatte fit une femme.

N'allez pas , en chien ignorant ,
Croire encor que j'impose à la belle déesse ;
De l'honneur fait à mon espèce ,

Je donne Esope pour garant :

Mais oublions tous deux notre race immortelle.

Finissons, Cochon, j'y consens,

Une si fameuse querelle ;

Soyez pour moi tendre & fidelle.

Malgré les dieux je cède au trouble que je sens.

Que les galans propos , que les jeux innocens

Naissent chez nous d'une tendresse

Que ne soutiendra point le commerce des sens.

Allons ensemble , allons sans cesse

Cueillir aux rives du Permesse

De ces fleurs qui durent toujours.

Couronnons-en ce maître incomparable ,

Dont le divin génie embellit vos discours ;

Et laissons dans le monde un souvenir durable

De nos singulières amours.



LES CHATS,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTEURS.

GRISETTE, chatte de madame Deshoulières, amante de Cochon.

MIMY, chat de mademoiselle Deshoulières, amant de Grifette.

MARMUSE, chat de madame Deshoulières, confident de Mimy.

CAFAR, chat des minimes de Chaillot, député des chats du village.

Troupe de chats du voisinage.

L'AMOUR.

*La scène est à Paris, dans la maison
de madame Deshoulières.*

LES CHATS,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

*Le théâtre s'ouvre , & représente une terrasse
de plain-pied aux gouttières.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MIMY, MARMUSE, CHŒUR de Chats
du voisinage.

M I M Y.

JE ne puis plus souffrir les rigueurs dont
Grifette

Paye mes soins & mon tourment.

Pour Cochon, tu le fais, l'ingrate me maltraite ;

Ciel ! quel dérèglement !

Une chatte choisir un chien pour son amant ;

Conçois-tu bien, mon cher Marmuse,

L'excès des peines que je sens ?

Depuis deux ans

Un vilain chien possède un cœur qu'on me refuse.

MARMUSE.

A votre désespoir, Mimy,
Je ne puis exprimer combien je suis sensible,
J'ai vers la belle gloire une pente terrible;
Et de plus je suis votre ami;
Croyez-moi, quittez une chatte
Assez peu délicate
Pour préférer un chien au plus parfait des chats.

MIMY.

Je ne saurois cesser d'adorer ses appas;
Mais il faut aujourd'hui que ma vengeance
éclate;
Ami, ne m'abandonne pas,
Viens m'aider à punir une maîtresse ingrate.

MARMUSE.

Quand il faut vous servir, pour moi rien n'est sacré;
Allons, je vous offre ma patte,
Disposez-en à votre gré.



SCENE

SCENE II.

MIMY, MARMUSE, CAFAR, CHŒUR
de Chats du voisinage.

CAFAR.

APPRENEZ, beaux matous, une grande
nouvelle,
Cochon vient de perdre le jour;
Une rage affreuse & cruelle
A Grifette a ravi l'objet de son amour,

MARMUSE.

Le cœur de Grifette
Est donc à louer,
Avec la coquette
Qui veut se jouer !
Pour moi qui me pense
Un chat d'importance,
Je ne ferai rien
Qui vous fasse dire
Que mon cœur aspire
Aux restes d'un chien.

MIMY.

Quelle main favorable a lavé notre injure

Dans le sang de ce chien maudit ?

Cafar , faites-nous le récit

De cette agréable aventure.

M A R M U S E.

Ne vas pas imiter le style triomphant

D'un genre de mortels que beaux esprits on
nomme,

La mouche entre leurs mains devient un élé-
phant.

Et l'on pourroit aller de Paris jusqu'à Rome ,
Avant qu'ils eussent dit le chagrin d'un enfant

A qui l'on dérobe une pomme.

C A F A R.

Je n'ai garde d'être si sot.

Un village, ici près, qu'on appelle Chaillot,

Agréable , abondant , vaste , peuplé tout
comme....

M A R M U S E.

Justement, t'y voilà, nous pouvons faire un
somme,

Avant que nous soyons à la mort de Cochon ,
Harangueur fastueux, dont l'éloquence assomme ;
Puisse-t-on de ta peau bientôt faire un manchon !

C A F A R, à *Mimy*.

Ce fou vous est-il nécessaire ?

MIMY.

Ne vous amusez pas à ses emportemens.

CAFAR.

Sachez donc que depuis un temps
Chaillot est devenu le séjour ordinaire
D'un maréchal, vaillant comme défunt César,
Sage comme un Caton, savant comme un
Homère....

MARMUSE.

Alte-là, mon ami Cafar,
L'éloge n'est pas ton affaire;
Nous connoissons ce maréchal,
Ce qu'il a fait, ce qu'il peut faire,
Et nous l'aimons, foi d'animal.

CAFAR, à Mimy.

Ne voulez-vous pas faire taire
Ce petit fripon de matou?

MIMY, à Marmuse.

Ah ! Marmuse, écoutez, si vous voulez me
plaître.

MARMUSE.

Qu'il me soit donc permis de bâiller tout mon
foul.

C A F A R.

Cochon trop orgueilleux des faveurs de son maître,

De tous les autres chiens attirant le courroux :
C'en est trop , dirent-ils , vengeons-nous , ven-
geons-nous ;

Il faut nous défaire d'un traître.

La rage à cet instant vint s'offrir devant eux :
Qu'un de vous aujourd'hui , dit-elle , me re-
çoive

Sans qu'on s'en apperçoive ,

Je punirai cet orgueilleux.

Citron , sans tarder davantage ,

Ouvre toute son ame à la cruelle rage ;

D'abord ce chien adroit

Parcourut le village ,

Puis vint prendre Cochon par un vilain endroit ,

Et l'envoya là-bas tout droit.

M I M I.

La fortune pour nous devient donc favorable ,

Ce chien , ce rival redoutable ,

Pour qui nos tendres soins ont été négligés ,

A subi des destins l'arrêt irrévocable ;

Mais peut-être les maux dont l'Amour nous
accable

N'en feront pas plus foulagés.

Grisette pleurera ses plaisirs dérangés.

Quand on aime, est-ce un avantage,
De voir du fier objet, à qui l'on rend hom-
mage,
Les beaux yeux toujours affligés?

CHŒUR de Chats.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

MARMUSE, à *Mimy*.

Au lieu de vous répandre en de belles paroles,
Nous ferions mieux d'aller, à pas bien ménagés,
Dérober là-bas quelques soles,
Ou de certains chapons, de graisse tout char-
gés,
Que je fais qu'on n'a pas mangés.

MIMY.

Marmuse, un autre soin m'occupe.

MARMUSE.

En héros de roman, comme une franche dupe,
Cher ami, vous vous érigez.

CHŒUR de Chats.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.



SCENE III.

GRISSETTE, MIMY, MARMUSE,
CAFAR, CHŒUR de Chats du voisinage.

GRISSETTE.

CRUELS matous, qu'osez-vous dire?
Songez-vous que vous m'outragez?

CHŒUR de Chats.

Miaou, miaou, nous sommes tous vengés.

GRISSETTE.

A mes cruels ennuis je ne faurois suffire,
Mon juste désespoir va finir mes malheurs,
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs,
Malgré la haine naturelle
Que le ciel en naissant imprima dans nos cœurs :
Cochon défini ma mes rigueurs ;
Et je perdis pour lui le beau nom de cruelle :
Miaou, miaou, coulez, coulez mes pleurs.

MARMUSE.

Grissette, rougissez de vos folles douleurs.

CHŒUR de Chats.

Grifette , rougissez de vos folles douleurs.

GRISETTE.

Non , ce n'est point assez de pleurer ce que
j'aime ;

Son trépas demande le mien.

Mourons pour cet illustre chien ;

A ces mânes errans immolons-nous nous-
mêmes :

Non , ce n'est point assez de pleurer ce que
j'aime ,

Son trépas demande le mien.

MIMY.

Ce n'est donc pas assez , chatte injuste & bar-
bare ,

D'avoir trahi votre devoir

Par une passion bizarre ;

Quand la mort d'un rival rallume mon espoir ,

Il faut encor me faire voir

Tout ce qu'à mon amour votre douleur pré-
pare.

Craignez que cette patte.... ah ! ma raison
s'égare ,

Je frissonne.... je meurs....

MARMUSE , à *Mimy*.

Bon soir.

à *Grisette*.

C'est un diable quand on l'irrite ;
Ne vous exposez pas à son ardent courroux ,
A contenter ses feux tout en lui vous invite ;
Cochon n'avoit d'autre mérite
Que celui d'être aimé d'un héros & de vous.

GRISETTE.

Son choix autorisoit ma fatale foiblesse ;
On fait pour mon amant la douleur qui le
 presse ,
Mon cher Cochon étoit le plus beau des
 toutous.
Miaou, miaou.

MARMUSE.

 Peste des miaous.
 Beauté capricieuse
Soyez un peu moins précieuse ,
Le ridicule fuit de bien près les grands goûts.
 Cet assemblage de merveilles ,
 Ce Cochon , ce chien tant aimé ,
 Étoit sans queue & sans oreilles ;
Il fut , dit-on , sauvé de l'égout de Marseille ,
 Et Cochon fut nommé ,
Tant il avoit de l'air de cette bête immonde ;
Il sortoit de sa gueule une certaine odeur

Qui se faisoit sentir de cent pas à la ronde ;
 Il ne lui restoit plus qu'un œil distillateur :
 C'étoit , à cela près , le plus beau chien du
 monde.

GRISSETTE, CHŒUR de Chats.

Non , Cochon étoit fait { pour enflammer un cœur.
 { pour faire mal au cœur.

MARMUSE.

Durant tout le cours de sa vie,
 Il ne se passa jour, je n'en excepte aucun,
 Qu'il ne lui prît une sincère envie
 De dévorer toujours quelqu'un ;
 Chapons, perdrix entroient dans sa panse pro-
 fonde,
 Sans qu'il prît soin de les mâcher.
 Caresses ni bienfaits ne pouvoient le toucher :
 C'étoit , à cela près , le meilleur chien du
 monde.

GRISSETTE.

Ose-t-on à mon cœur porter de pareils coups ?
 Ah ! que d'horreurs , & quel blasphème !
 Redoutez , médifans matous ,
 Redoutez ma fureur extrême ,
 Tremblez , tremblez tous.
 Moi , divine Vénus , dont je suis descendue ,

Viens ici défendre mes droits ;
Ne laisse pas pour moi ta tendresse inconnue ;
Punis des habitans des toits
La brutale & dure insolence ,
C'est en moi ton sang qu'on offense.

M A R M U S E.

Nous redoutons peu sa vengeance ,
Un chat, aux bords du Nil, fut jadis son époux ,
Et nous avons fait connoissance ,
Tandis qu'elle étoit parmi nous.
Cessez donc d'invoquer la charmante déesse ,
Redonnez-vous à votre espèce ,
Votre destin sera plus doux.

C H Œ U R de Chats.

Redonnez-vous à votre espèce ,
Votre destin sera plus doux.

G R I S E T T E.

Je dois à Cochon ma tendresse ;
Dussiez-vous être encor mille fois plus jaloux ,
Vous verrez à quel point pour lui je m'intéresse.

C H Œ U R de Chats.

Redonnez-vous à votre espèce ,
Votre destin sera plus doux.

MARMUSE.

Menuet.

Il faut n'être pas mal folle ,
Pour aimer un amant mort ;
Les humains en font d'accord ;
On apprend à leur école
Que l'absent a toujours tort.

MIMY.

L'ingrate a déjà fait retraite ,
Elle fait mes feux irrités.
Ah ! cruelle chatte , arrêtez ,
Grifette , Grifette , Grifette.

CHŒUR de Chats.

Grifette , Grifette , Grifette.
Ah ! cruelle chatte , arrêtez.

SCENE IV.

L'AMOUR , MIMY , MARMUSE ,
CAFAR , CHŒUR de Chats.

L'AMOUR , *à califourchon sur une gouttière.*

TENDRE matou , laissez-la faire ,
Votre infortune finira ;

J'en jure par mon arc, j'en jure par ma mère;
La constance est une chimère,
Dont Grifette se lassera.

C H Œ U R de Chats.

Croyons, croyons l'Amour, ce dieu nous
vengera.

Fin des Chats.

HISTOIRE

DES

RATS.

Pour servir à l'Histoire Universelle.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DEPUIS que les auteurs amusent ou ennui-ent les lecteurs , on n'a jamais été en droit de censurer le choix de leur sujet. Chacun peut impunément suivre son goût, son talent, son caprice même, sans être comptable au Public que de l'exécution seule du projet qu'il a choisi. Je suis très-persuadé que nous sommes nés pour servir la société, & j'honore infiniment tous les savans qui ont travaillé à éclairer les hommes, & sur-tout à les rendre meilleurs. Mais comme malheureusement leurs talens me manquent, je n'ai garde de trop présumer de ma destination dans les sciences ; ainsi je prends la liberté de donner une favorable interprétation au principe ; je conviens de la nécessité de contribuer au bien commun, mais je peul-

qu'un auteur peut s'acquitter à peu de frais de cette étroite obligation.

En effet, plus je réfléchis sur les différens intérêts de la société, plus il me semble que l'amusement, le plaisir, la bagatelle, sont des parties essentielles de l'utilité publique, plus je trouve très-nécessaires la plupart des choses qu'on nomme inutiles, & sur-tout dans le monde littéraire : ces riens qui réjouissent l'imagination aux dépens même de l'esprit, qui dissipent l'ennui, ne me paroissent nullement des riens méprisables; parce que nous sommes autant faits pour être réjouis que pour raisonner.

Ces vérités n'ont pas besoin de preuves, elles portent avec elles une conviction que jamais on n'a mieux sentie qu'aujourd'hui; on aime la futilité, on court après la bagatelle, ce sont les divinités du tems, que tout auteur qui veut être lu doit consacrer; leur regne ne sera peut-être pas éternel, mais il est à-présent dans son plus grand brillant, le public est entièrement subjugué : depuis que deux ou trois beaux

esprits lui ont donné le ton par des ouvrages légers, de petites pièces amufantes, des romans agréables qu'on a pris pour des livres de caractères : on dévore avidement tout ce qui eft marqué au même coin, & meilleurs les auteurs, en gens froids, proffent de la mode ; ils font plauvoir les brochures en tous les genres, qui ne demandent pas plus de peine à compofer qu'à lire ; tout le monde fait des hifloriettes, des contes, des poéfies fugitives, & les Mufes devenues épicuriennes, pour ne pas avoir l'aiffant de fe voir abfolument abandonnés, ne chentent que la parodie, la molleffe & la voléité.

Des perfonnes même d'un mérite diffingné fe laiffent entraîner par le torrent, & le riflent à la même baiffelle, des riens qui les pourroient employer aux plus grandes chofes. Les ceffeurs ont le ou dire que c'eft d'amour qu'ils font tout d'efprit, ou qu'il le plait d'en faire propos ; n'enfaut l'autre, le d'avoir le air de la raifon, ne le prend que

pour un aveu authentique du seul mérite dont il soit jaloux.

Si l'on me demandoit sérieusement ce que je pense de ce goût du siècle, je ne le dirois pas ; je n'ai garde de juger le public qui est mon juge ; je fais seulement que son goût s'accorde à merveille avec celui du plaisir , & que je dois m'y conformer ; c'est pour cela que j'ai choisi, entre mille , un sujet plaisant ; si je l'ai mal rempli , on doit en vérité me tenir compte de l'intention , & me faire grace en faveur de ma complaisance pour mes concitoyens auxquels j'aurois voulu être utile en les amusant.

Voilà un grand préambule pour conclure qu'il m'a été permis d'écrire l'histoire des Rats, des Hannetons même, ou des Mouches, si j'avois voulu. Dans le fond, je crois mes preuves fort bonnes ; mais en même tems je doute fort qu'on y ait égard. On ne lit guère les préfaces, crainte de l'ennui qui en est inséparable, & pour se réserver le plein pouvoir de critiquer l'us remontrance, & de trouver dans

l'ouvrage, des défauts qu'un fauteur de phrases fait pallier ou excuser adroitement comme inévitables ; car toutes les préfaces ne sont que des mémoires apologétiques, & celle-ci n'est point autre chose.

Je dois ajouter encore que les chats m'ont donné l'idée de Philoïre des rats, & le courage de l'entreprendre : ils ont tant de rapport ensemble, que les derniers m'ont paru mériter le même honneur que leurs ennemis. Le livre des chats m'a donc servi d'exemple ; je l'aurois même pris pour modèle, si la crainte de tomber malgré moi dans les larcins de l'imitation, & plusieurs autres raisons ne me l'avoient défendu. Chacun doit se livrer à son caractère, & le mien n'est nullement porté pour l'éloge, je n'aime pas à séparer des qualités inséparables, ni faire abstraction des maux pour présenter les autres dans un jour favorable ; cela n'est pardonnable tout au plus que dans les oraisons funèbres.

J'aurois pu encore, en imitant les auteurs qui ont fait les fameux éloges de

la Fievre , de l'Ane , de Car , de Rien , de Quelque chose , de Personne , &c. employer , pour louer les Rats , de brillans paradoxes : mais il faut pour cela une fécondité & une souplesse d'imagination que la nature m'a absolument refusées ; je raisonne , mais je n' imagine qu'avec peine.

Qu'est-ce donc que l'histoire des Rats , si je n'y prends le ton de l'éloge , & si elle ne roule point sur le burlesque ? Je serois fort embarrassé d'en donner une juste idée ; c'est un ouvrage de marqueterie , ce sont les *Juvenelia* d'un militaire qui est entre son quatrième & son cinquième lustre ; & de plus , si l'on veut , une histoire littéraire , critique , morale , politique , physique , naturelle , militaire , & presque universelle. Je m'éloigne peut-être de la modestie qu'on affecte dans les préfaces ; je m'annonce d'une manière fastueuse , au lieu de prendre cet air humble & soumis si convenable à un auteur qui va s'exposer à la merci de ses lecteurs : j'ai tort , sans doute ; cependant on trouvera véri-

tablement dans mon ouvrage un peu de tout ce que je promets.

Les Rats fournissent dans le genre historique le plus beau sujet du monde ; ils ont rapport à tout , tout a rapport à eux ; en un mot , j'ai trouvé la matière si vaste , que mon plus grand embarras a été de faire un petit livre ; car je pouvois , sans me gêner , acquérir l'honneur de l'*in-folio* ; mais j'y ai renoncé généreusement , encore par condescendance pour la délicatesse de mes contemporains , qui s'endorment à la vue d'un ouvrage un peu considérable. Les Grecs disoient qu'un grand livre étoit un grand mal ; on a enchéri sur eux , & l'on pense aujourd'hui que le plus petit livre est le meilleur : ainsi l'on pourroit bien encore réduire le mien à la simple brochure , malgré ce qu'il m'en a coûté pour l'abrégé. Mais je vois assez un bon accommodement , c'est de regarder chacune de mes lettres comme autant de brochures séparées , & pour éviter l'ennui d'une lecture suivie , de n'en lire qu'une par mois ; c'est ainsi que les histoires de

Jacob , (1) de Marianne, de Jeannette ; (2) & tant d'autres brochures périodiques données en détail , soutiennent l'appétit du public.

Je prévois aussi que mon plus grand crime sera une érudition qu'on ne jugera immense que pour avoir lieu de s'en moquer : si c'est un crime d'être érudit , je puis bien protester d'innocence contre cette accusation , quoiqu'au défaut du génie qui me manque elle pût me faire honneur ; mais il y auroit de la mauvaise foi à en profiter. Je n'ai jamais lu que très-sobrement , crainte de perdre la liberté de penser par moi-même , en acquérant les connoissances des autres ; qu'on ne s' imagine pas aussi que j'aie passé des années à ramasser les matériaux de cet ouvrage. La collection , en vérité , ne m'a pas coûté huit jours de recherches : un livre en indique dix ; & comme le plus moderne est une compilation de tous les autres , on

(1) Le *Femina* parvenu.

(2) Le *Reynisme* parvenu.

devient auteur à bon marché. C'est pourquoi si mon histoire est mauvaise, je n'aurai pas au moins à me repentir d'avoir perdu beaucoup de tems à en rassembler la matière ; & si elle étoit passable , je ne veux pas qu'on la regarde comme le fruit d'une compilation pénible, ni même d'une érudition acquise par une longue étude.

Je demande pardon à mes confrères en Apollon , de dévotier ainsi les profonds mystères de la belle littérature, & d'apprendre la façon de fabriquer sans peine des livres très-gros & très-lavans ; mais je dois cette indulgence au public, qui apprécie ordinairement les travaux des compilateurs , plus qu'ils ne méritent, & plus quelque fois que les productions du pur génie.

Au reste, je ne prétends pas que tout livre d'érudition soit inutile à l'usage. Pour bâtir la basilique de Rome, il n'a pas suffi d'en ramasser les pierres & les marbres, il a fallu les tailler & les mettre dans leurs places, pour former en suite de superbe édifice, selon les règles & les proportions

de l'architecture. Il en est de même des ouvrages d'esprit, le grand art consiste dans l'architecture, & peu de personnes peuvent l'attraper. Or je n'ai pas la vanité de me mettre de ce petit nombre ; j'avoue même que j'ignore entièrement les règles de cette ingénieuse disposition dont dépend la destinée de mon ouvrage.

J'aurois encore beaucoup d'obligation à mes lecteurs, s'ils étoient assez généreux pour excuser mes fréquentes digressions : j'avoue que je m'écarte à tout moment de mon sujet pour courir à droite & à gauche sur des terres étrangères ; mais sans ces excursions, comment aurois-je pu me défendre de l'ennui d'une marche uniforme ? Je suis même inégal par-tout : tantôt je raisonne sérieusement, tantôt je veux plaisanter ; quelquefois je prends un style empoulé par imitation, ensuite je reviens au naturel ; enfin ma plume suit toujours la disposition actuelle de mon ame plutôt que la nature du sujet, & je n' imagine pas qu'il soit possible de soutenir le même style ni le même caractère depuis la préface jusqu'au post-scriptum.

Ce qui me déplaît davantage, c'est que je fais trop de réflexions morales, cela sent véritablement le pédant qui veut dogmatifer, & surcroît ce n'est point mon caractère; cependant il faut croire, pour me consoler, que je plairai par là a nombre d'honnêtes-gens qui aiment les choses approfondies.

Je puis au moins protester que j'épilogue plutôt par occasion, ou sans raison, si l'on veut, que pour faire étalage de science & de littérature : si c'étoit-là mon dessein, j'en ferois bien la dupe, car je ne crois pas que beaucoup de mes lecteurs se laissent éblouir par un faux air d'érudition; mais comment faire? nous vivons dans un siècle heureux, où toute la science est digérée, pour ainsi dire; on ne parle plus sur les livres, on ne sait rien, cependant l'on fait de tout, & je suis obligé à la mode de ce côté-là; cela se peut dire, je crois, sans vanité.

Je n'ai point ménagé les citations & les faits, parce que l'histoire n'est pas composée d'autres choses, & c'est même par-

là que mon ouvrage peut avoir quelque mérite. Qu'on brûle un galon, on retrouve toujours le métal ; on n'y perd que la façon. Je consens volontiers qu'on mette mon histoire au creuset ; si j'en fais pour la façon, on y retrouvera au moins des traits curieux, des faits intéressans, enfin une matière précieuse, qui pourroit reprendre une meilleure forme entre les mains d'un habile ouvrier.

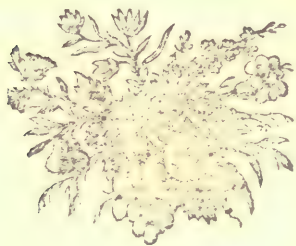
Cependant je m'apperçois que j'avance dans cette préface, dont je voudrois bien déjà être sorti. Je crois avoir prévenu quantité d'objections ; mais j'en laisse encore davantage en arrière. Premièrement, parce que je n'y fais point de réponse ; en second lieu, parce qu'il n'est pas permis d'allonger une préface comme on tire un lingot d'or. D'ailleurs, ma première lettre est déjà une sorte de préface qui me dispensoit peut-être de celle-ci ; en effet je croyois pouvoir m'en passer lorsque j'écrivis la lettre ; mais j'en ai reconnu depuis la nécessité, et je n'ai pu effacer ce qui étoit écrit.

Il faut pourtant, quoi qu'il en puisse arriver, que je dise deux mots sur le combat des Rats & des Grenouilles; si je l'ai commenté, si je l'ai analysé, comme j'ai fait, j'ai cru devoir cette galanterie aux dames, persuadé aussi que tous ceux qui ne savent pas le grec me seront obligés de leur faire connoître les badinages du divin Homère, & le goût de l'antiquité; d'ailleurs ce poëme justifie encore l'entreprise de mon histoire, on peut tout hasarder sur l'exemple d'Homère.

Je recommence encore à craindre qu'on ne lise pas ce discours préliminaire, & suppose qu'on le lise, effacera-t-il les impressions qu'aura déjà faites l'étiquette du livre? Il me semble voir le frontispice crayonné par mes lecteurs de traits piquans différemment tournés, mais exprimant tout en gros, qu'il faut avoir des Rats pour en faire l'histoire. La pointe est d'autant plus spirituelle qu'elle se présente naturelle-~~ment~~nt; j'en sens aussi toute la force.

Néanmoins, il faut bien prendre garde à ne point s'en faire un titre; car on n'est pas auteur impudique.

& il est juste de sacrifier quelque chose à la vanité d'être imprimé. Après tout, ceux qui disputoient autrefois à Lyon le prix de l'éloquence devant l'autel d'auguste, étoient encore plus téméraires que moi; & sans doute qu'ils auroient volontiers échangé la crainte d'être plongés dans le Rhône, & la honte d'effacer leur piece avec la langue, contre toutes les blessures épigrammatiques que je dois essuyer.





HISTOIRE

DES

RATS.

Peur servir à l'Histoire Universelle.

LETTRE PREMIERE.

Tellus / 1. am. natus, gen. e. super. am.

77
 78
 79
 80
 81
 82
 83
 84
 85
 86
 87
 88
 89
 90
 91
 92
 93
 94
 95
 96
 97
 98
 99
 100
 101
 102
 103
 104
 105
 106
 107
 108
 109
 110
 111
 112
 113
 114
 115
 116
 117
 118
 119
 120
 121
 122
 123
 124
 125
 126
 127
 128
 129
 130
 131
 132
 133
 134
 135
 136
 137
 138
 139
 140
 141
 142
 143
 144
 145
 146
 147
 148
 149
 150
 151
 152
 153
 154
 155
 156
 157
 158
 159
 160
 161
 162
 163
 164
 165
 166
 167
 168
 169
 170
 171
 172
 173
 174
 175
 176
 177
 178
 179
 180
 181
 182
 183
 184
 185
 186
 187
 188
 189
 190
 191
 192
 193
 194
 195
 196
 197
 198
 199
 200
 201
 202
 203
 204
 205
 206
 207
 208
 209
 210
 211
 212
 213
 214
 215
 216
 217
 218
 219
 220
 221
 222
 223
 224
 225
 226
 227
 228
 229
 230
 231
 232
 233
 234
 235
 236
 237
 238
 239
 240
 241
 242
 243
 244
 245
 246
 247
 248
 249
 250
 251
 252
 253
 254
 255
 256
 257
 258
 259
 260
 261
 262
 263
 264
 265
 266
 267
 268
 269
 270
 271
 272
 273
 274
 275
 276
 277
 278
 279
 280
 281
 282
 283
 284
 285
 286
 287
 288
 289
 290
 291
 292
 293
 294
 295
 296
 297
 298
 299
 300
 301
 302
 303
 304
 305
 306
 307
 308
 309
 310
 311
 312
 313
 314
 315
 316
 317
 318
 319
 320
 321
 322
 323
 324
 325
 326
 327
 328
 329
 330
 331
 332
 333
 334
 335
 336
 337
 338
 339
 340
 341
 342
 343
 344
 345
 346
 347
 348
 349
 350
 351
 352
 353
 354
 355
 356
 357
 358
 359
 360
 361
 362
 363
 364
 365
 366
 367
 368
 369
 370
 371
 372
 373
 374
 375
 376
 377
 378
 379
 380
 381
 382
 383
 384
 385
 386
 387
 388
 389
 390
 391
 392
 393
 394
 395
 396
 397
 398
 399
 400
 401
 402
 403
 404
 405
 406
 407
 408
 409
 410
 411
 412
 413
 414
 415
 416
 417
 418
 419
 420
 421
 422
 423
 424
 425
 426
 427
 428
 429
 430
 431
 432
 433
 434
 435
 436
 437
 438
 439
 440
 441
 442
 443
 444
 445
 446
 447
 448
 449
 450
 451
 452
 453
 454
 455
 456
 457
 458
 459
 460
 461
 462
 463
 464
 465
 466
 467
 468
 469
 470
 471
 472
 473
 474
 475
 476
 477
 478
 479
 480
 481
 482
 483
 484
 485
 486
 487
 488
 489
 490
 491
 492
 493
 494
 495
 496
 497
 498
 499
 500
 501
 502
 503
 504
 505
 506
 507
 508
 509
 510
 511
 512
 513
 514
 515
 516
 517
 518
 519
 520
 521
 522
 523
 524
 525
 526
 527
 528
 529
 530
 531
 532
 533
 534
 535
 536
 537
 538
 539
 540
 541
 542
 543
 544
 545
 546
 547
 548
 549
 550
 551
 552
 553
 554
 555
 556
 557
 558
 559
 560
 561
 562
 563
 564
 565
 566
 567
 568
 569
 570
 571
 572
 573
 574
 575
 576
 577
 578
 579
 580
 581
 582
 583
 584
 585
 586
 587
 588
 589
 590
 59

écrite avec autant d'élégance & de sagacité; cependant jusqu'ici personne ne l'a entreprise, quoiqu'il semblât qu'on dût s'en disputer l'honneur.

En effet, si la haine réciproque des Romains & des Carthaginois, si les guerres sanglantes & les révolutions de ces deux puissantes républiques nous font souhaiter de les connoître également l'une & l'autre; si nous regrettons sans cesse que les Carthaginois n'aient point eu de leur côté un Tite-Live, comme leurs ennemis; pourquoi de deux peuples antipathiques, qui depuis le commencement du monde se disputent nos foyers, l'un fera-t-il seul l'objet de notre curiosité, tandis que nous n'aurons pour l'autre que de l'indifférence?

Ma comparaison n'est point burlesque, puisque, dans un (1) ouvrage assez sérieux, les chats sont comparés à ce grand capitaine Carthaginois qui fit son vent trembler Rome; & les rats, à ce général Romain qui détruisit Carthage. » Lorsqu'Annibal, » dit l'auteur, ne se permettant aucun repos, ob- » servoit sans cesse Scipion, afin de trouver l'oc- » casion favorable pour le vaincre; quel modèle » a-t-on eue devant les yeux? Il guettoit son ennemi, » comme le chat fait la souris.

Mais à bon chat bon rat: Scipion de son côté avoit

(1) *Les quatre Chats*,

apparemment pour modèle quelque rat l'île, dont il opposoit les ratés à celles d'Annibal. Ce trait seul peut, moi flair, vous prévenir en faveur des rats, ou du moins vous faire entrevoir ce qu'on peut gagner à les connaître.

On prétend que les animaux ont été nos premiers maîtres en tout genre, & que si nous les avons surpassés en quelque chose, ç'a été à force de les copier. Il est probable que le triangle que forment en volant les bandes de canards & d'oies sauvages, a donné la première idée du triangle d'Allien, & de la ruse de porc, dont les anciens se servoient quelque fois dans leur ordre de bataille. A qui devoit-on l'invention de la tortue militaire, si ce n'est à la tortue même, qu'on imitoit en se couvrant avec des boucliers ? Les cigognes, lorsqu'elles vont en troupe, ont leurs sentinelles, leurs gardes avancées, leurs signaux. Les castors sur-tout ont le talent d'assigner leurs travaux par un discernement invariable à distribuer des vedettes vigilantes, qui fient (1) bonne retraite dans l'occasion ; des chevaux attaqués par le loup forment une espèce de bataillon ou d'escadron, comme on voudra l'appeler, se font

(1) Leur cri est d'écouter d'écouter, c'est-à-dire, on les appelle des piliers ; on dit aussi en leur criant, écoutez les coups qu'en entend à une demi-toise à la ronde.

sur une ligne droite qu'ils arrondissent quelquefois pour enfermer le loup, s'il est seul, ou pour faire face de tous côtés, s'ils ont affaire à plusieurs. Le porc-épie lance avec une dextérité infinie les sortes de fleches dont il est couvert; enfin les renards, les Blaireaux, les lapins, doivent passer pour les inventeurs des mines & des contre-mines.

Pour peu que j'eusse de dévotion pour les gros livres, je pourrois vous en faire un assez considérable sur l'art de la guerre, tiré des animaux, avec des observations qu'on ne trouve point sûrement dans tous les savans commentateurs de Polybe, sans exception: Combien de volumes pourroient encore fournir facilement tous les quadrupedes, les volatiles, les insectes, les reptiles, auxquels nous sommes redevables de la découverte des arts, peut-être même des sciences, & sur-tout de la morale?

Le gouvernement des altilles est un modele parfait de monarchie; la démocratie consiste la forme de celui des fourmis; & celui des castors, passe pour (1) aristocratique; c'est peut-être sur ces grands modèles que se font d'abord les trois especes principales de gouvernement qui partagent l'univers. D'il

(1) En Poléme on distingue parmi les castors, les chefs & les ouvriers; les premiers ont une robe plus riche, & commandent aux autres. Or cela, dit-on, prouve bien que la monarchie est quel que chose de riche.

leurs les pilotis des caftors , & les cellules de la fourmi ont été les premiers morceaux d'architecture qui aient donné aux hommes l'idée des maifons. La prévoyance de la fourmi libérale a donné l'art des apologues très-fenfés , & nous venons appli-quer fon exemple à faire des (1) magazines. Mon ver-à-foie fit chercher la façon de filer la laine , le lin , les écorces d'arbres & la toile de l'araignée , l'art de faire des étoffes. Sans impiété on peut confefler que la bonne Cérès ne montra aux hommes à labourer la terre , qu'après l'avoir vu ramené par les animaux dont la magicienne Cirée donna la forme aux compagnons d'Ulyffe ; & qu'Apollon , en paffant pour l'inventeur de la mufique , fouffrit d'un honneur dérobé aux roffignols. Les coqs tendent les confions ne fe propofent-ils pas l'exemple des tourterelles ; & celui du papillon volage , n'émule-t-il point fouvent les rats malheureux à brifer des chaînes incommodes ? Nos chanfons en font foi.

A-présent je ferois peut-être auroifé à conclure , que l'hiftoire d'un petit infeéte peut valoir celle d'un grand empire. Adrefle , prudence , prévoyance , fageffe , courage , frugalité , générofité , tout s'y trouve.

(1) Maffimilien le grand , le plus grand empereur de l'empire des Turcs , a fait bâtir à Conftantinople un grand magasin de blé , qu'il appelle le magasin de la fourmi. On y a fait une chambre de la fourmi , où il y a une fourmi de bois , qui a fait le magasin de la fourmi. On y a fait une chambre de la fourmi , où il y a une fourmi de bois , qui a fait le magasin de la fourmi.

fance, talens, vertus, tout enfin se trouve chez les animaux; il ne s'agit que de bien chercher. Vous me prendriez fans doute, monsieur, pour un enthousiaste, si je n'avois de bons garans de tout ce que j'avance ici: ce sont, le divin Platon, & le célèbre M. Despreaux, l'emule d'Horace & de Juvenal: Le premier compte parmi les avantages de l'âge d'or, (qui par parenthèse n'a jamais existé) le bonheur qu'avoient alors les mortels fortunés, de vivre en bonne intelligence avec les animaux, & de s'instruire dans ce commerce utile. Notre poëte François a senti, comme le philosophe Grec, combien nous avons besoin des leçons des bêtes, qu'il croit bien moins bêtes que nous; il débute ainsi dans une satire qui est, à ce que l'on dit, une de ses plus belles.

De tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
 Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
 De l'Inde au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Or, l'avis de M. Despreaux doit être celui de tout le monde, à cause de sa réputation, & parce qu'on ne peut pas le soupçonner de partialité lorsqu'il juge comme ses propres intérêts, comme s'il ne tenoit point à la nature humaine. Le reste de la pièce répond exactement au début, il nous envoie à l'école de

la sagesse chez les fourmis, les loups, les ours, les vautours, les lions; & les belles peintures qu'il fait de leurs mœurs, sont décisives en faveur de ma cause; elles prouvent tout ce qu'on auroit pu me contester (1).

Cependant chaque province, chaque village a son histoire. Chaillot même (2) a la sienne ; on a mis beaucoup d'esprit à écrire les tours & les friponneries d'un misérable Guzman d'Alfarache ; on a chanté les illustres forfaits d'un Cartouche, on a transmis à la postérité, avec beaucoup d'exécration, les vies joyeuses des vingt-cinq esclaves de la Grèce & de la France ; enfin on ne finit pas de nous donner de faux mémoires, des aventures imaginaires, des anecdotes, souvent peu intéressantes : tandis qu'on néglige de connoître les animaux, & d'apprendre d'eux mille bonnes choses. O. g. cilleatè indifférence !

(1) Aujourd'hui les animaux font bien d'argent. O cer-
veau ! O mors ! Les loups de nos forêts font l'écureuil ;
le chien dans les rues s'étranglant, le buff, le cerf-volant,
les moutons marqués, le tuent, &c. il n'y a plus de cerf-
vols, les colombes qui ne se battent ; il n'y a plus de cerf-
point d'animal sur la terre, des cerfs, des cerfs, des cerfs,
qui, pour l'argent, le loup, le cerf, le cerf, le cerf, le cerf,
ne se font la guerre, comme les cerfs.

(2) Village 2 est dominé par les *Arctostaphylos* et les *Myrica* et on y trouve une très grande abondance de *Arctostaphylos* et de *Myrica* des Anti-Andes.

Nous les croyons faits pour nous , & nous les méprisons trop pour daigner les étudier. Notre curiosité ne va guère au-delà du nom & de la figure de ceux qui peuvent nous nuire ou nous servir dans l'usage ordinaire de la vie ; & généralement les plus connus sont ceux qui figurent sur nos tables.

Sur-tout depuis que les disciples de Descartes , plus hardis que leur maître , ont osé décider que les animaux étoient de pures machines , on s'est accoutumé à ne voir dans leurs actions que les effets d'un mécanisme , dont on convient en même tems ne pouvoir expliquer les premiers principes. Aussi presque plus de gloire à espérer pour un naturaliste de toutes les découvertes morales qu'il peut faire , il ne doit point compter sur les applaudissemens d'un public indifférent pour tout ce qui n'est pas physique.

Je vous avoue , monsieur , que ces réflexions m'avoient d'abord découragé ; mais enfin j'ai pensé , après Horace & d'autres grands hommes Grecs & Latins , qu'il ne faut pas écrire pour le plus grand nombre , & qu'un ouvrage est bon s'il plaît aux lecteurs pour lesquels il est fait.

Si dans celui-ci, monsieur, vous ne trouvez qu'un style ordinaire , point de constructions nouvelles , point de sentimens ingénieusement créés , dont on se flatte d'être le premier ; j'ajoute depuis quelques années avec tout de bon , je ne flatte au moins que vous y

reconnoîtrez un caractère ami du vrai. Éloigné de la partialité qu'on a reprochée à Plin^e, à Quint^e-Curt^e, à Velleius Patereulus, & presque à tous les historiens, tant anciens que modernes ; je ne vous ennuierai point de l'éloge des rats.

Je proteste d'abord, (& vous me croirez sans peine,) que je n'ai jamais aimé les rats : je n'ai avec eux qu'un commerce nécessaire & très-involontaire ; d'ailleurs je n'ai ni maîtresse ni protecteur dont l'éloge des rats pût flatter le goût bizarre : en un mot, je les regarde, avec tout le monde, comme des animaux fort incommodes, des pestes domestiques ; mais qu'il est bon de connoître, puisqu'ils nous font souvent obligés de vivre avec eux. Cependant je ne dois point aussi taire les bonnes qualités, ni d'ôter ce qui peut leur donner quelque considération parmi les bêtes ; autrement, en montrant le partialité que je blâme, je donnerais un exemple opposé, ce qu'on appelle en latin *fi se de collare*, échouer contre Carylde en voulant élever brilla.

[illegible]

voyageurs , mais avec les précautions nécessaires ; j'aurai même besoin quelquefois des fables de M. de La Fontaine , parce qu'elles contiennent dans leurs fictions des vérités de caractère , & peignent les rats à-peu-près comme les romans peignent les hommes.

Après ces précautions , qui me répondent presque du succès de mon ouvrage , il faut vous avouer , monsieur , que ma petite vanité triomphe encore par un endroit bien plus sensible ; je suis furieusement tenté de m'approprier celle d'Horace , & de dire après lui : Je me sens déjà venir des aîles pour voler à l'immortalité.

Ne me traitez pas , monsieur , s'il vous plait , de visionnaire ; pesez bien ce que je vais vous dire , & vous tomberez peut-être d'accord , que ma folie , si c'en est une , est plus raisonnable que celle du poète latin. De tant de millions de livres composés par les Egyptiens , les Grecs , les Romains , & les autres nations savantes , peu ont échappé à la fureur des rats , qui en ont sûrement plus dévoré que les flammes n'en consumèrent dans la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

Juvenal p'aint ironiquement un poète de son temps , appelé Codrus , dont des rats ignorans & bornés à la langue Latine , eurent la cruauté de manger les beaux vers Grecs ; il ajoute que ces vers étoient toute la richesse de Codrus , & qu'en les

peut-être il perdît tout, quoiqu'il ne perdît rien. Combien nous reste-t-il de titres d'ouvrages admirables qui ont eu le triste sort des vers de Codras ! La plus grande partie de ceux du siècle dernier, ont déjà été rompus, & le siècle prochain ne verra point certainement toutes les brochures intermittentes, tous les romans à parties, tous les écrits polémiques dont nous sommes inondés ; les rats en supprimeront beaucoup, dont il ne se sauvera que des lambeaux défilés à la faveur des extraits & des journaux. Mais si certains journaux deviennent eux-mêmes la proie des rats, comme on peut le penser, combien de productions d'esprit rentreront dans les horreurs d'oubli, avec les noms de leurs auteurs ! Ne dois-je donc pas craindre le même sort ; & ce petit poëme d'obliques, n'aura-t-il pas touché à son dernier jour ? Non ; si respectables archives de son illustration, & le labours de sa gloire s'opposeroient toujours à son avilissement.

Que ne pourroient-ils ainsi n'avoir rien à en dire de bon ! Mais ce privilège n'appartient qu'à la bulle d'ignominie ; l'en connaît tout le prix. Quelle satisfaction, que de s'efforcer d'être l'ennemi d'un siècle, comme si le siècle ne finiroit pas son nom à la postérité ! La certitude de ce bonheur, tout imaginaire qu'il est, est le seul bonheur réel. L'effort, le labeur, le sacrifice, le travail, le mouvement, le mouvement de la vie, c'est là qu'il passe d'avoir

beaucoup de gloire , fans un peu de vanité ?
J'ai l'honneur d'être , &c.

SECONDE LETTRE.

Ingentes animos parvo sub corpore gestant. Virgil.

DANS des lettres , monsieur , qui ne sont que des conversations écrites , on n'est assreint à aucune regle , le désordre y est permis , souvent même il y plait ; & ce qu'on met au commencement , pourroit également se placer à la fin ; tout y est toujours à sa place. Mais malgré les privileges du style épistolaire , le genre historique m'affujettit à la pesanteur de sa méthode ; & je ne vois pas comment je pourrois me dispenser de commencer mon histoire par des recherches étymologiques sur le nom des rats.

Dans le second , la science des étymologies n'est point si méprisable , quoi qu'en disent des philosophes sévères : c'est une divination , par le moyen de laquelle on rétablit ou l'on compose heureusement des généalogies , l'on débrouille les origines & les migrations des peuples , l'on donne un sens favorable à un texte ; de sorte qu'un savant qui connoît plusieurs langues , les compare ensemble , explique l'une par l'autre , trouve la signification propre d'un mot Arabe , par exemple , dans la langue Calique , ou celle d'un mot Hébreu dans

la Gaſconne, ſelon qu'il le juge à propos. C'eſt ce qu'ont pratiqué avec beaucoup d'honneur plufieurs célèbres commentateurs.

Sans les lumières extraordinaires de cette même ſcience, eût-on jamais découvert que les dieux du paganifme ont été pris de la famille des patriarches ? que le ciel ou *cœlus* eſt Tharé ; Saturne , Abraham ; Bacchus , Eſau ? Cependant rien n'eſt mieux démontré par l'ingénieufe analyſe des noms des patriarches , ſoutenue des circonſtances particulières de leurs vies.

D'ailleurs, la plupart des noms ſont ſignificatifs, & désignent leur ſujet par qu'iqu'endroit propre ; par exemple , ſi l'on fait venir ſomme de *ſumus*, qui ſignifie bruit , renommée , on ſe trouve auſſi-tôt éclairé par une découverte intéreſſante. Cicéron lui-même déployant en plein ſénat toutes les forces de ſon éloquence contre le queſteur Verres , en achever par un trait ſuillant le tableau des mœurs de ſon adverſaire , en montrant de l'habitude juiſſe dans ſon nom ; & ſans doute que cette pointe ſe admire dans le ſénat , comme elle l'eſt encore dans nos collèges.

Des profonds étymologiſtes n'ont pas manqué non ſeulement de trouver dans le nom des Rats, leur plus mauvais mode qualité, en le faiſant venir de (r) ronger.

D'autres prétendent que rat vient plutôt de raser ou de ratifier; soit parce que cet animal a le poil raz, & qu'on peut le raser, ou bien parce qu'il ratifie, c'est-à-dire, qu'il vit en rongant; en effet, ces deux derniers mots sont bien analogues avec la nature & son nom.

On dérive encore rat du latin *Mus*, quoique ces deux mots ne se ressembtent guère, enfin du bas-Breton *Raſt*, ou de l'Allemand *Ratz*: & peut-être que, si l'on vouloit bien chercher, on trouveroit d'autres langues d'où les Bretons & les Allemands ont tiré ces noms, dût-on remonter aux anciens jargons de la tour de Babel.

C'est à vous, monsieur, à choisir entre ces différentes étymologies; ne me demandez pas laquelle je préférerois; je n'en fais rien, en vérité. Vous me dispenserez encore de vous donner une définition des rats; définir les choses, ce n'est souvent que les embrouiller, les obscurcir: d'ailleurs, je peux supposer hardiment qu'il n'y a aucun de mes lecteurs qui ne connoisse des animaux si connus.

Dans cette lettre-ci, je ne vous parlerai que des rats domestiques, & de ceux des champs; ils nous touchent de plus près par les intérêts que nous avons à démêler avec eux, que le roi des Abissins ou celui du Congo; n'en déplaise à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de ces princes.

Les gens d'esprit qui ont examiné la nature &

le caractère des Rats , leur ont trouvé nos inclinations , nos passions , nos vices , nos vertus , & nous les ont proposés , tantôt pour nous infliger , tantôt pour nous corriger. M. de La Fontaine , surtout , les a connus parfaitement ; aussi , à quelques réflexions près , je ne ferai que glaner après lui , & ce que j'ajouterai , ne sera que par forme de commentaire.

La nature , en faisant présent aux rats de ces grandes moustaches , dont ils semblent aussi fiers que nos pères l'étoient des leurs il n'y a pas cent ans , leur a donné un certain air déterminé qui ne plaît pas à tout le monde ; il y a dans leurs yeux & dans toute leur figure quelque chose de féroce , qui en impose quelquefois aux chats les plus intrépides.

Les Souris , qu'on peut nommer des rats de la petite espèce , sont bien différentes. Elles ont une physionomie douce , spirituelle , enfin toute charmante ; leurs petits yeux étincellent sans avoir rien de rude ; c'est un vrai plaisir de les voir aller & venir , jouer , bondir dans une chambre où elles se croient seules ; toujours prêtes à s'entaler au moindre bruit , & à revenir au moindre calme , elles s'attaquent , s'évitent , se poursuivent , & font mille tours d'adresse & d'agilité. Imaginez-vous voir dans un couvent de filles , un groupe de novices folâtrer en tremblant dans un balcon retiré , et se faire un

double plaisir de se voir braver la vigilance de ses voisins.

On a donc raison de dire d'anciens sages, qu'ils sont éveillés comme les rats ; jamais comparaison ne fut plus juste.

J'ai consulté les dictionnaires de Richelet, de Furetière, de l'Académie, de Trevoux, &c. pour savoir l'origine du fameux proverbe : Avoir des rats. Vous savez, monsieur, que ces livres modernes renferment par ordre alphabétique, la science universelle en abrégé, & que sans autre étude, on peut tout savoir, & sans autre secours, faire des ouvrages admirables : cependant ils ne m'ont pas rendu plus savant sur mon proverbe. J'y ai bien lu qu'il s'applique à des esprits vifs, capricieux, distraits, étourdis, inconstants ; mais j'aurois voulu savoir encore ce qui a donné lieu à cette application, par quel endroit les rats ont mérité d'être les symboles de la folie, d'entrer dans les armes du régiment de la Calotte ; enfin, pourquoi dans mille chansons on les accuse de loger dans les cerveaux, & de les déranger, comme de tout tems on en a accusé la lune, fort injustement à mon avis.

Il doit donc nous suffire de croire que nos anciens avoient de bonnes raisons pour accréditer de semblables idées. Et n'est-ce pas, en effet, une façon simple & très-physique d'expliquer les bizarreries, & les inégalités d'un homme, que de sup-

poser

poser qu'il a la tête remplie de rats , qui le promènent , & qui par leurs différens mouvemens y déterminent ses pensées & ses volontés ? Ces rats ambulans , soit dit sans offenser les Cartésiens , ont bien leur glande pinéale dans laquelle l'âme n'a jamais été logée. Mais lisons là Descartes pour étudier les rats dans La Fontaine.

Parmi leurs bonnes qualités, on compte une tendre sensibilité aux malheurs d'autrui , un attachement qui ne se borne pas à verser des larmes, ni à se répandre en plaintes inutiles ; mais qui cherche les expédiens les plus efficaces pour secourir ceux qui sont dans l'adversité. La reconnaissance & la générosité, vertus assez rares chez les hommes , sont communes chez eux ; un lion enlevé dans un piège d'où sa force ne l'auroit pas tiré, se trouva bien d'avoir épargné un rat quelque tems auparavant.

Un rat accourut, & se fit tant pour le lion.

Qu'une main le rengée eût tiré d'un piège.

La Fontaine, l'ib. 11.

Une gazelle amie d'un rat, en reçoit le même service que le lion.

Rapportelle (le rat est à bas de son piédestal)

Qu'elle se remue du lieu où l'on l'a posé.

Id. l'ib. 12. l'ib. 13.

Malheureusement le chasseur retourne à son tour.

compagne de la gazelle & du rat, & la mit dans son sac ; elle alloit payer pour l'autre , si le rat ne l'eût encore délivrée. La gazelle, d'intelligence avec lui, se présente devant le chasseur ; celui-ci jette son sac pour la poursuivre, & pendant ce tems-là

Ronge-maille

Autour du sac tant opère & travaille,

Qu'il délivre encor l'autre sœur

Sur qui s'étoit fondé le soupé du chasseur.

Id.

Délivrer ainsi des amis captifs, voilà de l'héroïsme tout pur. Thésée n'en peut faire autant pour Philoctète, & le grand Hercule à-peine en vint à bout pour Thésée. Cependant rong-maille portoit encore les vertus plus loin. A la honte de toute la postérité pieuse des Grecs & des Romains, il savoit rendre service à ses plus cruels ennemis ; car ce fut le même, sans doute, qui, touché par les prières d'un chat pris dans un filet, eut la générosité de le délivrer.

Je ne crois pas qu'on puisse attribuer cette action à un principe d'intérêt ou de fautive gloire : Que pouvoit-il, ou plutôt que ne risquoit-il pas, en donnant la vie à un ennemi irréconciliable ? Et quel honneur en pouvoit-il espérer, soit auprès des rats qui l'auraient blâmé, soit auprès des chats qui ne s'en fussent pas goûtés des procédés si généreux ?

Les rats brillent sur-tout par leur prudence & leur habileté à éviter les embûches des chats ; ils ont toujours plusieurs trous qui se commandent , de sorte que s'il y en a un de bloqué , ils y passent morfondre l'ennemi , & s'échappent par les autres . Si les chats sont pleins de finesse , les rats sont féconds en contre-ruses ; témoin celui qui brava Rodilardus enfariné . Ne diroit-on pas qu'il parla par inspiration ? C'étoit sans doute le Neïtor de la nation rate.

C'étoit un vieux routier qui savoit plus d'un tou ,

Même il avoit perdu sa queue à la bataille :

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ,

S'écria-t-il de loin au général des chats ,

Je soupçonne dessous encore quelque machine ;

Rien ne te sert d'être faïné ,

Car quand tu ferois sac , je n'approcherois pas.

La Font. Fables, 1^{re}.

La défiance de ce rat fait l'éloge de sa capacité , & nous donne de belles leçons . Telle fut prise par un cheval de bois sottement introduit dans les murs ; l'on a surpris une (1) ville impudente , avec un sac de noix répandues ; & tous les jours des stratagèmes plus grossiers nous en imposent. Il y a

(1) Ainsins.

vrai que tous les rats n'ont pas la même pénétration ni autant d'expérience ; celui , par exemple , qui eut peur d'un coq , & qui se prit d'amitié pour un chat , sur son air doucereux , étoit fort neuf : aussi sa mère lui fit - elle bien sentir le danger qu'il avoit couru , & lui donna de bonnes instructions pour ne plus s'y exposer.

Mon fils , dit la souris , ce doucet est un chat ,
 Qui sous son mielais hypocrite ,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté :
 L'autre animal , tout en ce monde ,
 Bien éloigné de nous mal-vivre ,
 Servira quelque jour peut-être à nos vices.
 Quand on chat , c'est l'ennemi qu'il fonde la cuisine ,
 Garde-toi , tout que tu vivras ,
 De jager des gens sur la mine.

La Font. Liv. 6. fable 5.

Les sept Sages de la Grèce auroient-ils prononcé un plus bel apophtegme ?

Les fourmières & toutes les autres machines fatales aux rats , déposent hautement contre leur gourmandise ; cependant la plupart aiment la bonne chère , moins par glotonnerie que par goût de grandeur & de société. Ils se plaisent à donner à manger , & reçoivent fort bien leurs hôtes.

Au-dehors le rat de ville
 Ravita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliés d'ortolans:
 Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.

La Font. liv. 1. f. 9.

Je fais sûr encore qu'il fit fort bien les honneurs du repas ; il y a même des rats magnifiques qui poussent les choses jusqu'à la prodigalité ; ils n'ont rien à eux , & sont charmés de se voir ronger par tous les rats du monde. Tel étoit ce rat tenant table , dont un fâuleux nous a conservé l'histoire.

Il étoit un grenier , vaste dépôt de
 Des riches trésors de Céré ,
 Un rat habitoit tout auprès ,
 Qui s'en crut le propriétaire.
 Il avoit fait un trou , d'où , quand bon lui sembloit ,
 Il entroit dans son grenier ,
 C'est peu d'y manger , le prodige est de voir
 Les rats de tout le village ,
 Il y tenoit sa table et ses chaises ,
 Où , selon l'ordre , et un d'entre eux
 Tenoit son écot , de l'autre part
 Est toujours bien féré celui qui est le plus maître.
 Le bon rat comptoit donc ses amis ,

Car il prenoit pour fins les amis de sa table,
 Chacun l'évoquoit juré cent fois ;
 Voudroit-on le contenter ? Cela n'est pas croyable.
 Mais cependant l'autre maître du grain ,
 Voyant que ces messieurs le menaient trop bon train ,
 Se résolut de le changer de place ;
 Le grenier fut vidé du soir au lendemain ,
 Voilà mon rat à la besace.
 Étonnement , dit-il , j'ai fait de bons amis.
 Mais , au de ces espoir chez eux il se transporte ,
 Mais d'aucun il ne fut admis ,
 Par-tout on lui ferme la porte.
 Un pau rat, bon voisin , qu'il ne connut qu'aïers ,
 Ouvrit la sienne & le reçut en frère :
 J'ai tué le rat , dit-il ton luxe & tes misères ;
 Mais je respire ta misère :
 Sois mon frère ; j'ai peu , ce peu nous suffira ;
 Je m'en fie à ma tempérance :
 Mais l'invité qui se fiera
 A tout ainsi qu'à l'air de l'abondance ;
 Il ne vient qu'avec elle , avec elle il taira.

La Mort jure.

Je ne regarde dans cette histoire, ni ces faux amis qui l'ont abandonné le rat, ni ce généreux voisin qui lui a ouvert sa porte ; je ne m'attache qu'à ce caractère noble & républicain qui lui faisoit tenir table ouverte au pauvre. Tous les rats de ce côté-là

se ressembloit assez ; on diroit que leurs mœurs soient en commun , & qu'ils ignorent le tien & le mien.

Je conviens encore qu'il est impossible d'exercer absolument la gourmandise des rats : cependant on trouve chez eux au moins un exemple de frugalité , il est peut-être unique , qu'importe , il en est plus curieux. Le voici.

Ce gueux célèbre , errant par le monde sans feu ni lieu , par esprit d'indépendance , manquant de tout pour être heureux ; ce cynique détaché du monde , insistant du haut de sa misère à tout le genre humain ; Diogène enfin , vivoit dans ses pèlerinages , sur la charité publique , & savoit même s'en passer ; les feuilles des arbres , les racines , l'herbe , tout lui étoit bon. Un jour qu'il manquoit des feuilles au coin d'un buisson , il s'aperçut qu'un rat profitoit de ses restes. Diogène n'en fut point étonné : animal la frugalité dont il lui avoit le premier donné l'exemple , il le prit à son tour pour modèle , & se contenta par-là à mépriser les repas délicats des Athéniens. Le rat , de son côté s'estimoit peut-être heureux de vivre comme ce grand homme , dont il vouloit sans doute être disciple.

Après tout , un rat philosophe ne seroit pas un prodige : la nation en général a un grand goût pour les livres , ils habitent les plus célèbres bibliothèques du monde ; les uns s'occupent de leur lecture

& les antiquités, d'autres y font des compilations de tous les genres de littérature ; ceux-ci s'attachent aux romans , ceux-là , & c'est le plus grand nombre, aux commentateurs , aux grands *in-folio* de théologie scholastique , & Dieu sait avec qu'elle ardeur ils travaillent sur ces beaux ouvrages que les hommes commencent à négliger ! Un (1) Académicien de mérite a connu deux de ces rats lettrés, qui avoient lu prodigieusement, mais de cette lecture immense il résultoit dans leurs têtes un cahos affreux d'érudition mal arrangée , qui faisoit deux pédans de ces messieurs : c'est qu'ils n'avoient pas été méthodiques dans leurs études , & qu'au lieu de consulter la nature & la raison , ils avoient donné aveuglément dans tout ce qui sentoit l'antiquité ; car d'ailleurs, ils avoient de très-belles dispositions , & généralement leurs semblables sont capables de tout.

N'en a-t-on pas vu un se distinguer dans la république des lettres, il y a environ dix ans ? On ne pouvoit alors que du rat C***. En effet, on trouvoit ailleurs plus de sel, plus d'enjouement, plus de légèreté, plus de grace dans le style, & de solidité dans le raisonnement : on voit qu'il possé-

(1) M. l'abbé de Tournay de l'Académie des Belles-Lettres, dans son *Journal des sçavans*, insérée dans la *Feuille de la Gazette de France* de ce jour.

doit toutes les parties de la critique, & sur-tout, qu'il avoit un goût exquis. On a voulu le faire passer pour un satyrique dangereux, mais les personnes raisonnables qui connoissent de quelle nécessité est la critique, & qui ne la confondent point avec la satire, ne lui donneront jamais ce nom odieux.

Permettez-moi, monsieur, de respirer; ce que je viens de vous dire des rats leur est presque tout avantageux; dans ma première lettre je les peindrai avec des couleurs bien différentes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

TROISIEME LETTRE.

Nos nombreux fumés & fagots de paille brûlent.

Nelaleno, . . .

H. rat.

À l'en cail, monsieur, des rats contre des hommes : rien n'est si différent d'un rat qu'un autre rat : l'écouterie de celui-ci vous donne même que la prodence & la raison de celui-là vous le disent clairement. Les esprits superficiels contrastent avec le savoir. Mais il prouve eux des cœurs généreux, il s'y trouve aussi des âmes dures & insensibles; & pour une cervelle sensible, on compte dix paille-malades.

Ce dernier conseil est digne de votre sagesse.

eux ; on ne peut guère porter l'impertinence plus loin , que celui qui oſoit railler un Eléphant.

Ce rat ſ'étonnoit que les gens.
 Taſſent tous ſes de voir cette peſante maſſe ,
 Comme ſi d'occuper ou plus ou moins de place ,
 Nous rendoit , diſoit-il , plus ou moins importans.
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
 Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?
 Nous ne nous priſons pas , tout petits que nous ſommes ,
 Un grain moins que les Eléphants.

L. Font. liv. 8. fab. 15.

Une grenouille avoit crévé autrefois à force de ſ'enſler , pour ſe faire auſſi groſſe qu'un bœuf ; notre rat n'étoit pas moins vain , aſſarément ; mais ſon orgueil trouvoit mieux ſon compte à chérir ſa petiſſeſſe , & à mépriſer la grandeur de l'éléphant. Qu'on ſeroit malheureux , ſans les reſſources de l'amour-propre ! Un nain tâche de ſe perſuader qu'il vaut bien un géant , un Epicoète dans l'eſclavage prêche la patience & la confiance ; un philoſophe dans la miſère ſ'élève contre les richeſſes ; un vieillard , contre les plaiſirs de la jeuneſſe ; une laide , contre la fragilité de la beauté ; une vieille coquette arbore enſin l'enſeigne de la dévotion : & tous ces humbles gens , le plus ſouvent , ſe font honneur des vertus & des vices qu'ils affectent , ou qu'ils ſuivent.

que par l'avantage qu'ils trouvent à le servir. Notre petit-maitre paya chèrement la leçon.

Il en auroit dit davantage,
 Mais le chat sortant de la cage
 Lui fit voir, en moins d'un instant,
 Qu'un rat n'étoit pas un éléphant.

L. le rat blanc.

Un autre rat, à-peu-près du même caractère, n'eut pas un meilleur sort, & il n'eut que ce qu'il méritoit. Son père, à l'article de la mort, obligé d'abandonner une abondante provision qu'il avoit amassée par une longue économie, l'en fit hériter, & l'exhorta avec tout ce qui lui restoit de forces, à en jouir tranquillement, sans jamais se laisser tenter par les lardons infidieux des fourmilières. Que produisirent ces sages & pathétiques exhortations ? Ce que produisent ordinairement celles des prédicateurs : on les écoute pour les négliger, on s'impressionne qu'elles font dure moins que le diable.

Le fils, maître des biens qu'avoit mis en réserve

Le cher papa défunt, débord d'encre et de vin,

Mais tôt après, trouvant la clef de la porte

De fromage & de bon pain, se laissa tenter.

Voilà de quoi nous fait voir, sans qu'il y ait lieu

À se plaindre, que le diable est un bon chat.

Ces que morceaux de lard , & les trouve fort bons.
 Parbleu ! se disoit-il, mon bon-homme de père
 Avec ses rogatons faisoit bien maigre chère ;
 Vive la guerre & les lardons !

Du Cerceau.

Cependant notre fanfaron , qui pour faire la
 petite guerre se croyoit un personnage tout autre-
 ment important , va sottement donner dans une
 fourcière , attiré par l'odeur d'un lardon.

Après bien des façons le pauvret s'en approche ,
 Et le flairant de près y porte enfin les dents :
 La baffeule se décroche
 Et tombant l'enferme dedans.

Ibid.

Ce fut alors qu'il maudit la guerre & les lardons ,
 qu'il se repentit amèrement d'avoir imité aux
 mânes de son bon père , & d'avoir méprisé sa
 frugalité ; mais il étoit trop tard , une mort cruelle
 mit fin à ses réflexions & à sa captivité.

Ces funestes lardons sont l'écueil ordinaire contre
 lequel va échouer la prudence des rats : l'expé-
 rience est trop faible contre la voracité qui les
 emporte , & contre la force d'un naturel qui revient
 toujours.

Voulez-vous un rat qui joigne à ce mauvais
 air l'en petit-maitre l'ignorance d'en f' r qui croit

tout savoir ? C'est celui qui , las de l'ennuyeuse tranquillité de la vie champêtre , quitta sa gentil-homière pour voyager , & termina enfin glorieusement ses courtes entre les écailles d'une huître.

Il est des pays où l'amour de la patrie est si bien soutenu de la crainte des dangers , que les peuples ne s'écarteroient pas , pour beaucoup , de dix lieues du clocher de leur paroisse. Les enfans ont reçu de leurs pères cet attachement au domicile de leurs ancêtres , & rarement se rencontre-t-il des téméraires qui osent enfreindre ces loix de famille. D'autres entens , au contraire , envoient des voyageurs dans le reste du monde. Ces hommes étrangers chez eux , cherchent leur patrie par-tout , & la trouvent par-tout. Les uns vont à des milliers de lieues recueillir précieusement des morceaux de braches & de vases qu'il nomment sacrés , de braches des idoles défigurées par le temps , de lampes sepulchrales , & semblables antiquités qui ne prouvent qu'une antiquité assez moderne du monde. D'autres , entraînés par un esprit de superstition ou de libertinage , abandonnent leurs dieux pères , pour aller porter leurs vœux & leurs offrandes à des dieux étrangers , qui peuvent cependant les écouter de loin comme de près , si leur puissance n'est pas bornée par les rivières & les montagnes. Quel qu'il soit , le voyageur pour l'admirer , peu pour

devenir sages , mais le plus grand nombre court pour courir.

Notre rat, je crois, n'avoit pas d'autre dessein. Le voilà donc qui part & qui marche à l'aventure droit devant lui.

Si-tôt qu'il fut hors de la case ,
Que le monde , dit-il , est grand est spacieux !
Voilà les Apennins , & voilà le Caucafé ;
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

La Font. liv. 8. fab. 9.

Il paroît par ces grands mots, qu'il avoit un peu lu , mais qu'il ne savoit point du tout sa topographie.

De telles gens il est beaucoup ,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome ,
Et qui caquetant au plus dru ,
Parlent de tout , & n'ont rien vu.

Ibid.

Après tout, M. de Scudéri fait hardiment passer des vaisseaux de la mer Caspienne dans la mer Noire , quoique les terres qui les séparent ne leur laissent aucune communication que par le vague de l'air qui ne seroit praticable qu'aux vaisseaux ailés des fées.

Virgile , le divin Virgile & l'historien Florus ne font qu'un même champ des batailles des plaines de Philippes en Macédoine , où Brutus & Cassius

furent vaincus par Auguste , & de celles de Pharfale en Thessalie , où César défit Pompée & subjuga sa patrie : cependant il y a près de cent lieues de Philippes à Pharfale ; & cette distance mérite bien qu'on en parle.

Sandoval , historien Espagnol , qui a écrit la vie de l'empereur Charles-Quint , ne compte que six lieues de Paris à Luxembourg , & prend Coron , ville de la Morée , pour Chéronée , ville de Béotie. Je cite ces fautes de géographie , parce qu'elles se présentent dans le moment à mon esprit.

Eh bien , notre rat , en joignant les Apennins au Caucase , enchérit encore sur les méprises de ces grands hommes : & cela est naturel ; un rat n'est pas obligé de savoir la géographie comme des humains.

Il ne s'en tint pas , sûrement , à cette l'événement , mais le journal de sa route n'a point passé jusqu'à nous ; & la perte , à dire vrai , n'est pas irréparable : Nous en avons tant d'autres qui contiennent , outre la liste des enseignes de cabarets , l'histoire de la pluie & du beau temps , du calme & de la tempête , si fidèlement , qu'on pourroit y recourir pour savoir quel tems il fit le quinze Juillet 1697.

D'ailleurs , je vous dirai , mais sous le secret du secret , s'il vous plaît , qu'il doit bien-tôt paraître un ouvrage en ce genre , des plus curieux. J'en ai parcouru le manuscrit qui a pour titre : Les loix et périples voyages d'un philosophe chasseur. Le

plus considérable est de Paris à Saint-Cloud , par eau : l'auteur en fait une relation poétique assez divertissante. Il s'embarqua par un vent favorable , aux cris de joie des matelots , accompagné de plus de deux cens personnes de tout âge , de tout sexe , & de toute condition. Ce pompeux détail est suivi d'une description de la galiote , & de sa manœuvre ; & cette description est souvent interrompue par des digressions morales sur la perfidie de l'élément humide , tirées de l'ode d'Horace à Virgile : *Sic te diva potens Cypri , &c.*

Mais le morceau qui m'a plu d'avantage , c'est la peinture d'une tempête qu'il essuya au milieu de sa course. Que de belles réflexions sur les vents , les flots , les dangers de la navigation , sur la vie & la mort ! Il en fut quitte pour la peur ; l'orage apaisé , la joie rentra dans le bâtiment , & le plaisir dans le cœur de toutes les nymphes qui y étoient : quelques-unes même osèrent lui faire des avances & tenter sa vertu , mais il se défendit vigoureusement , & triompha de leurs artifices. Enfin il vit heureusement le port de Saint-Cloud , échappé par une protection miraculeuse à la fureur des eaux , & aux caresses dangereuses des nymphes effrontées de la Seine. Tel Ulysse , sauvé des écueils , des tempêtes , & des mains des Cyclopes , par le secours de Minerve , ne put être enivré par les breuvages de Circé , ni séduit par le chant perfide des Syrènes ,

& rentra après bien des fatigues dans sa chère Italie.

Le second voyage de mon philosophe est de Paris à Saint-Denis, à pied, & la relation qu'il en fait peut passer pour un recueil savant d'observations économiques sur les phénomènes pitoyers de la plaine. Vous pouvez juger de ses autres courses par celles-là, il n'a jamais perdu de vue les tours de Notre-Dame, cependant il a eu des aventures que personne ne s'étoit avilé d'avoir, & il a remarqué des choses qui avoient toujours échappé à la pénétration des plus curieux.

Accoutumez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, à mes digressions ; sans la liberté d'en faire, j'ajouterois mon ouvrage : je reviens à notre rat.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive

En un certain cañon où l'hémis sur la rive

Avoit laissé maints huits, & nous rat d'ailleurs

Crit voir, en les voyant, des vaisseaux de haut ton.

Le Rat. ibid. & suiv.

Alors, charmé de cette prétendue découverte, il s'en promet de nouvelles, & se flatte le soir de pouvoir s'immortaliser comme Robinson ; l'histoire véritable de ses aventures, d'écouter comment son père, & tous les ratonniers furent honorés de tout son mépris.

D

Certes , dit-il , mon père étoit un pauvre fire ,
Crainctif au dernier point , il n'osoit voyager ;
Pour moi , j'ai déjà vu le maritime Empire ,
J'ai passé les déserts , &c.

La Fon'. Ibid.

Cependant il raisonne sur ses vaisseaux de haut
bord , & son appétit consulté lui dicte que ce ne
peut être qu'une flotte destinée à transporter des
munitions de bouche.

Là-dessus maître rat , plein de belle espérance
Approche de l'écaille , allonge un peu le cou ,
Se sent pris comme aux las , car l'huître tout d'un coup ,
Se referme : & voilà ce que fait l'ignorance.

Ibid.

Cette même ignorance pensa aussi jouer un
mauvais tour à certain fouriceau sans expérience.
Ce jeune Rat ne sachant rien de rien , rencontre
un coq & un chat ; celui-ci lui paroît aimable ,
l'autre lui fait peur , il se sauve , & vient conter son
aventure à sa mère,

Sans lui (le coq) j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux ,
Il est voluté comme nous ,
Marquée , longue queue , une humble contenance ,
Un modeste regard , & pourtant l'œil luisant ,

Je le crois fort sympathisant

Avec messieurs les rats , car il a des orailles

En figure aux nôtres pareilles.

La Font. liv. 6. fab. 5.

Qu'en dites-vous , monsieur , ne reconnoissez-vous point à ces traits , nos préventions , la légèreté de nos attachemens ? Parmi nous cet animal marqueté & velouté se fait facilement des amis ; son crédit son faste , ses richesses lui en attirent en foule de toutes les especes. Si les hommes vouloient compter avec eux-mêmes en ce point , les uns s'avoueroient qu'ils ne suivent que leur intérêt , & les autres se douteroient au-moins qu'ils sont aveuglés par une sottise vanité. Le plus souvent aussi nous nous attachons , sans pouvoir justifier nos attachemens ; c'est la figure , c'est la taille , c'est l'air , la démarche , qui nous déterminent. Nous cédon's à ces rapports inconnus qu'on nomme sympathie , enfin nous jugeons ordinairement comme le fouricau , & nous nous trompons de même.

Tous ces exemples que je viens de citer font encore moins de tort aux rats , qu'une certaine délibération publique contre le fameux Rodolphe ; parce que les défauts de quelques particuliers ne sont pas ceux de tout un corps , & que les fautes d'un corps sont celles de tous les particuliers.

Un chat nommé Rodilardus
Faisoit des rats telle déconfiture ,
Que l'on n'en voyoit presque plus.

La Font. liv. 2. fab. 2.

C'est-à-dire , qu'il falloit prévenir promptement la ruine entière de l'état. La diette des rats s'assembla ; les préliminaires ne se passèrent point en cérémonies inutiles , en harangues ennuyeuses pour démontrer des malheurs qu'on ne sentoît que trop.

Dès l'abord , leur doyen , personne très prudente ,
Opina qu'il falloit , & plutôt que plus tard ,
Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
Qu'ainsi , quand il iroit en guerre ,
De sa marche avertis , ils s'enfuiraient sous terre ;
Qu'il ne savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen.

Ibid.

L'avis étoit beau , la commission honorable , l'exécution périlleuse , & tout le monde s'excusa le mieux qu'il put de ne pouvoir accepter un tel emploi. Il ne seroit pas difficile de trouver d'aussi braves gens dans ces cohues errantes d'hommes oisifs , de vieillards imbécilles , de petits génies avides de faits , dogmatisans sur de petits riens , réglant l'état à l'ombre des arbres des jardins publics , & faisant la guerre dans ces maisons où l'inutilité



*Chacun fut de lavis de monneur
le Doyen*

les rassemble tous les jours. Que de magnifiques projets enfantés ! Que d'avis admirables ouverts par messieurs les doyens , & confirmés par la sage assemblée ! S'il falloit attacher le grelot , on ne trouveroit plus personne.

Mais les rats solitaires sont ceux qui déshonorent le plus la nation. Retirés comme les dervis des Turcs, ils n'ont pas plus de charité qu'eux , comme le dit M. de La Fontaine. Ces rats solitaires ne quittent rien en quittant le monde où ils auroient vécu misérablement & sans considération ; au lieu que , dans leurs hermitages ils regorgent de biens , s'en graissent de loisir , & par-dessus le marché passent dans leur nation pour des saints. Or c'est un titre qui lorne leur ambition , & les dédommage amplement de tous ceux auxquels ils auroient pu prétendre. Ils se voient donc au repos , en se voyant à la retraite , & leur vocation n'est que l'effet d'une aversion insurmontable pour le travail , ou d'une incapacité absolue pour toute autre chose.

Cependant ils se croient dans un état de perfection , ils méprisent souverainement le monde , & (ce qui est plus extraordinaire) ils l'ont recouronné à leur mépris. Les vices , dont ils ne font partie que comme pensionnaires , les besoins , les dangers , les malheurs de la république ne les touchent pas. Ces fâcheux temporels ne sont que leur dévotion , qui consiste à s'en occuper le moins possible.

d'eux-mêmes. Insensibles pour tout le reste du monde, ils sont parvenus à un excès de dureté qui leur ôte jusqu'aux sentimens naturels, qu'on ne peut, sans être hermite, refuser à ses semblables. Ainsi tous les rats qu'ils appellent séculiers ou mondains, ne sont à leurs yeux qu'une multitude profane que les saints Anachorettes verroient périr sans les assister, peut-être même sans les plaindre. Tels sont ces solitaires; au-moins s'ils ressemblent, comme on peut le croire, à ce rat Levantin, qui,

. Las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande,
Se retira loin du tracas.

La Font. liv. 7. fab. 3.

Tandis que ce bienheureux & inutile hermite, gras, tranquille, séjourné, jouissoit paisiblement d'une grande réputation de sainteté, sa patrie étoit dans un danger pressant; Ratopolis étoit bloquée, on commençoit à y manquer de tout, & les assiégés envoyoient de toutes parts implorer le secours de leurs alliés: les ambassadeurs crurent que le béat les aideroit de quelque chose: qu'ils connoissoient mal les dévots!

Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.

En quoi peut un pauvre reclus

Vous assister, que peut-il faire ?

Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci :

J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte

Le nouveau saint ferma sa porte.

La Font. Ibid. pag. 10.

Vous pensez bien , monsieur , que ses prières ne firent pas lever le blocus de Ratopolis. Cependant il y avoit peut-être encore vingt mille rats retirés dans des Chartreuses de bled ou de fromage , qui auroient pu le faire lever , s'ils avoient voulu y marcher & secourir la ville de leurs personnes , & non de prières inutiles.

C'est trop long-tems vous conter des historiettes : je finis par celle-ci qu'on m'a donnée sous le titre suivant.

LE RAT PHILOSOPHE ET LE CHAT.

F A B L E.

UN rat goutteux & décrépét ,

Rat d'ailleurs de beaucoup d'âge ,

Voulut , avant sa mort , faire encore un voyage.

Le voyageur eut bientôt fait

Sen paquet ,

* Et ses adieux aux gens du voisinage :
Il part ensuite un beau matin ,
Sans prévoir son triste destin.

Déjà l'aurore au loin couvrait le ciel de roses
Et la nuit se plongeant dans le gouffre des mers ,
Laissoit renaître l'univers ,

La terre s'habilloit de mille fleurs écloses ,
Lorsque le trotin fort surpris
Rencontre rominagrobis.

Que faire en telle conjoncture ?
Notre rat étoit sans monture ,
Sur ses genoux tremblans , ne pouvant se sauver ;
Il commence à rêver

Comment , malgré ses gouttes & son âge ,
Il pourroit éviter la rage
Du nouveau Rodilard. Enfin monsieur le rat
Vous tire une humble révérence ;

Puis s'adressant au chat :
Pourroit-on s'informer où va son Excellence ?
Le cruel chat à l'instant
Leve un ogle menaçant :

Seigneur , poursuit le rat , hélas ! qu'allez-vous faire ?
Eh quoi , me prenez-vous pour un rat ordinaire ?
Quelle perte allez-vous causer à tout l'état ,
Pensant croquer un simple rat ?

Ignorez-vous , seigneur , que je suis philosophe ,
De la plus fine étoffe ;
Que j'ai lu tout Zenon ,

Que je fais tout Platon?

Le croirez-vous? Enfant je rongai un Descartes,

J'en jure par ma barbe & mes doctes pancartes;

Seigneur, il feroit criminel

De ne point cultiver votre heureux naturel;

Car je vois que votre génie

Seroit sur-tout porté pour la philosophie;

Daignez donc écouter ceci.

Le docteur après ces paroles,

Avec la gravité de nos maitres d'écoles,

Articula les phrases que voici.

Le monde est composé d'atômes.

En logique on apprend ce que c'est qu'un axiome,

A pouffer un *ergo*,

A bien placer un *distingo*.

Tout corps est solide ou fluide;

Tout est plein, l'univers ne connoit point de vide.

Le rat avoit lu sa leçon

Sur l'enveloppe d'un jambon.

Tout est plein! disoit en lui-même

Compère le mitis fort pressé de la faim.

Quel diable de système!

Mon ventre n'est pas plein.

La réflexion faite, il saute sur notre héros.

Le met en pièces. Voilà coram

Fut traité le pauvre vieillard.

Qu'il mieux qu'en argumens se connoissoit au fort.

Lors le disciple plus docile,

Et de la griffe moins agile ,
 Profita des leçons de ce maître accompli ,
 Et crut fort aisément que tout étoit rempli.

Je vous crois assez bien instruit à-présent ;
 monsieur , sur les différens caractères des rats ,
 vous vous seriez même fort bien passé de toutes
 mes réflexions , que je vous prie d'excuser. Vous
 ferez celles qu'il vous plaira sur la malheureuse
 destinée de ce rat philosophe à qui il ne servit de
 rien de savoir Platon , Zénon , & Descartes. J'en
 suis fâché pour l'honneur de la philosophie.

J'ai l'honneur d'être , &c.

QUATRIEME LETTRE.

. . . *Non forma est omnibus una ,
 Nec diversa tamen.* Ovid.

MONSIEUR ,

LES rats dont je vous ai fait les caractères , sont ,
 sans contredit , ceux qui nous intéressent le plus ;
 mais il en est encore beaucoup d'autres especes qui
 ont aussi quelque droit d'entrer dans notre histoire ,
 & sans lesquelles elle ne seroit pas complete. On ne
 connoît point d'animaux dont la race soit plus

étendue ni plus diversifiée que celle des rats ; on peut dire qu'ils remplissent le monde , & , pour me servir des termes de Boileau.

. . . . Ils s'élevent dans l'air ,

Ils marchent sur la terre & nagent dans la mer.

En effet , la terre est couverte de rats , l'eau a les fiens , l'air est rempli de chauve-fouris : ainsi leur domination est universelle.

Les chauve-fouris , qui sont des rats volans , ont la tête & le corps d'une fouris , & se servent au lieu d'ailes , de deux membranes larges & déliées , auxquelles sont attachées plusieurs petites pattes armées de griffes. Ce sont , je vous l'avoue , de fort vilains oiseaux , si on peut leur donner ce nom. Il y en a de toutes blanches dans le nord , qui sont moins affreuses ; généralement elles n'ont point de queue (1) , excepté celles qui logent dans la grande pyramide d'Egypte , qui en portent par privilege de fort grandes , composées de même que leurs ailes , & étendues en éventail comme celles des oiseaux.

(2) A Madagascar , au Brésil , aux Maldives , il y a des chauve-fouris grosses comme des cor-

(1) *Aldovrandus lib. de Avibus.*

(2) Diction. de l'Académie de Trévoux.

beaux ; on en voit de plus monstreuses encore à la Chine , dont les Chinois trouvent la chair délicieuse (1) ; il faut que celles d'Arabie soient bien terribles , puisqu'en certains cantons elles empêchent les habitans d'y cueillir la casse (2) ; celles des îles Caraïbes ne sont pas moins redoutables ; outre que leur morsure est venimeuse , on dit qu'elles choisissent , entre cent , un homme qu'elles ont mordu une fois , pour le mordre au même endroit ; aussi les Caraïbes les craignent fort , & les honorent singulièrement , parce qu'ils les craignent ; il leur a plu de les regarder comme de bons anges , gardiens de leurs cabanes pendant la nuit ; ceux qui les tuent sont réputés sacrilèges parmi eux.

Les rats d'eau ne diffèrent guère , pour la figure , des rats domestiques ; on en voit par-tout en France , dans les ruisseaux , les rivières , les canaux : ils sont amphibies , & vivent de petits poissons ; c'est pourquoi ils en suivent la condition dans la cuisine de quelques cénobites voués au maigre , qui , pour adoucir l'austérité de la règle , ont naturalisé en poissons certain nombre d'oiseaux & de quadrupèdes aquatiques. Il y auroit sans doute de la mauvaise humeur à leur disputer des rats

(1) *Albucranus lib. de Avibus.*

(2) *Diction. de Trévoux.*

d'eau, généralement on ne leur envie guère ce régal : cependant il est des villes où l'on en mange sans répugnance, & même comme un morceau délicat ; & cela n'est pas si incroyable que l'ont jugé deux naturalistes étrangers (1), gens d'ailleurs point du tout incrédules. Il est vrai qu'autrefois les (2) mages de Zoroastre, les avoient en abomination ; ils se faisoient un devoir de religion de les détruire, comme des effets du mauvais principe : & cela, à mon avis, ne prouve point la sagesse si vantée des mages.

Les ichneumons (3) méritent bien d'être comptés parmi les rats amphibies : on les appelle autrement rats d'Égypte, ou de Pharaon ; leur poil est fort rude, & mélangé de jaune & de gris ; ils sont connus sur le Nil, ils se battent contre les chiens, attaquent les chevaux & les chameaux : imaginez si les chats auroient beau jeu avec eux. Ils se nourrissent de serpents, de lézards, de Grenouilles, & sont une guerre continuelle aux aspies & aux crocodiles : mais ils ne combattent les derniers que par adresse. Voici ce qu'en dit un historien que j'ai déjà cité.

(1) *Galen & Juss.*

(2) *Plin. Symplicium lib. 10. c. 1.*

(3) *Linnaeus de quadruped. apud Linn. N. 100. c. 1. Oppell, &c.*

» L'ichneumon, (1) forte de rat , amphibie ,
» empêche la race des crocodiles de se multiplier.
» Cette petite bête rend ce service à l'Egypte en
» deux manières. 1°. Elle observe le tems que le
» crocodile est absent , & elle brise les œufs sans
» les manger.

» 2°. Lorsque le crocodile dort sur le rivage ,
» & il dort toujours la gueule ouverte , ce petit
» animal qui s'étoit tenu caché dans le limon ,
» faute tout d'un coup dans sa gueule , pénètre
» jusques dans ses entrailles qu'il ronge , puis se
» fait une ouverture en lui perçant le ventre dont
» la peau est fort tendre , & fort impunément
» vainqueur , par finesse , de la force d'un si ter-
» rible animal.

Ainsi les Egyptiens font en quelque sorte excusables d'avoir adoré , par reconnoissance , l'ichneumon. Un animal si utile devoit être un Dieu pour eux , à plus juste titre que le crocodile , les serpens , & mille autres animaux nuisibles.

Venons aux rats de terre. Mais par quelle espèce commencerai-je ? Permettez , monsieur que le hazard en décide. Parmi ceux qu'on voit communément en France , il n'y a que la Mufaraigne (2)

(1) M. Rollin, histoire ancienne, Tom. I.

(2) *Mus-Araneus*.

& le musavelaine (1), qui méritent quelque attention ; le premier est fort menu, élancé comme une belette ; il a le grouin long & pointu, le poil cendré, & les yeux si petits, que plusieurs auteurs ont cru qu'il n'en avoit point ; de-là ils l'ont appelé rat aveugle (2). C'est aussi par cette raison que les Egyptiens, qui croyoient les ténèbres plus anciennes que la lumière, honoroient singulièrement cette espèce de rats ; & lorsqu'ils en trouvoient quelques-uns de morts, ils les portoient honorablement dans une de leurs villes, destinée à la sépulture de ces animaux. Ils sont venimeux dans les pays chauds, mais dans les climats tempérés ils ne sont dangereux que pour les chats, qui ne les mangent point impunément ; aussi les vieux, instruits par l'expérience, se contentent de les tuer : au reste, si ce rat est venimeux comme l'araignée, il n'est pas moins agile, & il marcheroit, dit-on, comme elle sur un fil tendu. Or l'on dispute beaucoup laquelle de ces deux qualités qu'il a de communes avec l'araignée, l'a fait nommer musaraigne, & nous laisserons, s'il vous plaît, cette contestation aux étymologistes.

Le musavelaine tire son nom de l'espèce de

(1) *Mus-Avellanum*. Le Muscardin de M. de Buffon.

(2) *Maovandas*.

coudrier qu'il habite , & sur lequel il fait son nid dans la forme de celui des oiseaux ; son poil ressemble assez à celui de la martre , & l'odeur en est agréable , puisque les petits-mâtres & les coquettes, du tems de Saint Jérôme , la préféroient à tous les autres parfums. Il faut voir comme ce Saint fronde cette sensualité dans une lettre à la dame Démétriade , où il prêche contre les vanités de son siècle.

Tous les autres rats dont je vais parler sont étrangers , & portent ordinairement le nom des pays où ils se trouvent. Les plus près de nous & les plus connus sont les rats des Alpes , appelés autrement loirs , glirons (1), marmottes ; car ces trois noms appartiennent à la même espèce (2). On raconte des merveilles de la sagesse de leur gouvernement , de leur industrie à se construire des maisons sous terre , & à les fermer exactement pendant l'hiver ; on vante leur prévoyance à faire des magasins de fourrages , & leur prévoyance à les voiturer ; jusques-là que l'apologiste des bêtes les cite comme des animaux qui font honneur

(1) Gliron ou liron , même animal que le loir.

(2) Le loir est très-différent de la marmotte ; c'est celle-ci que les naturalistes désignent sous le nom de *mus alpinus*.

aux animaux, & qui prouvent que ce ne sont point de pures automates. Je vais, monsieur, vous transcrire son apologie.

(1) Les Alpes, ces monts orgueilleux
 Qui portent leur front jusqu'aux cieux,
 Nourrissent sur leur pente, aux environs de Cour,
 La capitale des Grisons,
 Des rats, dont à-peine on peut croire
 L'ingénieux manège au tems des fensifons.
 Ces rats, d'une espèce assez fine,
 Sont presque aussi gros qu'une fouine,
 Ils savent dans l'été faire pour leur hiver
 Ample provision de foin tout le moins verd ;
 Et voici comment ils s'y prennent.
 Chacun d'eux, tour-à-tour, fait sa tâche propre ;
 L'un se tient couché sur le dos,
 D'autres en cet état tout doucement le traînent
 Chargé de sa botte de foin
 Que ses pattes qu'il dresse embrassent avec soin,
 Et par sa queue d'effi traîné dans leur botte
 Il leur sert de cheval, & même de charrette.
 C'est par ce travail redoublé
 Que ces rats montagnards ont le dos tout à fait
 Ce manège subtil n'est point un badinage,

(1) Apologie des Lâtres par monsieur le Doyen de la Faculté de Médecine.
 Page 131

Si l'on y réfléchit, on connoît aisément
Que ce n'est point l'instinct, mais un raisonnement
Qui joint l'assortiment de tout cet équipage.
L'instinct ou le besoin peut bien grossièrement,
Inspirer à ces rats sauvages,
Qu'ils doivent nécessairement
Vivre sur la montagne en hiver de fourages ;
Mais de les voiturier l'adroite invention
Est de l'ame qui pense une opération.

Passons à l'apologiste sa très-mauvaise poésie ; son histoire prouve au-moins beaucoup d'industrie dans les rats : pour une ame pensante, c'est une autre thèse qui ne se décidera que lorsqu'on connoitra suffisamment la nature de l'ame ; & l'on ne touche pas encore à cette découverte, à en juger par les peines & les recherches inutiles qu'elle a déjà coûté aux hommes depuis qu'ils raisonnent sur eux-mêmes.

On dit encore que les marmotes dorment tout l'hiver sans manger ; mais si cela étoit, elles feroient bien des frais inutiles en été à ramasser des provisions, & leur adresse à les voiturier seroit en pure perte : il faut donc entendre seulement qu'elles se tiennent couvertes dans leurs trous tout l'hiver, & cela est fort sage ; au reste, elles s'appriivoient facilement, & les tours que leur font faire ces petits misérables qui en tirent un tribut sur la curiosité

populaire, font des preuves de leur docilité ; mais leur premier mérite, c'est qu'elles font très-bonnes à manger. Dans l'ancienne Rome on en tenoit des ménageries appelées *gliraria*, elles faisoient les délices des meilleures tables, & ce goût, qui dans long-tems, eût subsisté davantage, si les édiles, par quelque intérêt particulier, n'eussent aboli ces ménageries. Marcus Scaurus, beau-fils de Sylla par sa mère Métella, ce voluptueux d'un goût exquis, cet édile magnifique qui fit élever ce célèbre théâtre à trois étages, soutenu sur trois cent soixante colonnes de trente-huit pieds de haut ; cet homme enfin, qui introduisit à Rome, par son exemple, le fust & la délicatesse à la place de l'antique sévérité, fut le premier qui apprit à ses concitoyens ce que valoient les glirons. Cette édlité de Scaurus, pendant laquelle ils régnèrent sur les tables les plus délicates, fit plus de tort à la république, au jugement de Plébe & d'un historien moderne, que ne lui en avoient fait les sanglantes proscritons de Sylla son beau-père. Ainsi les catulles, qui sont bien persuadés que c'est le luxe & la volupé qui ont perdu les Romains en les amollissant, ne comptent les marmotes parmi les causes de la décadence de ce grand empire (1).

(1) Tout ce qui est de Catulle & de ses amis, est rapporté à la décadence de l'empire.

Dans les Indes il y a des rats qui ont la grosseur & le poil des marmotes, excepté qu'ils sont plus argentés; ils marchent quelquefois sur leurs pieds de derrière, & sont si dangereux quand la faim les presse, qu'on ne dort point en sûreté auprès d'eux.

(1) Dans l'île du Pin, près celle de Cuba, on en voit de presque aussi gros, de poil roux, & fort bons à manger.

(2) Dans l'Égypte il s'en trouve communément d'assez grands, dont le poil est presque aussi piquant que celui d'un hérifson. A Nuremberg ils sont gros comme des fouines & de la couleur des lievres; en Hongrie ils tirent sur le verd, sont à-peu-près taillés comme des belettes, sans être plus gros que nos fouris.

(3) Dans la Virginie il y a beaucoup de rats blancs, dont les naturels du pays faisoient autrefois un usage singulier; lorsqu'ils en avoient un pendu à chaque oreille, ils se croyoient aussi bien parés que nos dames sont sûres de l'être avec les plus belles perles d'orient. C'étoient, comme vous le pensez bien, des rats morts remplis simplement de paille : ils

(1) Journal Historique de monsieur de la Salle; pag. 32. tome I.

(2) Dictionnaire de Trévoux.

(3) Bibliothèque universelle, tome 6 pag. 260.

avoient naturellement quelque bonne odeur, ou des parfums pour corriger la mauvaïse qu'ils auroient pu répandre.

Cette mode nous paroîtroit peut-être moins ridicule que celle des paniers, si les Virginiens n'étoient pas des sauvages; car, dans le fond, il n'est point absurde que les rats puissent servir de parure. Le voile de Proserpine, la reine du plus vaste de tous les empires, étoit parfumé de rats brodés avec beaucoup d'art, & ce voile lui donnoit part-être aux yeux de Platon, les mêmes graces que prêtâ à Junon la ceinture de Vénus dans une affaire d'honneur.

Et sans aller chercher des exemples dans la Virgirie & aux enfers, le petit-gris & l'hermine ne font-ils pas, depuis long-tems, en possession de nous, de faire de fort beaux ornemens. Et de marquer des titres & des dignités? Or, le petit-gris est la dépouille du rat lillipé, & l'hermine, qui est la plupart des naturalistes, est la même chose que le rat pontique. (*) Il est d'ailleurs digne de remarque que le complaisance un charlatan, un valet, un docteur, portent des peaux de ces animaux, & malicieusement qu'ils ont des yeux de rats.

(*) L'hermine est le rat de Sibirie, & le petit-gris est le rat de l'Inde. On ne peut pas dire que ces deux rats soient de la même espèce.

lantes ; cependant elles répondent au-moins qu'un homme qui a mérité d'en être revêtu dans une université , a étudié suivant l'ordonnance.

J'ai connu un brave licencié de la sacrée faculté de Paris , qui étoit plus jaloux de sa fourrure qu'un gueux de sa besace. A plus de cent lieues de Paris , au fond d'une province où l'uniforme de la licence est inconnu , il s'en paroît en chaire , dans les processions , il l'endossoit souvent pour recevoir des visites ; & l'en ajoute qu'il se donnoit quelquefois le plaisir de coucher avec , tant il l'aimoit tendrement. Je crois ce dernier trait exagéré ; mais il est exactement vrai que revêtu de sa peau , ainsi que l'âne de celle du lion , il se croyoit infiniment au-dessus de ses confrères qui n'étoient pas fourrés comme lui ; & ses confrères , de leur côté , maudissoient de bon cœur le licencié , & tous les rats pontiques , complices de sa sottise vanité.

Mon catalogue , monsieur , n'est pas encore rempli ; j'ai bien d'autres rats à y placer , mais beaucoup plus curieux , d'une nature particulière , & plus étendue que toutes les espèces que j'ai parcourues ; nous les nommerons , si vous voulez , les rats de tout pays. Il y en a par-tout où il y a des hommes ; invisibles & d'une substance spirituelle , comme les génies , ils ne sont sensibles que par leurs effets , qui ne permettent pas de nier leur existence , au-moins de ceux qui ne nous appartiennent point ;

car chaque particulier qui en loge dans son cerveau ne s'en doute seulement pas.

N'exigez pas, monsieur, s'il vous plaît, que je vous fasse l'analyse de toutes les espèces de rats de cerveau : ils participent à la nature des ames, & semblent former chacun une espèce différente; cependant on pourroit les distribuer par classes, selon les conditions, les génies & les caractères des ratiers qui composent la société. Mais quelle liste encore ! Je la commencerai, mais j'ai, pour ne la point achever, la même excuse qu'Erafme fait apporter à la folie pour ne pas compter toutes les sortes de fous; c'est que le dénombrement en est impossible.

Nous mettrons donc dans la première classe, les rats des coquettes; je crois qu'ils doivent avoir le pas sur tous les autres, sans leur faire tort; mais que ceux des petits-maitres ne s'avissent d'aller leur disputer, & ils ont quelque droit de le faire; car, dans ce cas, la chose seroit problématique, & pour ne pas troubler la bonne intelligence qui nous réunit, on pourroit par accommodement les mettre tous deux dans le même rang indifférent, & ainsi de suite, si l'on rencontre dans le monde. Si l'on veut encore donner de l'étendue à ces deux classes, on pourroit les supposer, l'une pour les petits, les autres pour les autres, les plus grands & les moins, & ainsi de suite, tous les rats par conséquent, & ainsi de suite.

d'une coquette, & l'étourderie d'un petit-maître.

La seconde place appartient de droit à ceux des dévots & de la gent mystique. Ce sont eux qui produisent dans l'esprit de leurs hôtes ces pieuses fantaisies qu'ils suivent comme des inspirations; ce sont les mêmes qui sont cause des vœux imprudens, & des austérités outrées; ils font de l'un un fanatique, de l'autre un imbécille; ils envoient dans un cloître celui-ci qui étoit né pour servir l'état dans les affaires ou dans les armées, & arrachent celui-là du sein de sa famille pour en faire un misanthrope, un malheureux dans la solitude. Combien tous les jours ces mêmes rats font-ils fabriquer de testamens ridicules, dans lesquels un père de famille, pénétré d'une indifférence subite pour ses enfans, les déshérite dévotement, pour enrichir un tartuffe, bâtir un temple, ou engraisser une communauté d'inutiles? En général, ils causent dans l'esprit un si prodigieux dérangement, qu'un homme toujours en contradiction avec les autres hommes, fait les plus grandes folies par des principes très-sages.

Il est inutile de protester que je ne parle pas de tous les dévots, je les respecte sincèrement, & je suis persuadé que les honnêtes-gens, remplis d'une saine dévotion, sont de tous les hommes ceux qui ont le moins de rats.

Donnons, si vous voulez, monsieur, le troisième rang aux rats des gens de génie, des hommes

à talens. Les poëtes en ont toujours eu la cervelle bien meubée , & l'on ne s'accoutumeroit point à voir un rimeur parfaitement raisonnable : je crois bien qu'Apollon les inspire , mais c'est souvent Apollon *Sminthien*, c'est-à-dire, le Ratier. Les mathématiciens ne manquent pas aussi de rats , & les peintres , & les musiciens en sont largement partagés. Tous ces messieurs généralement regnent dans une sphère plus ou moins étendue , hors de laquelle leurs rats les tyrannissent un peu : Heureusement leurs talens excusent leurs écarts.

Faites-moi grace , monsieur , pour la quatrième classe , ou permettez-moi d'y comprendre indistinctement les rats de tout le genre humain , & vous vous donnerez la peine de les y démêler. Tout homme qui n'a pas de liaison dans ses pensées , de suite dans ses actions , d'ordre dans ses dessein , qui semble souvent agir plutôt par hasard , par caprice , ou par principe de méchanceté , que par raison , s'appelle ratier ; au-moins ce sont les idées que je crois attachées à ce terme. Or quel est le mortel qui ne mérite pas quelquefois ce nom ? La différence , monsieur , est du plus au moins , cette différence est infinie.

Que le seigneur Asmodée étoit placé avantageusement sur la tour de San-Salvador avec don Cléofis , pour lui montrer ce qui se passoit dans Madrid ! Supposons , monsieur , que le seigneur

Paris, sur un observatoire pareil, avec un étranger curieux de connoître des rats, je pourrois peut-être lui montrer des personnages assez singuliers en ce genre, en supposant encore que par la même puissance diabolique les toits fussent enlevés, & que je pusse promener mes yeux dans l'intérieur des maisons : convenons encore qu'il est nuit, car j'ai besoin de toutes ces suppositions.

Voyez-vous, dirois-je à mon compagnon, au fond de ce collège, dans une chambre qui donne sur un petit jardin, un homme empaqueté dans une robe de chambre assez mal-propre, qui paroît glacé sur un pupitre ? C'est une sorte d'homme de lettres, il fait quelquefois de méchans vers, & je gage qu'en ce moment il aiguise une épigramme contre le genre humain ; car il déteste tous les hommes en général, par semestre, & je fais qu'il est à-présent dans son semestre de misanthropie. Au commencement du mois il se fait une liste alphabétique des tables où il doit aller manger, & il croiroit faire une impolitesse à ses hôtes de n'y pas aller le jour marqué sur ses tablettes ; au reste, il s'y présente vêtu comme un disciple de Diogène, & s' imagine encore être mis fort galamment. La première fois qu'il voit un homme, il l'aime subitement, il l'accable de politesses ; mais la seconde, à-peine daigne-t-il le saluer. Il se fait une infinité de petites règles qu'il suit inviolablement ; quinze jours d'avance il est réglé que

tel jour , à telle heure , il fera des vers ou de la prose , que le soir il ira nécessairement en tel endroit , ou qu'il ne se laissera point voir qu'à telle heure ; & son plan une fois tracé , s'agiroit-il de racheter la vie à tous ses amis , il ne s'en écarteroit pas : tant il est esclave des loix qu'il s'impose.

Portez votre vue , continuerois - je , à plusieurs rues au-delà du collège , appercevez-vous sur la droite , dans un grand hôtel , cette jolie femme qui se met à sa toilette ? Je la connois , & je sais à quoi cet appareil est destiné : lorsqu'elle sera bien parée , elle se placera dans une niche où elle jouira des honneurs de la divinité ; on brûlera de l'encens à ses pieds ; enfin elle recevra au milieu de la fumée & des bougies , au moins un culte domestique.

Dans la maison voisine , examinez cette autre femme qui est couchée nonchalamment dans un beau lit d'étoffe d'or ; admirez la richesse des meubles , considérez la beauté des lustres & la quantité des bougies. Combien de monde autour d'elle ! Cependant il n'y a ni prêtre ni médecin , aussi n'est-elle pas malade ; elle a pris en aversion la lumière du soleil , & ne souffre pendant le jour même que celle des flambeaux ; entre son lit est son trône , & son appartement son empire ; il change souvent de face , car elle en varie les meubles aussi souvent qu'on fait les décorations d'un théâtre. La seule de cette dame à face humaine n'est autre que le coiffeur ,

elle a couru pendant cinq ans les provinces à grands frais, sans aucun dessein ; à-présent elle se délasse apparemment de ses fatigues.

Passons à un autre quartier, dirois-je encore à mon étranger : Voyez-vous, sur cette place, un grand concours de monde ? C'est une batterie qui a attiré cette foule ; je connois un des acteurs, c'est un homme singulier, plein de probité, & qui ne manque pas même de mérite, mais ennemi juré des petits chapeaux, il a vu passer un cavalier qui en portoit un de cette espece, il lui a demandé pourquoi il ne portoit que la moitié d'un chapeau ; l'autre lui a répondu brusquement, ils se sont piqués ; enfin ils en sont venus aux mains : cependant cette aventure n'engagera point cet homme à faire grace aux petits chapeaux. Il est aussi brave qu'il est fou, & ne va jamais en compagnie sans un mulet chargé de lances, comme s'il avoit autant de bras que le géant Briarée.

Sur le coin de cette même place, regardez ce donjon élevé, qui n'est éclairé que par la sombre lueur d'une lampe ; y voyez-vous un homme maigre, abattu, armé d'une discipline épouvantable ? Croiriez-vous que c'est un sermon académique, plein d'esprit & d'éloquence, qui l'a converti : le voilà dans son donjon, comme étoit Siméon Stylite sur sa colonne ; mais le monde n'y perdra rien ; il y viendra bienôt avec des passions plus vic-

lentes ; c'est sa coutume , il fait alternativement des parties de débauche & de dévotion ; il passe quelquefois un quartier dans un cloître , ensuite un autre chez des courtisanes.

Regardez à gauche, continuerois-je ; appercevez-vous dans une maison isolée, un homme qui se promène comme un fou dans une salle basse ? C'est un savant très-riche, contre l'ordinaire de ses confrères ; il a partagé Paris en plusieurs parties égales par des demi-diamètres qui aboutissent à un centre où il fait sa demeure principale ; & c'est la maison que je vous montre ; mais il a encore loué dans tous les quartiers, quantité de chambres qui répondent sur ces rayons à des distances proportionnelles du centre , de sorte qu'étant presque toujours également éloigné de plusieurs de ses logements, le hasard décide de celui qu'il visitera ; il les parcourt souvent sans s'y arrêter, comme le soleil fait les douze signes du zodiaque ; & quelquefois il y fait des stations. Cependant il a des domestiques , mais il ne les voit que par rencontre , & ils lui sont aussi inutile que le doivent être à Jupiter des satellites , si cette planète n'est point habitée.

Je descends , monsieur , de mon observatoire , & je finis mes portraits , crainte de vous ennuyer ; depuis le cœbre jusqu'à l'hydre , je ne vois point dans le monde que des rats ; non pour les faire mépriser , mais il me faudroit deux élans , l'esprit du diable

Afinodée, & la plume de Le Sage. J'ai l'honneur d'être, &c.

CINQUIÈME LETTRE.

*Hinc populum latè regem belloque superbum
Venturum. Virgil.*

REVENONS, monsieur, aux rats naturels, & commençons enfin l'histoire de ceux dont je ne vous ai fait encore que les caractères. Leur nom est célèbre de tout tems dans les annales de tous les peuples, & dans la mythologie.

Lorsque les dieux épouvantés par les géants, s'enfuirent si prudemment en Egypte, sous diverses figures d'animaux, celle du rat ne fut pas négligée. Scarron dit que :

Momus devint singe, Apollon corbeau,
Esculap un bouc, Vulcain un veau,
Pan un rat, &c.

Pan étoit peut-être le mieux avisé de tous ses confrères, puisque sous cette forme empruntée, sa divinité étoit parfaitement en sûreté, à-moins que les géants ne se fussent transformés en chats.

C'est sans doute depuis cette métamorphose que

les rats ont été adorés, car ils l'ont été aussi bien que les chats.

Dans l'Egypte jadis toute bête étoit Dieu ,
Tant l'homme , au contraire, étoit bête ;
Tout animal ailleurs qui n'a ni feu ni lieu,
Avait là son temple & sa fête.
On avoit fait un jour au temple du dieu chat
D'un rat blanc & sans tache un pompeux sacrifice :
Le lendemain c'est le tour du dieu rat ;
Il fait , pour le rendre propice ,
Qu'à ses autels un chat périsse. *La Mère.*

Ce n'est pas dans l'Egypte seulement, où toute bête étoit dieu, que les rats ont eu des autels. La crainte qui fit les premiers dieux du monde, força les Phrygiens de les déifier, & les peuples de Paleftra & de Cambaye se feroient encore aujourd'hui un cas de conscience de faire du mal à ces animaux.

S'ils font des dieux dans la mythologie, ils figurent en héros dans l'histoire ; elle est remplie de leurs conquêtes, & d'actions éclatantes qui les placent à côté des Alexandre, des Tamerlan, des Gengiskan. Semblables à ces nations guerrières du septentrion, qu'on a vues dans différens siècles se déborder dans l'Europe & dans l'Asie, comme des torrens impétueux renverser tout ce qui s'opposoit à leur passage, détruire des empires, ou se les

soumettre , souvent des milliers de rats belliqueux ont pris des villes , conquis des provinces , chassé des peuples.

Dieux malfaisans , ils firent souvent ressentir les effets de leur toute-puissance aux Phrygiens qui les adoroient , & chassèrent brusquement de leur pays ces braves Troyens qui avoient soutenu dix ans les efforts réunis de toute la Grece ; enfin le Simois & le Scamandre , ces fleuves célèbres de la Troade , n'ont vu quelquefois sur leurs bords que des rats. Pareille conquête sur le Méandre ; les migrations de plusieurs peuples de l'Ionie n'ont eu d'autre cause que la cruelle nécessité de céder leurs terres à des armées de rats victorieuses.

Passons en Thrace , nous y verrons les Abdérites , peuples assez connus par une comédie françoise , chassés de leur patrie par ces mêmes conquérans. Cette révolution arriva sous le regne de Cassandre , roi de Macédoine , l'un des successeurs d'Alexandre. Les rats , réconciliés sans doute par une paix solide avec les grenouilles depuis cette fameuse bataille qu'Homère a chantée , se liguèrent avec elles ; soutenus des légions amphibies de ces alliés , ils inondèrent de leurs troupes les terres des Abdérites , assiégèrent la ville d'Abdère , & chassèrent enfin les habitans de tout le pays , après leur avoir enlevé leur capitale.

Les histoires ne disent rien de la conduite du
siège ,

siège , de sorte qu'on ignore comment la ville fut attaquée & défendue ; on ne fait si elle fut emportée d'assaut & livrée au pillage , ou bien si elle se rendit par capitulation , & quels en furent les articles. Voilà comment les faits les plus importants de l'antiquité demeurent dans l'obscurité , faute de l'utile secours des gazettes , qui nous donnent , (soit dit en passant) un grand avantage sur les ancêtres.

Cependant , malgré la disette des mémoires , on peut assurer qu'Abdère essuya deux grands sièges ; le premier est celui dont nous venons de parler ; le second fut formé par les Abdérins mêmes , qui voulurent rentrer dans leur ville : ils firent de grands efforts , & ils rentrèrent enfin , mais ce ne fut pas , selon toute apparence , sans une horrible effusion de sang , les assiégeans combattant pour recouvrer leurs foyers , & les assiégés pour conserver leur conquête. On peut conjecturer encore que les rats étoient seuls entrés dans Abdère , qu'ils se sentent abandonnés aux grenouilles les rivières , les marais , les prairies , & tout ce qui pouvoit être à la disposition de ces alliés.

Les habitans de Cérato , petite ville de la province de Naples , se souviennent encore d'avoir été assiégés , il n'y a pas cinquante ans , de départir à l'ennemi avec les rats , comme avoient fait les Abderins. Les tremblemens de terre , causés par les volcans de la montagne du mont Vésuve , donneront lieu à cet événement.

nement. La ville de Cérétto en fut presque toute bouleversée, une bonne partie de ses habitans demeurèrent sous les ruines, & ceux qui eurent le bonheur de se sauver, se retirèrent dans la plaine où ils établirent une espèce de camp : mais bientôt il ne fut pas beaucoup plus sûr que la ville ; une armée de rats vint les y menacer d'un sort plus triste que celui qu'ils avoient évité, c'est-à-dire, de les manger tout vifs. On opposa le fer & le feu à ces légions furieuses, on fit de bons retranchemens, & l'on passa plusieurs nuits sous les armes, crainte de surprise : jamais alarme ne fut plus chaude.

Dans cet étrange embarras, on eut recours à un chat, on l'envoya contre les rats, mais ce fut pour leur servir de pâture. Dans un instant ils l'immolèrent aux mânes de leurs pères mangés par les chats, ou plutôt il fut autant sacrifié à l'appétit qu'à la haine nationale. Jugez par-là, monsieur, de la solidité de l'inscription suivante qui étoit autrefois sur une porte d'Arras avant que Louis XI eût pris cette ville.

Quand les rats mangeront les cats,
Le roi sera seigneur d'Arras,
Quand la mer qui est grande et haute
Sera si la St. Jean gelée,
On verra par-là fins la guerre.

Sortir ceux d'Atlas de leur place.

Les rats ont fait des choses aussi surprenantes en Italie; on leur a quelquefois abandonné des campagnes, & même des villes. Par exemple, celle de Cosa, à-présent Orbitello, dont les habitans ne disent seulement que les habitans furent obligés de laisser leurs dieux pénites à la merci de ces animaux féroces.

Dans l'île de Gyara, l'une des Cyclides, ils ont fait encore une expédition bien plus mémorable: Plinè, d'après Strabon, & tous les naturalistes d'après Plinè, en parlent comme du plus terrible de tous les prodiges. Les rats ayant forme le dessein de chasser les insulaires, ravagèrent leurs champs, coupèrent les moissons, les légumes, mangèrent les magasins, en un mot, assamèrent l'île; enfin ils attaquèrent les hommes & les animaux domestiques dans les villes. Ils étoient en si grande quantité, que les habitans, quand ils n'étoient pas occupés à chercher pour leur vie, ne pouvoient s'occuper de rien tant de millions de rats, qui se débatoient sur la terre. Il leur fallut donc obéir à la nécessité, & prendre le seul parti qui restoit, d'abandonner ce qu'ils ne pouvoient plus défendre.

Ils furent encore obligés, en se retirant, de s'ouvrir des passages à l'épée & à la pique, & de combattre avec les rats, & de les tuer.

leurs vaisseaux. La fureur des rats ne s'en tint pas-là encore; les insulaires embarqués, ils entrèrent avec rage dans les maisons, & y mangèrent jusqu'aux métaux; le fer, le cuivre, l'or, l'argent, tout fut dévoré.

Ce trait merveilleux est expliqué différemment par les historiens; pour moi, je pense que ce prodige ne doit pas être attribué à la faim, mais plutôt à une sage précaution: à l'exemple de ceux qui avoient rongé les cordes des arcs & les courroies des boucliers des Assyriens, ils pensèrent peut-être qu'il falloit dévorer les arsenaux, & tout ce dont on pouvoit fabriquer des armes contre eux, afin de pouvoir combattre avec avantage leurs ennemis s'ils venoient à rentrer dans l'île, ou du moins leur ôter la supériorité des armes.

Ce que je viens de toucher des rats, à l'égard des Assyriens, n'est point une légende, il ne s'agit pas moins que d'une bataille gagnée, dont les rats méritent tout l'honneur. Un grand historien de nos jours parle fort au long, après Hérodote, de cette belle action, & je ne puis mieux faire que de rapporter ses propres termes.

Séthon, ou Sévéchas, roi des Egyptiens, & grand prêtre de Vulcain, prince devot, avoit irrité ses troupes par son avarice & ses mauvais traitemens. « Il éprouva bientôt leur ressentiment dans » une guerre qui lui survint tout-à-coup, & dont

» il ne se tira que par une protestation misérab.
 » Sennachérib, roi des Arabes & des Assyriens,
 » étant entré avec une nombreuse armée en Baby-
 » lone, les officiers & les soldats Égyptiens se
 » firent de marcher contre lui. Le prêtre de Vul-
 » caïn, réduisant à une telle extrémité, eut recours
 » à son dieu, qui lui dit de ne point perdre cou-
 » rage, & de marcher hardiment contre les enne-
 » mis, car le pays d'où ils venoient étoit fertile.
 » Il le fit; un petit nombre de soldats Égyptiens,
 » viciés & étrangers se joignit à lui; avec une
 » poignée de gens il vainquit l'armée d'Assyrie.
 » Sennachérib avoit établi son camp. La nuit sui-
 » vante, une multitude affroyable de rats se pré-
 » senta dans le camp des Assyriens, & ayant
 » rongé les cordes de leurs tentes, & toutes les
 » courroies de leurs boucliers, les mit hors d'état
 » de se défendre. Ainsi désemparés, ils furent obligés
 » de prendre la fuite, & il ne leur resta que
 » avoir perdu une grande partie de leur armée.
 » Sédécias, de retour chez lui, se fit élever une sta-
 » tue dans le temple de Vulcaïn, où tenoit à la
 » main droite un rat, il disoit dans une lettre, qu'il

Que par miracle, il avoit vaincu par ses dieux ennemis.

(C.) Rollin, l'histoire ancienne, tome 10, page 102.

On auroit pu, ce me semble, ajouter, & d'*envoyer les rats.*

(1) Un autre prêtre, nommé Crinis, fut puni de son indévotion par ces mêmes animaux qui avoient si bien servi le dévot Séthon. Celui-là étoit pontife d'Apollon, mais de ces pontifes indolens qui vivent voluptueusement d'un bénéfice qu'ils déshervent fort mal. Sa négligence dans les sacrifices scandalisoit les peuples; Apollon en fut irrité, & couvrit les champs de Crinis d'une prodigieuse quantité de rats & de souris. La punition de ses fautes lui en fit connoître l'énormité; il rentra en lui-même, & songea à détourner la colère de son dieu par sa piété & son zèle à remplir les devoirs de son ministère: il réussit; le dieu naturellement bon, lui fit entendre qu'il étoit satisfait de sa conduite, & qu'il lui rendoit ses bonnes grâces; mais ce n'étoit pas assez, il falloit délivrer Crinis des troupes qui vivoient à discrétion sur ses terres: il l'obtint encore. On croira peut-être qu'Apollon n'eut besoin, pour les renvoyer, que d'une parole ou d'un clin-d'œil, enfin que du même signal qu'il leur avoit ramassés: point du tout, engraisés aux dépens du prêtre, ils firent les mutins, & ne jugeant pas à-propos d'obéir.

Alors Apollon , indigné de leur insolence , jura par le Styx qu'il les exterminerait tous ; mais connoissant à quels ennemis il avoit à faire , il se servit contr'eux des mêmes fleches avec lesquelles il avoit terrassé le géant Titius , le serpent Python , & les fils de l'orgueilleuse Niobé : il ne jura pas en vain , ils périrent tous jusqu'au dernier , mais avec honneur , sans penser seulement à fuir.

Cette victoire fut gravée au temple de mémoire , & l'assentat chantée sur le double vailon par les chastes sœurs du vainqueur. On croit même , & l'on n'en doute pas , que c'est depuis cette action qu'Apollon fut appelé *Symphonien* , du nom des symphonies *sympholis* par les Hellènes , les Celtes & les Troyens , comme il avoit reçu le surnom de *Pythien* , après avoir exterminé le serpent Python.

Aussi les peuples que le vent du Nord souffle vers le temple d'Apollon Symphonien lorsqu'ils ont été vaincus dans leurs campagnes ; c'est-à-dire les Celtes , les Gaulois & les autres fortes de colonies qui peuplent l'Europe , ont eu pour il étoit principalement dédié à ce dieu , & y ont fait un temple magnifique qui étoit consacré à lui par un rat à la main droite.

Ces deux sacrifices , mais le plus important étoit d'être pour le plus comme des rats & des souris , & de les offrir au dieu. Les Gaulois en offrirent un grand nombre , quelquefois cent cinquante en une seule occasion , & les rats & les souris étoient si communs qu'ils étoient

Hamelen (1), ville du duché de Lunebourg, que les habitans n'étoient plus maîtres dans leurs maisons; ils se voyoient bientôt obligés de les abandonner, lorsqu'un charlatan se présente aux magistrats, & leur promet de les débarrasser de ces ennemis domestiques, moyennant une somme qu'il leur demande. Que ne lui auroit-on pas donné? Les conventions faites, le charlatan court par toutes les rues, rassemble les rats au bruit d'un tambour, & les emmene hors de la ville, on ne fait où. Après il revient triomphant demander la trop juste récompense de son service; mais il étoit déjà oublié, les magistrats lui manquèrent de parole, & refusèrent de le payer. Piqué de leur mauvais procédé, il reprit son tambour, & les enfans attirés par sa réputation & par le bruit, coururent aussi-tôt après lui, il sortit avec eux de la ville, & n'y rentra jamais, non plus que les enfans qu'on chercha inutilement.

La mémoire de ce jour malheureux se conserve encore à Hamelen; à pareil jour les portes de la ville sont fermées, & il est défendu d'y battre la caisse. Cet homme étoit sans doute un grand enchanteur; mais sans le tambour magique, Hamelen seroit peut-être devenue Ratopolis.

(1) *Atlas major* de Janson, tome 1. dans la description de l'Allemagne.

Vous voyez, monsieur, que les rats font une nation très-belliqueuse, qu'ils sont capables des plus grandes choses, & aussi formidables, malgré leur petitesse, que les lions, les tigres, les léopards, & toutes les bêtes féroces qui désolent l'Afrique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE SIXIÈME.

. *Ellis, Ellis, Ellis! Vire!*

MONSIEUR,

L'ENDROIT le plus brillant de l'histoire militaire des rats, est la guerre qu'ils eurent autrefois avec les grenouilles, guerre intéressante & trop peu connue hors des collèges. Si l'on compte les chants pour avoir fait le sujet de deux dissertations académiques, quel nombre de glorieux rats d'ivoire ont été chantés sur la lyre, sur la trompette de l'innocence, de l'innocence bienheureuse, sur cette même trompette qui a célébré le valère implacable d'Achille, la fureur de Ulysse, & les longs voyages de nos docteurs de l'école!

Ainsi l'honneur d'Achille, & d'Ulysse comme lui de l'école d'Alexandre, les ratons de l'école d'Homère, quelle gloire pour eux, & pour nous!

des indlicieux adorateurs de l'antiquité, qui croient le poëte Grec sans défaut, & ses héros parfaits ! Aux yeux de madame Dacier, les rats ne devoient point être de simples rats, mais des héros poétiques. Qu'il me seroit facile de relever leur gloire par celle d'Homère, & de faire valoir en leur faveur la Batrachomiomachie ! Mais je me suis interdit l'éloge, & la sévérité de l'histoire me le défend.

Après tout, il n'est pas bien certain que ce poëme soit l'ouvrage du chantre d'Ilion ; des écrivains d'un grand mérite en ont douté, d'autres ont osé décider qu'il lui étoit faussement attribué, aussi bien que les hymnes, le margite, & quelques petites piéces semblables qui portent son nom. Un écrivain célèbre (1) fut honneur du combat des rats & des grenouilles à Pigrès ou Tigrès d'Halicarnasse, frère de l'illustre Arthémise, & le nom de ce Carien se lit à la tête d'un ancien manuscrit (2).

Observez encore après un critique éclairé (3), que la plus grande partie du poëme consiste en parodies de l'Iliade & de l'Odyssée, & que ces parodies en font tout l'agrément : remarquez qu'il s'y trouve beaucoup de vers foibles, négligés, & même

(1) Suidas.

(2) D. de l'Étiéologie du Roi.

(3) Suidas.

vieux, mais sur-tout une affliction marquée à jeter du ridicule sur les dieux d'Homère, & particulièrement sur la redoutable Vallas, qui se plaint comme une commère de ce que les rats lui ont mangé quelques colifichets de femme, & qui est si embarrassée que si elle avoit perdu son égide. Après ces observations qui ne sont point à mépriser. Pourroit-on ne point bien avoir fait la *Batrakomachie*. Voilà autre inconvénient : non-seulement il seroit perdre aux rats la gloire d'avoir été chantés par Homère, mais encore se dénier Homère celle d'avoir inventé la poésie burlesque ; ce qui seroit très-à propos, parce qu'on étoit bien aisé de donner à l'ouvrage de la poésie épique, ce burlesque sublime qui donne à la noblesse aux plus petites choses, & de la prêter aux plus ridicules ; car, pour le bas burlesque dont on a maqué l'Émile & l'Étincelle, &c. on peut se méprendre, surtout au sujet de la poésie, & que trouve à-peine des adolescents dans les rues & les chambres.

Il faut concevoir de l'humanité de nos auteurs des critique modernes qui prétendent nous donner ce répons formel de ne point de rat dans la poésie, & de croire qu'Homère n'avoit rien du poète burlesque : Pour qui se peut-il aviser de nous le proposer ? N'est-il pas évident que si l'on veut se servir de la langue de la poésie, on ne peut pas en faire un usage burlesque, & qu'il faut

cet ouvrage soit du poëte Grec, donc il doit être de lui; c'est, ce me semble, assez bien conclure, au moins pour ma cause (1).

Mais cet avantage ne fait qu'augmenter mon embarras; plus ce poëme sera d'Homère, & plus il me sera difficile de vous en parler d'une façon qui réponde à la réputation de son auteur. L'Illiade de monsieur de La Mothe m'effraie, & m'apprend qu'il y a dans les ouvrages de ce poëte divin des beautés à la grecque qui s'évanouissent dès qu'on veut les habiller à la françoise, & que ses penfées sont des fleurs tendres qu'il ne faut toucher qu'avec beaucoup de délicatesse. Au reste, monsieur, je ne vous ferai pas une traduction littérale de ce fameux combat des rats (2), je ne vous en promets qu'une analyse dans laquelle je me donnerai même bien des libertés. Je commence.

Ratopolis capitale des rats, comme qui diroit Ratonville, & Batrakepolis capitale des grenouilles, furent long-tems voisines sans rivalité, & florissantes

(1) Dans le siècle dernier on a découvert près de Rome dans des anciens jardins de l'empereur Claude, un bas relief, représentant un homère, avec deux rats, pour signifier qu'il étoit l'auteur du combat des rats. L'ouvrage est d'Archéus, sculpteur de Prym.

(2) M. de La Mothe de l'Académie des belles Lettres a traduit ce poëme en vers.

sans jalousie ; on assure même que depuis la fondation , les deux états séparés par des bornes naturelles avoient joui sans interruption d'une tranquillité profonde jusqu'au règne du roi Ratapon , & de l'empereur Bouffard , époque malheureuse d'une guerre sanglante. Alors un coup imprévu du destin rompit une paix si confiante , & les furies des souverains précipitèrent leurs sujets dans des malheurs affreux.

Plicarpax , fils du roi des rats , trottoit un jour sur le bord des marais de Batrakopolis : Bouffard , empereur des grenouilles , l'aperçut , & le prit à sa taille avec gentes & à son port modeste pour un monarque , ou tout au moins pour un chevalier errant ; il lui adressa aussitôt la parole , lui offrit son amitié , lui demanda la fleur , & le fruit de la fleur de son nom. Plicarpax le félicita de sa haute noble vertu que peut seule donner une haute naissance , il vanta le roi Ratapon son père , l'empereur Tréfine sa mère , & son nom l'empereur. Il ne crut pas même de dire qu'il étoit le fils de son père tout l'univers : qu'il étoit comte d'ailleurs , & d'ailleurs , des oiseaux. Ce prince en fut flatté , que la modestie n'est qu'une vertu populaire ; puis il l'empêcha violemment , trouva sa fierté par ses courtoisies de ses courtisans , ou par les courtoisies de ses courtisans , ou par les courtoisies de ses courtisans de l'œuvre de la modestie.

Les hommes se trompent tous les jours comme lui sur cet article ; la renommée , avec toutes les ailes qu'on lui donne , ne fait souvent que planer sur les mêmes lieux , souvent il ne sort de ses cent bouches , au lieu de voix tonnantes , que des murmures , des bruits sourds , qui pour se répéter mille fois dans le même endroit , ne percent pas un certain nombre de méridiens. Cependant la passion qu'ont les hommes de se faire un nom , est une folie très-utile à la société , & contre laquelle les gens sages ne déclameront jamais.

Revenons à notre rat , il avoit d'autres biens que la gloire , & peut-être de plus solides : il ne les oublia pas , il parla de ses richesses avec emphase , & de la délicatesse de sa table avec un air de satisfaction que Bouffard remarqua : il en sourit , persuadé à son tour que la table de l'empereur des grenouilles valoit mieux que celle du roi Ratapon , & dit au prince que s'il faisoit confier son honneur à bien manger , il trouveroit tout ce qu'il pourroit desirer à la cour des grenouilles : en même tems il le presse d'y passer.

Passons ce lac , (dit-il) mon dieu vous servira de barrière.

Bientôt avec plaisir vous verrez mon palais :

Mais de peur de tomber au milieu des canalis.

Prince , tenez-vous bien. (Il a dit , il a couru)

Éficarpex, curieux de voir le palais de Bonifard, & plus encore d'y faire bonne chère, se rend sans balancer aux instances du monarque aquatique : il oublie que sa grandeur devoit l'attacher au rivage, & s'embarque hardiment sur un élément dont il ne considère pas le danger.

Éficarpex sur son dos légèrement s'élance,
L'accolle, & de ses bras le serre étroitement :
D'abord le cœur flatté d'un doux ravissement,
Il voguoit près des bords sans crainte du naufrage :
Mais bientôt qu'il se vit éloigné du rivage,
Et que les flots troublés lui gageaient le dos,
Il fit trouble comme eux, & n'eut plus de rep.

Son trouble étoit juste, sans doute, mais qu'allait-il chercher dans cette galère ? Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'en tremblant il tâchoit de faire l'oiseau marin, & n'osoit dire à Bonifard ce qu'il sentoit. Cependant la crainte, passion si nécessaire, lui arracha des vœux : c'est bien connu, plus il n'avoit plus d'autre ressource.

« O Bonifard, mon roi ! (il s'écria d'une voix rauque)
« De ta main, de ta main, de ta main, de ta main ! »

« Bonifard, mon roi ! (il s'écria d'une voix rauque)
« De ta main, de ta main, de ta main, de ta main ! »

Il alloit ensuite s'adresser à Jupiter , qu'il intéressoit si adroitement à son péril , en lui rappelant ses amours ; mais un spectacle terrible lui glaça les sens, & lui ôta la voix. C'étoit un serpent énorme (au moins il parut tel) qui leva la tête sur la surface des eaux. Fatale rencontre ! L'empereur , à la vue de cet ennemi mortel , disparut à l'instant , & s'enfonça bien avant dans le limon. Que devint le prince abandonné à la merci des flots ? Il nage , il s'enfonce , il reparoît , il boit l'onde bourbeuse , il va périr , & il l'auroit fait plutôt s'il n'avoit dû nécessairement prononcer le discours qui suit :

Cruel ! n'espère pas cacher ton crime aux dieux ;
Un œil , un œil vengeur voit tout du haut des cieux :
Pernicieux écueil d'où provient mon naufrage ,
Tu n'aurois pas sur terre eu le même avantage ;
J'aurois su mieux que toi sauter , lutter , courir :
Tu m'as traîné dans l'eau pour me faire mourir ;
Mais je serai vengé , les rats sauront ton crime ,
Et toi-même dans peu tu seras ma victime.
Un flot injurieux tranchant là son discours ,
Lui tranche aussi la vie au plus beau de ses jours.

Je ne fais si les imprécations de Psicarpax étoient fort justes ; vouloit-il que Bouffard fût manger sa majesté impériale par le serpent ? Remarquez aussi que le prince rat pensoit de lui ce que nous pensons

pensons de nous; il se croyoit fort considérable aux yeux des immortels, il s'imaginait que les intérêts de sa petite altesse étoient ceux du ciel, & que la foudre étoit faite pour le venger; quelle vanité! Il implora en-vain les dieux vengeurs de l'hospitalité violée, ils sont ordinairement du côté de la prudence, & il avoit négligé cette divinité.

Cependant les rats apprirent bientôt sa triste destinée, comme il l'avoit prédit. Son écuyer, qui du rivage en avoit été témoin, courut à Ratopolis annoncer ce malheur, & répandit par-tout la fureur & la consternation.

Au point du jour naissant la clameur des hérauts,
 Assemblée chez le roi les états généraux;
 On sonne le tocsin par toute la province,
 On fait savoir par-tout que haut & puissant prince
 Piscarpax, froid, sans vie, étendu sur le dos,
 Erre loin du rivage à la merci des flots.

Le roi Ratapon pleure d'abord devant les états la perte de son cher fils, unique & vain appui de son trône; ensuite il leur fait entendre adroitement que son malheur domestique intéresse tous ses fidèles sujets, & qu'ils doivent servir sa vengeance: Piscarpax, leur dit-il, a péri d'une façon indigne.

Séduit par les discours d'un perfide étranger:
 Mais ça, mes chers amis, ne vous fait-il pas peur.
 Il faut verser du sang; ne venons point de larmes,

Armions-nous. Aussi-tôt chacun courut aux armes ,
Il ne fut pas besoin de les mieux animer ,
Le démon des combats prit soin de les armer.

En même tems un héraut est envoyé à Batrakopolis :

Il tient en main un sceptre , & déclarant la guerre ,
Il prononce ces mots d'une voix de tonnerre :
De la part des états & du roi Ratapon ,
Je déclare la guerre aux hôtes du limon.
Grenouilles, votre prince a fait périr le nôtre ,
On les a vus tantôt sur les flots l'un & l'autre :
Armez-vous , & quiconque a du cœur parmi vous
Qu'il le fasse paroître aujourd'hui contre nous.

Cette déclaration jeta l'alarme dans l'empire des marais , & l'on murmura tout bas contre l'empereur. Il sentit bien la nécessité où il étoit de se justifier ; mais dédaignant la voie des manifestes , dans lesquels la vérité même est souvent suspecte , il protesta hautement dans l'assemblée des états , non-seulement d'innocence , mais encore d'ignorance sur le crime qu'on lui imputoit. Cette courte justification soutenue de l'assurance qu'il donna aux grenouilles de battre les rats , produisit un effet surprenant ; elles reprennent aussi-tôt courage , déjà elles méprisent l'ennemi , & ne demandent qu'à en venir aux mains.

Voilà donc, monsieur, la guerre comme elle est, et l'orage prêt à crêver. Qu'il va couler du sang ! Quel carnage va se faire sur la terre & sur l'onde ! Et pourquoi, me direz-vous ? Pour la mort d'un misérable petit rat. Mais la guerre de Troie n'est-elle un sujet plus grave ? Achille, Ajax, Ulysse, Diomède, Nestor, & tous les princes Grecs ont bien la patience de se morfondre dix ans devant les murs de Troie, pour venger l'injure de Menés, comme si l'honneur de toute la Grèce eût été attaché au front de ce bon prince. Qu'avoient été Priam & les Troyens à ces redresseurs de torts, comme le fut bien dire Achille lorsqu'il bouloit pour avoir Briéis ? Et que leur importoit que la belle Hélène fût entre les bras de Pâris ou du fils d'Atre ? Etoient-ils sages d'abandonner leurs états & leurs femmes, pour faire rendre celle de Menés ? Ils méritoient le même malheur que lui : le grand Ulysse s'échappa belle ; ingrat du sort des rois, qui n'avoient pas des Pénélopes comme le roi d'Ithaque.

Ne pourrois-je pas citer des guerres de religion, & des guerres de religion entre protestans & catholiques aussi légères ? Fallut-il que le duc de Rohan se battît avec des catholiques pour un peu de religion ? Fallut-il donc des années pour une dispute de philosophie ? Fallut-il donc des années pour une querelle de philosophie ? Fallut-il donc des années pour une querelle de philosophie ? Fallut-il donc des années pour une querelle de philosophie ?

Les postures indécentes d'un soldat Romain qui, des galeries du temple de Jérusalem, scandalisa les Juifs un jour de Pâques, furent cause d'une grande sédition; ensuite de la guerre de Vespasien, enfin de la destruction de la ville & de toute la nation : & la plupart des conquérans, à compter depuis Alexandre jusqu'à Charles XII, roi de Suède, avoient-ils d'autres motifs de répandre tant de sang, que l'amour de la gloire ? Et ce beau nom signifie tout ce que l'on veut.

Mais le roi Ratapon & tous ses sujets étoient trop offensés dans la personne du prince Psicarpax, pour laisser sa mort impunie; aussi les dieux qui s'étoient autrefois partagés entre les Grecs & les Troyens, ne jugèrent pas la querelle des rats & des grenouilles indifférente pour l'Olympe.

Jupiter assemble les dieux, & leur fait considérer dans les deux armées ces guerriers intrépides.

Qui la pique à la main marchant avec audace ,
Tel que Mars au milieu des campagnes de Thrace ,
Tels qu'on vit autrefois ces Titans orgueilleux ,
Tels qu'on vit d'Ixion les enfans sourcilleux.

Il demande ensuite à la troupe céleste qui d'entre eux prend part à cette grande journée ?

Puis soudain s'adressant à la sœur Pallas ,

Ma fille, c'est à toi de défendre les rats ;
Ils assistent, dit-il, à tous tes sacrifices,
A l'odeur de tes mêts ils trouvent des délices,
Ils fréquentent enfin ton temple & tes autels.

C'étoit justement ce dont se plaignoit la déesse.
Elle répondit à son père que les rats étoient une
race sacrilège qui ne fréquentoit ses temples que
pour ronger ses couronnes, dévorer ses sacrifices,
& boire l'huile de ses lampes ; mais elle exagéra
sur-tout l'attentat qu'ils avoient commis sur une
coëffure ou un voile, enfin quelque ornement qu'elle
avoit travaillé de sa propre main ; & pour surcroît
de chagrin, ajouta-t-elle, un misérable ouvrier à
qui je l'ai donné à raccommoder, m'importune tous
les jours pour son paiement, & je n'ai pas de quoi
le satisfaire.

Après cela la pauvre déesse de la sagesse devoit-
elle protéger les rats ? Cependant elle protesta qu'elle
ne favoriseroit point leurs ennemis, contre lesquels
elle avoit aussi des griefs ; car un jour qu'elle étoit
couchée sur le bord d'un marais, fatiguée d'une
grande bataille, les croassemens des grenouilles
lui permirent pas de fermer l'œil : or une prude
n'oublie pas un trait semblable.

Elle conclut donc qu'il falloit les laisser se battre,
& conseilla aux dieux de ne point se mêler des
affaires de ces peuples féroces ; oui, dit-elle :

Leur audace est extrême,
Ils oferoient de près attaquer un dieu même,
Evitons de leurs dards les coups audacieux,
Et voyons leurs combats fans descendre des cieux.

Les immortels qui se fouvenoient encore des Hiffires qu'avoient reçues Mars & Vénus dans les plaines de Phrygie, applaudirent aux fages discours de Pallas, & s'affirent autour du trône de Jupiter pour regarder impunément l'action.

S'ils firent fagement pour leur fureté, ils firent fort bien auffi de laiffer tous les événemens à la valeur des combattans. S'ils étoient ainfi demeurés neutres à Troie, les héros qui s'y signalèrent auroient encore été bien plus grands : Qu'est-ce que c'étoit que le vaillant Achille qui ne pouvoit fe faire bleffer qu'au talon, tandis que fes armes trempées dans le Styx, portoient la mort & l'horreur par-tout ? Ulyffe & les autres héros, affifés d'une divinité qui étoit fage ou brave pour eux, n'avoient qu'un héroïsme emprunté.

Cependant les deux armées font en préfence; des troupes bruyantes de mouchérons fonnent la charge, & Jupiter les féconde de fon tonnerre. Les généraux avoient placé une partie de leurs troupes fur un tertre gliffant, afin de combattre avec avantage les rats qui viendroient les y attaquer, & leur

corps de bataille, formé d'un front
d'un mille presque d'aligner, et d'un appui sur
cette de ses des lignes d'air, & d'un appui sur
par des rivières escarpés, à la relève de ses
terrains aplatis, mais étroits.

Les rats qui virent bien que le terrible combat n'alloit pas de s'attendre à un succès, se hâtèrent de faire marcher en file toutes les troupes, prirent le parti de les diviser en plusieurs corps, qui attaquèrent en même tems par différens endroits. Un détachement d'archers alla se poster sur une hauteur qui commandoit le terrein, & qui leur étoit favorable, étoient les uns, & de-là faisoient pleuvoir sur eux une grêle de flèches, & les autres se mirent à courir les rats les prenoit en flanc, & que d'autre côté ils étoient dans le marais, & avoient de l'eau jusqu'au cou, d'archers qui bloquoient les rivières & les lacs, & ils étoient sans espoir.

Ainsi l'armée s'organisait peu à peu, et il ne parut bientôt des détachemens en plus ou en moins, tenant des barques sur des flûtes, et sur ces petites flottilles se croyoient il bien qu'il y eût des canonniers, des grenadiers, qui se trouvoient et se trouvoient avant qu'il s'en fût seulement douté.

Cependant des bruits de révolte se répandirent au moment de l'arrivée d'un paquebot de la Compagnie des Indes. On avait découvert que les chefs de la révolte s'étaient réunis en un conseil à Abohar.

vigilance, & des espions bien payés, les généraux n'auroient pas fait un coup de tête semblable; aussi je suis persuadé que dans le tems on ne manqua pas de les blâmer, & de croasser justement des vaudevilles sur leur compte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette faute coûta cher aux grenouilles, & gâta absolument leurs affaires.

Obligées de faire face de toutes parts à des milliers de rats qui leur tomboient sur les bras, elles formèrent un bataillon carré, & se battirent vigoureusement : la mêlée fut horrible, & la fureur égale de part & d'autre; un héros abattu étoit à l'instant vengé par la mort de son vainqueur. La terre fumoit de sang; les eaux en étoient teintes, & l'action sembloit ne devoir finir que par la défaite entière des deux armées.

Mais enfin les grenouilles ne purent soutenir les efforts des rats. Le roi Ratapon blessa mortellement l'empereur Bouffard : ce malheur ébranla ses troupes, & le prince Méridarpax acheva de les mettre en déroute; ce redoutable rat fit des prodiges de force & de valeur, il renversoit lui seul des bataillons entiers : plus grand qu'Achille, parce qu'il n'étoit pas invulnérable comme lui, déjà sans le secours de Mars ni de Pallas, il faisoit pencher la victoire du côté des rats, si Jupiter fût demeuré neutre; mais il lui fut impossible : soit sentiment de compassion, soit desir de donner des preuves de sa

toute-puissance , soit enfin qu'il craignît la destruction entière de l'espèce des grenouilles, il en eut pitié. C'en est trop , dit-il, la fureur de Méridarpax offense le ciel, il faut que Mars ou Pallas descendent là-bas pour arrêter la rage de ce téméraire.

Mon père , répond Mars , nos efforts seroient vains ,
 En-vain Pallas & moi nous armerions nos mains
 Pour arrêter des rats la vaillance funelle :
 A-peine il suffira de la troupe céleste.
 Descendons tous ensemble , ou bien lancez sur eux
 Cet effroyable dard , ce dard impétueux ,
 Qui dompta les Titans , ces illustres rebelles ,
 Qui fit choir Énéeide & ses hautes échelles ,
 Et Typhon , & Mimas , & ces grands criminels ,
 Dont l'orgueil déclara la guerre aux immortels .

La chose étoit sérieuse ; & le père des dieux ne pouvant se faire obéir par ses enfans , fut obligé de suivre leur conseil.

Jupiter prit en main son tonnerre ,
 Qui d'abord en grondant épouvanta le rat ,
 L'élysée eût ébranlé jusqu'à ses fondemens ;
 Puis il lance la foudre & ses traits couronnés
 Qui portent à son gré des coups mortels ,

 En cet affreux moment tout trembla sous ses coups .

Tout tremble , rais fur terre , & grenouilles dans l'onde :
Mais bientôt condamnant une telle frayeur
Le peuple fouriquois rappelle fa vigueur ,
Ne donne aucune treve aux grenouilles timides ,
Et du fang ennemi teint les plaines humides.

Quelle douleur pour le grand Jupiter de voir
périr les grenouilles , & quel affront de voir des
rats braver fon tonnerre , qu'il faisoit refpecter aux
hommes mêmes ! Il auroit peut-être volontiers abandonné les peuples des marais à leur deftinée , s'il
l'avoit pu faire avec honneur ; mais il s'éto trop
avancé pour reculer.

Efter est d'un mortel , réussir est d'un dieu (1).

Engagé de foutenir la jufteffe fententieufe de ce vers
heureux , il envoya des troupes auxiliaires aux gre-
nouilles , qui firent ce qu'il n'avoit pu faire du haut de
l'olympé ; c'étoient des écreviffes. Ces monfres , plus
redoutables que le tonnerre , couverts d'écailles , armés
de tenailles tranchantes , étonnèrent d'abord les rats
par leur figure effroyable : cependant ceux-ci firent
ferme , mais dès qu'ils fe sentirent tenaillés & dé-
chirés par ces nouveaux ennemis , contre lesquels le

(1) Tragedie de C. Néérie.

courage & la valeur leur devenoient inutiles, ils battirent la retraite; ils la firent en assez bon ordre, quoiqu'à dire vrai, avec un peu de précipitation.

Cependant cette retraite, qui ne fut point une déroute, leur fit autant d'honneur que leur en auroit fait la victoire. S'ils cédèrent le champ de bataille, ils le laissèrent jonché de leurs ennemis; leur perte à proportion ne fut pas considérable, & il leur resta la gloire solide d'avoir combattu, non-seulement contre des ennemis puissans, mais encore contre un élément étranger, & les dieux mêmes.

Pai l'honneur d'être, &c.

LETTRE SEPTIÈME.

... . *Quid sit, aut quid sit in arvis.*
Crescere quod fuerit, tuos, tuosq; cavens. Ovid.

Je vous annonce, monsieur, des choses toutes merveilleuses sur l'origine, l'ancienneté & le nombre de la nation des rats. Nos auteurs vous voulez en croire des docteurs arabes (1), sur le répertoire de l'es-

(1) Murtadé, auteur arabe, dit que le rat est le plus ancien animal du monde, & qu'il est le plus utile à l'homme. Il est le plus ancien animal du monde, & qu'il est le plus utile à l'homme. Il est le plus ancien animal du monde, & qu'il est le plus utile à l'homme.

pece des rats, comme Deucalion, selon les poètes, l'a été du genre humain, & d'une façon aussi simple : Noé donna un soufflet au cochon; qui éternua sur le champ un rat, ce rat étoit femelle apparemment, & de plus femelle féconde par elle-même, car dans peu l'arche fut remplie de semblables animaux qui alloient ronger jour & nuit, & menaient grand train les provisions du patriarche & de ses enfans. Il se repentit bientôt d'avoir augmenté sa ménagerie d'une bête si incommode, & résolut de réparer sa faute. Pour cela, il n'eut besoin que de ses soufflets miraculeux; le lion souffleté éternua, & lui donna un chat armé de pied en cap. Aussi-tôt ce nouvel animal courut à sa destination, & commença contre les rats cette horrible guerre que sa postérité a toujours poussée avec tant de chaleur.

Vous saurez encore, monsieur, que le cochon avoit été éternué par l'éléphant, pour débarrasser l'arche de toutes les choses inutiles & désagréables à l'odorat.

Sur ces deux traditions orientales, je fais deux réflexions : La première, que le rat est plus ancien que le chat; & vous sentez parfaitement combien je pourrois exagérer cet avantage. La seconde, que le rat peut rapporter son origine à l'éléphant, puisque par le cochon il en descend en ligne droite. Le plus petit des quadrupèdes vient donc du plus gros animal qui soit dans la nature; & sans doute

cela est admirable. C'est ainsi, ajouteroit un moraliste, que nous ne ressemblons pas toujours à nos pères, & qu'on est souvent fort petit, quoique descendu de très-grands personnages. Pour cette moralité seule, les idées de mes auteurs méritent peut-être quelque considération; cependant, si on me contesloit leur autorité, j'avoue que l'on m'embarasseroit fort.

La génération des rats est plus mystérieuse encore que leur origine; les naturalistes l'ont toujours regardée comme un grand problème, & l'ont expliquée par des prodiges surprenans. Il est vrai que les histoires sont pleines de faits particuliers & d'exemples qui se renouvellent tous les jours, dont il paroît d'abord difficile de rendre compte en n'accordant aux rats que les principes de fécondité communs à tous les animaux à quatre pieds.

Nous avons vu qu'ils étoient en possession autrefois de désoler les campagnes des Troyens & des Eoliens; ainsi je crois facilement, après Elien, qu'ils se sont trouvés une fois en assez grand nombre pour couper en herbe tout les bleds de ces peuples; je crois même que cela leur arrivoit souvent. Après de Calène ils moissonnèrent la première année un champ fort vaste; & dans un autre endroit de l'Italie, ils mangèrent en peu de tems jusqu'aux fourages; en Allemagne ils ravagèrent, une année, les bleds si furieusement qu'ils y causèrent une cherte

de vivres ; dans la Palestine, il y a des cantons entièrement abandonnés aux rats , & d'autres où il seroit inutile de rien semer , si certains oiseaux de proie n'en dévoreroient sans cesse une infinité ; on assure même que les rats ont apporté quelquefois la peste dans des pays par leur multitude , & c'est pour cette raison que les Romains, faisant la guerre en Espagne, envoyoit bien loin des détachemens pour donner la chasse aux rats, qui, outre la peste, auroient bien pu encore leur apporter plus sûrement la famine. Ces exemples, en effet, prouvent presque de nouvelles créations de rats.

Ils ne respectent guère plus la France que les pays étrangers ; quelquefois des provinces en sont inondées, de façon qu'on moissonne fort peu après eux ; la terre n'est couverte que de trous qui se communiquent , & d'où l'on voit incessamment passer des rats ; ce sont des choses qu'on ne voit que trop souvent : cependant trois mois avant la récolte il eût peut-être été difficile de trouver deux rats dans deux lieues de terrain.

Or l'on ne peut pas imaginer d'abord que quelques rats dispersés dans un pays , puissent , dans un été , l'inonder de leur race ; ainsi l'on a formé différens systèmes, pour expliquer ce phénomène.

Le plus simple étoit peut-être de soupçonner, 1^o. que les rats ont pendant l'hiver des retraites qu'on ne connoît pas , & d'où ils sortent au prin-

tems en plus grand nombre qu'on ne pense ; 2^o. que la première portée que font les anciens est bien-tôt en état d'en faire une seconde , cette seconde une troisième , la troisième une quatrième , (comme cela est en effet) & peut-être au-delà. Ensuite on pourroit calculer à peu près le produit d'un nombre supposé , & je crois qu'alors on ne seroit pas si étonné de voir tant de rats.

Mais on a trouvé qu'il étoit plus court d'imaginer confusément que les rats sortent de la terre , sans s'embarasser de quelle façon ; ou bien de croire purement & simplement qu'elle les produit par une vertu générative , selon le beau principe de l'ancienne philosophie , que la corruption d'une chose est la génération d'une autre ; ou conformément aux idées des Epicuriens , persuadés que la terre détrempee & échauffée par le soleil , avoit produit , par sa propre force , les animaux qui l'habitent , & l'homme même. Il n'y a presque personne qui ne soit du sentiment des Epicuriens à l'égard des insectes , auxquels on ne donne d'autre principe de leur existence que la corruption ; mais on prétend démontrer la thèse à l'égard des rats. On assure que le Nil étant retiré , on voit dans les endroits où il a laissé son limon , des masses de rats à moitié formés ; une partie en est déjà animée , & l'autre , qui n'est encore que boue , prête à recevoir l'organisation. Ainsi l'on pourroit

voir fenfiblement cette merveilleufe opération : mais un miracle de cette nature feroit de trop grande conféquence dans toute la phyfique , pour le croire fur le témoignage de Pline.

Il n'eft pas plus aifé de fe perfuader qu'il pleut des rats en Thébaïde , ni qu'il fe foit trouvé des femelles de rats qui portoient dans leur ventre d'autres femelles pleines ; & il faut fans doute avoir pour Aristote toute la foi qu'on avoit jadis pour fes idées dans les colleges , pour croire fur fa parole , qu'une femelle fans mâle , enfermée dans un boiffeau de millet , y fit cent vingt petits ; & qu'en général elles peuvent toutes concevoir fans mâles , en léchant du fel , comme on a écrit des jumens d'Espagne , qu'elles conçoivent en tournant la croupe au vent du midi.

Il eft vrai que ces prodiges une fois avérés , la fécondité des rats n'a plus rien d'inconcevable : je ne les réfuterai point , je ferois même le premier à les croire fi je les voyois.

Le peuple a auffi formé fes fyftêmes fur la multiplication des rats , comme les naturaliftes ; & vous jugez bien , monfieur , qu'il a encore moins oublié le merveilleux. Accoutumé à ne confidérer les chofes que par rapport à l'intérêt qu'il en retire , ou à l'incommodité qu'il en reçoit , il admet confufément deux principes , Dieu , & les démons ; il rapporte le bien à Dieu , & rejette le mal fur les
les

les esprits malins : Voilà toute la physique des génies foibles & superstitieux.

Ainsi dans les années où il y a beaucoup de rats , ils en accusent les sorciers & les magiciens ; c'est-à-dire des hommes imaginaires , à qui ils donnent ces noms. C'est sans doute s'y prendre à merveille , pour ne jamais rien voir dans les opérations de la nature.

Conséquemment au même préjugé, des gens plus fots encore que les paysans , parce qu'ils sont plus éclairés , ont proposé de chasser les rats des jardins & des champs par la magie. Ces docteurs ont composé un talisman , qu'ils disent très-efficace , le voici : Sur un papier qu'on attache à un bâton dans le champ d'où on veut chasser les rats , on écrit ces mots redoutables : *Adjuvatores vestri mures qui huc confistitis, ne mihi inferitis, nec mihi affligo vobis hunc agrum, in quo se vos pascere deprehendo, matrem Deorum esse, siquid vestrum in septem fructu affligam.*

» Je vous conjure tous , mûres, rats qui
 » êtes ici, de ne me faire aucun tort ; car
 » défends ce champ, et si après m'en avoir
 » vu y retrouver jamais , si peu que ce soit
 » de vous , que je vous coupe en cent petits
 » morceaux. »

Vraiment il faut être crédule pour croire à tout cela. On ne peut en être inquiet que par la crainte de la peste.

à ne pas fort respecter le latin , pourroient bien la dévorer même en cette langue.

C'est , sans doute , par condescendance pour les idées du peuple , que le clergé , dans certains siècles nébuleux a laissé introduire la coutume d'excommunier les rats , cérémonie au-moins inutile. On l'observoit sur-tout fort exactement en Bourgogne dans les villes d'Autun , de Baune & de Mâcon ; la chose se traitoit dans les regles , elle passoit d'abord pardevant les juges civils ; deux avocats plaidoient , l'un pour & l'autre contre les rats , ensuite , sur la sentence des juges séculiers , ceux d'église faisoient droit.

Monsieur de Chassaneuz , qui est mort premier président du parlement de Provence , ce jurisconsulte connu par ses commentaires sur la coutume de Bourgogne , & par d'autres ouvrages , ne crut pas les rats indignes de son éloquence & de son érudition.

Au commencement du quinzième siècle , les rats accusés & convaincus d'ayoir fait beaucoup de dégâts aux environs d'Autun , furent excommuniés par l'évêque ; monsieur de Chassaneuz , qui étoit alors avocat du roi dans cette ville , prit leur défense , & fit en leur faveur un fort beau plaidoyer , au-moins autant qu'on peut le présumer ; car malheureusement il n'est point dans ses ouvrages , & je l'ai cherché inutilement ailleurs ; ceux qui pourroient en recouvrer un manuscrit , seroient un

présent bien précieux à la république des lettres.

Monsieur le président de Thou en parle comme d'une pièce qui a subsisté, mais qu'il n'a pas vue, & semble ne la citer qu'après Chassaneuz lui-même, qui en parle dans son traité de la coutume de Bourgogne.

Comme on l'a perdue, les historiens en ont raisonné selon qu'il leur a plu. Ils disent » que . . .
 » monsieur de Chassaneuz étant à Autun
 » dans un tems que quelques villages de l'Arvois
 » demandoient qu'il plût aux juges d'église d'ex-
 » communier les rats qui désoloient le pays, il
 » avoit pris la défense de ces animaux, & remon-
 » tré que le terme qui leur avoit été donné pour
 » comparoitre, étoit trop court, d'autant plus
 » qu'il y avoit pour eux du danger à se mettre
 » en chemin, tous les chats des villages voisins
 » étant aux aguets pour les arrêter en passant :
 » sur quoi, Chassaneuz avoit obtenu qu'ils seroient
 » cités de nouveau, avec un plus long délai pour
 » y répondre. »

Dans des tems où l'on citoit gravement le conseil en justice, on pouvoit bien y citer des rats, & sans doute, étoient nécessairement comparus par défaut ; cependant on ne part en rien de l'innocence de l'animal, comme l'est le Rat de Chassaneuz, & il allégué les motifs de défense que je viens de citer.

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans ces anciens ouvrages, qu'il a détrempés la

Et qu'il a décidé qu'on avoit droit de les excommunier, auffi bien que les mouches, les chenilles, les farterelles & autres infectes, contre lesquels on pratiquoit alors les mêmes cérémonies; il y a même des villages en Bourgogne où les payfans obligent encore leurs curés de les renouveler.

Un moyen phyfique de détruire les rats des maisons & des champs, mais plus efficace que les talismans & les excommunications, feroit fans contredit une découverte très-utile, & digne des recherches des plus grands phyficiens; au reste, il y a une certaine proportion entre leur multiplication & leur destruction, établie par la nature même, qui a dû pourvoir aux inconvéniens qui résulteroient si les espèces des animaux se multiplioient à l'infini; de sorte qu'elles se conservent toutes à-peu-près dans la même quantité.

Ainsi la chaleur, les grains, la fécondité naturelle des rats, en remplissent un pays pendant l'été, mais bientôt les pluies, les gelées, la faim, les eaux en font périr une partie, les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, & la mort naturelle en emporte encore d'avantage; car ils ne vivent pas long-tems, c'est pourquoi dans Horace un sat Epicurien fait souvenir son compaignon que la vie est fort courte, & l'exhorte, selon la morale d'Épicure, à la faire bonne.

Il ne reste donc de rats après l'hiver qu'à-peu-

près autant qu'il en faut pour régler les usages, ce qui est dans l'ordre de la nature, & qui est contraire à nos intérêts; & si l'on en veut tirer le moins, cette différence vient de l'usage, & de différentes causes.

Il faut ajouter aux principes de leur détestation les guerres qu'ils se font; car ils se mangent les uns les autres, quand ils sont affamés. Sans cette barbarie, plus commune encore aux rats domestiques, qu'à ceux des champs, nous en serions bien autrement incommodés, malgré l'anténie, les pièges & les toiles; mais heureusement pour nous, semblables aux hommes qui, invincibles à toutes les nations étrangères, ne purent se détruire que par eux-mêmes, les rats se dévorent les uns les autres. Si l'on en plus dans leurs guerres civiles, qu'on en voit des chutes. C'est peut-être exagéré, mais il est certain qu'il y a une espèce de loi naturelle qui règne entre ces deux espèces de rats, qui leur défend de se dévorer, & qui leur donne, chaque l'occasion d'en profiter, & de se faire rapporter un utile en échange que l'autre leur fait perdre. C'est ainsi qu'ils se détruisent.

surprenans. Les deux espèces dont ils participoient voyoient également leurs ennemis dans cette race équivoque ; les uns les poursuivoient , tandis que les autres en avoient peur ; de leur côté , comme rats , ils devoient craindre un chat , & comme chats , l'aimer ; de même qu'en qualité de chats ils devoient se jeter sur un rat , & l'aimer comme rats. Quelle nature ! quel conflit d'inclinations ! Ils se défendirent autant qu'il leur fut possible contre les chats ; mais enfin ceux-ci leur livrèrent tant de combats , & toujours avec des forces si supérieures qu'ils les exterminèrent. On ajoute que leur mère fut cruellement persécutée par les matous , indignés qu'elle leur eût préféré un rat ; mais que constante à sa passion , bien loin d'en avoir honte , elle n'abandonna jamais son amant , & le défendit même en toutes occasions contre ses rivaux qui avoient juré sa perte (1).

Il me semble que ce trait auroit bien relevé la fidélité des chattes , & justifié fort la chaste Diane , d'avoir pris la forme d'une de ces femelles.

Au reste , monsieur , je ne vous apprendrai pas d'autres anecdotes sur les amours des rats ; il n'y a point chez eux de tendres *Méloïses* ni d'infortunés *Abailards destinés de leur être* ; la galanterie se traite

chez eux sans éclat, & leur tous puiffibles ne ref-
sembloit point aux bruyans au-deffus des gouttières,
où leurs ennemis miaulent avec tant de pompe
leurs peines & leurs plailirs.

HUITIÈME LETTRE.

Si nocent, profunt.

SUR les pieces que je viens de produire contre
les rats, le peuple a-t-il tort, monsieur, de les
prendre au criminel ? Ne doit-il pas les détecter
comme la peste des maisons & des campagnes, &
les regarder conséquemment, par un retour sur la
divinité, comme un fléau du ciel ? L'écriture même
autorise cette opinion par un exemple qu'on ne doit
pas mettre dans l'ordre des effets naturels : C'est la
plaie dont les Philistins furent frappés après qu'ils
eurent pris l'arche-d'alliance sur les Juifs ; leur pays
se trouva tout-à-coup inondé de rats, la terre sem-
bloit les jeter hors de son sein par milliers, pour
ravager les campagnes ; & bientôt tout fut dévoré
consumé, si les prières des Juifs n'eussent été
connu que le Dieu d'Israël demande leur punition
ce châtiment. Il confondant donc de la punition
au plus vite, il faut même punir les rats.

H. L.

qu'ils mirent dedans comme une offrande expiatoire ; en effet l'arche rendue, les rats se dissipèrent comme ils étoient venus.

Cependant Philastre, évêque de Brescia, qui vivoit du tems de S. Augustin, n'approuve point le présent des rats d'or ; il en conclut même que les Philistins adoroient les rats, & leur assigne une place honorable parmi les premiers hérétiques, autant que ce nom peut convenir à des payens. Philastre étoit un bon prêtre, à qui les hérésies coûtoient peu, il en trouvoit sur les jours de la semaine, sur la pluralité des mondes, sur la division de la terre ; enfin dans tout ce qui choquoit ses préjugés.

Mais ce n'est point aux champs seulement, aux fruits, aux moissons que ces rats vengeurs font funestes ; ils punissent quelquefois les coupables en leurs personnes mêmes, ils châtient le crime jusques sur le trône & sur l'autel, & les illustres scélérats pour lesquels il n'est point de justice, ne peuvent leur échapper ; témoin les histoires tragiques d'un Poppiel II, roi de Pologne (1), & d'Hatton II, archevêque de Mayence (2). Ce Poppiel, surnommé Sardanaple, fut dévoré par une armée de rats qui vinrent l'attaquer dans son palais ; on dit

(1) Millon, voyage d'Allemagne, tome 1. p. 68.

(2) *Ibid.*, page 66 & 67.

même que pour rendre l'exemple plus terrible , cette affreuse catastrophe se passa dans un grand festin , en présence de toute la cour qui ne put défendre le roi. Son crime étoit le massacre de ses oncles , sur lesquels il avoit usurpé la couronne , il leur avoit même refusé la sépulture , & cet excès de cruauté inutile , lui devint fatal ; car les rats se formèrent de la pourriture des cadavres des princes : ils outrèrent à leur tour la vengeance , en l'étendant sur la femme & les enfans de Poppiel , suivant l'ancien usage de punir tout ce qui appartenoit au coupable. Ainsi ils allèrent au-delà des bornes de la justice , & peut-être de leur mission.

Le crime de l'Archevêque Hatton , surnommé Bonose , n'étoit pas moins criant. Dans un tems de famine il avoit fait brûler inhumainement un grand nombre de pauvres dans une grange , sous prétexte que c'étoient des bouches inutiles qu'il falloit ôter au saint des saints. Les rats le punirent de sa barbarie politique , il tomba malade d'une maladie qui lui appartenoit sur le bord du Rhin , entre Saverich & Rudisheim : les rats vinrent s'y assembler en si grand nombre , que pour s'en débarrasser , il fut obligé de se faire transporter dans une petite île que forme le Rhin , vis-à-vis le château qu'il abandonnoit ; mais ces animaux opiniâtres passèrent le détroit à la nage , & devoient se faire remarquer par une témérité qu'on n'alloit pas à

la tour des rats, & qui fera un monument éternel; ou du-moins de longue durée, de la cruauté d'Hatton, de la récompense de son crime, & de la puissance redoutable des rats, ministres des vengeances célestes. Ils en ont bien exercé d'autres, & je passe sous silence l'histoire d'un soldat qu'ils mangèrent aussi, parce qu'elle n'a pas le même brillant que celle d'un roi & d'un archevêque. Au reste, je vous prie, monsieur, toutes les fois que je parle de prodiges pareils, de penser que je les raconte sans en être caution: *Equidem plura transcribo quàm credo.*

Tous ces traits justifient encore les Juifs d'avoir détesté les rats comme des animaux immondes & indignes de servir aux sacrifices, outre que la tribu de Lévi n'auroit su que faire d'un semblable casuel. Cette aversion judaïque semble subsister encore aujourd'hui; on voit tous les jours des gens fort raisonnables sur toute autre chose, qui ne peuvent souffrir les rats; il y a même des femmes si délicates sur leur compte, qu'elles ne peuvent, sans frissonner, entendre prononcer leur nom: mais on peut bien passer cette foiblesse à la tendre imagination des dames, quand on a vu des hommes de guerre, bons officiers d'ailleurs, s'évanouir à la vue d'une fouris. J'ai toujours soupçonné qu'ils ne s'évanouissoient pas sincèrement, parce que dans une campagne ils en auroient trouvé trop souvent

l'occasion : & qu'auroient-ils fait à la tête d'une armée, les ennemis n'auroient eu qu'à mener contre eux un bataillon de rats, ou seulement en dégrader leurs drapeaux, pour les battre aussi facilement que les soldats de Cambyse prirent l'éluse, en attachant sur leurs boucliers des chats que les assiégés redoutoient (1) : Je fais qu'on peut naître avec ces fortes d'antipathies violentes, mais quand on travaille à les détruire, on réussit au-moins à les affoiblir.

Je me lûse enfin, monsieur, de dire du mal des rats, & je crois aussi que tous les mémoires que j'avois ramassés contre eux sont épuisés. Je vous les ai peints comme la plus méchante race de tous les animaux. Voyons, à-présent, s'ils ne sont, dans le monde, absolument d'aucune utilité. On croit encore leur être gracieux en les traitant de si grande bête & vorace, selon l'application qu'on leur a faite d'un vers latin (2) : cependant dans tous les tems ils ont servi aux hommes à une infinité d'usages. Les livres de médecine sont pleins de leurs propriétés ; leur rûe.

(1) Nation des empires & des républiques, de
tous les

(2) No more than 100,000 copies of the report may be made available to the public.

leur cœur , leurs cendres , jusqu'à leurs excréments, tout y a des effets admirables , comme de reffermer la vessie aux enfans , de rendre les hommes puissans , les femmes stériles , & mille autres qualités.

Les peuples de Calicut mangent communément des rats , sans craindre que cette nourriture leur fût perdre la mémoire , comme des Rabins ont écrit qu'elle l'ôtoit (1). Ils prétendoient par-là expliquer physiquement , pourquoi les chats n'ont pas la fidélité & l'attachement des chiens. Ces idées rabinniques sont assez plaisantes , & il seroit à souhaiter qu'elles fussent vraies ; on paieroit quelquefois bien cher un verre d'eau du Léthé , s'il étoit possible d'en avoir ; & l'on n'en auroit plus besoin , si les rats avoient la vertu de cette liqueur miraculeuse.

Malgré le peu de foi que j'ai aux voyageurs , je crois cependant celui (1) qui rapporte que dans un voyage au Brésil , les provisions ayant manqué , on ne se nourrit quelque tems que de rats , qu'on payoit trois à quatre écus chacun : le prix ne fût rien à la chose , qui a dû arriver plus d'une fois sur mer ; & dans de pareilles circonstances on ne

(1) Buxtorf & Arnaud de Villeneuve.

(2) *Lucius De j. nulis apud Aldov. p. 434.*

se plaint point, furement, de l'incommodité des rats.

De quelle ressource ne font-ils pas aux assiégés ? A celui de Castille par Arragon, dit-on, un rat fut vendu deux cents sous : ce n'étoit pas trop pour celui qui l'acheta, car il lui donna la vie, au lieu que celui qui le vendit mourut de faim avec son argent. Ils n'étoient point à l'on marche à Paris, lorsqu'Henri IV l'assiégeoit (1), témoin celui qui fut mieux payé qu'un marceau d'or, par une femme de qualité. Au siège de Melun, sous Charles VI, on s'en réala de même. Si on ne les rebuta pas à celui de Calais par Edouard, roi d'Angleterre (2). Toute l'horreur qu'en avoient les Juifs ne fut pas contre les entrées de Jérusalem, qui les contraignoit d'en mourir au siège de Jérusalem, & à celui de Samarie. Mais tout toujours pour les aïeux, et c'est sans doute d'un bien plus grande qu'elle, et immortelle.

Croirez-vous, monsieur, que ces rats ont été autrefois à Rome aux spectacles publics ? L'empereur Néron l'a

(1) Félix Cornijo, Historien de la Ligue de Paris.

(2) Histoire du comte d'Oxford, par monseigneur de Sion.

rassembler dix mille , pour figurer dans ce même cirque , si fameux par les combats des gladiateurs & des bêtes féroces de toute espèce. Si le public de Rome ressembloit à celui de Paris , je suis sûr que jamais cirque n'a été si rempli ; cependant ce spectacle étoit moins singulier dans une ville où l'on voyoit communément dans les rues des rats attelés à de petits chariots ; car c'étoit un amusement aussi ordinaire aux enfans , que de faire des maisonnettes & d'aller à cheval sur un bâton. Je suis surpris que les petits habitans des collèges , qui n'ont pas manqué de faire leurs réflexions sur ces chariots puérils , ne les aient pas renouvelés d'après les Romains , au-moins pour montrer qu'ils ont profité de la lecture d'Horace ; ils les façonneroient aisément au carrosse , puisqu'ils les rendent très-familiers , sur-tout ceux des champs , auxquels ils apprennent mille gentilleffes , malgré l'indocilité que Pline leur a prêtée. Ces rats , danseurs de cordes , qu'on a promenés il n'y a pas si long-tems par toute l'Europe , & qu'on a admirés par-tout , ne prouvent rien moins que de l'indocilité ; & celui qu'on avoit dressé à servir de chandelier , en tenant entre ses pattes une chandelle allumée assis sur son derrière , faisoit tout ce qu'on pourroit exiger d'un singe.

Il faut bien compter , monsieur , sur votre indulgence , pour vous faire de pareils détails , aussi ne vous les donné-je pas pour être d'une grande

importance ; cependant tous ces traits rassemblés , prouvent qu'on peut tirer des rats quelque amusement ; & tout ce qui amuse est utile. Si les rats , comme nous l'apprend Horace , amusoient les enfans de Rome , ils occupoient sérieusement le college des augures , & souvent embarrassoient fort les prêtres , le sénat & les généraux. Ils étoient regardés comme prophétiques , aussi-bien que les corbeaux & les sacrés poulets : l'on étudioit religieusement les signes favorables ou sinistres qu'ils pouvoient donner ; mais communément on les interprétoit en mauvaise part.

Le cri aigu d'un rat ou d'une souris suffisoit pour rompre & annuler les auspices , lorsque les augures tenoient leurs comices. Il n'en fallut pas d'autant à Fabius Maximus , pour abdiquer la dictature , & à Caius Flaminius , général de la cavalerie , pour se démettre de sa charge ; comme si ces animaux leur en eussent donné l'ordre exprès de la part de Jupiter Stator , patron de la république (1). Quelque tems avant la guerre des Marfès , les rats répandrent des boucliers d'argent à *Lavinium* , & l'on crut qu'ils vouloient par-là annoncer une guerre avec ces étrangers ; comme les insultes qu'ils firent à la chaussure du général Carbon , firent pressen-

(1) Cicéron , liv. 2 , de la divination.

pour les avant-coureurs de sa mort (1). Le général Marcellus fut plus troublé avant sa dernière campagne de ce que les rats avoient porté leurs dents sacrilèges sur l'or du temple de Jupiter, que de tous les autres signes funestes qui l'avoient inquiété. Les rats, comme vous voyez, monsieur, étoient de grande conséquence dans la religion, & les Romains excessivement dévots.

Il est vrai qu'il y avoit à Rome des esprits forts, comme il y en a eu par-tout, qui ne croyoient à la religion que par bénéfice d'inventaire, qui se moquoient des dieux & de la divination; par-conséquent fort peu scrupuleux sur le compte des rats : les philosophes en général osoient même s'en moquer publiquement, au grand scandale, sans doute, des consciences délicates.

Cicéron, par exemple, en parle avec toute l'incrédulité d'un Académicien : (2) « Nous sommes, » dit-il, si légers & si imprudens, que, si les rats » viennent à ronger quelque chose, quoique ce » soit leur métier, nous en faisons un prodige : » Avant la guerre des Marses, sur ce que les rats » avoient rongé des boucliers à *Lanuvium*, les

(1) Plutarque dans la Vie de Marcellus.

(2) Cicéron, liv. 2 de la divination, cité par monsieur Dacier.

» aruspices prononcèrent que c'étoit un prodige
 » horrible , comme s'il importoit beaucoup que
 » les rats , qui rongent jour & nuit , rongent des
 » boucliers ou des cribles ; car si nous donnons
 » là-dedans , il s'ensuit que , parce que les rats ont
 » rongé chez moi les livres de la république de
 » Platon , j'ai dû craindre pour la république , ou
 » que s'ils venoient à ronger les livres d'Épicure
 » fui la volupté , je devois craindre la cherté des
 » vivres. »

Cicéron se moquoit sans doute des rats avec beaucoup d'esprit ; mais il ne prévoyoit pas alors qu'un Octave , qu'un Antoine , qu'un Lépide renverteroient un jour cette liberté dont les rats lui avoient peut-être pronostiqué la ruine , en rongant les livres de la république de Platon ; & s'il avoit eu le bonheur d'être assez superficiel pour aller se fier à ces avertissemens , il n'auroit point été dans la suite enveloppé dans les proscriptions de Trévirs.

Le grave Caton s'égayoit aussi sur les prodiges qu'on tiroit des rats. Consulté par des gens qui le pressoient de leur expliquer ce que signifioient des bottines rongées par les rats , il dit : *Quid est mirum ?* il ; qu'y a-t-il d'étonnant que des rats rongent des bottines ? ... Mais ce n'étoit un prodige que si les bottines eussent mangé les rats .

Au reste , les philosophes n'ont

ton nulle part, & malgré leurs plaisanteries on a toujours accordé aux rats un pressentiment infailible de l'avenir, il est même des cas où on peut le faire sans superstition. Par exemple, un peu avant qu'Hélise fût renversée par un tremblement de terre, les rats en sortirent en foule, & les habitans, qui ne favoient pas leurs raisons, furent tous ensevelis sous les ruines de leur ville (1). On rapporte ce fait comme prodigieux, il n'est que naturel : les rats, sans esprit de divination, ne pouvoient-ils pas s'appercevoir les premiers du tremblement de terre & en craindre les suites ? Ils ont la sage coutume de déloger d'une maison dès qu'elle menace une ruine prochaine, & ie m'en rapporterois mieux à eux qu'à tous les experts du monde, parce que, logés comme ils le sont, ils peuvent mieux juger si un mur travaille, s'il incline, enfin de l'état des poutres & de tout l'édifice; ainsi le danger pressant, ils vont chercher des habitations plus solides, l'instinct leur suffit pour cela : ils abandonnent aussi les maisons qu'on démolit, celles où ils ne trouvent plus à manger, & les lieux où il y a trop de chats, rien de plus simple; c'est pourquoi la maison voisine s'en trouve quelquefois remplie depuis la cave jusqu'au grenier; alors les bonnes femmes, sur-

(1) Ce fait est rapporté par Elien.

prises de se voir tant de nouveaux hôtes sur les bras, au lieu de conjecturer les motifs naturels de leur migration, ne manquent pas de s'imaginer que c'est l'effet d'un sort qu'on leur a jeté, & de s'en prendre à tous ceux ou celles qui ont le malheur de leur déplaire.

Mais de tous les aruspices qui ont annoncé des événemens futurs sur l'autorité des rats, aucun ne l'a fait aussi sûrement qu'un certain *Pierius Valerianus* ; c'étoit un homme de lettres, qui faisoit ses délices d'*Horace* & de *Pindare* : malheureusement il trouva à Rome leurs ouvrages rongés par les rats, & augura hardiment de ce prodige la décadence du bon goût à Rome ; il ne risquoit rien. Par-tout où l'on verra les originaux des grands maîtres, soit dans les belles-lettres, les sciences ou les arts, abandonnés à la merci des rats, on pourra, en bonne *Myomancie*, faire la même prédiction que *Valerianus*.

Que vous dirai-je de plus, monsieur, sur les usages qu'on a faits des rats ? On leur donnoit des significations allégoriques dans les énigmes & les emblèmes, lorsque ces sortes de mystères étoient à la mode : En voici deux exemples (1). Les *Seythes* envoyèrent par leurs ambassadeurs un rat ent

(1) *Hérodote*, l. 1. c.

autres choses au premier Darius, roi de Perse, qui leur avoit déclaré la guerre; & ce rat signifioit, selon l'explication qu'en donna le général Gabrias, que les Perses, à-moins de se cacher sous terre comme les rats, n'échapperoient pas aux fleches redoutables des Scythes. Voilà une terrible gâconnade.

Le second exemple est d'une espece un peu différente (1). En bâtiſſant la ville d'Argilla en Thrace, on trouva des rats qui se battoient, & ce prodige (car c'en étoit un assurément) fit augurer que les habitans d'Argilla feroient un jour une nation belliqueuse & indomptable; de même que la tête de cheval qu'on rencontra en creusant les fondemens du Capitole, annonça la gloire & la grandeur des Romains.

Quel rapport y a-t-il, me direz-vous, entre des rats qui se battent, & la bravoure future d'un peuple qui n'existe pas encore? C'est à vous, monsieur, à faire vos observations sur ce que je rapporte simplement comme narrateur : L'histoire des rats est si intimément liée avec celle de l'esprit humain, que nous pouvons par-tout y trouver quelque chose pour nous; ou plutôt c'est moins l'histoire des rats que celle des hommes, de leurs

(1) *Plin. de miribus*

mœurs, de leurs opinions, de leurs superstitions, &c. Cette réflexion seroit sans doute un effet admirable dans une préface, parce qu'elle est toute morale, & peut-être ne vient-elle pas mal à propos à la conclusion de cet ouvrage.

Si mes lettres, monsieur, ne vous ont pas ennuyé, je me croirai fort heureux; si elles vous ont amusé, j'aurai réussi au-delà de ce que je devois attendre, & je ne me repentirai jamais d'avoir exercé ma plume sur un sujet aussi bizarre que l'histoire des rats.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin de l'histoire des rats.



T A B L E

D E C E V O L U M E.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE TROYES.

<i>D</i> ISCOURS prononcé par M. *** lors de sa réception à l'Académie,	page 3.
Réponse du Directeur au discours précédent,	5.
Dissertation sur un ancien usage,	8.
Autre dissertation sur le même sujet,	30.
Mémoire en faveur des idiomes provinciaux,	43.
Dissertation sur les Ecreignes,	47.
Observation sur un passage de Molière,	81.
Reflexions historiques, critiques & morales sur un proverbe,	102.
Projet d'un voyage en Espagne,	110.
Dissertation sur l'usage de l'autre sa mariage.	111.
Notes & remarques sur la dissertation précé- dente,	112.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE

DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS.

<i>Lettre d'une Académie à son fondateur ,</i>	page 5.
<i>Parallèle des Académies & des lanternes ,</i>	9.
<i>Discours sur le sentiment ,</i>	12.
<i>L'honneur des dames ,</i>	16.
<i>De l'amour ,</i>	24.
<i>Différence entre l'amour & la reconnoissance ,</i>	45.
<i>Le petit-mâitre confus & renvoyé , anecdote languedocienne ,</i>	51.
<i>Vieilles pensées & réflexions sur l'amour ,</i>	60.
<i>Du mariage , de ses motifs & de ses effets ,</i>	81.
<i>Seconde partie d'un Mémoire dont la première est égarée ,</i>	107.
<i>Lettre trouvée au palais royal , & lue dans notre assemblée du premier mai dernier ,</i>	118.
<i>Eloge de la médisance , & ses avantages dans la société ,</i>	128.
<i>Apologie du bâil des femmes ,</i>	141.
<i>L'origine des Navettes ,</i>	153.
<i>Les J'ai vu , de M. Le Brun ,</i>	163.
<i>Le triomphe du sentiment ,</i>	172.

<i>Des hommes & de leurs differens caractères ,</i>	page 191.
<i>Des femmes & de leurs caractères ,</i>	200.
<i>Mémoire historique sur le pouvoir & les privilèges des doctes ,</i>	228.
<i>Sur la générosité des sentimens ,</i>	242.
<i>Réflexions préliminaires d'Ant. Martin Lade, sur le mémoire historique intitulé : L'art de rendre les femmes dociles ,</i>	287.
<i>Nouvelles idées sur le bonheur ,</i>	302.
<i>Les huit félicités du philosophe ,</i>	315.
<i>Aventure risible d'un Génois qui s'étoit introduit dans la mosquée de la Mecque ,</i>	318.
<i>Question de savoir quel est le plus à craindre d'un faux ami , ou d'un ennemi déclaré ,</i>	320.
<i>Opinions d'un savant Arabe sur l'origine des armes ,</i>	321.
<i>Sonnets moraux & galans sur les sept péchés capitaux ,</i>	322.
<i>Sonnets sur la mort ,</i>	340.

Fin de la Table.

A S E N S ,

De l'Imprimerie de la veuve TARDIEU, Libraire au
du Roi, 1787.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES
THE UNIVERSITY LIBRARY

This book is DUE on the last date stamped below

JUN 21 1965
RENEWAL JUL 12 1965

RECEIVED
LD-URL

AM JUL 12 1965 PM
7-4 4-9 9-10

REC'D LD-URL

JUN 25 1984
MAY 25 1984

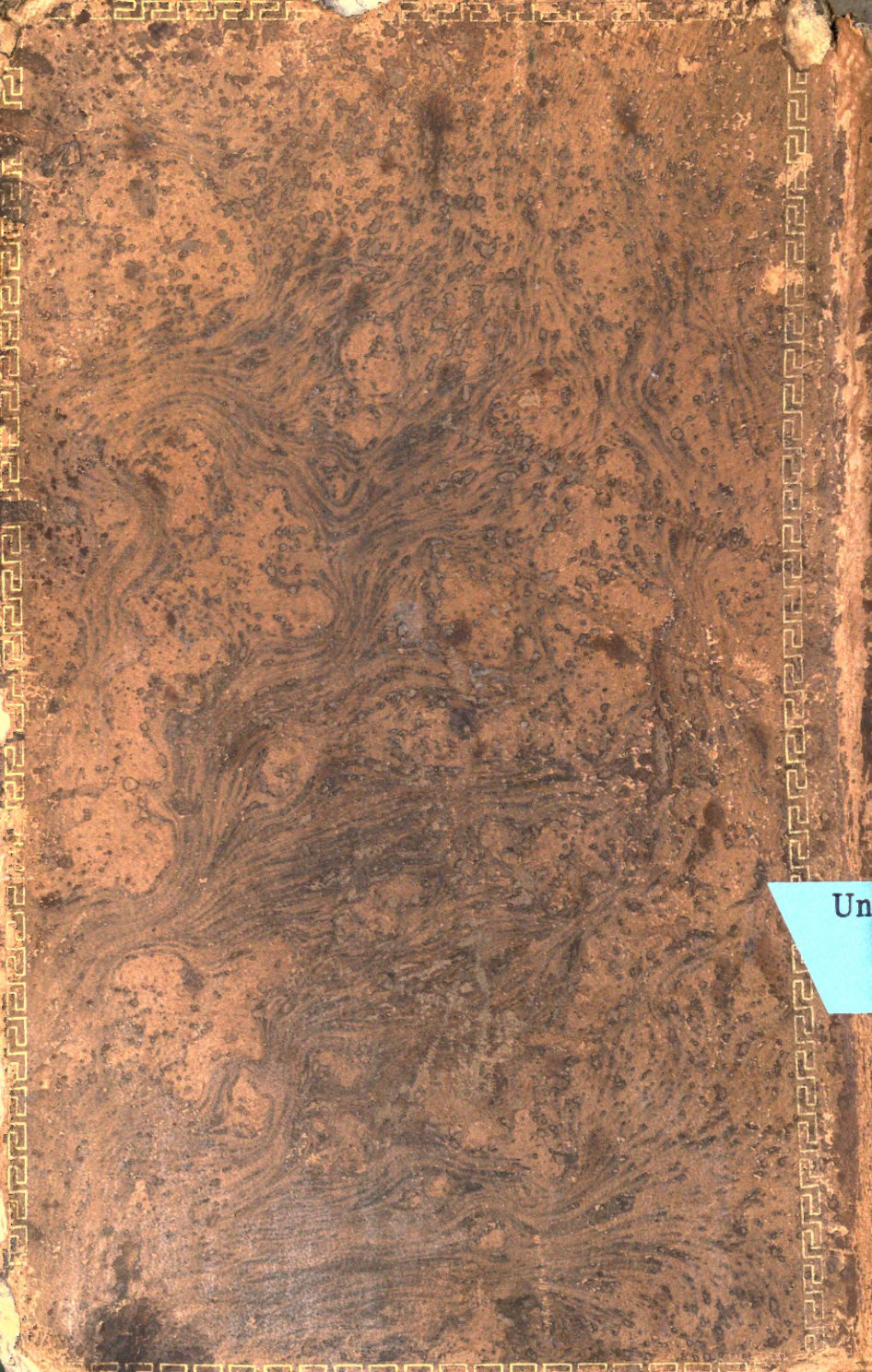
UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY



3 1158 00936 0685

A 001426653

PQ
1961
C4
1787
v.12



Un